

**Un pas en avant,
deux pas en arrière**

Lénine

1904

Table des matières

Préface	4
1. La préparation du congrès	6
2. L'importance des groupements au congrès	8
3. Début du congrès. L'incident du Comité d'Organisation.....	10
4. Dissolution du groupe « <i>loujny Rabotchi</i> »	15
5. L'incident à propos de l'égalité des langues	17
6. Le programme agraire.....	21
7. Les statuts du Parti, projet du camarade Martov.....	26
8. Débats sur le centralisme avant la scission entre iskristes	32
9. Le paragraphe 1 des statuts	34
10. Ceux qui ont souffert d'être faussement accusés d'opportunisme	47
11. Suite des débats sur les statuts. Composition du conseil.	53
12. Fin des débats sur les statuts. Cooptation dans les organismes centraux. Départ des délégués du <i>Rabotchéié Diélo</i>	56
13. Les élections. La clôture du congrès.....	63
14. Tableau d'ensemble de la lutte au congrès. L'aile révolutionnaire et l'aile opportuniste du Parti	79
15. Après le congrès. Deux procédés de lutte.	86
16. Les petits désagréments ne doivent pas empêcher les grands plaisirs	97
17. La nouvelle <i>Iskra</i> . L'opportunisme en matière d'organisation	103
18. Quelques mots sur la dialectique. Deux révolutions.....	120

ANNEXE

19. l'incident Goussev-Deutsch	124
20. Le Parti Bolchévique (extrait)	129
I. L'Iskra et Que faire?.....	129
II. Naissance de la fraction bolchevique.....	129
21. Quelques organisations citées.....	131
III. L'organisation russe de l'« Iskra »	131
IV. Le <i>Bund</i>	131
V. Le Comité d'Organisation	131
VI. Ioujny Rabotchi	132
VII. Union de Lutte pour la Libération de la Classe Ouvrière	132
VIII. Libération du Travail.....	133
IX. La Ligue de la social-démocratie révolutionnaire russe à l'étranger.....	133
X. Union des social-démocrates russes à l'étranger	133
22. Quelques revues citées.....	134
XI. Iskra (L'étincelle).....	134
XII. Osvobodjénié (<i>Libération</i>).....	134
XIII. Rabotchéié Diélo (<i>La cause ouvrière</i>).....	134
XIV. Rabotchaïa Mysl (<i>La pensée ouvrière</i>)	135
XV. Zaria (<i>L'aube</i>)	135
23. Délégués au II° congrès du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie	136

Préface

Lorsqu'une lutte prolongée, opiniâtre et ardente se poursuit, il arrive d'ordinaire un moment où les points litigieux, centraux et essentiels, commencent à apparaître, dont la solution déterminera l'issue définitive de la campagne, et auprès desquels les menus et insignifiants épisodes de la lutte sont de plus en plus reculés à l'arrière-plan.

Il en est ainsi du combat qui se livre au sein de notre Parti, et qui, depuis six mois déjà, fixe l'attention de tous ses membres. C'est précisément parce qu'il m'a fallu, dans l'étude que je présente au lecteur sur l'ensemble de la lutte, toucher à quantité de détails d'un intérêt minime et à de nombreuses querelles mesquines n'offrant au fond aucun intérêt que je voudrais dès le début attirer l'attention du lecteur sur deux questions vraiment centrales, essentielles, d'un intérêt éminent et d'une portée historique incontestables, questions politiques les plus urgentes qui figurent à l'ordre du jour de notre Parti.

La première concerne la signification politique de la division de notre Parti en « majorité » et « minorité », division qui se fit au deuxième congrès du Parti et qui relégua bien loin en arrière toutes les divisions antérieures des social-démocrates russes.

La deuxième question concerne la signification de principe de la position de la nouvelle *Iskra* en matière d'organisation, pour autant qu'il s'agisse vraiment d'une position de principe.

La première question est celle du point de départ de la lutte dans notre Parti, de son origine, de ses causes, de son caractère politique fondamental. La deuxième est celle du résultat final de cette bataille, de son issue, du bilan que l'on obtient en additionnant tout ce qui a trait aux principes et en soustrayant tout ce qui a trait aux mesquines querelles. La première question se résout par une analyse de la lutte au congrès du Parti ; la deuxième par l'analyse du nouveau contenu doctrinal de la nouvelle *Iskra*. L'une et l'autre de ces analyses, qui constituent les neuf dixièmes de ma brochure, mènent à cette conclusion que la « majorité » est l'aile révolutionnaire de notre Parti, et la « minorité » en est l'aile opportuniste; les divergences qui séparent actuellement ces deux ailes concernent surtout les problèmes d'organisation, et non les questions de programme ou de tactique; le nouveau système d'idées qui, dans la nouvelle *Iskra*, apparaît d'autant plus clairement qu'elle s'efforce d'accentuer sa position et que celle-ci s'épure de toutes ces vaines querelles sur la cooptation, c'est l'opportunisme en matière d'organisation.

Le principal défaut des publications dont nous disposons sur la crise dans notre Parti est, en ce qui concerne l'étude et l'interprétation des faits, l'absence à peu près totale d'une analyse des procès-verbaux du congrès, et en ce qui touche la mise en lumière des principes fondamentaux du problème d'organisation, c'est le manque d'analyse du lien qui existe indéniablement entre l'erreur essentielle des camarades Martov et Axelrod portant sur la formulation du paragraphe premier des statuts du Parti et sa défense d'une part et, d'autre part, tout le « système » (pour autant qu'il puisse être question, ici, d'un système) des principes actuels de l'*Iskra* en fait d'organisation. Visiblement, la nouvelle rédaction de l'*Iskra* ne remarque même pas ce lien quoique l'importance de la discussion sur le paragraphe premier ait été signalée maintes fois dans les publications de la « majorité ». Aujourd'hui, les camarades Axelrod et Martov ne font en réalité qu'aggraver, amplifier et étendre leur erreur initiale sur le paragraphe premier. En réalité, toute la position des opportunistes en matière d'organisation s'est révélée déjà dans la discussion sur le paragraphe premier : leur soutien d'une organisation du parti déliquescence et manquant de cohésion, leur hostilité envers l'idée (l'idée « bureaucratique») de l'édification du parti de haut en bas, en partant du congrès du parti et des organes créés par lui, leur tendance à procéder de bas en haut à tout professeur, à tout collégien et à « tout gréviste » de se déclarer membre du parti, leur hostilité à l'égard du « formalisme » qui exige d'un membre du Parti qu'il appartienne à une organisation reconnue par le Parti, leur inclination pour la mentalité d'intellectuel bourgeois prêt à « ne reconnaître que platoniquement les rapports d'organisation », leur penchant pour cette subtilité d'esprit opportuniste et les phrases anarchistes, leur tendance à l'autonomie contre le centralisme; en un mot, tout ce qui fleurit aujourd'hui avec

tant de luxuriance dans nouvelle Iskra en contribuant de plus en plus à élucider à fond et d'une manière évidente l'erreur initiale.

Quant aux procès-verbaux du congrès du Parti, la négligence vraiment imméritée dont ils sont l'objet ne peut provenir que de ce que nos discussions sont envenimées par de vaines querelles, et peut-être encore de ce que ces procès-verbaux contiennent trop de dures vérités. Les procès-verbaux du congrès offrent l'image de la situation véritable dans notre Parti, image unique en son genre, incomparable par son exactitude, sa plénitude, sa diversité, sa richesse et son authenticité, - une image des conceptions, de l'état d'esprit et des plans, tracée par les participants mêmes du mouvement, une image reflétant les nuances politiques dans le Parti et montrant leur force relative, leurs corrélations et leur lutte. Les procès-verbaux du congrès du Parti, et eux seuls, nous montrent dans quelle mesure nous avons véritablement réussi à balayer tout ce qui restait des vieux liens, légués par l'esprit de cercle, et à leur substituer un seul grand lien, celui du Parti. Tout membre du Parti, désireux de participer consciemment à ses activités, est tenu d'étudier avec soin notre congrès du Parti. Je dis bien étudier, car la simple lecture du monceau de matériaux bruts, que renferment les procès-verbaux, est insuffisante pour donner une image du congrès. Ce n'est que par une étude minutieuse et personnelle que l'on peut (et que l'on doit) arriver à fondre en un tout les résumés succincts des discours, les extraits secs des débats, les petites controverses sur des questions secondaires (secondaires en apparence), reconstituer le visage vivant de chaque orateur marquant, à révéler avec précision la physionomie politique de chacun des groupés de délégués au congrès du Parti. L'auteur de ces lignes estimera que son travail n'aura pas été vain s'il réussit à donner au moins une impulsion à l'étude, vaste et personnelle, des procès-verbaux du congrès du Parti.

Encore un mot sur les adversaires de la social-démocratie. Ils exultent et grimacent à la vue de nos discussions : évidemment, ils s'efforceront, pour les faire servir à leurs fins, de brandir tels passages de ma brochure consacrée aux défauts et aux lacunes de notre Parti. Les social-démocrates russes sont déjà suffisamment rompus aux batailles pour ne pas se laisser troubler par ces coups d'épingle, pour poursuivre, en dépit de tout, leur travail d'autocritique et continuer à dévoiler sans ménagement leurs propres lacunes qui seront comblées nécessairement et sans faute par la croissance du mouvement ouvrier. Que messieurs nos adversaires essaient donc de nous offrir, de la situation *véritable* de leurs propres « partis », une image qui ressemblerait même de loin à celle que présentent les procès-verbaux de notre deuxième congrès !

1. La préparation du congrès

Il existe une sentence selon laquelle chacun a le droit, durant vingt-quatre heures, de maudire ses juges. Notre congrès du Parti, comme tout congrès de tout parti, fut également juge de plusieurs personnes qui prétendaient au rôle de dirigeants et qui ont fait fiasco. Maintenant, ces représentants de la « minorité », avec une naïveté qui va jusqu'à vous attendrir, « maudissent leurs juges » et cherchent par tous les moyens à jeter le discrédit sur le congrès, à en minimiser la portée et la compétence. Cette tendance s'est peut-être exprimée avec le plus de relief dans l'article de Praktik qui, au numéro 57 de l'*Iskra*, s'indigne à l'idée de la « divinité » souveraine du congrès. C'est là un petit trait caractéristique de la nouvelle *Iskra*, que l'on ne saurait passer sous silence. La rédaction, composée en majeure partie de personnes *rejetées* par le congrès, continue d'une part à se nommer rédaction « du parti » ; d'autre, part elle ouvre bras à des individus affirmant que le congrès n'est pas une divinité. C'est charmant, n'est-il pas vrai ? Oui, messieurs, le congrès n'est certes pas une divinité, mais que penser de ceux qui commencent à « démolir » le congrès après y avoir essuyé un échec ?

Rappelez-vous, en effet, les principaux faits de l'histoire de la préparation du congrès.

Dès le début, dans une communication datant de 1900 et qui avait précédé la publication du journal, l'*Iskra* déclarait qu'avant de nous unir, il fallait nous délimiter. L'*Iskra* s'est attachée à faire de la conférence de 1902¹ une réunion privée, et non point un congrès du Parti². L'*Iskra* a agi avec beaucoup de circonspection dans l'été et l'automne 1902, en renouvelant le Comité d'organisation élu à cette conférence. Finalement, le travail de délimitation fut accompli, nous l'avons tous reconnu nous-mêmes. Le Comité d'organisation a été constitué tout à la fin de 1902. L'*Iskra* salue sa consolidation et déclare dans son éditorial du n° 32 que la convocation du congrès du parti est une nécessité *des plus urgentes*, des plus immédiates³. Aussi, ce qu'on peut nous reprocher le moins, c'est d'avoir précipité la convocation du deuxième congrès. Nous avons appliqué cette règle : regarder à deux fois avant de décider ; nous avons le plein droit moral de nous en rapporter aux camarades en ce sens que, une fois décidés, ils ne s'aviseraient pas de pleurnicher et de regarder à nouveau.

Le Comité d'organisation a élaboré le statut du deuxième congrès, statut extrêmement minutieux (formaliste et, bureaucratique, diraient ceux qui recouvrent maintenant de ces vocables leur veulerie politique) ; il l'a fait adopter par tous les comités et l'a enfin approuvé, en arrêtant entre autres au paragraphe 18 : « Toutes les dispositions du congrès et toutes les élections faites par ce dernier constituent une décision du Parti, obligatoire pour toutes ses organisations. Elles ne peuvent sous aucun prétexte être récusées par personne, et ne peuvent être rapportées ou modifiées que par le congrès suivant du Parti⁴ ». En vérité, ne sont-ils pas bien inoffensifs par eux-mêmes, ces mots acceptés tacitement en leur temps comme quelque chose qui allait, de soi, et comme ils sonnent bizarrement aujourd'hui ; on dirait un verdict émis contre la « minorité » ! Dans quel but ce paragraphe a-t-il été rédigé ? Uniquement pour le respect des formalités ? Non, évidemment. Cette décision paraissait nécessaire, et elle l'était effectivement, car le Parti était composé de groupes morcelés et autonomes, dont on pouvait attendre le refus de reconnaître le congrès. Elle exprimait précisément la *bonne volonté* de tous les révolutionnaires (dont on parle si souvent et si mal à propos aujourd'hui, en qualifiant par euphémisme de bon ce qui mérite plutôt l'épithète de capricieux). Cette décision équivalait à la *parole d'honneur* que se sont donnée réciproquement tous

1 La *conférence de 1902* des représentants du P.O.S.D.R., qui eut lieu du 23 au 28 mars (5-10 avril) à Byalistok. Les « économistes » et les bundistes voulaient en faire un congrès régulier du Parti. Lénine et l'*Iskra* s'y opposèrent en raison des conditions de sa préparation. La conférence constitua donc un *Comité d'organisation* pour la convocation du II^e congrès du P.O.S.D.R. La majorité de ses membres sera vite arrêtée et une nouveau Comité d'organisation fût constitué à la conférence de Pskov (novembre 1902).

2 Voir les procès-verbaux du deuxième congrès, p. 20.

3 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 6, pp.314-315. (N.R.)

4 Voir les procès-verbaux du deuxième congrès, pp. 22-23 et 380.

les social-démocrates russes. Elle devait garantir que l'immense travail, les dangers, les dépenses nécessités par le congrès, ne seraient point vains ; que le congrès ne se changerait pas en comédie. Elle caractérisait d'avance toute non-reconnaissance des décisions et des *élections* du congrès comme une *atteinte à la confiance*.

De qui donc se moque la nouvelle *Iskra* qui a fait une nouvelle découverte en affirmant que le congrès n'est pas une divinité et que ses décisions ne sont pas sacro-saintes ? Sa découverte contient-elle « de nouvelles conceptions en matière d'organisation » ou seulement de nouvelles tentatives de brouiller les vieilles traces ?

2. L'importance des groupements au congrès

Ainsi, le congrès a été réuni après des préparatifs extrêmement minutieux, sur la base d'une représentation complète au plus haut point. La reconnaissance générale de la composition régulière du congrès et du caractère *absolument* obligatoire de ses décisions a trouvé son expression aussi dans la déclaration faite par le président (p. 54 des procès-verbaux) après la constitution du congrès.

Quel fut donc la tâche principale du congrès ? Celle créer un parti *véritable* sur les principes et les bases d'organisation qui avaient été formulés et élaborés par l'*Iskra*. Que le congrès dût travailler justement dans ce sens, la chose avait été déterminée d'avance par les trois années d'activité de l'*Iskra* et du fait que celle-ci avait reconnue par la majorité des comités. Le programme et l'orientation de l'*Iskra* devaient devenir le programme et l'orientation du Parti ; les plans de l'*Iskra* en matière organisation devaient être consacrés par les statuts d'organisation du Parti. Mais il va de soi qu'un tel résultat ne pouvait être obtenu sans lutte : la représentation intégrale au congrès assura aussi la présence d'organisations qui avaient combattu résolument l'*Iskra* (le Bund et le *Rabotchéï Diélo*), ainsi que d'organisations qui, tout en reconnaissant verbalement l'*Iskra* comme organe dirigeant, poursuivaient en fait leurs propres plans et se distinguaient par leur manque de stabilité au point de vue des principes (le groupe « *loujny Rabotchi* » [l'ouvrier du Sud] et le délégués de certains comités rattachés à lui). Dans ces conditions, le congrès ne pouvait manquer de devenir *un champ de bataille pour la victoire de la tendance de l'« Iskra »*. Que le congrès ait été réellement un champ de bataille, c'est ce qui apparaîtra clairement pour quiconque lira avec un peu d'attention les procès-verbaux. Notre tâche à nous est de suivre de près les principaux groupements qui se sont révélés au congrès à propos de diverse questions, et de rétablir, d'après les données précises des procès-verbaux, la physionomie politique de chacun des groupes essentiels du congrès. Qu'étaient précisément ces, groupes, tendances et nuances qui devaient, sous la direction de l'*Iskra*, fusionner au congrès pour former un seul, parti ? Voilà ce que nous devons montrer par une analyse des débats et des votes. Élucider ce point est d'une importance cardinale pour établir ce que sont en réalité nos social-démocrates aussi bien que pour comprendre la cause des divergences. Voilà pourquoi dans mon discours au congrès de la Ligue et dans ma lettre adressée à la rédaction de la nouvelle *Iskra*, j'ai mis au premier plan précisément l'analyse des différents groupements. Mes contradicteurs parmi les représentants de la « minorité » (Martov en tête) n'ont absolument pas compris le fond de la question. Au congrès de la Ligue, ils se sont bornés à faire des corrections de détail, « se disculpant » de l'accusation portée contre eux d'avoir évolué vers l'opportunisme, sans même chercher à tracer, pour me contredire, *quelque autre tableau* des groupements au congrès. Maintenant, dans l'*Iskra* (n° 56), Martov cherche à présenter toutes les tentatives de délimiter avec exactitude les différents groupes politiques au congrès, comme une simple « politicaillerie de cercle ». Voilà qui est bien parlé, camarade Martov ! Mais les paroles énergiques de la nouvelle *Iskra* possèdent une propriété bien originale : il suffit de reproduire avec exactitude toutes les péripéties du désaccord, depuis le congrès, pour que toutes ces paroles énergiques se tournent *entièrement et avant tout* contre la rédaction actuelle. Regardez-vous donc vous-mêmes, messieurs les rédacteurs dits du Parti, vous qui soulevez la question de la politicaillerie de cercle !

Les péripéties de notre lutte au congrès sont à présent tellement désagréables à Martov qu'il s'efforce de les estomper entièrement. « L'iskriste, dit-il, c'est celui qui au congrès du Parti et auparavant s'est montré pleinement solidaire de l'*Iskra*, en a défendu le programme et les conceptions d'organisation et en a soutenu la politique en matière d'organisation. Il y avait au congrès plus de 40 de ces iskristes, autant de voix données au programme de l'*Iskra* et à la résolution qui reconnaissait l'*Iskra* pour organe central du Parti. » Ouvrez les procès-verbaux du congrès, et vous verrez que *tous* (p. 233) ont accepté le programme, sauf Akimov qui s'est abstenu. Le camarade Martov veut nous faire croire de la sorte que les bundistes, et Brucker et Martynov, *ont démontré* leur « pleine solidarité » avec l'*Iskra* et en *ont défendu* les principes en matière d'organisation ! Cela prête à rire. La transformation, *après* le congrès, de *tous* ses participants en membres égaux du Parti (pas tous, d'ailleurs, car les bundistes s'étaient retirés) escamote ici l'existence des groupes qui a suscité la bataille *au congrès*. À l'étude de la question de savoir *de quels éléments* se sont formées

après le congrès la « majorité » et la « minorité », on substitue une phrase officielle : ils ont reconnu le programme !

Prenez le vote de la reconnaissance de *l'Iskra* comme organe central. Vous verrez que Martynov précisément, à qui le camarade Martov attribue maintenant, avec une audace digne d'une cause meilleure, la défense des conceptions et de la politique de *l'Iskra* en matière d'organisation, insiste sur la disjonction des deux parties de la résolution : la reconnaissance pure et simple de *l'Iskra* comme organe central et celle de ses mérites. Lors du vote de la première partie de la résolution (reconnaissance des mérites de *l'Iskra*, expression de la *solidarité* avec elle), 35 voix seulement ont été recueillies pour, deux contre (Akimov et Brucker) et onze abstentions (Martynov, cinq bundistes et cinq voix de la rédaction : mes deux voix, les deux de Martov et celle de Plékhanov). Le groupe des anti-iskristes (cinq bundistes et trois partisans du *Rabotchéié Diélo*) se manifeste, par conséquent, en toute clarté, même ici, par cet exemple, le plus avantageux pour les conceptions actuelles de Martov exemple choisi par lui-même. Prenez le vote de la seconde partie de la résolution : la reconnaissance de *l'Iskra* comme organe central sans aucun considérant et sans expression de la solidarité (p. 147 des procès-verbaux). Ont voté *pour* : 44 voix que le Martov d'aujourd'hui rattache aux iskristes. Il y eut en tout 51 voix ; défalcation faite des cinq abstentions des rédacteurs, il en reste 46 voix ; deux ont voté *contre* (Akimov et Brucker) ; font partie des 44, par conséquent, *tous les cinq bundistes*. Ainsi, au congrès, les bundistes « ont exprimé leur pleine solidarité avec *l'Iskra* », - voilà comment l'histoire officielle s'écrit par l'officielle *Iskra* ! En anticipant, expliquons au lecteur les véritables motifs de cette vérité officielle : la rédaction actuelle de *l'Iskra* aurait pu être et aurait été de fait une rédaction de parti (et non une pseudo-rédaction, comme maintenant) si *les bundistes et les partisans du « Rabotchéié Diélo » n'avaient pas quitté le congrès*. Voilà pourquoi il importait d'ériger en « iskristes » ces très fidèles gardiens de l'actuelle rédaction dite de parti. Mais nous reviendrons là-dessus en détail.

La question se pose ensuite - si le congrès a été le théâtre de la lutte des éléments iskristes et anti-iskristes n'y avait-t-il pas d'éléments intermédiaires, instables, qui oscillaient entre les uns et les autres ? Quiconque connaît tant soit peu notre Parti et la physionomie habituelle des congrès de toute sorte sera enclin, a priori, à répondre à cette question par l'affirmative. Le camarade Martov n'a pas la moindre envie d'évoquer maintenant ces éléments instables, et présente le groupe du *lounjny Rabotchi* avec les délégués qui gravitent tout autour comme des iskristes caractérisés, et nos divergences avec eux comme insignifiantes et sans importance. Par bonheur, nous avons maintenant sous les yeux le texte intégral des procès-verbaux, et nous pouvons résoudre cette question - la question de fait, bien entendu -, documents à l'appui. Certes, ce que nous avons dit plus haut du groupement d'ensemble au congrès ne prétend nullement à trancher cette question, mais seulement à la poser de façon convenable.

Sans une analyse des groupements politiques, sans tracer le tableau du congrès, arène de lutte entre telles ou telles nuances, il est impossible de rien comprendre à nos désaccords. La tentative de Martov d'escamoter la différence de nuances en classant même les bundistes parmi les iskristes revient simplement à se dérober à la question. A priori, compte tenu de l'histoire de la social-démocratie russe avant le congrès, se dessinent (en vue d'une nouvelle vérification et d'une étude approfondie) trois groupes principaux : les iskristes, les anti-iskristes et les éléments instables, hésitants, chancelants.

3. Début du congrès. L'incident du Comité d'Organisation.

Le mieux, pour faire l'analyse des débats et des votes du congrès, c'est de suivre l'ordre des séances et de noter successivement toutes les nuances politiques qui se dessinent toujours plus nettes. Nous ne nous écarterons de l'ordre chronologique qu'en cas de nécessité absolue pour examiner ensemble certains problèmes étroitement liés ou certains groupements de même nature. Pour plus d'impartialité, nous tâcherons de noter *tous* les votes importants, en laissant de côté, bien entendu, une quantité de votes sur des questions de détail, qui ont pris à notre congrès énormément de temps (en partie à cause de notre inexpérience et de la mauvaise répartition des documents entre les commissions et les séances plénières, en partie par suite de retards voulus confinant à l'obstruction).

La première question dont la discussion commença à révéler diverses nuances fût celle de réserver la première place (dans l'« ordre du jour » du congrès) au point suivant : « la position du Bund dans le Parti » (pp. 29-33 des procès-verbaux). Du point de vue des *iskristes*, défendu par Plékhanov, Martov, Trotsky et moi, il ne pouvait y avoir aucun doute à ce sujet. Le départ du Bund a montré d'une manière évidente la justesse de nos considérations : du moment que le Bund n'a pas voulu marcher avec nous, ni admettre les principes d'organisation que partageait, avec l'*Iskra*, la majorité du Parti, il était inutile et contraire au bon sens d'« affecter » de marcher ensemble, et de faire traîner ainsi le congrès (comme l'ont fait les bundistes). Nos publications avaient déjà éclairé le problème, et il était évident pour tout membre un peu réfléchi du Parti qu'il ne restait qu'à poser ouvertement la question et à faire le choix en toute franchise et loyauté : autonomie (on marche ensemble) ou fédération (on se sépare).

Évasifs dans toute leur politique, les bundistes ont voulu, ici encore, se dérober, en retardant le règlement de la question. Le camarade Akimov se joint à eux : il formule aussitôt, probablement au nom de tous les partisans du *Rabotchéïé Diélo*, leurs divergences avec l'*Iskra* sur le plan de l'organisation (p. 31 des procès-verbaux). Du côté du Bund et du *Rabotchéïé Diélo* se range le camarade Makhov (deux voix du Comité de Nikolaev qui, peu avant, s'était déclaré solidaire de l'*Iskra* !). Pour le camarade Makhov, le problème n'est pas clair du tout, et le « point névralgique » pour lui, c'est aussi la « question de la structure démocratique ou, au contraire (notez-le bien !), du centralisme », exactement comme pour la majorité de notre actuelle rédaction « de parti », majorité qui au congrès n'avait point encore remarqué ce « point névralgique » !

Ainsi, contre les *iskristes* s'élèvent le Bund, le *Rabotchéïé Diélo* et le camarade Makhov, réunissant ensemble les dix voix qui se sont prononcées contre nous (p. 33). 30 voix se sont prononcées *pour*, et c'est, comme nous le verrons tout à l'heure, autour de ce chiffre que balancent souvent les voix des *iskristes*. Onze voix se sont abstenues, ne se ralliant visiblement ni à l'un ni à l'autre des « partis » en lutte. Il est intéressant de noter que, au moment du vote sur le § 2 des statuts du Bund (le rejet du § 2 a provoqué le départ du Bund du Parti), votes et abstentions étaient également au nombre de 10 (p. 289 des procès-verbaux) ; et ce sont les 3 membres du *Rabotchéïé Diélo* (Brucker, Martynov, Akimov) et le camarade Makhov qui se sont abstenus. Il est évident que le vote sur la *place* à réserver à la question du Bund a donné lieu à un groupement qui *n'avait rien d'accidentel*. Il est évident que tous ces camarades étaient en désaccord avec l'*Iskra*, non seulement sur ce point technique de l'ordre de discussion, mais *aussi sur le fond*. Du côté du *Rabotchéïé Diélo*, cette divergence sur le fond apparaît clairement pour chacun ; le camarade Makhov, lui, a caractérisé, de façon fort remarquable, son attitude dans le discours qu'il a fait au sujet du départ du Bund (pp. 289-290 des procès-verbaux). Ce discours vaut la peine qu'on s'y arrête. Le camarade Makhov dit qu'après la résolution qui a repoussé la fédération, « la situation du Bund dans le P.O.S.D.R., de question de principe, devient pour lui une question de politique réelle à l'égard de l'organisation nationale historiquement constituée. Ici, poursuit l'orateur, force m'a été de tenir compte de toutes les conséquences qui pouvaient résulter de notre vote, et c'est pourquoi j'aurais voté pour le paragraphe 2 en entier ». Le camarade Makhov a parfaitement compris l'esprit d'une « politique réelle » : en principe, il a *déjà* repoussé la fédération, et c'est pourquoi, pratiquement, *il aurait voté*

pour un paragraphe des statuts qui établit cette fédération ! Et ce camarade « pratique » commente sa stricte position de principe par les mots suivants : « Mais (le fameux « mais » de Chtchédrine !), comme tel ou tel de mes votes n'avait qu'un caractère de principe (!) et ne pouvait revêtir un caractère pratique, étant donné le vote quasi unanime de tous les autres congressistes, j'ai préféré m'abstenir afin de, par principe » ... (Dieu nous préserve d'un tel esprit de principe !) ... « Faire ressortir la différence de ma position, en l'occurrence, d'avec la position défendue par les délégués du Bund qui ont voté pour ce paragraphe. Au contraire, j'aurais voté pour ce paragraphe si les délégués du Bund s'étaient abstenus, ce sur quoi ils ont insisté préalablement ». Comprenne qui pourra. Voici un homme attaché aux principes qui s'abstient de déclarer à voix haute : oui, car cela est pratiquement inutile quand tout le monde dit non.

Après le vote sur la place à réserver dans l'ordre du jour à la question du Bund, s'est posée celle du groupe « Borba », qui a amené elle aussi à un groupement fort intéressant ; ce point est d'ailleurs étroitement lié à la question la plus « délicate » du congrès : l'effectif des organismes centraux. La commission chargée de déterminer la composition du congrès se prononce contre l'invitation du groupe « Borba », conformément à une décision *deux fois répétée* du Comité d'organisation (v. pp. 383 et des procès-verbaux) ainsi qu'au rapport de *ses représentants à la commission* (p. 35).

Le camarade Egorov, *membre du Comité d'organisation*, déclare que « la question du groupe « Borba » (remarquez-le bien : de la « Borba », et non de tel ou tel de ses membres) est nouvelle pour lui » et demande une suspension de séance. Comment une question, deux fois tranchée par le Comité d'organisation, pouvait être nouvelle pour un de ses membres ? Mystère. Pendant l'interruption, le Comité d'organisation, tel que par hasard il se trouvait présent au congrès (plusieurs de ses membres, vieux membres de l'*Iskra*, étaient absents du congrès), se réunit en séance (p. 40 des procès-verbaux⁵). Les débats s'ouvrent sur la « Borba ». Les partisans du *Rabotchéié Diélo* se prononcent pour (Martynov, Akimov et Brucker, pp. 36-38). Les *iskristes*, (Pavlovitch, Sorokine, Lange, Trotsky, Martov, etc.) se prononcent contre. Le congrès se divise à nouveau de la façon que l'on sait déjà. La lutte autour de la « Borba » s'engage, opiniâtre ; le camarade Martov prononce un discours particulièrement circonstancié (p. 38) et « virulent ». Signalant très justement « l'inégalité de la représentation » des groupes de Russie et des groupes de l'étranger, il estime qu'il ne serait guère « bon » d'accorder au groupe de l'étranger un « privilège » (paroles d'or particulièrement instructives aujourd'hui après les événements qui ont suivi le congrès !). Il indique qu'il ne faut pas encourager « dans le parti le chaos en matière d'organisation, caractérisé par un morcellement que ne justifie aucune considération de principe » (pan ! dans l'œil à la « minorité » de notre congrès du Parti !). En dehors des partisans du *Rabotchéié Diélo*, *personne*, jusqu'à la clôture de la liste des orateurs, ne s'est prononcé ouvertement et de façon motivée en faveur de la « Borba » (p. 40). Il faut rendre justice au camarade Akimov et à ses amis qu'eux au moins n'ont pas tergiversé et ne se sont pas cachés, mais qu'ils ont poursuivi ouvertement leur tactique et parlé ouvertement de ce qu'ils voulaient.

Après la clôture de la liste des orateurs, alors qu'on ne peut plus se prononcer *sur le fond*, le camarade Egorov « demande avec insistance que soit entendue la décision qui vient d'être adoptée par le Comité d'organisation ». Rien d'étonnant si les membres du congrès, s'indignent d'un pareil procédé, et si le camarade Plékhanov qui préside « s'étonne que le camarade Egorov puisse insister sur sa demande ». En effet, de deux choses l'une : il faut ou bien se prononcer franchement et nettement devant tout le congrès sur le fond de la question, ou bien ne pas se prononcer du tout. Mais laisser d'abord clore la liste des orateurs, pour ensuite, sous prétexte de « discours de conclusion », présenter au congrès une *nouvelle* motion du Comité d'organisation, précisément sur la question que l'on vient de discuter, c'est un vrai coup de Jarnac !

La séance est reprise l'après-midi, et le bureau, toujours perplexe, décide de renoncer au « formalisme » et de recourir à un dernier moyen, dont on ne se sert dans les congrès qu'à la

5 À propos de cette séance, voir la « Lettre » de Pavlovitch, membre du Comité d'organisation, élu à l'unanimité avant le congrès, homme de confiance de la rédaction, son septième membre (procès-verbaux de la Ligue, p. 44).

dernière extrémité : une « explication amicale ». Popov, représentant du Comité d'organisation, donne lecture de la décision du Comité d'organisation, adoptée par tous ses membres contre un seul, Pavlovitch (p. 43), et proposant au congrès d'inviter Riazanov.

Pavlovitch déclare qu'il a nié et qu'il nie encore la légitimité de la réunion du Comité d'organisation ; que la nouvelle décision du Comité d'organisation « contredit *sa décision précédente* ». Cette déclaration déchaîne une tempête. Le camarade Egorov, également membre du Comité d'organisation et membre du groupe « *loujny Rabotchi* », évite de répondre sur le fond de la question et essaye de faire dévier le débat vers la discipline. Le camarade Pavloh aurait violé la discipline du Parti (!) puisque le Comité d'organisation, après avoir examiné sa protestation, avait résolu « de ne pas porter à la connaissance du congrès l'opinion personnelle de Pavlovitch ». Les débats dévient sur la discipline du Parti. Et Plékhanov, aux vifs applaudissements du congrès, fait la leçon au camarade Egorov : « *Nous ne reconnaissons pas de mandats impératifs* » (p. 42, cf. page 379, Règlement du congrès, paragraphe 7 : « Les pouvoirs des délégués ne doivent pas être limités par des mandats impératifs. Dans l'exercice de leurs pouvoirs, ils sont complètement libres et indépendants »). « Le congrès est l'instance suprême du Parti. » Donc, celui-là transgresse la discipline du Parti et le règlement du congrès qui, d'une façon ou d'une autre, empêche un délégué de s'adresser *directement* au congrès sur *toutes* les questions de la vie du Parti, sans réserve ni exception. La controverse se ramène par conséquent au dilemme : l'esprit de cercle ou l'esprit de parti ? Limitation des droits des délégués au congrès, au nom de droits ou règlements imaginaires de toutes sortes de collèges ou cercles, ou dissolution *complète*, non seulement verbale, mais effective, devant le congrès, de *toutes* les instances inférieures, des anciens petits groupes, jusqu'à ce que soient créés de véritables organismes officiels du parti. Le lecteur voit d'ici l'immense signification de principe de cette discussion au début même' (troisième séance) d'un congrès qui s'était proposé de rétablir pratiquement le Parti. Dans ce débat s'est concentré pour ainsi dire le conflit entre les anciens cercles ou petits groupes (dans le genre de « *loujny Rabotchi* ») et le parti renaissant. Et les groupes anti-iskristes de se manifester aussitôt : le bundiste Abramson, le camarade Martynov, ardent allié de l'actuelle rédaction de *l'Iskra*, et notre vieille connaissance, le camarade Makhov, tous se prononcent pour Egorov et le groupe « *loujny Rabotchi* », contre Pavlovitch. Le camarade Martynov qui, aujourd'hui, rivalise d'ardeur avec Martov et Axelrod pour afficher son « démocratisme » en matière d'organisation, évoque même... l'armée, où l'on ne peut en appeler à une instance supérieure que par l'intermédiaire de l'instance inférieure !! Le vrai sens de cette opposition anti-iskriste « compacte » était limpide pour tous ceux qui assistaient au congrès ou qui avaient suivi avec attention la vie intérieure de notre Parti avant le congrès. L'objectif de l'opposition (objectif dont tous les membres n'avaient peut-être pas toujours conscience et que parfois ils soutenaient par Inertie) était de défendre l'indépendance, le particularisme, les intérêts de paroisse des petits groupes contre leur absorption par un large parti, fondé sur les principes de *l'Iskra*.

C'est de ce point de vue que le camarade Martov, qui en ce temps-là n'était pas encore allié à Martynov, a lui aussi abordé la question. Le camarade Martov livre assaut délibérément, et avec juste raison, à ceux qui « dans leur conception de la discipline du parti, ne vont pas au-delà des obligations du révolutionnaire envers le groupe d'ordre *inférieur* dont il est membre ». « Aucun groupement *par contrainte* (l'italique est de Martov) n'est admissible dans un parti unifié », déclare-t-il aux champions du régime des petits cercles, sans prévoir que par ces mots il fustige sa propre conduite politique à la fin du congrès et après le congrès... Le groupement par contrainte inadmissible pour le Comité d'organisation, mais parfaitement admissible pour la rédaction. Le groupement par contrainte est condamné par Martov qui regarde du haut des organismes centraux ; il est défendu par Martov dès que celui-ci s'est trouvé être mécontent de leur composition...

Il est intéressant de noter que le camarade Martov, dans son discours, a souligné expressément, outre la « grave erreur » du camarade Egorov, l'instabilité politique manifestée par le Comité d'organisation. « Au nom du Comité d'organisation, s'indignait avec raison Martov, une proposition a été faite qui *va à l'encontre* du rapport de la commission (basé, ajoutons-nous, sur le rapport des membres du Comité : p. 43, paroles de Koltsov), ainsi que des *propositions précédentes du Comité*

d'organisation » (c'est moi qui souligne). Comme vous le voyez, Martov comprenait fort bien *alors*, avant d'opérer son « tournant », que le remplacement de « Borba » par Riazanov n'excluait nullement le caractère absolument contradictoire et hésitant de l'activité du Comité (les procès-verbaux du congrès de la Ligue, p. 57, peuvent renseigner les membres du Parti sur la façon dont les choses se présentaient à Martov après son tournant). Martov ne s'est pas borné alors à analyser la question de la discipline ; il a demandé tout net aussi au Comité d'organisation : « Qu'est--il advenu de nouveau pour rendre nécessaire une *refonte* ? » (Souligné par mois). Car, en effet, le Comité d'organisation, en faisant sa proposition, n'a même pas eu assez de courage pour défendre son opinion ouvertement, comme l'ont fait Akimov et les autres. Martov le conteste (procès-verbaux de la Ligue, p. 56), mais les lecteurs des procès-verbaux du congrès verront qu'il se trompe. Popov qui fait une proposition au nom du Comité d'organisation ne dit *pas un mot* des motifs (p. 41 des procès-verbaux du congrès du Parti). Egorov déplace la question vers le paragraphe sur la discipline, mais au fond il affirme seulement : « Le Comité d'organisation peut avoir eu de nouvelles raisons » - ... (mais se sont-elles présentées et lesquelles, c'est ce qu'on ignore) ... « il pouvait bien avoir oublié d'introduire quelqu'un, etc. » (Ce « etc. » est le seul refuge de l'orateur, car le Comité d'organisation ne pouvait avoir *oublié* la question de « Borba » deux fois discutée par lui avant le congrès et une fois en commission.) « Le Comité d'organisation a pris cette décision, non pas parce qu'il a changé d'attitude envers le groupe « Borba », mais parce qu'il veut supprimer les écueils inutiles sur le chemin de la future organisation centrale du Parti dès les premiers pas de son activité. » Ce n'est point-là faire un exposé de motifs, c'est s'y dérober. Tout social-démocrate sincère (et nous ne mettons pas en cause la sincérité de quelque congressiste que ce soit) a soin de supprimer ce qu'il *considère* comme un écueil, de supprimer *par les moyens qu'il juge utiles*. Motiver, *c'est*, expliquer et formuler avec précision sa manière de voir, au lieu de s'en tirer par un truisme. Il *eût été impossible*, de motiver, sans « changer d'attitude envers « Borba », parce que les décisions précédentes, les décisions opposées du Comité d'organisation avaient également eu soin de supprimer les écueils, mais elles les voyaient, ces « écueils » précisément dans la position contraire. Le camarade Martov s'est donc attaqué avec beaucoup de violence et beaucoup de raison à cet argument qu'il a qualifié de « *mesquin* » et, dû au désir de « *se récuser* », en conseillant au Comité d'organisation « de *ne pas craindre ce que diront les gens* ». Par ces mots, le camarade Martov a caractérisé à merveille le fond et la signification de la nuance politique qui a joué un rôle immense au congrès et qui se distingue justement par sa veulerie, sa mesquinerie, par l'absence d'une ligne propre, la crainte devant ce que les gens diront, par des oscillations perpétuelles entre les deux parties nettement déterminées, par la peur d'exposer ouvertement son *credo*, en un mot par son « embourbement⁶ ».

Cette veulerie politique chez le groupe instable a conduit, entre autres, à ceci que *personne*, sauf le bundiste loudine (p. 53), n'a déposé au congrès de résolution pour inviter un des membres du groupe « Borba ». Ont voté pour la résolution loudine, cinq voix, tous vraisemblablement des bundistes : les éléments hésitants ont une fois de plus tourné casaque ! Quel était à peu près le nombre voix du groupe moyen, c'est ce que montrent les votes des résolutions de Koltsov et de loudine sur ce point : l'iskriste avait recueilli 32 voix (p. 47) ; le bundiste, 16, en plus des 8 voix anti-iskristes, deux voix du camarade Makhov (cf. p. 46), quatre voix du groupe *loujny Rabotchi* et encore deux voix. Nous allons montrer tout à l'heure que cette répartition ne saurait être considérée comme accidentelle, mais notons d'abord sommairement l'opinion *actuelle* de Martov sur cet incident touchant le Comité d'organisation. Martov affirmait devant la Ligue que « Pavlovitch et les autres ont déchaîné les passions ». Il suffit de consulter les procès-verbaux du congrès pour voir les discours les plus circonstanciés, les plus ardents et les plus véhéments contre « Borba » et le Comité

6 Il en est maintenant dans notre Parti qui, à entendre ce mot, sont saisis d'horreur et crient à une polémique dénuée d'esprit de camaraderie. Étrange altération du jugement sous l'influence du ton officiel... appliqué à contretemps ! Il n'est guère de parti politique qui, connaissant la lutte intérieure, se soit passé de ce terme dont on se sert toujours pour désigner les éléments instables, qui oscillent entre les combattants. Et les Allemands, qui savent faire tenir la lutte intérieure dans un cadre parfaitement convenable, ne se formalisent pas au sujet du mot « *versumpft* » et ne se sentent pas saisis d'horreur, ne font pas preuve d'une officielle et ridicule *pruderie* (en français dans le texte *N.R.*).

d'organisation appartiennent à Martov lui-même. En cherchant à rejeter la « faute » sur Pavlovitch, il fait preuve seulement d'instabilité : avant le congrès, il avait choisi précisément Pavlovitch comme septième membre de la rédaction ; au congrès, il s'est joint pleinement à Pavlovitch (p. 44) contre Egorov. Puis, après s'être vu infliger une défaite par Pavlovitch, il se met à l'accuser de « déchaîner les passions ». C'est simplement ridicule.

Dans l'*Iskra* (n° 56) Martov ironise parce qu'on attribue une grande importance à l'invitation de X ou de Y. Cette ironie se retourne de nouveau contre Martov, car l'incident touchant le Comité d'organisation a servi précisément d'amorce aux débats engagés sur une question aussi « importante » que l'invitation de X ou de Y au Comité Central et à l'organe central. Ce n'est pas bien d'employer deux mesures différentes, suivant qu'il est question de son propre « groupe d'ordre inférieur », (par rapport au Parti) ou d'un autre. C'est là précisément de l'esprit petit-bourgeois et de l'esprit de cercle, et non une attitude de parti. Un simple rapprochement entre le discours de Martov devant la Ligue (p. 57) et son discours au congrès (p. 44) le prouve amplement. « Je ne comprends pas, disait-il, entre autres, à la Ligue, comment les gens trouvent moyen à la fois de se dire *iskristes* à tout prix et de se montrer honteux de ce nom. » Étrange incompréhension de la différence qu'il y a entre « se dire » et « être », entre la parole et l'action. Au congrès, Martov *s'est appelé* lui-même adversaire des groupements par contrainte, mais il en *est devenu* partisan après le congrès

4. Dissolution du groupe « *loujny Rabotchi* »

La répartition des voix au sujet du Comité d'organisation peut sembler fortuite. Mais une telle opinion serait erronée ; pour la dissiper nous nous écarterons de l'ordre chronologique et examinerons tout de suite un incident qui, bien que s'étant produit à la fin du congrès, est très étroitement lié au précédent. Cet incident, c'est la dissolution du groupe « *loujny Rabotchi* ». Contre la tendance iskriste en matière d'organisation - cohésion absolue des forces du Parti et suppression du chaos qui les fractionne se sont affirmés ici les intérêts d'un groupe qui, tant qu'il n'y avait pas de parti véritable, avait fait œuvre utile, mais s'est trouvé être superflu après la centralisation du travail. Si l'on ne tient compte que des intérêts de cercle, le groupe « *loujny Rabotchi* » avait autant de droits que l'ancienne rédaction de l'*Iskra* à conserver sa « continuité » et son inviolabilité. Mais si l'on tient compte des intérêts du Parti, ce groupe devait se soumettre à la répartition de son effectif « dans les organisations correspondantes du Parti » (p. 313, fin de la résolution adoptée par le congrès). Du point de vue des intérêts de cercle, du point de vue « petit-bourgeois », c'était forcément « chose délicate » (expression des camarades Roussov et Deutsch) que la dissolution d'un groupe utile qui, pas plus que l'ancienne direction de l'*Iskra*, ne voulait se laisser dissoudre. Sous l'angle des intérêts du Parti, c'était chose indispensable cette dissolution, cette « résorption » dans le Parti (expression de Goussev). Le groupe « *loujny Rabotchi* » déclara tout net qu'il « n'estimait pas utile » de se proclamer dissous et qu'il exigeait que « le congrès se prononçât catégoriquement », et cela « immédiatement : oui ou non ». Là-dessus le groupe « *loujny Rabotchi* » invoqua cette même « continuité » à laquelle en appelait la vieille rédaction de l'*Iskra*... après sa dissolution ! « Bien que nous tous - chacun pris à part - formions un parti unique, dit le camarade Egorov, ce parti n'en est pas moins composé de toute une série d'organisations, avec lesquelles il faut compter comme avec des grandeurs historiques. Si une semblable organisation n'est pas nuisible au Parti, il est inutile de la dissoudre. »

Ainsi une importante question de *principe* a été posée de façon très précise, et tous les iskristes - tant que les intérêts de leur propre cercle n'ont pas pris le dessus - se sont catégoriquement prononcés contre les éléments instables (à ce moment, les bundistes et deux membres du *Rabotchéïé Diélo* n'étaient plus au congrès : très certainement, ils auraient soutenu avec la dernière énergie la nécessité de « compter avec les grandeurs historiques »). Le vote donna 31 pour, 5 contre et 5 abstentions (les 4 voix des membres du groupe « *loujny Rabotchi* », plus une voix, probablement celle de Biélov, à en juger par ses précédentes déclarations, p. 308). Un groupe de dix voix, nettement hostile au plan d'organisation conséquent de l'*Iskra* et défendant l'esprit de cercle contre celui de parti, se dessine très nettement. Au cours des débats, les iskristes posent cette question justement sur le terrain des principes (voir le discours de Lange, p. 315); ils se prononcent contre l'amateurisme et la débandade, se refusent à tenir compte des « sympathies » de telle ou telle organisation; ils déclarent ouvertement : « Si les camarades du « *loujny Rabotchi* », il y a une année ou deux, s'en étaient plus strictement tenus aux principes, l'unité du Parti et le triomphe des principes du programme, que nous avons sanctionnés ici, auraient été obtenus plus tôt. » Dans le même esprit se prononcent et Orlov et Goussev, et Liadov et Mourariev, et Roussov et Pavlovitch, et Glébov et Gorine: Les iskristes de la « minorité » non seulement ne se dressent pas contre ces mises en garde précises, plusieurs fois présentées au congrès, contre l'insuffisante fermeté de principe de la politique et de la « ligne » du « *loujny Rabotchi* », de Makhov et autres; non seulement ils ne font pas la moindre réserve à ce sujet, mais au contraire, en la personne de Deutsch, ils s'y associent résolument, condamnant le « chaos » et approuvant « la franchise avec laquelle question avait été posée » (p. 315) par le camarade Rouss qui, *au cours de cette même séance* a eu - ô horreur! - L'audace de « poser franchement » aussi la question de l'ancienne rédaction essentiellement sur le terrain du Parti (p. 325).

La question de la dissolution du « *loujny Rabotchi* » a provoqué chez ce groupe une indignation terrible, dont les traces demeurent dans les procès-verbaux (il ne faut pas oublier que ceux-ci ne donnent qu'une pâle image des débats, car au lieu de discours complets, ils ne fournissent que de brefs résumés ou extraits). Le camarade Egorov a même qualifié de « mensonge » la simple mention du

groupe « *Rabotchaïa Mysl*⁷ » à côté de « *loujny Rabotchii* », illustration saisissante de l'attitude qui domina au congrès envers l'économisme conséquent. Et même beaucoup plus tard, à la 37^e séance, Egorov parle de dissolution du « *loujny Rabotchii* » avec la plus grande irritation (p. 356); il demande qu'on inscrive au procès-verbal que, lors des débats sur le « *loujny Rabotchii* », les membres de ce groupe n'ont été consultés ni sur les ressources à affecter à ses publications, ni sur le contrôle de l'organe central et du Comité Central. Le camarade Popov, pendant les débats à propos du « *loujny Rabotchii* » fait allusion à la majorité compacte qui aurait décidé d'avance du sort de ce groupe. « *Maintenant*, dit-il (p. 31) *après les discours des camarades Goussev et Orlov, tout est clair.* » Le sens de ces paroles est net : maintenant que les iskristes se sont prononcés et ont présenté une résolution, tout est clair, c'est-à-dire qu'il est clair que le « *loujny Rabotchii* » sera dissous contre sa volonté. Le délégué de « *loujny Rabotchii* » délimite lui-même ici les iskristes (tels que Goussev et Orlov) d'avec ses partisans, en tant que représentants de différentes « lignes » politiques en matière d'organisation. Et lorsque l'actuelle *Iskra* met en avant le groupe « *loujny Rabotchii* » (et aussi, sans doute, Makhov ?) comme des « iskristes-type », cela montre seulement avec précision l'oubli d'événements majeurs (du point de vue de ce groupe) du congrès et le désir de la nouvelle rédaction de brouiller les traces qui révèlent les éléments de ce qu'on appelle la « minorité ».

Malheureusement, la question d'un organe populaire n'a pas été soulevée au congrès. Tous les iskristes ont débattu cette question avec une animation extrême, avant et pendant le congrès, hors des séances. Ce faisant, ils convenaient qu'à l'heure actuelle de la vie du Parti entreprendre la publication d'un tel organe ou bien en faire un avec un des organes existants, serait chose extrêmement irrationnelle. Les anti-iskristes se sont prononcés au congrès dans un sens opposé, le groupe « *loujny Rabotchii* » a fait de même dans son rapport. Et l'on ne peut expliquer que par l'effet du hasard, ou par le refus de soulever une question « insoluble », qu'une résolution appropriée n'ait pas été votée sous la signature de dix personnes.

7 *Rabotchaïa Mysl* [La Pensée Ouvrière], groupe « économiste » dirigé par Takhtarev qui publia 16 numéros d'un journal du même nom d'octobre 1897 à décembre 1902.

Le groupe « *Rabotchaïa Mysl* » se prononçait contre la lutte politique, limitait ses tâches « aux intérêts du moment », à la revendication de réformes partielles, de caractère surtout économique. S'inclinant devant la spontanéité du mouvement ouvrier, les représentants de la « *Rabotchaïa Mysl* » s'opposaient à la création d'un parti ouvrier indépendant. Ils minimisaient l'importance de la théorie, du niveau de conscience et affirmaient que l'idéologie socialiste pouvait être engendrée par le mouvement ouvrier. Lénine a critiqué les opinions de ce groupe dans son livre *Que faire ?*

5. L'incident à propos de l'égalité des langues

Reprenons l'ordre des séances du congrès.

Nous avons pu nous convaincre maintenant qu'avant même l'examen des questions quant au fond, on avait vu s'ébaucher au congrès non seulement un groupe très net d'anti-iskristes (8 voix), mais aussi un groupe d'éléments intermédiaires, instables, prêts à soutenir ces 8 et à les porter jusqu'à 16-18 environ.

La question de la place du Bund dans le Parti, débattue au congrès avec trop, beaucoup trop de détails, s'est réduite à l'adoption d'une thèse de principe, la solution pratique étant remise jusqu'à l'examen des relations sur le plan de l'organisation. Attendu que les publications d'avant le congrès réserve une assez grande place à l'étude des problèmes s'y rapportant, la discussion au congrès même n'a pas donné grand-chose de nouveau. Toutefois l'on ne peut s'empêcher de remarquer que les partisans du *Rabotchéïé Diélo* (Martynov, Akimov et Brucker), tout en acquiesçant à la résolution de Martov, ont fait cette réserve qu'ils la trouvaient insuffisante, et qu'ils n'étaient pas d'accord sur les conclusions qu'en découlaient (pp. 69, 73, 83, 86).

Ensuite, le congrès est passé à la question du programme. Ici, les débats se sont principalement déroulés autour d'amendements de détail offrant peu d'intérêt. Du point de vue des principes, l'opposition anti-iskriste ne s'est manifestée que dans la campagne du camarade Martynov contre la fameuse question de la spontanéité et de la conscience. Naturellement, les bundistes et les membres du *Rabotchéïé Diélo*, au grand complet, se déclarèrent pour Martynov. L'inconsistance de ses objections a été démontrée, entre autres, par Martov et Plékhanov. À titre de curiosité, nous indiquerons qu'aujourd'hui la rédaction de *l'Iskra* (sans doute après réflexion) s'est rangée aux côtés de Martynov et dit le contraire de ce qu'elle disait au congrès ! Ceci est conforme, sans doute, au fameux principe de « continuité » ... Il ne reste qu'à attendre que la rédaction s'y reconnaisse pleinement et nous explique dans quelle mesure précisément elle a été d'accord avec Martynov, en quoi précisément et depuis quand. Dans cette attente, nous demanderons seulement si l'on n'a jamais vu un organe *de parti* dont la rédaction se soit mise, après le congrès, à dire le contraire de ce qu'elle disait au congrès.

Laissons de côté les débats sur la reconnaissance de *l'Iskra* comme organe central (nous en avons déjà parlé plus haut) et le commencement des débats sur les statuts (il vaudra mieux y revenir lors de l'examen des statuts dans leur ensemble), et passons aux nuances de principe apparues dans la discussion du programme. Soulignons avant tout un détail des plus caractéristiques : les débats sur la représentation proportionnelle. Le camarade Egorov, du « loujny Rabotchii », proposait de l'introduire dans le programme et défendait son point de vue d'une façon telle qu'il provoqua la juste remarque de Possadovski (iskriste de la minorité) sur un « désaccord sérieux ». « Il est certain, déclara le camarade Possadovski, que nous ne sommes pas d'accord sur un point essentiel : faut-il faire dépendre notre politique future de tels ou tels grands principes démocratiques auxquels nous accorderions une valeur absolue, ou bien tous les principes démocratiques doivent-ils être subordonnés uniquement aux intérêts de notre Parti ? Je me prononce catégoriquement pour cette dernière opinion. » Plékhanov « se solidarise entièrement » avec Possadovski et s'élève en termes encore plus précis et plus catégoriques contre « la valeur absolue des principes démocratiques », contre leur interprétation « abstraite ». « Nous pouvons envisager l'hypothèse, dit-il, où nous autres, social-démocrates, nous nous prononcerions contre le suffrage universel. Il fut un temps où la bourgeoisie des républiques italiennes privait de leurs droits politiques les personnes appartenant à la noblesse. Le prolétariat révolutionnaire pourrait limiter les droits politiques des classes supérieures de même que celles-ci ont jadis limité ses droits politiques à lui. » Le discours de Plékhanov est accueilli par des applaudissements et des huées. Et, comme il proteste contre le *Zwischenruf*⁸ : « Il n'y a pas de quoi huer », et prie les camarades de ne pas se gêner, le camarade Egorov se lève et dit : « Du moment que de pareils discours provoquent des applaudissements, j'estime de mon devoir de

8 Réplique lancée de la salle pendant le discours de l'orateur.

les accueillir par des huées. » Avec le camarade Goldblatt (délégué du Bund), le camarade Egorov se prononce contre les vues de Possadovski et de Plekhanov. Malheureusement, les débats furent clos et la question soulevée à leur occasion fut escamotée. Mais c'est en vain que le camarade Martov s'efforce maintenant d'affaiblir et même de réduire à néant son importance, en disant au congrès de la Ligue : « Ces paroles (de Plékhanov) ont provoqué l'indignation d'une partie des délégués, indignation que l'on aurait pu éviter sans peine si le camarade Plékhanov avait ajouté que, bien entendu, on ne pouvait se représenter pareille situation tragique où le prolétariat, pour consolider sa victoire, aurait à fouler aux pieds des droits politiques tels que la liberté de la presse... (Plekhanov : « Merci ! »⁹) » (p. 58 des procès-verbaux de la Ligue). Cette interprétation contredit foncièrement la déclaration tout à fait catégorique du camarade Possadovski au congrès sur le « désaccord sérieux » et la divergence sur un « point essentiel ». Sur ce sujet fondamental tous les iskristes se sont prononcés contre les représentants de la « droite » anti-iskriste (Goldblatt) et le « centre » du congrès (Egorov). C'est un fait, et l'on peut assurer hardiment que si le « centre » (j'espère que ce mot choquera moins que tout autre les partisans « officiels » des euphémismes ...) devait (en la personne du camarade Egorov ou Makhov) se prononcer « sans contrainte » sur cette question » ou questions analogues, un désaccord sérieux éclaterait aussitôt.

Les divergences sont apparues d'une façon encore plus frappante à propos de « l'égalité des langues » (pp. 171 et suivantes des procès-verbaux). Sur ce point, les débats sont moins éloquents que les votes : en faisant le compte, on arrive au chiffre incroyable de seize ! Pourquoi cela ? Pour savoir s'il suffit de marquer dans le programme l'égalité de tous les citoyens, indépendamment du sexe, etc., et de la langue, ou bien il faut dire : « liberté de la langue » ou « égalité des langues ». Au congrès de la Ligue, le camarade Martov a assez bien caractérisé cet épisode en disant, qu'« une discussion insignifiante sur la rédaction d'un point du programme avait pris une importance de principe, parce que la moitié du congrès était prête à renverser la commission du programme ». C'est tout à fait cela¹⁰. Le prétexte du conflit était réellement sans importance; néanmoins, celui-ci a pris un vrai caractère de principe et, par suite, des formes effroyablement acharnées, allant jusqu'à tentative de « renverser » la commission du programme, qu'à suspecter de vouloir « torpiller le congrès » (ce dont Egorov soupçonnait Martov !), jusqu'à échanger des observations personnelles de la nature la plus... injurieuse (p. 178). Même le camarade Popov a « exprimé son regret voir, à propos de vétilles, se créer une pareille atmosphère » (c'est moi qui souligne, p. 182), atmosphère qui régna durant 3 séances (16, 17 et 18).

Toutes ces expressions dénotent de la manière la plus précise la plus nette, ce fait très important que l'atmosphère de « suspicion » et de lutte, sous les formes les plus exaspérées (le « renversement») - atmosphère dont la création fut plus tard, au congrès de la Ligue, imputée à la majorité des iskristes ! - existait en réalité *bien avant que nous fussions divisés en majorité et en minorité*. Je le répète, c'est un fait d'une haute importance, un fait essentiel dont l'incompréhension amène une quantité de gens à croire, bien à la légère, au caractère artificiel de la majorité à l'issue du congrès. Du point de vue actuel du camarade Martov affirmant qu'il y avait au congrès neuf dixièmes d'iskristes, il apparaît absolument inexplicable et saugrenu que pour des « vétilles », pour un

9 En français dans le texte. (N.R.)

10 Martov a ajouté : « En l'occurrence, Plékhanov nous a causé un grand préjudice par sa boutade sur les ânes » (comme il s'agissait de la liberté de la langue, un bundiste a, ce me semble, fait mention - au nombre des entreprises - de haras, et Plekhanov a jeté en aparté : « les chevaux ne parlent pas, mais pour les ânes il leur arrive parfois de parler »). Je ne saurais voir, bien entendu, dans cette boutade trop de douceur, d'esprit d'accommodement, de circonspection, de souplesse. Pourtant, il me paraît étrange que Martov, tout en reconnaissant la signification *de principe* du débat, ne cherche absolument pas à savoir en quoi réside ici l'esprit de principe et quelles nuances se sont affirmées là; il se borne à signaler le « préjudice » des boutades. Voilà, en vérité, un point de vue bureaucratique et formaliste ! Les boutades ont vraiment « causé un grand préjudice au congrès », non seulement celles visant les bundistes, mais aussi celles relatives aux personnes que les bundistes avaient parfois soutenues et même sauvées de la déconfiture. Mais dès l'instant où la signification de principe de cet incident a été reconnue, il n'est pas permis de s'en tirer par une phrase sur « l'inadmissibilité » (p. 58 des procès-verbaux de la Ligue) de certaines boutades.

prétexte « insignifiant », ait pu éclater un conflit qui a pris un « caractère principe » et a failli aboutir au renversement de la commission du congrès. Il serait ridicule de se débarrasser *ce fait* par des doléances et des regrets à propos de traits esprit « préjudiciables ». Le conflit ne pouvait prendre ne signification *de principe* à cause de la violence de quelque boutade que ce soit. Cette signification ne pouvait provenir que du caractère des groupements politiques au congrès. Ce ne sont ni les violences de parole ni les boutades qui ont provoqué le conflit ; elles n'ont été qu'un *symptôme* de ce fait que des « contradictions » existaient sein du groupement politique du congrès, qu'il y avait des germes de conflit, un manque de cohésion intérieure, qui, avec une force immanente, perçait à la moindre occasion, *même insignifiante*.

Au contraire, du point de vue dont je considère le congrès, et que j'estime de mon devoir de défendre, en tant la certaine compréhension politique des événements, encore qu'une telle compréhension puisse paraître choquante pour certains, de ce point de vue apparaît parfaitement clair et inévitable le caractère extrêmement violent du conflit *de principe* surgi pour un motif « insignifiant ». Du moment que, durant le congrès, la lutte s'est poursuivie *sans cesse* entre iskristes et anti-iskristes; du moment qu'entre eux se trouvaient des éléments instables et que ces derniers, avec les anti-iskristes, formaient le tiers des suffrages (8 + 10=18 voix sur 51, d'après mes calculs évidemment approximatifs), il est bien compréhensible et naturel que *toute séparation d'avec les iskristes, fût-ce d'une faible minorité*, pouvait donner la victoire à la tendance anti-iskriste et suscitait par conséquent une lutte « exaspérée ». Ce n'est point-là le résultat d'acribes plaisanteries ou d'attaques véhémentes, mais le résultat d'une certaine combinaison politique. Ce ne sont pas les violences de parole qui ont provoqué le conflit politique, c'est l'existence d'un conflit politique entre les groupements mêmes du congrès qui a provoqué les violences et les attaques : c'est dans cette opposition que réside notre divergence majeure, divergence de principe, avec Martov quant à l'appréciation de la portée politique du congrès et de ses résultats.

Le congrès a enregistré trois exemples particulièrement marquants de séparation d'un nombre insignifiant d'iskristes d'avec leur majorité - égalité des langues, § 1 des statuts et élections, - et dans chacun des trois cas, une lutte acharnée s'est livrée qui, en fin de compte, a conduit à la crise actuelle, si aiguë, du Parti. Pour comprendre le sens politique de cette crise et de cette lutte, il ne faut pas se borner à des phrases sur des boutades inadmissibles ; il faut examiner les groupements politiques d'après les nuances qui se sont affrontées au congrès. L'incident à propos de l'« égalité des langues » offre, par conséquent, un double intérêt en ce sens qu'il explique les raisons de la divergence, car ici Martov était encore (était encore !) un iskriste et combattait, peut-être plus que tous les autres, les anti-iskristes et le « centre ».

La bataille a commencé par une discussion entre le camarade Martov et le leader des bundistes, le camarade Liber (pp. 171-172). Martov démontre que la revendication de l'« égalité des citoyens » est suffisante. La « liberté des langues » est repoussée, mais on met aussitôt en avant l'« égalité des langues », et le camarade Egorov part en guerre en commun avec Liber, Martov déclare que c'est du *fétichisme* « quand des orateurs insistent sur l'égalité des nationalités et reportent l'inégalité dans le domaine de la langue. Or, la question doit être examinée d'un tout autre côté : il existe l'inégalité des nationalités, laquelle s'exprime entre autres par ceci que des gens appartenant à une certaine nationalité sont privés du droit d'user de leur langue maternelle » (p. 172. Martov avait alors parfaitement raison. En effet, c'était quelque chose comme du fétichisme, la tentative absolument inconsistante de Liber et d'Egorov de défendre la justesse de leur formule et de nous attribuer le refus ou l'incapacité de faire adopter le principe de l'égalité des nationalités. En réalité, en tant que « fétichistes », ils ont défendu précisément le mot, et non le principe ; ils ont agi non par crainte de quelque erreur de principe, mais par crainte de ce que les gens pourront dire. C'est cette mentalité instable (et si les « autres » allaient nous accuser de cela ?) - constatée par nous lors de l'incident touchant le Comité d'organisation -, que tout notre « centre » a manifestée de toute évidence. Un autre de ses représentants, proche du groupe « *loujny Rabotchii* », le délégué de la région minière Lvov, « considère que la question relative à l'oppression des langues, mise en avant par les régions périphériques, est très sérieuse. Il importe que, ayant inscrit dans notre programme un paragraphe

concernant la langue, nous écartions toute hypothèse de russification, dont on pourrait soupçonner les social-démocrates ». Voilà bien de quoi motiver le « sérieux » de la question. La question est très sérieuse *parce qu'il* faut écarter les soupçons éventuels des territoires limitrophes ! L'orateur n'avance absolument rien quant au fond, il ne répond pas aux accusations de fétichisme, il les confirme entièrement, faisant preuve d'une absence totale d'arguments, prenant prétexte de ce que pourraient dire les peuples de ces territoires. Tout ce qu'ils *pourraient* dire est *faux*, lui réplique-t-on. Au lieu de chercher à savoir ce qui est juste ou ce qui ne l'est pas, il répond : « *On pourrait soupçonner.* »

Une telle façon de poser le problème, en lui attribuant un caractère sérieux et important, prend véritablement une signification de principe, mais pas du tout celui que voulaient y découvrir les Liber, les Egorov et les Lvov. La question de principe est de savoir si nous devons laisser les organisations et les membres du Parti appliquer les principes généraux et essentiels du programme, en tenant compte des conditions concrètes et en les développant dans ce sens, ou si nous devons, par simple crainte des soupçons, remplir le programme de menus détails, d'indications particulières, de redites, de casuistique. La question de principe est de savoir comment les social-démocrates peuvent dans la lutte avec la casuistique percevoir (« soupçonner ») des tentatives de restriction des droits et libertés démocratiques élémentaires. Quand donc allons-nous enfin renoncer à cette prosternation fétichiste devant les cas d'espèce ? - Telle est l'idée qui nous est apparue lors de la lutte autour des « langues ».

Le groupement des délégués dans cette lutte apparaît plus clairement que jamais grâce à l'abondance des votes nominaux. Il y en a eu trois. Contre le noyau iskriste se dressent constamment, comme un seul homme, tous les anti-iskristes (8 voix) et, avec de très légers flottements, tout le centre (Makhov, Lvov, Egorov, Popov, Medvedev, Ivanov, Tsarev, Biélov; seuls les deux derniers avaient hésité au commencement, tantôt s'abstenant, tantôt votant avec nous, et n'ont pris définitivement position qu'au troisième vote). Une partie des iskristes se détache, principalement les Caucasiens (3, avec 6 voix), ce qui en fin de compte donne l'avantage à l'orientation « fétichiste ». Au troisième vote, quand les partisans des deux tendances eurent bien défini leurs positions, 3 Caucasiens avec 6 voix se détachèrent des iskristes de la majorité pour rejoindre le camp opposé ; 2 avec 2 voix, Possadovski et Kostitch, abandonnent les iskristes de la minorité ; lors des deux premiers votes étaient passés au camp adverse ou s'étaient abstenus : Lenski, Stépanov et Gorski de la majorité iskriste, et Deutsch de la minorité. *La séparation de 8 voix iskristes (sur un total de 33) donna l'avantage à la coalition des anti-iskristes et des éléments instables. C'est là le fait essentiel* en ce qui concerne les groupements du congrès, fait qui s'est renouvelé (seulement lors de la séparation *autres* iskristes), lors du vote du § 1 des statuts aussi bien que pendant les élections. Il n'est pas étonnant que ceux qui ont connu un échec aux élections s'emploient maintenant à fermer les yeux sur les *raisons politiques* de cet échec, sur les *points de départ* de la lutte des nuances, qui révélait de plus en plus et dénonçait d'une manière toujours plus implacable devant le Parti les éléments instables et politiquement veules. L'incident touchant l'égalité des langues nous montre cette lutte avec d'autant plus de relief que, à l'époque, le camarade Martov n'avait pas encore eu le temps de mériter les louanges et l'approbation d'Akimov et de Markov.

6. Le programme agraire

L'inconséquence, quant aux principes, des anti-iskristes du « centre » s'est encore manifestée d'une façon saisissante dans les débats sur le programme agraire, qui ont pris beaucoup de temps au congrès (pp. 190-226 des procès-verbaux) et ont soulevé nombre de questions extrêmement intéressantes. Comme il fallait s'y attendre, la campagne contre le programme est ouverte par le camarade Martynov (après des remarques de détail faites par les camarades Liber et Egorov). Il avance ce vieil argument selon lequel en corrigeant « précisément cette injustice historique », nous consacrons » indirectement, prétend-il, « d'autres injustices historiques », etc. De son côté se range aussi le camarade Egorov pour qui même « la signification de ce programme n'est pas claire. Est-ce un programme pour nous, c'est-à-dire fixe-t-il les revendications que nous formulons, ou bien voulons-nous le rendre populaire » (!?!?). Le camarade Liber « voudrait faire les mêmes remarques que le camarade Egorov ». Le camarade Markov intervient avec l'énergie qui lui est coutumière en déclarant que la « majorité (?) Des orateurs ne comprend pas du tout ce qu'est le programme présenté et quels buts il poursuit ». Ce document, voyez-vous, « pourrait difficilement passer pour un programme agraire social-démocrate » ; il... « joue, dirait-on, à la correction des injustices historiques » ; il porte « une teinte de démagogie et d'esprit d'aventure ». La confirmation théorique de cette philosophie c'est, comme d'habitude, l'outrance et la simplification du marxisme vulgaire : les iskristes voudraient soi-disant « manœuvrer les paysans comme un tout homogène ; mais comme les paysans sont depuis longtemps (?) Déjà divisés en classes, la présentation d'un programme unique a pour conséquence inévitable qu'il devient démagogique dans son ensemble et, à son application, se transformera en aventure » (202). Le camarade Markov « révèle sans le faire exprès » la cause véritable de l'attitude négative observée à l'égard de notre programme agraire par beaucoup de social-démocrates prêts à « reconnaître » l'*Iskra* (comme l'a fait Makhov lui-même), mais qui n'ont absolument pas réfléchi à son orientation, à sa position théorique et pratique. C'est bien en effet l'interprétation vulgaire du marxisme, appliqué à un phénomène aussi complexe et multiple que la forme actuelle de l'économie paysanne russe, qui a fait et fait encore que ce programme n'est pas compris ; la faute n'en est nullement aux divergences de détail. Et ce point de vue du marxisme vulgaire a vite rallié les leaders des éléments anti-iskristes (Liber et Martynov) et du « centre » (Egorov et Makhov). Le camarade Egorov a de même exprimé, franchement l'un des traits caractéristiques du « *loujny Rabotchi* » et des groupes ou cercles gravitant vers lui, à savoir : l'incompréhension de l'importance du mouvement paysan, l'incompréhension du fait que le côté faible de nos social-démocrates pendant les fameuses premières révoltes paysannes n'était pas la surestimation, mais plutôt la sous-estimation du rôle de ce mouvement (ainsi d'ailleurs que le manque de force pour l'utiliser). « Je suis loin de partager l'engouement de la rédaction pour le mouvement paysan, a dit le camarade Egorov, engouement qui, après les troubles paysans, s'est emparé de nombreux social-démocrates. » Le camarade Egorov n'a malheureusement pas pris la peine d'expliquer au congrès, de façon un peu précise, en quoi a consisté cet engouement de la *rédaction*, non plus que de donner des indications concrètes sur la documentation fournie par l'*Iskra*. De plus, il a oublié que tous les points essentiels de notre programme agraire ont été développés dans l'*Iskra* dès son troisième numéro¹¹, c'est-à-dire *longtemps avant* les troubles paysans. Ceux qui « reconnaissent » l'*Iskra* autrement qu'en paroles ne feraient pas mal d'accorder un peu plus d'attention à ses principes théoriques et tactiques !

« Non, parmi les paysans nous ne pouvons pas faire grand-chose ! » s'exclame le camarade Egorov. Et il explique ensuite cette exclamation, non pas comme une protestation contre tel ou tel « engouement » particulier, mais comme une négation de toute notre position : « Cela signifie donc que notre mot d'ordre ne peut faire concurrence à un mot d'ordre aventureux. » Formule éminemment caractéristique de cette absence de principes qui ramène tout à une « concurrence » entre mots d'ordre de différents partis ! Et cela est dit après que l'orateur se soit déclaré « satisfait » des explications théoriques indiquant que nous visons à un succès durable dans l'agitation, sans nous

11 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 4, pp. 437-445. (N.R.)

laisser troubler par des succès temporaires, et qu'un succès durable (en dépit des hauts cris des « concurrents »... d'une minute) est impossible sans que soit assignée au programme une ferme base théorique (p. 196). Quelle confusion est ainsi révélée ! On se déclare « satisfait », et puis on reprend aussitôt les propositions vulgaires héritées du vieil économisme, pour qui la « concurrence entre mots d'ordre » décidait toutes les questions non seulement du programme agraire, mais de tout le programme et de toute la tactique de la lutte économique et politique. « Vous n'obligerez pas l'ouvrier agricole, disait le camarade Egorov, à lutter aux côtés paysan riche pour les *otrezki* qui, en grande partie, se trouvent déjà entre les mains de ce paysan riche. »

Toujours la même simplification, proche parente de notre économisme opportuniste, qui affirmait qu'il est impossible d'« obliger » le prolétaire à lutter pour ce qui est en grande partie détenu par la bourgeoisie, et qui tombera entre ses mains, en plus grande partie encore à l'avenir. Toujours la même interprétation vulgaire qui oublie les particularités russes des rapports capitalistes entre ouvriers agricoles et paysans riches. Aujourd'hui, les parcelles pèsent en fait sur l'ouvrier agricole *aussi*, et point n'est besoin de besoin de l'« obliger » à lutter pour se libérer de son asservissement. Ceux qu'il faut « obliger », ce sont certains intellectuels; il faut les obliger à envisager leurs tâches plus largement, les obliger à ne plus employer des formules stéréotypées en examinant des questions, concrètes, les obliger à compter avec la conjoncture historique, qui complique et modifie nos objectifs. Seul le préjugé que le moujik est bête, préjugé qui perce, selon la juste remarque de Martov (p. 202), dans les discours de Makhov et autres adversaires du programme agraire, seul ce préjugé explique cet oubli, chez nos adversaires, des conditions d'existence réelles de notre ouvrier agricole.

Après avoir simplifié la question en la ramenant à cette opposition toute nue : ouvrier et capitaliste, les représentants de notre « centre » se sont efforcés, comme de juste, de rejeter leur étroitesse d'esprit sur le moujik. Le camarade Makhov disait : « C'est précisément parce que je considère le moujik intelligent dans la mesure étroite de son point de vue de classe que je crois qu'il soutiendra l'idéal petit-bourgeois de la mainmise et du partage. » Ici l'on confond visiblement deux choses : la caractéristique du point de vue de classe du moujik, considéré comme un petit bourgeois, et le rétrécissement de ce point de vue, sa réduction à une « mesure étroite ». C'est dans cette réduction que consiste l'erreur des Egorov et des Makhov (tout comme l'erreur des Martynov et des Akimov consistait à réduire à une « mesure étroite » le point de vue du prolétaire). Pourtant, la logique et l'histoire nous enseignent que le point de vue de classe petit-bourgeois peut être plus ou moins étroit, plus ou moins progressif, précisément à cause de la position double qui est celle du petit bourgeois. Et notre tâche n'est pas du tout de laisser tomber les bras de découragement devant l'étroitesse (la « bêtise ») du moujik ou sa soumission au « préjugé », mais au contraire d'élargir constamment son horizon, d'aider son jugement à vaincre son préjugé.

Le point de vue du « marxisme » vulgaire sur la question agraire en Russie a trouvé son expression culminante dans les derniers mots du discours de principe du camarade Makhov, fidèle défenseur de la vieille rédaction de *I'skra*. Ce n'est pas sans raison que ces mots ont été accueillis par des applaudissements... ironiques, il est vrai : « Je ne sais vraiment pas ce qu'il convient d'appeler un malheur », dit le camarade Makhov, indigné de la remarque de Plékhanov indiquant que le mouvement en faveur d'un partage n'était nullement pour nous effrayer, que ce n'est pas nous qui allions entraver ce mouvement progressiste (bourgeoisement progressiste). « Mais cette révolution, poursuit le camarade Makhov, s'il est permis de l'appeler ainsi, ne sera pas révolutionnaire. Je dirais mieux : ce ne sera plus une révolution, mais une réaction (*rires*), une révolution dans le genre d'une émeute... Pareille révolution nous rejeterait en arrière, et il nous faudrait du temps pour revenir au point où nous en sommes aujourd'hui. Or, maintenant, nous possédons beaucoup plus que lors de la révolution française (*applaudissements ironiques*); nous possédons le parti social-démocrate » (*rires*)... Oui, un parti social-démocrate qui raisonnerait à la façon de Makhov, ou qui aurait des organismes centraux s'appuyant sur les Makhov, mériterait vraiment qu'on en rie...

Ainsi, nous voyons que même à propos de questions purement de principe, soulevées par le programme agraire, le groupement que nous connaissons déjà s'est immédiatement fait sentir. Les

anti-iskristes (8 voix) partent en campagne au nom du marxisme vulgaire ; les chefs du « centre », les Egorov et les Makhov, leur emboîtent le pas, trébuchant et glissant continuellement vers la même conception étroite. C'est pourquoi il est tout naturel que sur certains paragraphes du programme agraire, le vote donne des chiffres de 30 à 35 voix pour (pp. 225 et 226), c'est-à-dire justement le chiffre approximatif que nous avons eu dans la discussion sur la place à assigner à la question du Bund, à propos de l'incident du Comité d'organisation et de la fermeture du « *loujny Rabotchi* ». Il suffit que soit soulevée une question sortant un peu de l'ordinaire et des schémas établis, exigeant que la théorie de Marx soit appliquée d'une façon tant soit peu indépendante à des rapports économiques et sociaux particuliers et nouveaux (nouveaux pour les allemands), pour qu'aussitôt les iskristes capables de se mettre à la hauteur de la situation se réduisent aux 3/5 des voix, et que tout le « centre » se range immédiatement aux côtés des Liber et des Martynov. Or, le camarade Martov s'efforce d'estomper encore ce fait évident ; il élude peureusement les votes où les nuances se sont nettement révélées !

Les débats sur le programme agraire font ressortir la lutte soutenue par les iskristes contre les deux cinquièmes bien comptés du congrès. Les délégués caucasiens ont occupé ici une position parfaitement juste, en grande partie sans doute grâce à leur connaissance approfondie des formes locales des innombrables survivances féodales, ce qui les a prémunis contre les oppositions stériles et scolastiquement abstraites dont se contentaient les Makhov. Contre Martynov et Liber, contre Makhov et Egorov se sont dressés tout à la fois Plékhanov, Goussev (qui a confirmé qu'il lui « était assez souvent arrivé de rencontrer parmi les camarades militants en Russie un point de vue aussi pessimiste » ... que celui du camarade Egorov... « Sur notre travail à la campagne »), Kostrov¹², Karski, Trotsky. Ce dernier indique avec raison que les « bienveillants conseils » des critiques du programme agraire « sentent trop le philistin ». Il faut seulement noter, en ce qui concerne l'étude des groupements politiques au congrès, que dans ce passage de son discours (p. 208) il a eu tort, sans doute, de placer le camarade Lange aux côtés d'Egorov et de Makhov. Quiconque lira attentivement les procès-verbaux verra que la position de Lange et Gorine n'est pas du tout celle d'Egorov et de Makhov. La formule concernant le paragraphe des « *otrezki* » déplait à Lange et Gorine, ils comprennent, fort bien l'idée de notre programme agraire mais cherchent, à l'appliquer *autrement* ; ils s'efforcent posément de trouver une formule plus irréprochable, selon eux, et déposent des projets de résolutions afin de convaincre les auteurs du programme ou bien de se ranger à leurs côtés contre tous les non-iskristes. Il suffit de comparer, par exemple, les propositions de Makhov sur le rejet de l'ensemble du programme agraire (p. 212, *neuf* pour, 38 contre) et de ses différents paragraphes (p. 216, etc.) à la position de Lange qui propose une rédaction personnelle du paragraphe sur les *otrezki* (p. 225), pour se rendre compte de ce qui les distingue foncièrement¹³.

Parlant des arguments qui sentent le « philistin », le camarade Trotsky indique ensuite que « dans la période révolutionnaire qui vient, nous devons nous lier aux paysans » ... « Face à cette tâche, le scepticisme et la « perspicacité » politique de Makhov et d'Egorov sont plus nuisibles que la pire myopie. » Le camarade Kostitch, autre iskriste de la minorité, a fort bien signalé « le manque d'assurance, l'instabilité sur le terrain des principes » du camarade Makhov, - caractéristique qui convient on ne peut mieux à notre « centre ». « Dans son pessimisme, le camarade Makhov rejoint le camarade Egorov, quoiqu'il y ait entre eux des nuances - poursuit le camarade Kostitch. Il oublie que d'ores et déjà les social-démocrates travaillent parmi paysans, qu'ils dirigent leur mouvement dans la mesure où la chose est possible. Et, par ce pessimisme, ils rétrécissent l'étendue de notre action » (p. 210).

Pour en finir avec les débats du congrès sur le programme, relevons encore de courtes discussions sur le soutien à accorder aux courants d'opposition. Dans notre programme, il est dit explicitement que le Parti social-démocrate appuie « tout mouvement d'opposition et révolutionnaire dirigé contre le régime social et politique existant en Russie ». Cette dernière réserve montre assez clairement,

12 Il s'agit du menchévique caucasien N. Jordania.

13 Voir le discours de Gorine, p. 213.

semble-t-il, quels sont les courants d'opposition que nous soutenons. Et pourtant, ici de même, les différentes nuances depuis longtemps apparues dans notre Parti, se sont fait sentir aussitôt, encore qu'il fût bien difficile de supposer que sur une question aussi remâchée il pût subsister « des doutes et des malentendus » ! Évidemment, il s'agissait non pas de malentendus, mais de nuances. Makhov, Liber et Martynov ont immédiatement sonné l'alarme et se sont avérés derechef en minorité « compacte », au point que le camarade Martov ici encore aurait peut-être dû expliquer la chose par une intrigue, par des manigances, par la diplomatie et autres traits charmants (voir son discours au congrès de la Ligue), auxquels recourent les gens incapables de voir clair les raisons politiques de la formation des groupes « compacts » de la minorité comme de la majorité.

Encore une fois, Makhov débute par une simplification vulgaire du marxisme : « Chez nous, déclare-t-il, la seule classe révolutionnaire est le prolétariat. » Et de cette juste thèse, il tire immédiatement une conclusion fautive : « les autres classes sont comme ci comme ça, la mouche du coche (*rire général*) ... Oui, la mouche du coche, et elles ne cherchent qu'à tirer profit. Je ne suis pas pour qu'on les soutienne » (p. 226). Cette formulation inouïe que Makhov a donnée de sa position a troublé beaucoup de gens (parmi ses partisans). Mais au fond Liber et Martynov sont d'accord avec lui, puisqu'ils proposent de supprimer le mot « opposition » ou de le limiter en y ajoutant « démocratique ». Contre cet amendement de Martynov s'est insurgé avec raison Plékhanov. « Nous devons critiquer les libéraux, dit-il, démasquer leur caractère hybride. C'est vrai... Mais, en démasquant l'étroitesse et les bornes de tous les mouvements autres que le mouvement social-démocrate, nous avons le devoir d'expliquer au prolétariat que, en comparaison de l'absolutisme, même une constitution qui n'accorderait pas le suffrage universel serait un pas en avant, et que, par conséquent, il ne doit pas préférer le régime existant à une constitution de ce genre. » Les camarades Martynov, Liber et Makhov ne sont pas d'accord là-dessus et défendent leur position qu'attaquent Axelrod, Starover, Trotsky et encore une fois Plékhanov. Le camarade Makhov a trouvé moyen, une fois de plus, de se battre lui-même. D'abord, il a déclaré que les autres classes (hormis le prolétariat) sont « comme ci, comme ça » et qu'« il n'est pas pour qu'on les soutienne ». Ensuite il s'est radouci et a admis que « tout en étant au fond réactionnaire, la bourgeoisie est souvent révolutionnaire, par exemple quand il s'agit de combattre la féodalité et ses vestiges ». « Mais il est des groupes, continuait-il en tombant de Charybde en Scylla, qui sont toujours (?) Réactionnaires, par exemple ? Les artisans. » Voilà les perles en fait de principes auxquelles en sont arrivés ces leaders de notre « centre », ceux-là mêmes qui plus tard, l'écume aux lèvres, ont défendu la vieille rédaction ! Ce sont bien les artisans qui, même en Europe occidentale, où l'organisation corporative était si forte, ont fait preuve, comme d'ailleurs les autres petits bourgeois des villes, d'un esprit particulièrement révolutionnaire à l'époque de la chute de l'absolutisme. Pour un social-démocrate russe surtout, il est ridicule de répéter sans réfléchir ce que les camarades d'Occident disent des artisans actuels, un siècle ou un demi-siècle après la chute de l'absolutisme. Affirmer que dans le domaine politique les artisans russes sont réactionnaires par rapport à la bourgeoisie, c'est simplement reprendre une phrase toute faite, apprise par cœur.

Il est regrettable que les procès-verbaux n'aient conservé aucune indication relative au nombre des voix recueillies par les amendements rejetés de Martynov, Makhov et Liber sur ce point. Nous pouvons seulement dire que les chefs des éléments anti-iskristes et un des leaders du « centre¹⁴ » se sont coalisés ici encore dans le groupement que nous connaissons déjà, contre les iskristes. En faisant le bilan de *tous* les débats sur le *programme*, on ne peut s'empêcher de conclure : pas *une seule fois* on n'a vu se dérouler des débats tant soit peu animés, ayant soulevé l'intérêt général, qui n'aient

14 L'autre leader de ce même groupe, du « centre », le camarade Egorov, s'est prononcé ailleurs, à propos de la résolution d'Axelrod sur les socialistes-révolutionnaires (p. 359), sur le soutien des courants d'opposition. Le camarade Egorov a vu une « contradiction » entre *soutenir* tout mouvement révolutionnaire et d'opposition, comme il est dit dans le programme, et *condamner* les socialistes-révolutionnaires et les libéraux. Abordant la question sous une autre forme et d'un point de vue un peu différent, le camarade Egorov a fait preuve ici de la même compréhension étroite du marxisme, et de la même attitude hésitante, semi-hostile, envers la position (« reconnue » par lui) de l'*Iskra*, propres aux camarades Makhov, Liber et Martynov.

marqué la différence de nuances, escamotée aujourd'hui par le camarade Martov et la nouvelle rédaction l'*Iskra*.

7. Les statuts du Parti, projet du camarade Martov

Après le programme, le congrès est passé aux statuts du Parti (nous laissons de côté la question ci-dessus mentionnée de l'organe central, ainsi que les rapports des délégués dont la plupart n'ont pu, malheureusement, les présenter sous une forme satisfaisante). Inutile de dire que la question des statuts avait pour nous tous une importance considérable. En effet, l'*Iskra* avait agi dès le début non seulement en qualité d'organe littéraire, mais aussi en qualité de cellule *d'organisation*. Dans l'éditorial du numéro quatre « *Par où commencer ?* », l'*Iskra* avait préconisé tout un plan d'organisation¹⁵ et elle a appliqué ce plan invariablement, de façon systématique, durant *trois années*. Lorsque le deuxième congrès du Parti eut reconnu l'*Iskra* comme organe central, sur les trois paragraphes de considérants de la résolution (p. 147) deux étaient consacrés *précisément à ce plan d'organisation et aux idées de l'« Iskra » en matière d'organisation* : son rôle dans la direction du travail *pratique* du Parti et son rôle dirigeant dans le travail d'unification. Il est donc tout naturel que le travail de l'*Iskra*, ainsi que toute l'œuvre d'organisation du Parti, du rétablissement réel du Parti, *ne pouvaient pas* être considérés comme achevés avant que le Parti tout entier eût reconnu et fixé formellement certaines idées en matière d'organisation. C'est cette tâche que devaient remplir les statuts d'organisation du Parti.

Les idées fondamentales que l'*Iskra* entendait mettre à la base de l'organisation du Parti se ramenaient en substance aux deux suivantes. La première, l'idée du centralisme, établissait en principe le mode de solution des nombreux problèmes d'organisation particuliers et de détail. La seconde, touchant le rôle particulier du journal, organe dirigeant idéologique, tenait compte des besoins momentanés et spécifiques du mouvement ouvrier social-démocrate russe précisément, dans le cadre d'un régime d'esclavage politique, à la condition de créer à l'étranger une base *initiale* d'opération, pour l'assaut révolutionnaire. La première idée, la seule idée de principe, devait imprégner tous les statuts ; la seconde, comme idée particulière, engendrée par des circonstances temporaires de lieu et de mode d'action, se traduisait par un écart *apparent* vis-à-vis du centralisme, par la création de *deux centres : organe central et Comité Central*. Ces deux idées fondamentales de l'*Iskra* touchant l'organisation du Parti ont été développées par moi dans un éditorial de l'*Iskra* (n° 4) intitulé : « *Par où commencer ?* »¹⁶ Et dans *Que faire ?*¹⁷ ; Et enfin, expliquées par le menu, presque sous la forme de statuts, dans la « *Lettre à un camarade* »¹⁸. Il ne restait plus, en somme, que le travail de rédaction pour formuler les paragraphes des statuts qui devaient donner corps à ces idées, si la reconnaissance de l'*Iskra* ne demeurait pas sur le papier, n'était pas seulement une phrase conventionnelle. Dans la préface à la « *Lettre à un camarade* », rééditée par moi, j'ai indiqué déjà qu'il suffit d'un simple rapprochement entre les statuts du Parti et cette brochure pour établir la totale identité des idées d'organisation ici et là¹⁹.

À propos du travail de rédaction pour formuler les idées organisation iskristes dans les statuts, force m'est de toucher à un incident soulevé par le camarade Martov. « ... Une référence pratique vous montrera, disait Martov au congrès de la Ligue (p. 58), combien inattendu fut pour Lénine mon glissement vers l'opportunisme à l'occasion de ce paragraphe (c'est-à-dire le paragraphe 1). A un mois et demi ou deux mois du congrès, j'avais montré à Lénine mon projet où le § 1 était rédigé justement comme je l'ai proposé au congrès. Lénine se prononça contre mon projet, comme étant

15 Dans son discours sur la reconnaissance de l'*Iskra* comme organe central, le camarade Popov disait entre autres : « Je me souviens d'un article paru dans le numéro 3 ou 4 de l'*Iskra* « *Par où commencer ?* ». Nombre de camarades militants en Russie l'ont jugé manquant de tact, à d'autres ce plan a paru fantastique, et la plupart (? sans doute, la plupart des personnes de l'entourage du camarade Popov) l'expliquaient par la vanité pure et simple » (p. 140). Comme le voit le lecteur, j'ai déjà pris l'habitude de voir expliquer mes vues politiques par la vanité, explication réchauffée maintenant par le camarade Axelrod et le camarade Martov.

16 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 5, pp. 1-20. (N.R.)

17 *Ibid*, pp. 355-544. (N.R.)

18 Voir *Œuvres*. Tome 6, pp. 233-255 (N. R.)

19 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 7, pp. 133-134. (N.R.)

trop détaillé, et il me dit que seule l'idée du § 1 lui plaisait : la définition de l'adhésion qu'il accepterait dans ses statuts avec des modifications, car il trouvait ma formulation peu réussie. Ainsi Lénine connaissait ma formulation depuis longtemps il connaissait mon opinion sur ce point. Vous voyez ainsi que je me suis rendu au congrès à visière relevée, sans cacher mes conceptions. J'ai prévenu que je combattrais la cooptation réciproque, les principes d'unanimité lors de la cooptation au Comité Central, à l'organe central, etc. »

En ce qui concerne l'avertissement relatif à la lutte contre la cooptation réciproque, nous verrons par ailleurs comment les choses se présentaient. Arrêtons-nous maintenant à cette « visière relevée » des statuts de Martov. En exposant à la Ligue, de mémoire, l'épisode de son projet mal venu (que Martov avait lui-même retiré au congrès comme mal venu et que, après le congrès, avec cet esprit de suite qui lui est propre, il avait à nouveau ressorti), Martov, comme de juste, avait oublié bien des choses, et c'est pourquoi il a encore embrouillé les faits. Il semblait qu'il y eût assez de faits mettant en garde contre les références à des conversations privées et à sa mémoire (malgré soi, on ne se rappelle que ce que l'on trouve avantageux !); néanmoins le camarade Martov, à défaut de mieux, se sert d'une documentation de mauvais aloi. Maintenant même le camarade Plekhanov commence à l'imiter, sans doute parce que les mauvais exemples sont contagieux.

L'« idée » du § 1 du projet de Martov ne pouvait me « plaire », car il n'y avait dans son projet *aucune idée* qui ait surgi au congrès. La mémoire lui a fait défaut. J'ai eu la chance de trouver dans les papiers le projet de Martov, où « *le § 1 est rédigé autrement qu'il ne l'avait proposé au congrès* » ! Voici bien la « visière relevée » !

§ 1 du projet de Martov : « Est considéré comme appartenant au Parti ouvrier social-démocrate de Russie celui qui, tout en reconnaissant son programme, travaille activement à mettre en œuvre ses tâches sous le contrôle et la direction des organismes (sic !) du Parti. »

§ 1 de mon projet : « Est membre du Parti celui qui en reconnaît le programme et soutient le Parti tant par des moyens matériels que par sa participation personnelle dans une des organisations du Parti. »

Le § 1 dans la formule proposée par Martov au congrès et adoptée par ce dernier : « Est considéré comme membre du Parti ouvrier social-démocrate de Russie celui qui en adopte le programme, soutient le Parti par des moyens matériels et lui prête un concours personnel régulier sous la direction d'une de ses organisations. »

De ce rapprochement il ressort nettement que le projet de Martov ne contient aucune *idée*, mais seulement une *phrase creuse*. Que les membres du Parti travaillent sous le contrôle et la direction des *organismes* du Parti, cela va de soi, *il ne peut en être autrement*, ceux-là seuls en parlent qui aiment parler pour ne rien dire, qui aiment remplir les « statuts » de verbiage et de formules bureaucratiques (c'est-à-dire inutiles pour le travail et soi-disant nécessaires pour la parade). *L'idée* du paragraphe 1 n'apparaît que lorsqu'on pose la question : les *organes du parti* peuvent-ils exercer *en fait* leur direction sur des membres du parti qui *n'entrent* dans aucune *organisation du parti* ? De cette idée il n'y a même pas trace dans le projet du camarade Martov. *Je ne pouvais donc pas connaître l'« opinion »* du camarade Martov « sur ce point », car dans le projet du camarade Martov, *il n'existe aucune opinion sur ce point*. La référence de fait donnée par Martov n'est qu'un *brouillamini*.

Au contraire, au sujet du camarade Martov justement, il convient de dire que de mon projet « il connaissait mon opinion sur ce point » et n'a pas élevé d'objections, ne l'a réfutée ni au comité de rédaction - bien que mon projet ait été montré à tous deux ou trois semaines avant le congrès, - ni devant les délégués qui ont pris connaissance *uniquement* de mon projet. Bien mieux. Même *au congrès*, lorsque j'ai déposé mon projet de statuts²⁰ et que j'ai défendu *jusqu'à l'élection d'une*

20 Au fait. La commission des procès-verbaux a imprimé, dans l'annexe XI, le projet des statuts, « *présenté au congrès par Lénine* » (p. 393). Ici la commission a également embrouillé un peu les choses. Elle a confondu mon projet *initial* (voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 6, p. 499-501. *N.R.*) Soumis à l'examen de tous les délégués (et à beaucoup d'entre eux avant le congrès) avec le projet *présenté au congrès* et a *imprimé le premier* en le faisant

commission des statuts, le camarade Martov a déclaré nettement : « Je me joins aux conclusions du camarade Lénine. *Je ne suis pas d'accord avec lui sur deux questions seulement* » (c'est moi qui souligne) : sur la question de savoir comment constituer le Conseil et sur la cooptation à l'unanimité (p. 157). Quant au *désaccord* sur le § 1 *on n'en souffle pas encore mot*.

Dans sa brochure sur l'état de siège, le camarade Martov a jugé nécessaire, une fois de plus, et avec force détails, de repenser à ses statuts. Il y assure que ses statuts, sous lesquels maintenant encore (février 1904. - on ne sait pas ce qui adviendra d'ici trois mois) il est prêt à mettre sa signature, sauf certains détails secondaires, « exprimaient assez nettement son attitude négative à l'égard du centralisme hypertrophié » (p. IV). Le fait de n'avoir pas présenté ce projet au congrès, le camarade Martov l'explique *maintenant*, en premier lieu, par ceci que « l'éducation iskriste lui avait suggéré une attitude de dédain à l'égard des statuts » (quand cela plaît au camarade Martov, le mot iskriste ne signifie pas pour lui esprit de cercle étroit, mais l'orientation la mieux comprise ! Dommage seulement que l'éducation iskriste de trois ans n'ait pas suggéré au camarade Martov une attitude de dédain pour la phrase anarchiste par quoi son instabilité d'intellectuel est capable de justifier la violation des statuts adoptés d'un commun accord). En second lieu, voyez-vous, le camarade Martov, lui, a évité « d'apporter la moindre dissonance à la tactique de ce noyau d'organisation fondamental qu'était l'*Iskra* ». Cela tient ensemble remarquablement ! Dans la question de *principe* relative à la formule opportuniste du § 1 ou au centralisme hypertrophié, le camarade Martov a tellement craint la dissonance (terrible seulement du point de vue très étroit de l'esprit de cercle), qu'il n'a pas porté ses divergences même devant ce noyau qu'est la rédaction ! Pour la question *pratique* de l'effectif des organismes centraux, le camarade Martov en a appelé, du vote de la majorité des membres de l'organisation de l'*Iskra* (ce véritable noyau *d'organisation fondamentale*), à l'aide du Bund et des partisans du *Rabotchéïé Diélo*. Le camarade Martov ne remarque pas de « dissonance » dans ses phrases qui insinuent l'esprit de cercle pour défendre la pseudo-rédaction, en vue de nier « l'esprit de cercle » dans l'appréciation du problème par ceux qui sont le plus compétents. Pour l'en punir nous reproduisons *intégralement* son projet de statuts, en marquant pour notre part les *vues et l'hypertrophie* qu'il révèle²¹ :

Projet de statuts du parti.

I. Appartenance au Parti.

1. Est considéré comme appartenant au Parti ouvrier social-démocrate de Russie celui qui, tout en reconnaissant son programme, travaille activement à mettre en œuvre ses tâches sous le contrôle et la direction des organismes du Parti.
2. L'exclusion d'un membre du Parti pour des actes incompatibles avec les intérêts du Parti décidée par le Comité central. [La sentence motivée concernant l'exclusion est conservée aux archives du Parti et communiquée, sur demande, à tout comité du Parti. On peut en appeler devant le congrès de la décision du Comité Central concernant l'exclusion au cas où deux comités ou plus en formuleraient la demande] » ... Je désignerai par des crochets les stipulations du projet de Martov *nettement* vides de sens et qui ne renferment non seulement aucune « idée », mais même aucune condition ou exigence précises, dans le genre de cette indication surprenante dans les « statuts » où *précisément*, il faut conserver la sentence, ou

passer pour le second. Je n'ai, bien entendu, rien contre la publication de mes projets, *même à tous les stades de leur préparation*, mais il ne faut tout de même pas jeter la confusion. Or, il y a eu confusion, car Popov et Martov (p. 154 et 157) critiquent des formules de mon projet réellement présenté au congrès, *qui n'existent pas dans le projet* publié par la commission des procès-verbaux (cf. p. 394, §§ 7 et 11). Un examen plus attentif aurait permis de remarquer sans peine cette erreur comparant simplement les pages indiquées par moi.

21 Notons que je n'ai pas pu malheureusement trouver la première version au projet de Martov, qui comprenait quelque chose comme 48 paragraphes, souffrant encore plus d'une « hypertrophie » de formalisme mal placé.

bien la référence au fait qu'on peut en appeler des décisions du Comité Central relatives à l'exclusion (et non point en général de toutes ses décisions ?) devant le congrès.

C'est là précisément une hypertrophie de la phrase, ou bien un véritable formalisme bureaucratique dans le sens de l'établissement de points et paragraphes notoirement inutiles ou paperassiers.

II. Les comités locaux.

3. Les comités du Parti représentent le Parti son travail local... (C'est nouveau et très intelligent !)
4. [Sont considérés comme comités du Parti les effectifs des comités représentés au moment du deuxième congrès.]
5. Les nouveaux comités du Parti, en plus de ceux figurant au § 4, sont désignés par comité central [qui reconnaît comme comité l'effectif d'une organisation locale donnée ou qui constitue le comité local en réformant cette dernière].
6. Les comités complètent leur effectif par voie de cooptation.
7. Le Comité Central a le droit de compléter l'effectif du comité local par un nombre de camarades (connus de lui), de façon que ce nombre ne dépasse pas le tiers de tout l'effectif donné... (C'est un modèle de paperasserie : pourquoi pas plus du tiers ? À quoi cela sert-il ? Quel sens y a-t-il à cette restriction qui ne restreint rien, puisqu'on peut *compléter* à maintes reprises ?)
8. [Au cas où le comité local s'est désagrégé ou a été écrasé » (c'est à-dire qu'il n'a pas été pris tout entier.) par des persécutions, le Comité Central le rétablit »] ... (sans plus tenir compte du § 7 ? Le camarade Martov ne trouve-t-il pas que le § 8 ressemble aux lois russes de la bienséance, qui commandent de travailler en semaine et de se reposer les jours fériés ?)
9. [Le congrès ordinaire du Parti peut charger le Comité Central de réformer l'effectif d'un comité local dont l'activité serait considérée comme incompatible avec les intérêts du Parti. Dans ce dernier cas, ledit comité est reconnu dissous et les camarades, là où il fonctionne, dégagés de toute soumission²² à son égard »] ... La règle contenue dans ce paragraphe est aussi supérieurement utile que l'article figurant jusqu'ici dans les lois russes, et qui porte : l'ivrognerie est interdite à tous et chacun.
10. [Les comités locaux du Parti dirigent tout l'effort du Parti en matière de propagande, d'agitation et d'organisation à la base, et prêtent concours dans la mesure de leurs forces au Comité Central et à l'organe central du Parti dans l'exécution des devoirs qui leur incombent pour l'ensemble du Parti. »]... Ouf ! À quoi cela sert-il, pour l'amour de tous les saints ?...
11. [Le règlement intérieur de l'organisation locale, les rapports entre le comité et les groupes qui lui sont subordonnés (vous entendez, vous entendez, camarade Axelrod ?) et les limites de la compétence et de l'autonomie (est-ce que les limites de la compétence ne sont pas la même chose que les limites de l'autonomie ?) « De ces groupes sont établis par le comité lui-même et portés à la connaissance du Comité Central et de la rédaction de l'organe central »] ... (Une lacune : il n'est pas dit où ces communications sont conservées.) ...
12. [Tous les groupes et membres du Parti subordonnés aux comités ont le droit d'exiger que leur opinion ou leur desideratum sur toute question soient communiqués au Comité Central du Parti et à ses organismes centraux.
13. Le comité local du Parti a le devoir de prélever sur ses revenus et de verser à la caisse du Comité Central sa quote-part selon la répartition effectuée par le Comité Central.

22 Nous attirons l'attention du camarade Axelrod sur ce vocable. C'est que c'est terrible ! Voilà bien les racines du « jacobinisme » qui va jusqu'à... jusqu'à modifier l'effectif de la rédaction...

III. Organisations aux fins d'agitation dans une langue autre que le russe.

14. [Aux fins d'agitation dans une langue autre que le russe et d'organisation des ouvriers parmi lesquels cette agitation se fait, peuvent se constituer des organisations distinctes là où la nécessité s'impose de spécialiser cette agitation et de désigner une telle organisation.]
15. Le soin de résoudre la question de savoir dans quelle mesure ce besoin existe est laissé au Comité Central du Parti, et, en cas de contestation, au congrès du Parti. La première partie du paragraphe est inutile si l'on tient compte des stipulations suivantes des statuts ; la seconde partie concernant les cas de contestation est simplement ridicule...
16. [Les organisations locales figurant au § 14 sont autonomes quant à leurs affaires spéciales, mais elles œuvrent sous le contrôle du comité local et lui sont subordonnées ; quant aux formes de ce contrôle et à la norme des rapports d'organisation entre un comité donné et une organisation spéciale donnée, elles sont réglées par le comité local »... (à la bonne heure ! On voit maintenant qu'il était bien inutile d'aligner toute cette ribambelle de mots creux) ... « En ce qui concerne les affaires générales du Parti, ces organisations œuvrent, comme parties d'une organisation de comité.]
17. [Les organisations locales figurant au § 14 peuvent former une union autonome en vue de réaliser avec succès leurs tâches spéciales. Une telle union peut avoir ses propres organes littéraires et administratifs ; mais les uns et les autres sont soumis au contrôle direct du Comité Central du Parti. Les statuts de cette union sont établis par elle-même, mais sont approuvés par le Comité Central du Parti.]
18. [Peuvent également faire partie de l'union autonome figurant au § 17 les comités locaux du Parti si, étant donné leurs conditions locales, ils se consacrent surtout au travail d'agitation dans la langue donnée. *Note* : Partie constitutive de l'union autonome, ce comité ne cesse pas d'être un comité du Parti »] ... (tout le paragraphe est extrêmement utile et supérieurement intelligent, la note l'est encore davantage)
19. [Les organisations locales faisant partie de l'union autonome se trouvent, dans leurs rapports avec ses organismes centraux, sous contrôle des comités locaux.]
20. [Les organes littéraires et administratifs centraux des unions autonomes se trouvent dans les mêmes rapports avec le Comité Central que les comités locaux du parti.]

IV. Le Comité Central et les organes de presse du Parti.

21. [Les représentants du Parti dans son ensemble sont le Comité Central et les organes de presse : politique et scientifique.]
22. Le Comité Central assume la direction générale de toute l'activité pratique du Parti ; le soin d'utiliser et de répartir judicieusement toutes ses forces ; le contrôle sur l'activité de tous les secteurs du Parti ; l'approvisionnement des organisations locales en publications ; l'organisation de l'appareil technique du Parti ; la convocation des congrès du Parti.
23. Les organes de presse du Parti assument la direction idéologique de la vie du Parti ; la propagande du programme du Parti et l'élaboration de la conception du monde de la social-démocratie dans des ouvrages scientifiques et dans la presse.
24. Tous les comités locaux du Parti et les unions autonomes sont en rapports directs tant avec le Comité Central du Parti qu'avec la rédaction des organes du Parti ; périodiquement ils les informent de la marche du mouvement et du travail d'organisation à la base.
25. La rédaction des organes de presse du Parti est désignée par le congrès du Parti et fonctionne jusqu'au congrès suivant.

26. [La rédaction est autonome dans ses affaires intérieures] et peut, dans l'intervalle de deux congrès, compléter ou modifier son effectif, ce dont, le Comité Central est informé chaque fois.
27. Toutes les déclarations émanant du Comité Central ou qui en ont reçu la sanction, sont publiées, à la demande du Comité Central, dans l'organe du Parti.
28. Le Comité Central, d'accord avec la rédaction des organes du Parti, constitue des groupes littéraires spéciaux pour telle ou telle forme travail littéraire.
29. Le Comité Central est désigné au congrès du Parti et fonctionne jusqu'au congrès suivant. Le Comité Central complète son effectif par voie de cooptation illimitée, ce dont il informe chaque fois la rédaction des organes centraux du Parti.
30. L'organisation du Parti à l'étranger est chargée de faire la propagande parmi les Russes résidant à l'étranger et d'organiser les éléments socialistes parmi eux. À sa tête se trouve une administration élue.
31. Les unions autonomes militant dans le Parti peuvent avoir leurs sections à l'étranger qui doivent concourir aux objectifs spéciaux de ces unions. Ces sections font partie, à titre de groupes autonomes, de l'organisation du Parti à l'étranger.

V. Les congrès du Parti.

32. Le congrès est l'instance suprême du Parti.
33. [Le congrès du Parti en établit le programme, les statuts et les principes directeurs de son activité ; il contrôle le travail de tous les organes du Parti et règle les conflits entre eux.]
34. Sont représentés au congrès :
 - a) tous comités locaux du Parti ;
 - b) les organismes administratifs centraux de toutes les unions autonomes militant dans le Parti
 - c) le Comité Central du Parti et la rédaction de ses organes centraux
 - d) l'organisation du Parti à l'étranger.
35. La transmission des mandats est autorisée, mais de façon qu'un délégué ne représente pas plus de trois mandats effectifs. Il est permis de partager un mandat entre deux représentants. Les mandats impératifs ne sont pas admis.
36. Le droit est conféré au Comité Central d'inviter au congrès avec voix consultative des camarades dont la présence pourrait être utile.
37. En ce qui concerne la modification du programme ou des statuts du Parti, il faut qu'il y ait une majorité de deux tiers des voix en présence ; les autres questions sont décidées à la simple majorité.
38. Le congrès est considéré comme valable si plus de la moitié de tous les comités du Parti existant à l'époque du congrès y sont représentés.
39. Le congrès est convoqué, dans la mesure du possible, une fois tous les deux ans. [Au cas où il y aurait des obstacles indépendants de la volonté du Comité Central pour réunir le congrès dans ce délai, il le remet sous sa propre responsabilité.]

Le lecteur qui, par exception, a eu la patience de lire jusqu'au bout ces prétendus statuts, ne nous demandera certainement pas un examen spécial des conclusions ci-après. Première conclusion : les statuts pèchent par une hypertrophie difficilement guérissable. Deuxième conclusion : il est impossible de découvrir dans les principes d'organisation de ces statuts une nuance particulière attestant une attitude négative envers l'hypertrophie du centralisme. Troisième conclusion : le camarade Martov a été raisonnable au plus haut point en dérobant aux yeux du monde (et à la discussion du congrès) plus des 38/39 de ses statuts. La seule chose qui ne manque pas d'originalité, c'est que, à propos de cette déroboade, on parle de visière relevée.

8. Débats sur le centralisme avant la scission entre iskristes

Avant de passer à la formule du § 1 des statuts, question vraiment intéressante et révélant indéniablement diverses nuances d'opinions, nous nous arrêterons encore un peu aux courts débats généraux relatifs aux statuts, qui ont occupé la 14^e séance du congrès et une partie de la 15^e. Ces débats offrent une certaine importance parce qu'ils étaient antérieurs au désaccord complet au sein de l'organisation de l'Iskra au sujet de l'effectif des organismes centraux. Au contraire, les débats ultérieurs sur les statuts en général, et la cooptation en particulier, ont eu lieu après notre désaccord dans l'organisation de l'Iskra. Il va, de soi qu'avant ce désaccord nous étions à même d'exprimer nos points de vue d'une façon plus impartiale, dans le sens d'une plus grande indépendance de jugement vis-à-vis d'une question qui a remué tout le monde, celle relative à la composition du Comité Central. Le camarade Martov, comme je l'ai déjà dit, se rallia à mon avis (p. 157) en matière d'organisation, en faisant des réserves seulement sur deux points particuliers. Par contre, les anti-iskristes comme le « centre » sont aussitôt partis en campagne contre les deux idées fondamentales de l'ensemble du plan d'organisation de l'Iskra (et, par suite, de l'ensemble des statuts) : et contre le centralisme, et contre les « deux centres ». Mon projet des statuts fut taxé par le camarade Liber de « méfiance organisée ». Il a vu (de même que les camarades Popov et Egorov) du décentralisme dans les deux centres. Le camarade Akimov exprima le désir d'élargir la compétence des comités locaux, notamment de leur laisser « le droit de changer » eux-mêmes « leur effectif ». « Il est indispensable de leur donner une plus grande liberté d'action... Les comités locaux doivent être élus par les militants actifs de la localité, tout comme le Comité Central est élu par les représentants de toutes les organisations actives de Russie. Mais si l'on ne peut admettre même cela, qu'on limite le nombre des membres envoyés par le Comité Central dans les comités locaux... » (p. 158). Comme vous le voyez, le camarade Akimov suggère là un argument contre l'« hypertrophie du centralisme », mais le camarade Martov fait la sourde oreille à ces suggestions compétentes, tant que sa défaite touchant la composition des organismes centraux ne le pousse pas à suivre Akimov. Il reste sourd alors même que le camarade Akimov lui suggère l'« idée » de ses propres statuts (§ 7 : restriction des droits du Comité Central en ce qui concerne l'introduction des membres dans les comités) ! À ce moment, le camarade Martov ne voulait pas encore de « dissonance » avec nous, et c'est pourquoi il tolérait la dissonance avec le camarade Akimov aussi bien qu'avec lui-même... À ce moment-là, le « monstrueux centralisme » n'était attaqué que par ceux à qui le centralisme de l'Iskra était manifestement désavantageux : Akimov, Liber, Goldblatt; à leur suite marchaient avec prudence et circonspection (de façon à pouvoir toujours revenir en arrière) Egorov (voyez pp. 56 et 276), et d'autres encore. À ce moment-là, l'immense majorité du Parti se rendait compte que c'étaient les intérêts de paroisse, les intérêts de cercle du Bund, du « loujny Rabotchii », etc., qui les poussaient à protester contre le centralisme. Du reste, maintenant encore, il est clair pour la majorité du Parti que précisément les intérêts de cercle de la vieille rédaction de l'Iskra provoquent ses protestations contre le centralisme...

Prenez, par exemple, le discours du camarade Goldblatt (pp. 160-161). Il plaide contre mon centralisme « monstrueux » qui conduirait à « anéantir » les organisations de base; qui serait « entièrement pénétré du désir d'accorder au centre un pouvoir illimité, un droit illimité d'intervenir en toutes choses »; qui ne laisserait aux organisations qu'« un seul droit, celui d'obéir sans murmurer aux ordres venant d'en haut », etc. « Le centre créé d'après ce projet se trouvera dans un espace vide; il n'y aura autour de lui aucune périphérie, mais simplement une masse amorphe où opéreront ses agents d'exécution. » C'est exactement la même *phraséologie fausse* dont les Martov et les Axelrod se sont mis à nous régaler après leur défaite au congrès. On a ri du Bund qui, tout en bataillant contre notre centralisme, accorde à son propre centre des droits illimités encore plus nettement spécifiés (par exemple, celui d'introduire et d'exclure des membres, et même celui de ne pas admettre tels délégués aux congrès). On rira de même, une fois la question élucidée, des hurlements de la minorité qui clame contre le centralisme et contre les statuts lorsqu'elle est en minorité, et se réclame aussitôt des statuts lorsqu'elle a conquis la majorité.

À propos des deux centres, le groupement n'a pas été -moins net : en face de tous les iskristes se

dressent tout à la fois Liber et Akimov (qui a le premier entonné la chanson Axelrod-Martov, aujourd'hui préférée, touchant la prééminence de l'organe central sur le Comité Central au sein du Conseil), Popov et Egorov. Le plan des deux centres découlait naturellement des idées que l'ancienne « *Iskra* » avait toujours développées sur l'organisation (et qui, en paroles, avaient été approuvées par les Popov et les Egorov !). La politique de l'ancienne « *Iskra* » allait à l'encontre des plans du « *loujnny Rabotchi* », plans visant à créer un organe populaire parallèle, et à en faire un organe pratiquement prédominant. Voilà où est la source de cette contradiction, étrange à première vue, que tous les anti-iskristes et tout le marais sont pour un centre unique, c'est-à-dire pour un *centralisme soi-disant plus accusé*. Certes, il y avait (surtout dans le marais) des délégués qui ne comprenaient guère à quoi conduiraient et devaient conduire, par la force des choses, les plans d'organisation du « *loujnny Rabotchii* ». Mais ce qui les poussait dans le camp des anti-iskristes, c'était leur nature même, indécise et sans assurance.

Parmi les discours des iskristes au cours de *ces débats* (qui précédèrent la scission entre iskristes) sur les statuts, les plus remarquables sont ceux des camarades Martov (son « adhésion » à mes idées sur l'organisation) et Trotsky. Ce dernier a répondu aux camarades Akimov et Liber de façon que cette réponse démasque par chacun de ses mots ce qu'il y a de faux dans le comportement et les théories de la « minorité » après le congrès. « Les statuts, a-t-il dit (le camarade Akimov), ne définissent pas avec assez de précision la sphère de compétence du Comité Central. Je ne suis pas d'accord. Au contraire, cette définition est précise et signifie : si le Parti est un tout, il faut lui assurer le contrôle sur les comités locaux. Le camarade Liber a dit que les statuts sont, pour employer mon expression, de la « méfiance organisée ». C'est vrai. Seulement j'avais employé cette expression en parlant des statuts proposés par les représentants du Bund, et qui étaient une méfiance organisée de la part d'une portion du Parti vis-à-vis de l'ensemble du Parti. Nos statuts à nous » (à ce moment, ces statuts étaient « à nous » jusqu'à la défaite dans la question de l'effectif des organismes centraux !) « constituent une défiance organisée du Parti envers tous ses éléments, c'est-à-dire un contrôle sur toutes les organisations locales, régionales, nationales et autres » (p. 158). En effet, *nos* statuts ont été caractérisés *ici* avec justesse, et nous conseillons de se rappeler plus souvent cette caractéristique à ceux qui, la conscience tranquille, assurent maintenant que c'est la majorité perfide qui a imaginé et érigé en système la « méfiance organisée » ou, ce qui revient au même, l'« état de siège ». Il n'est que de comparer le discours cité avec les discours au congrès de la Ligue à l'étranger pour avoir un exemple de veulerie politique, un exemple de la façon dont les conceptions de Martov et Cie ont changé suivant qu'il s'agissait de leur propre collège ou du collège d'autrui d'ordre inférieur.

9. Le paragraphe 1 des statuts

Nous avons déjà reproduit les différentes formules autour desquelles se sont engagés d'intéressants débats au congrès. Ces débats ont occupé près de deux séances et se sont terminés par *deux votes nominaux* (pendant tout le congrès, il n'y a eu, si je ne me trompe, que huit votes nominaux ; on n'a procédé à ces votes que dans des cas particulièrement importants, à cause de la perte de temps énorme qu'ils entraînent). La question touchée ici était sans nul doute une question de principe. L'intérêt du congrès pour les débats était immense. Au vote ont participé *tous* les délégués, fait rare à notre congrès (comme en général il tous les grands congrès), et qui témoigne aussi de l'intérêt qu'y prenaient les participants au débat.

Qu'est-ce qui faisait le fond de la question débattue ? J'ai déjà dit au congrès, et j'ai répété par la suite plus d'une fois, que « je ne considère pas du tout notre divergence (sur le § 1) comme fondamentale au point que la vie ou la mort du Parti en dépende. Pour un mauvais paragraphe des statuts, nous ne mourrons pas, loin de là 1 » (p. 250²³). Par elle-même cette divergence, bien que révélant des nuances de principe, ne pouvait en aucune façon provoquer le désaccord (en réalité, pour parler sans détour, la scission) qui s'est produit après le congrès. Mais toute *petite* divergence peut devenir *grande* si on y insiste, si on la place au premier plan, si on *se met* à en rechercher toutes les racines et ramifications. Toute *petite* divergence peut prendre une importance *énorme*, si elle sert de point de départ à une volte-face vers certaines conceptions erronées et si celles-ci, du fait de nouvelles divergences complémentaires, se combinent avec des actes *anarchistes* conduisant le Parti à la scission.

C'est ce qui arriva dans le cas présent. Un désaccord relativement faible sur le § 1 a pris maintenant une importance énorme, car il a marqué un tournant vers les subtilités opportunistes et la phraséologie anarchiste de la minorité (au congrès de la Ligue notamment, et puis aussi dans les colonnes de la nouvelle Iskra). Ce désaccord précisément a servi de point de départ à la coalition de la minorité iskriste les anti-iskristes et le marais, coalition qui a revêtu des formes déterminées à la date des élections, et sans la compréhension de laquelle il est impossible de comprendre la divergence essentielle, fondamentale, dans la question relative à la composition des centres. La petite erreur de Martov et d'Axelrod à propos du § 1 constituait une petite fêlure dans notre vase (comme je l'ai dit au congrès de la Ligue). On aurait pu attacher le vase plus solidement, d'un nœud fixe (et non d'un nœud coulant, comme l'avait cru entendre Martov qui se trouvait, pendant le congrès de Ligue, dans un état voisin de l'hystérie). On aurait pu orienter tous les efforts pour agrandir la fêlure, pour briser le vase. C'est ce qui se produisit, par suite du boycottage et toutes autres mesures anarchiques des zélés martoviens. Le désaccord sur le § 1 a joué un rôle appréciable dans la question du choix des centres, et la défaite de Martov sur ce point l'a amené à une « lutte de principe » poursuivie par des moyens grossièrement mécaniques et même scandaleux (les discours au congrès de la Ligue de la social-démocratie révolutionnaire russe à l'étranger).

Aujourd'hui, après tous ces événements, la question du § 1 a pris de la sorte une *importance énorme*, et nous devons nous rendre exactement compte du caractère des groupements au congrès lors du vote de ce paragraphe et aussi – ce qui est encore de beaucoup plus important - du caractère véritable des *nuances dans les conceptions* qui se sont affirmées ou avaient commencé à s'affirmer à l'occasion du § 1. *Aujourd'hui*, à la suite des événements connus du lecteur, la question se *présente* comme suit : la formule de Marov défendue par Axelrod, s'est-elle ressentie de son (ou de leur) flottement, hésitation, déliquescence politique, comme je l'ai dit au congrès du Parti (p. 333), de sa (ou de leur) déviation vers le jaressisme et l'anarchisme, comme l'a présumé Plékhanov au congrès de la Ligue (page 102 et suivantes des procès-verbaux de la Ligue) ? Ou bien ma formule à moi, défendue par Plékhanov, s'est-elle ressentie d'une conception fautive, bureaucratique, formaliste, tyrannique et non social-démocrate du centralisme ? *Opportunisme me et anarchisme ou bureaucratisme et formalisme* ? C'est ainsi que se *présente* la question, *aujourd'hui* que la petite

23 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 6, P. 525. (N.R.)

divergence est devenue grande. Et en examinant *quant au fond* les arguments pour et contre ma formule, c'est cette façon d'envisager le problème qu'il faut *avoir en vue*, historiquement donnée, dirais-je, si cela ne sonnait pas trop haut, et qui nous a été imposée par les événements.

Abordons l'examen de ces arguments par une analyse des débats du congrès. Le premier discours, celui du camarade Egorov, n'est intéressant que parce que sa position (non liquet, cela n'est pas encore clair pour moi, je ne sais pas encore où est la vérité) caractérise fort bien l'attitude de beaucoup de délégués qui avaient du mal à se retrouver dans les détails d'une question réellement neuve et assez complexe. Le discours suivant, celui d'Axelrod, pose d'emblée la question de principe. C'est le premier discours doctrinal, ou plutôt le premier discours d'Axelrod au congrès et il est difficile de reconnaître pour particulièrement réussi son début avec le fameux « professeur ». « Je crois - disait, le camarade Axelrod - qu'il nous faut distinguer les notions de parti et d'organisation. Or, ces deux notions sont confondues ici. Cette confusion est dangereuse. » Tel est le premier argument contre ma formule. Examinez-le de plus près. Si je dis que le Parti doit être une somme (non une simple somme arithmétique, mais un complexe) d'organisations²⁴ cela veut-il dire que je « confonde » les notions de parti et d'organisation ? Évidemment non. J'exprime par-là, d'une façon absolument claire et précise, que je désire, que je demande que le Parti, comme avant-garde de la classe¹ soit organisé le plus possible, que le Parti n'admette que des éléments susceptibles d'au moins un minimum d'organisation. Au contraire, mon contradicteur confond dans le parti les éléments organisés et inorganisés, ceux que l'on peut diriger et ceux qui ne s'y prêtent pas, les éléments avancés et ceux qui sont incorrigiblement arriérés, car les arriérés corrigibles peuvent faire partie de l'organisation. C'est cette confusion qui est véritablement dangereuse. Le camarade Axelrod invoque ensuite les « organisations strictement conspiratives et centralisées du passé » (« Zemlia i Volia²⁵ » et « Narodnaïa Volia²⁶ ») : c'est qu'autour d'elles « se groupaient quantité de gens

24 Le mot « organisation » comporte généralement deux sens : large et étroit. Au sens étroit, il signifie une cellule distincte de la collectivité humaine, et qui aurait sa propre forme, fût-elle à peine esquissée. Au sens large, il signifie la somme de ces cellules réunies en un tout. Ainsi la flotte, l'armée ou l'État sont à la fois une somme d'organisations (au sens étroit du mot) et une variété d'organisation sociale (au sens large du mot). Le département de l'instruction *publique* est une organisation (au sens large du mot) et il est composé d'une série d'organisations (au sens étroit du mot). De même le Parti est une organisation, *doit être* une organisation (au sens large du mot); mais en même temps il doit être composé de toute une série d'organisations diverses (au sens étroit du mot). Par conséquent, le camarade Axelrod qui tend à distinguer les notions parti et organisation, premièrement n'a pas tenu compte de la différence entre le sens large et le sens étroit du mot organisation ; en second lieu, il pas remarqué qu'il *confondait* lui-même dans le même tas les éléments organisés et inorganisés.

25 L'organisation des populistes révolutionnaires « Zemlia i Volia » [*Terre et Liberté*] se constitua en automne 1876 à Pétersbourg. Au début, elle s'appelait « Groupe populiste révolutionnaire du Nord » et depuis 1878 elle est connue sous le nom de « Zemlia i Volia ». Mark et Olga Nathanson, Plékhanov, Aptekman, A.D. et A.F. Mikhaïlov, Kviatkovski, Popov, Kravtchinski, Klémentz, Oboléchev, Pérovskaja et d'autres révolutionnaires éminents des années 70 en faisaient partie. Sans renoncer au socialisme en tant que but final, cette organisation posait comme objectif immédiat la réalisation des « revendications populaires telles qu'elles sont à l'heure actuelle », c'est-à-dire la revendication « de la terre et de la liberté ». « Il va de soi, proclamait le programme, que cette formule ne peut être incarnée dans la vie que par un *bouleversement violent* »; pour préparer ce bouleversement, on se proposait d'exciter le « mécontentement populaire » et de « désorganiser les forces de l'État ». En vue de l'agitation parmi les paysans, les militants organisaient des « colonies » principalement dans les provinces agricoles de la région de la Volga et des régions centrales des terres noires. Ils faisaient aussi de la propagande parmi les ouvriers et la jeunesse estudiantine. Le 6 (18) décembre 1876, ils organisèrent la manifestation célèbre de la place Kazanskaïa à Pétersbourg. Bien que certains membres fussent liés avec quelques groupes ouvriers, ils ne pouvaient ni ne voulaient diriger le mouvement ouvrier et n'avaient, comme les autres populistes, le rôle d'avant-garde de la classe ouvrière. Ils ne comprenaient pas non plus l'importance de la lutte politique qui d'après eux aurait détourné les forces révolutionnaires et risquait d'affaiblir leurs liens avec le peuple.

À l'encontre des groupes populistes de la première moitié des années 70, les membres de « Zemlia i Volia » formèrent une organisation fondée sur une centralisation et une discipline strictes. Elle comprenait un « cercle principal », des groupes territoriaux et spéciaux (pour militer au sein de la paysannerie et dans les milieux ouvriers, des groupes « désorganisateurs », etc.). Le « cercle principal » était dirigé par une « administration » (« commission ») qui contrôlait les activités des groupes, leur fournissait des fonds, des publications, etc. Les statuts, adoptés dans l'hiver 1876-1877, exigeaient la soumission de la minorité à la majorité, la mise à la disposition par chaque membre, en faveur de l'organisation, « de toutes ses forces, moyens, liaisons, sympathies

qui n'appartenaient pas à l'organisation, mais qui l'aidaient d'une façon ou d'une autre, et étaient considérés comme membres du parti... Ce principe doit être appliqué encore plus strictement dans l'organisation social-démocrate ». Nous voilà amenés à un des pivots de la question : « ce principe » est-il vraiment un principe social-démocrate, un principe permettant à ceux qui n'appartiennent à aucune organisation du parti, mais qui seulement « l'aident d'une façon ou d'une autre », de s'appeler membres du parti ? Et Plékhanov donne la seule réponse possible à cette question : « Axelrod a eu tort en nous renvoyant à 1870-1880. Il y avait à l'époque un centre bien organisé et admirablement discipliné. Ce centre avait autour de lui des organisations de différents degrés, créées par lui-même ; et ce qui était en dehors de ces organisations n'était que chaos et anarchie. Les éléments de ce chaos s'intitulaient membres du parti, mais la cause, loin d'y gagner, ne faisait qu'y perdre. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas imiter l'anarchie de 1870-1880, mais l'éviter. » Ainsi « ce principe », que le camarade Axelrod a voulu présenter comme social-démocrate, est en réalité un principe anarchique. Pour réfuter cela, il faut montrer la possibilité du contrôle, de la direction et de la discipline en dehors de l'organisation ; il faut montrer la nécessité d'attribuer aux « éléments du chaos » le nom de membres du parti. Les défenseurs de la formule du camarade Martov n'ont montré ni ne pouvaient montrer ni ceci ni cela. Le camarade Axelrod a cité, à titre d'exemple, « un professeur qui se considère social-démocrate et le proclame ». Pour aller jusqu'au bout de la pensée illustrée par cet exemple, le camarade Axelrod aurait dû demander ensuite : les social-démocrates organisés, eux, considèrent-ils ce professeur comme un social-démocrate ? Comme il n'a pas posé question, Axelrod a laissé son argumentation au beau milieu. En effet, de deux choses l'une. Ou les social-démocrates organisés reconnaissent le professeur en question pour un social-démocrate, et alors pourquoi ne l'admettraient-ils pas dans une organisation social-démocrate ? C'est seulement à cette condition que les « déclarations » du professeur seront conformes à ses actes et ne seront pas

et antipathies et même la vie... », Le secret absolu concernant toutes les affaires intérieures de l'organisation, etc. En 1879 et 1879, le groupe publia cinq numéros de la revue *Zemlia i Volia*.

Vers 1879, à cause de l'échec de l'agitation socialiste parmi les paysans et de la recrudescence des répressions gouvernementales, la plupart des militants penchaient pour le terrorisme politique comme principal procédé de lutte pour réaliser leur programme. Les divergences de vues entre les partisans de l'ancienne tactique (Plékhanov en tête) et ceux du terrorisme (Jéliabov et d'autres) aboutirent à la scission au congrès de Voronège (juin 1879) : les premiers organisèrent la société « Tcherny pérédél » [*Le partage noir*] et les autres « Narodnaïa Volia » [*La volonté du peuple*].

- 26 *Narodnaïa Volia* [*La volonté du peuple*], organisation politique secrète des populistes terroristes, formée en août 1879, à la suite de la scission de l'organisation populiste « *Zemlia i Volia* ». La « Narodnaïa Volla » avait à sa tête un comité exécutif composé de Jéliabov, Mikhaïlov, Frolenko, Morozov, Figner, Pérovskaja, Kviatkovski et d'autres. Tout en demeurant sur les positions du socialisme utopique populiste, les membres de cette organisation s'engagèrent dans la voie de la lutte politique estimant que leur tâche essentielle consistait à renverser l'autocratie et à conquérir la liberté politique. Leur programme prévoyait l'organisation d'une « représentation populaire permanente » élue au suffrage universel, la proclamation des libertés démocratiques, la remise de la terre au peuple, des mesures pour transmettre les usines et les fabriquer, aux ouvriers. « Les adeptes de la « Narodnaïa Volia », écrit Lénine, firent un pas en avant en passant à la lutte politique, mais sans réussir à la rattacher au socialisme » (*Œuvres*, Paris-Moscou, t. 8, p. 65).

Les membres de la « Narodnaïa Volia » menèrent une lutte héroïque contre l'autocratie tsariste. Mais se fondant sur la théorie erronée des héros « actifs » et de la foule « passive », ils se proposaient de transformer la société sans la participation du peuple par leurs propres forces, par le terrorisme individuel, l'intimidation et la désorganisation du gouvernement. Après le 1^{er} mars 1881 (meurtre d'Alexandre II), le gouvernement anéantit l'organisation « Narodnaïa Volia » par des répressions féroces, des provocations et des exécutions capitales.

Les tentatives répétées de ressusciter la « Narodnaïa Volia » faites pendant les années 80 furent vaines. Ainsi, en 1886 surgit un groupe dirigé par A. Oulianov (frère de Lénine) et P. Cbévyrév qui suivait les traditions de la « Narodnaïa Volia ». Après une tentative avortée d'organiser un attentat contre Alexandre III en 1887, le groupe fut découvert et ses participants actifs exécutés.

Tout en critiquant le programme erroné, utopique, de la « Narodnaïa Volia », Lénine exprimait son plus grand respect pour la lutte pleine d'abnégation des membres de cette organisation contre le tsarisme. En 1899, dans sa *Protestation des social-démocrates de Russie*, il indique : « ... les militants de l'ancienne « Narodnaïa Volia » ont su jouer un rôle immense dans l'histoire russe, bien que ses héros peu nombreux furent soutenus par des couches sociales très minces, et bien que le drapeau de ce mouvement fût une théorie nullement révolutionnaire » (*Œuvres*, Paris-Moscou, t. 4, p. 186).

des phrases creuses (ce à quoi se réduisent trop fréquemment les déclarations professorales). Ou bien les social-démocrates organisés ne reconnaissent pas le professeur pour un social-démocrate, et alors il est absurde, insensé et nuisible de lui conférer le droit de porter le titre d'honneur et plein de responsabilité de membre du Parti. Il s'agit donc d'appliquer avec esprit de suite le principe d'organisation ou de consacrer le chaos et l'anarchie. Construisons-nous le parti avec le noyau déjà formé et soudé de social-démocrates, noyau qui a constitué, par exemple, le congrès du Parti, et qui doit étendre et multiplier toutes sortes d'organisations du Parti ; ou bien nous contentons-nous de cette phrase rassurante : tous ceux qui nous aident sont membres du parti ? « Si nous adoptons la formule de Lénine, poursuivait Axelrod, nous jetterons par-dessus bord des gens qui, sans pouvoir être admis directement dans l'organisation, n'en sont pas moins des membres du Parti. » La confusion des notions, dont le camarade Axelrod voulait m'accuser, apparaît ici nettement chez lui-même ; il tient déjà comme un fait acquis que tous ceux qui nous aident sont des membres du Parti, alors que c'est précisément le point contesté, et que les contradicteurs doivent d'abord prouver la nécessité et l'utilité d'une telle interprétation. Quel est le sens de cette phrase si terrible à première vue : jeter par-dessus bord ? Si l'on ne considère comme membres du Parti que les adhérents aux organisations reconnues pour appartenir au Parti, les gens qui ne peuvent entrer « directement » dans aucune de ces organisations peuvent cependant militer dans une organisation qui, placée en dehors du Parti, est néanmoins rattachée. Par conséquent, il ne saurait être question de jeter par-dessus bord, c'est-à-dire d'écarter travail et de la participation au mouvement. Au contraire, plus fortes seront nos organisations du Parti englobant de véritables social-démocrates, moins il y aura d'hésitation et d'instabilité à l'intérieur du Parti, et plus large, plus variée, plus riche et plus féconde sera l'influence du Parti sur les éléments de la masse ouvrière qui l'entourent et sont dirigés par lui. Il n'est pas permis en effet de confondre le Parti, avant-garde de la classe ouvrière, avec toute la classe. Or, c'est justement dans cette confusion (caractéristique pour l'ensemble de notre économisme opportuniste) que tombe Axelrod, lorsqu'il dit : « Nous créons naturellement, avant tout, une organisation des éléments les plus actifs du Parti, une organisation de révolutionnaires ; mais Parti de classe, nous devons veiller à ne pas laisser hors du Parti ceux qui, consciemment, quoique peut-être sans se montrer tout à fait actifs, se rattachent à ce Parti. » D'abord, au nombre des éléments actifs du Parti ouvrier social-démocrate on ne verra point figurer uniquement les organisations de révolutionnaires, mais toute une série d'organisations ouvrières, reconnues comme organisations du Parti. En second lieu, pour quelle raison et en vertu de quelle logique a-t-on pu, du fait que nous sommes un Parti de classe, conclure qu'il ne fallait pas faire de différence entre ceux qui appartiennent au Parti et ceux qui s'y rattachent ? C'est le contraire qui est vrai : étant donné les différents degrés de conscience et d'activité, il importe d'établir une différence dans le degré de rapprochement vis-à-vis du Parti. Nous sommes le Parti de la classe, et c'est pourquoi presque toute la classe (et en temps de guerre, à l'époque de guerre civile, absolument toute la classe) doit agir sous la direction de notre Parti, doit serrer les rangs le plus possible autour de lui. Mais ce serait du manilovisme²⁷ et du « suivisme » que de penser que sous capitalisme presque toute la classe ou la classe tout entière sera un jour en état de s'élever au point d'acquérir le degré de conscience et d'activité de son détachement, d'avant-garde, de son Parti social-démocrate. Sous le capitalisme, même l'organisation syndicale (plus primitive, plus accessible aux couches non développées) n'est pas en mesure d'englober presque toute, ou toute la classe ouvrière. Et nul social-démocrate de bon sens n'en a jamais douté. Ce ne serait que se leurrer soi-même, fermer les yeux sur l'immensité de nos tâches, restreindre ces tâches, que d'oublier la différence entre le détachement d'avant-garde et les masses qui gravitent autour de lui, d'oublier l'obligation constante pour le détachement d'avant-garde d'élever des couches de plus en plus vastes à ce niveau avancé. Et c'est justement agir ainsi que d'effacer la différence entre les sympathisants et les adhérents, entre les éléments conscients et actifs, et ceux qui nous aident.

27 *Manilovisme*, du nom de Manilov, personnage des *Ames mortes* de Gogol, type de philistin sans principes, doucereux, à l'esprit chimérique.

Alléguer que nous sommes le Parti de la classe pour justifier la déliquescence en matière d'organisation, pour justifier la confusion de l'organisation et de la désorganisation, c'est répéter l'erreur de Nadejdine, qui confondait « la question philosophique, historique et sociale des « racines » du mouvement « en profondeur » avec le problème d'organisation technique ». (Que faire ? p. 91.²⁸) C'est cette confusion que, à la suite du camarade Axelrod, ont repris des dizaines de fois les orateurs qui défendaient la formule du camarade Martov. « Plus sera généralisée l'appellation de membre du Parti, et mieux cela vaudra », dit Martov, sans expliquer cependant quelle utilité il y aurait à généraliser une appellation qui ne répondrait pas au contenu. Peut-on nié que le contrôle des membres n'appartenant pas à l'organisation du Parti soit une fiction ? La large diffusion d'une fiction n'est pas utile, niais nuisible. « Nous ne pouvons que nous réjouir si chaque gréviste, chaque manifestant, en prenant la responsabilité de ses actes, petit se déclarer membre du Parti » (p. 239). Vraiment ? Chaque gréviste doit avoir le droit de se déclarer membre dit Parti ? Par cette thèse, le camarade Martov pousse d'un coup soit erreur à l'absurde, en ravalant le mouvement social-démocrate au mouvement de grève, en répétant les mésaventures des Akimov. Nous ne pouvons que nous réjouir si la social-démocratie réussit à diriger chaque grève, car c'est son devoir immédiat et absolu de diriger toutes les manifestations de la lutte de classe du prolétariat, et la grève est une des manifestations les plus profondes et les plus vigoureuses de lutte. Mais nous serons des suivistes, si nous admettons qu'on identifie cette forme de lutte initiale, ipso facto trade-unioniste, sans plus, avec la lutte social-démocrate multiple et consciente. Nous légaliserons en opportunistes ce qui est notoirement faux, si nous donnons à chaque gréviste le droit de « se déclarer membre du Parti », car pareille « déclaration », dans la grande majorité des cas, sera une déclaration mensongère. Nous nous bercerons de rêves à la Manilov si - avec l'incroyable dispersion, oppression et abêtissement qui, sous le capitalisme, continueront inévitablement à peser sur des couches extrêmement larges d'ouvriers « non spécialisés », non qualifiés - nous entreprenons de nous persuader nous-mêmes et de persuader les autres que chaque gréviste peut être social-démocrate et membre du Parti social-démocrate. Justement l'exemple du « gréviste » montre avec une clarté particulière la différence entre la volonté révolutionnaire de diriger chaque grève en social-démocrates, et la phraséologie opportuniste déclarant chaque gréviste membre du Parti. Nous sommes le Parti de la classe, du fait que nous dirigeons effectivement en social-démocrates presque toute ou même toute la classe du prolétariat ; mais il faut être un Akimov pour en déduire que nous devons identifier en paroles le Parti et classe.

« Je ne crains pas l'organisation conspirative », a dit dans le même discours le camarade Martov ; mais, ajoutait-t-il, « l'organisation conspirative n'a pour moi de sens qu'à la condition d'être enveloppé par un grand parti ouvrier social-démocrate » (p. 239). Il fallait dire pour être précis : à la condition d'être enveloppée par un vaste *mouvement* ouvrier social-démocrate. Sous cette forme, la phrase Martov n'est pas seulement indiscutable, c'est un véritable truisme. Si je m'arrête sur ce point, c'est uniquement parce que du truisme de Martov les orateurs suivants tiré cet argument *très courant et très vulgaire*, selon lequel Lénine voudrait « limiter l'effectif du Parti à l'effectif des conspirateurs ». Cette conclusion, qui ne peut que faire sourire, a été tirée et par le camarade Possadovski et par le camarade Popov ; et lorsque Martynov et Akimov l'ont reprise, son véritable caractère est apparu clairement, je veux dire son caractère de phrase opportuniste. Actuellement, ce même argument est développé dans la nouvelle *Iskra* par le camarade Axelrod, pour faire connaître aux lecteurs les nouvelles conceptions de la nouvelle rédaction sur l'organisation. Déjà au congrès, dès la première séance où fut examiné le § 1, je me suis aperçu que les contradicteurs voulaient se servir de cette arme à bon marché, et c'est pourquoi dans mon discours j'ai donné cet avertissement (p. 240) : « Il ne faut pas croire que les organisations du Parti ne doivent comprendre que des révolutionnaires professionnels. Nous avons besoin des organisations les plus diverses, de toutes sortes, de tous rangs et de toutes nuances, depuis des organisations extrêmement étroites et conspiratives jusqu'à de très larges et très libres *lose Organisationen*. » C'est une vérité si patente et

28 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 5, p. 472. (N.R.)

si évidente que j'ai jugé inutile de m'y arrêter. Mais par les temps qui courent, lorsqu'on nous a tirés en arrière en maintes et maintes occasions, force nous est, ici encore, de « ressasser ce qui a déjà été dit ». Pour cela, je reproduirai quelques extraits de *Que faire ?* et de la « *Lettre à un camarade* » :

...« À un cercle de coryphées, comme Alexéiev et Mychkine, Khaltourine et Jéliabov, les tâches politiques sont accessibles au sens le plus vrai, le plus pratique du mot, et cela précisément parce que et pour autant que leur propagande ardente trouve un écho dans la masse qui s'éveille spontanément ; pour autant que leur énergie bouillante est reprise et soutenue par l'énergie de la classe révolutionnaire²⁹ ». Pour être un *Parti* social-démocrate, il faut obtenir le *soutien* justement de la *classe*. Ce n'est pas le Parti qui doit envelopper l'organisation conspirative, comme le pensait le camarade Martov ; c'est la classe révolutionnaire, le prolétariat qui doit envelopper le parti comprenant des organisations aussi bien conspiratives que non conspiratives.

...« Les organisations ouvrières pour la lutte économique doivent être des associations professionnelles. Tout ouvrier social-démocrate doit, autant que possible, soutenir ces organisations et y travailler activement... Mais il n'est point de notre intérêt d'exiger que les social-démocrates seuls puissent être membres des unions « corporatives » : cela restreindrait notre influence sur la masse. Laissons participer à l'union corporative tout ouvrier qui comprend la nécessité de s'unir pour lutter contre le patronat et le gouvernement. Le but même des unions corporatives ne saurait être atteint, si elles ne groupaient pas tous ceux à qui est accessible au moins ce degré élémentaire de compréhension, si ces unions corporatives n'étaient pas des organisations très larges. Plus larges seront ces organisations, plus large aussi sera notre influence sur elle, influence exercée non seulement par le développement « spontané » de la lutte économique, mais aussi par l'action consciente et directe des membres socialistes de l'union sur leurs camarades » (p. 86³⁰). Au fait, l'exemple des syndicats ouvriers est particulièrement caractéristique pour porter un jugement sur la question débattue concernant le § 1. Que ces syndicats *doivent* travailler « sous le contrôle et la direction » des organisations social-démocrates, l'opinion des social-démocrates ne peut être qu'unanime. Mais conférer *de ce fait* le droit à tous les membres de ces syndicats de « se proclamer » membres du Parti social-démocrate serait une absurdité manifeste et risquerait de causer un double préjudice : rétrécir l'étendue du mouvement corporatif et affaiblir la solidarité des ouvriers sur ce terrain, d'une part. De l'autre, cela ouvrirait la porte du Parti social-démocrate à des éléments déliquescents et instables. La social-démocratie allemande avait eu l'occasion de résoudre un pareil problème dans des circonstances concrètes, lorsque se produisit le fameux incident des maçons hambourgeois qui travaillaient aux pièces³¹. La social-démocratie n'hésita pas un instant à reconnaître l'activité tendant à briser une grève comme un acte malhonnête du point de vue social-démocrate, c'est-à-dire à reconnaître la direction des grèves et leur soutien, comme sa propre cause ; mais elle repoussa en même temps avec non moins de décision la revendication tendant à identifier les intérêts du parti à ceux des unions corporatives, à *faire retomber sur le Parti la responsabilité* de certains actes de certains syndicats. Le Parti doit s'appliquer et s'appliquera à imprégner de son esprit, à soumettre à son influence les unions corporatives, mais justement en vue de cette influence il doit distinguer entre les éléments parfaitement social-démocrates (adhérant au Parti social-démocrate) de ces syndicats et ceux qui ne sont pas tout à fait conscients ni tout à fait actifs au point de vue politique, et ne pas confondre les uns et les autres, comme le voudrait le camarade Axelrod.

... « La centralisation des fonctions les plus conspiratives par l'organisation des révolutionnaires,

29 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 5, p. 458. (N.R.)

30 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 5, p. 465. (N.R.)

31 Il s'agit de l'incident qui se produisit à Hambourg en 1900 à cause de l'attitude d'un groupe de la « Libre Union des maçons » qui acceptait de travailler aux pièces pendant la grève malgré l'interdiction de la fédération centrale. Le syndicat des maçons de Hambourg souleva la question devant l'organisation locale du Parti, de l'activité des social-démocrates, briseurs de grèves, membres du groupe. Le tribunal d'arbitrage du Parti, nommé par le Comité Central de la social-démocratie allemande, condamna l'activité des social-démocrates, membres de la « Libre Union des maçons », mais refusa de les exclure du Parti.

loin d'affaiblir, enrichira et étendra l'action d'une foule d'autres organisations qui s'adressent au grand public et qui, pour cette raison, sont aussi peu réglementées et aussi peu conspiratives que possible : associations professionnelles des ouvriers, cercles ouvriers d'instruction et de lecture des publications illégales, cercles socialistes, et aussi cercles démocratiques pour toutes les autres couches de la population, etc., etc. Ces cercles, associations professionnelles, des ouvriers et organisations sont nécessaires partout ; il faut qu'ils soient *le plus* nombreux et que leurs fonctions soient le plus variées possible ; mais il est absurde et nuisible de les *confondre* avec l'organisation des *révolutionnaires*, d'effacer la ligne de démarcation qui existe entre eux »... (p. 96³²). Cette référence montre à quel point le camarade Martov me rappelait mal à propos que de larges organisations ouvrières doivent *envelopper* l'organisation des révolutionnaires. Je l'avais déjà signalé dans *Que faire ?* et j'ai développé cette idée de façon plus concrète dans la « Lettre à un camarade ». Les cercles d'usine, écrivais-je, « sont particulièrement importants pour nous, car la force principale du mouvement est dans la bonne organisation des ouvriers dans les *grandes* usines, étant donné que les grandes usines (et les grandes fabriques) englobent cette partie de la classe ouvrière qui est non seulement la plus forte numériquement, mais aussi la partie prédominante par son influence, par son développement, par son aptitude au combat. Chaque entreprise doit être notre citadelle... Le sous-comité d'usine doit s'efforcer d'englober toute l'entreprise, une portion aussi grande que possible des ouvriers, dans un réseau de cercles (ou de représentants) de toutes sortes... Il faut que tous les groupes, cercles, sous-comités, etc., soient considérés comme des comités ou comme des filiales des comités. Les uns exprimeront expressément leur désir d'être admis au Parti ouvrier social-démocrate de Russie, et ils y adhéreront à *condition d'être ratifiés* par le comité ; ils assumeront (par mandat du comité ou en accord avec lui) certaines fonctions, s'engageront à exécuter les directives des organismes du parti, *recevront les droits attachés à la qualité de membres du Parti*, seront les premiers candidats au comité, etc. D'autres *n'entreront pas* dans le P.O.S.D.R.; ils resteront à l'état de cercles fondés par des membres du Parti, ou rattachés à tel ou tel groupe du Parti, etc. » (pp. 17-18³³). Les mots soulignés par moi font particulièrement ressortir que *l'idée* de ma formulation du § 1 est déjà nettement exprimée dans ma « Lettre à un camarade ». Les conditions d'admission au Parti sont expressément indiquées ici : 1° un certain degré d'organisation et 2° la ratification le comité du Parti. Une page plus loin, j'indique à peu près les groupes et organisations qui doivent (ou ne doivent pas être admis au Parti et pour quelles raisons : « Un groupe de diffuseurs doit appartenir au P.O.S.D.R. et connaître un certain nombre de ses membres et de ses responsables. Un groupe qui étudie les conditions professionnelles de travail et établit les catégories de revendications professionnelles n'adhère pas nécessairement au P.O.S.D.R. Un groupe d'étudiants, d'officiers, d'employés qui s'instruisent *avec le concours* d'un ou deux membres du Parti, parfois ne doit même rien savoir de l'appartenance de ceux-ci au parti, etc. » (pp. 18-19³⁴).

Voilà donc encore des documents sur la question de la visière relevée » ! Alors que la formule du projet du camarade Martov ne touche même pas du tout aux rapports du Parti avec les organisations, j'ai montré un an à peu près avant le congrès que certaines organisations doivent adhérer au Parti, d'autres non. Dans la « Lettre à un camarade » s'affirme clairement l'idée que j'ai défendue au congrès. La chose pourrait être nettement représentée de la façon suivante. D'après le degré d'organisation en général, et de clandestinité en particulier, on peut distinguer à peu près les catégories suivantes :

40. Organisations de révolutionnaires ;

1. Organisations d'ouvriers, aussi larges et aussi variées que possible (je me borne à la seule classe ouvrière, mais je suppose comme allant de soi que certains éléments des autres classes en feront également partie, dans certaines conditions), - ces deux catégories forment le Parti;
2. Organisations ouvrières se rattachant au Parti ;

32 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 5, p. 477-478. (N.R.)

33 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 6, p. 245, 248, 249. (N.R.)

34 Voir *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 6, p. 220. (N.R.)

3. Organisations ouvrières ne se rattachant pas au Parti, mais soumises en fait à son contrôle et à sa direction ;
4. Éléments non organisés de la classe ouvrière qui en partie se soumettent également, du moins pendant les grandes manifestations de la lutte de classe, à la direction de la social-démocratie.

Voilà en gros comment la chose se présente selon moi. Au contraire, du point de vue du camarade Martov, les limites du Parti restent absolument indéterminées, car « chaque gréviste » peut « se déclarer membre du Parti ». Quelle est l'utilité de cette imprécision ? La large diffusion d'une « appellation ». Elle a ceci de nuisible qu'elle comporte une idée *désorganisatrice*, la confusion de la classe avec le Parti.

Pour illustrer les principes généraux que nous avons posés, jetons encore un 'rapide coup d'œil sur la suite des débats du congrès au sujet du § 1. Le camarade Brucker (à la joie du camarade Martov) se prononce pour ma formule, mais *son* alliance avec- moi, à la différence de l'alliance du camarade Akimov avec Martov, apparaît fondée sur un malentendu. Le camarade Brucker « n'est pas d'accord avec l'ensemble des statuts et avec leur esprit » (p. 239), et il défend ma formule comme le *fondement du démocratism*e souhaité par les partisans du *Rabotchéïé Diélo*. Le camarade Brucker ne s'est pas encore haussé jusqu'à ce point de vue que, dans la lutte politique, il faut parfois choisir le *moindre mal*. Le camarade Brucker ne s'est pas aperçu qu'il est inutile de défendre le démocratism dans un congrès tel que le nôtre. Le camarade Akimov s'est montré plus perspicace. Il a posé parfaitement la question lorsqu'il a reconnu que « les camarades Martov et Lénine discutent sur la question de savoir laquelle (des formules) atteint le mieux leur but commun » (p. 252). « Brucker et moi, continue-t-il, nous voulons choisir celle qui *atteint le moins au but*. Cela fait que je choisis la formule de Martov. » Et le camarade Akimov a expliqué avec franchise que « leur but même » (à Plékhanov, à Martov et à moi : création d'une organisation dirigeante de révolutionnaires), il le tient pour « irréalisable et nuisible »; que tout comme le camarade Martynov³⁵ il défend l'idée des économistes sur l'inutilité d'une « organisation de révolutionnaires ». Il est « pleinement convaincu que la vie fera malgré tout irruption dans l'organisation du Parti, même si vous lui barrez la route avec la formule de Martov ou avec celle de Lénine ». Cette conception « suiviste » de la « vie » ne vaudrait pas la peine qu'on s'y arrête, si nous ne l'avions pas rencontrée également chez le camarade Martov. Le second discours du camarade Martov (p. 245) est si intéressant de toute façon qu'il vaut la peine de l'examiner en détail.

Premier argument du camarade Martov : le contrôle des organisations du Parti sur les membres du Parti n'appartenant pas à ces organisations « est réalisable puisque le comité ayant chargé quelqu'un d'une fonction est à même de le surveiller » (p. 245). Voici ce que cette thèse, éminemment caractéristique, « trahit », si l'on peut dire : à *qui* est nécessaire et à qui servira *en réalité* la formule de Martov, aux intellectuels isolés ou aux groupes ouvriers et aux masses ouvrières ? La vérité est que deux interprétations de la formule de Martov sont possibles :

1° est en droit de « se *déclarer* » membre du Parti (ce sont les propres termes du camarade Martov) quiconque lui prête un concours personnel régulier, sous la direction d'une de ses organisations ;

2 chaque organisation du Parti *a le droit de reconnaître* comme membre du Parti quiconque lui prête un concours personnel régulier sous sa direction. Seule la première interprétation donne la possibilité réelle à « chaque gréviste » de se dire membre du Parti, et c'est pourquoi *elle seule* a

35 Le camarade Martynov veut du reste se distinguer du camarade Akimov : il entend prouver que conjuration ne signifie pas conspiration, que la différence entre ces mots cache une différence de notions. Mais ni Martynov ni Axelrod, qui marche maintenant sur ses traces, n'ont expliqué en quoi consiste cette différence. Martynov « fait comme si » je ne m'étais pas prononcé résolument, par exemple dans *Que faire ?* Ainsi que dans les « *Tâches* » (voir *Œuvres*, Paris-Moscou tome 2, pp. 329-354. *N.R.*), contre le « rétrécissement de la lutte politique jusqu'à la conjuration ». Le camarade Martynov veut forcer les auditeurs à oublier que ceux que j'ai combattus *ne voyaient pas* la nécessité d'une *organisation de révolutionnaires*, comme le camarade Akimov ne la voit pas encore maintenant.

immédiatement conquis les cœurs des Liber, des Akimov et des Martynov. Mais cette interprétation est manifestement une phrase, car elle englobe toute la classe ouvrière, et la différence entre le Parti et la classe se trouve effacée : on ne peut parler que « symboliquement » de contrôler et de diriger « chaque gréviste ». Voilà pourquoi le camarade Martov, dans son second discours, a dévié aussitôt vers la deuxième interprétation (bien que, soit dit entre parenthèses, *elle ait été formellement repoussée par le congrès*, qui a rejeté la résolution de Kostitch, p. 255) : le comité attribuera des fonctions et en surveillera l'accomplissement. Naturellement, ces missions spéciales ne concerneront jamais, la *masse* des ouvriers, les *milliers* de prolétaires (dont par lent le camarade Axelrod et le camarade Martynov) ; souvent elles seront confiées précisément aux *professeurs* mentionnés par Axelrod, aux *collégiens* dont se préoccupaient le camarade Liber et le camarade Popov (p. 241), à cette *jeunesse révolutionnaire* dont parlait le camarade Axelrod dans son second discours (p. 242). En un mot : ou bien la formule du camarade Martov restera lettre morte, phrase creuse, ou bien elle profitera principalement et presque exclusivement « aux *intellectuels, tout imprégnés d'individualisme bourgeois* » et qui ne veulent pas entrer dans l'organisation. *En paroles*, la formule de Martov défend les intérêts des larges couches du prolétariat ; *en fait*, cette formule servira les intérêts des *intellectuels bourgeois*, qui craignent la discipline et l'organisation prolétariennes. Nul n'osera nier que ce qui caractérise, d'une façon générale, *les intellectuels en tant que couche particulière* dans les sociétés capitalistes contemporaines, *c'est justement l'individualisme* et l'inaptitude à la discipline et à l'organisation (voir, par exemple, les articles connus de Kautsky sur les intellectuels), C'est ce qui, entre autres, distingue désavantageusement cette couche sociale d'avec le prolétariat c'est aussi ce qui explique partiellement la veulerie et l'instabilité de la gent intellectuelle, dont le prolétariat a si souvent à se ressentir. Et cette particularité des intellectuels est intimement liée aux conditions habituelles de leur vie, de leur gagne-pain, qui se rapprochent sous bien des rapports des conditions *d'existence de la petite bourgeoisie* (travail individuel ou en très petites collectivités, etc.). Enfin, ce n'est pas non plus par hasard que justement les défenseurs la formule du camarade Martov aient dû citer, à titre d'exemple, les professeurs et les collégiens ! Dans les débats sur le § 1 ce ne sont pas les champions d'une vaste lutte prolétarienne qui se sont élevés contre les champions d'une organisation essentiellement conspirative, comme le pensaient, Martynov et Axelrod, mais les partisans de *l'individualisme des intellectuels bourgeois* qui se sont heurtés aux partisans de *l'organisation et de la discipline prolétariennes*.

Le camarade Popov a dit : « Partout, à Saint-Pétersbourg comme à Nikolaev ou à Odessa, il y a, selon le témoignage des représentants de ces villes, des dizaines d'ouvriers qui diffusent des publications, qui font de l'agitation orale et qui ne peuvent pas être membres de l'organisation. On peut les rattacher à l'organisation mais non les considérer comme membres » (p. 241). Pourquoi ne peuvent-ils pas être membres de l'organisation ? C'est le secret du camarade Popov. J'ai déjà cité plus haut un passage de la « Lettre à un camarade », montrant que justement l'admission de tous ces ouvriers (par centaines et non par dizaines) dans les organisations est possible et nécessaire, et qu'un très grand nombre d'entre elles peuvent et doivent adhérer au Parti.

Second argument de Martov : « Pour Lénine, il n'y a pas dans le Parti d'autres organisations que celles du Parti » ... Tout à fait juste ! ... « Pour moi, au contraire, ces organisations doivent exister. La vie les crée et les multiplie plus vite que nous ne pouvons les admettre dans la hiérarchie de notre organisation combative de révolutionnaires professionnels » ... C'est faux à deux égards :

- 1° la « vie » multiplie beaucoup moins de sérieuses organisations de révolutionnaires qu'il ne nous en faut à nous, au mouvement ouvrier ;
- 2° notre Parti doit être une hiérarchie non seulement des organisations de révolutionnaires, mais aussi de la masse des organisations ouvrières... « Lénine croit que le Comité Central ne confirmera dans le titre d'organisations du Parti que celles qui seront absolument sûres au point de vue des principes. Mais le camarade Brucker comprend très bien que la vie (sic !) reprendra ses droits, et que le Comité Central, pour ne pas laisser une foule d'organisations en dehors du Parti, sera obligé de les légaliser en dépit de leur caractère pas tout à fait sûr. C'est précisément pour cela

que Brucker se joint à Lénine » ... En vérité, c'est bien là une conception suiviste de la « vie » ! Il est évident que si le Comité Central était nécessairement composé de gens qui se laissent guider non par leur opinion propre, mais par le qu'en-dira-t-on (voyez l'incident du Comité d'organisation), la « vie » reprendrait « ses droits » en ce sens que les éléments les plus arriérés du Parti prendraient le dessus (comme cela s'est produit maintenant, quand une " minorité » du Parti s'est formée avec des éléments rétrogrades). Mais il est impossible d'invoquer une seule raison sensée qui puisse obliger un Comité Central qualifié à introduire dans le Parti des éléments " peu sûrs ". C'est précisément en parlant de la « vie » qui « multiplie » des éléments peu sûrs que Martov met en évidence le caractère opportuniste de son plan d'organisation ! ... « Quant à moi, je pense, poursuit-il, que si une telle organisation (pas tout à fait sûre) consent à accepter le programme et le contrôle du Parti, nous pouvons l'introduire dans le Parti, sans en faire pour cela une organisation du Parti. Je considérerais comme un grand triomphe de notre Parti, si par exemple quelque association d'« indépendants » décidait d'accepter le point de vue de la social-démocratie, son programme et d'adhérer au Parti, ce qui toutefois ne signifierait pas que nous acceptions cette association dans l'organisation du Parti »... Voilà à quelle confusion aboutit la formule de Martov : des organisations en dehors du Parti qui appartiennent au Parti ! Représentez-vous seulement son schéma : le Parti=1) des organisations de révolutionnaires, +2) des organisations ouvrières, reconnues comme organisations du Parti, +3) des organisations ouvrières non reconnues comme organisations du Parti (principalement les organisations d'« indépendants »),+4) des isolés remplissant diverses fonctions, professeurs, collégiens, etc.,+5) « chaque gréviste ». À côté de ce plan remarquable on ne peut placer que les paroles du camarade Liber : « Notre tâche n'est pas seulement d'organiser une organisation (!!); nous pouvons et devons organiser un parti » (p. 241). Oui, évidemment, nous pouvons et nous devons le faire ; mais alors ce qu'il nous faut, ce n'est pas prononcer des paroles dénuées de sens sur l'« organisation d'organisations », mais exiger formellement des membres du Parti qu'ils travaillent effectivement à l'organisation. Parler d'« organiser un Parti » et défendre cette dissimulation, sous le nom de Parti, du manque d'organisation et de la débandade, c'est parler pour rien dire.

« Notre formule, dit le camarade Martov, exprime la tendance à créer entre l'organisation de révolutionnaires et les masses un certain nombre d'organisations. » Mais non ! Cette tendance véritablement obligatoire, c'est justement ce que la formule de Martov *n'exprime pas*, car *elle n'offre aucun stimulant à s'organiser*, elle n'exige pas qu'on s'organise, elle ne distingue pas entre ce qui est organisé et ce qui ne l'est pas. Elle ne donne *qu'une dénomination*³⁶, et à ce propos On ne peut s'empêcher de rappeler les paroles du camarade Axelrod : « Il n'est pas de décrets par lesquels on puisse leur interdire (aux cercles de la jeunesse révolutionnaire, etc.), ainsi qu'aux individus, de se dire social-démocrates » (sainte vérité !) « Ou même de se considérer comme élément constitutif du

36 Au congrès de la Ligue, le camarade Martov donna en faveur de sa formulation encore un argument dont il vaut la peine de se moquer un peu. « Nous pourrions indiquer, dit-il, que la formule de Lénine, entendue littéralement, élimine du Parti les *représentants du Comité Central*, ces derniers ne constituant pas une organisation » (p. 59). Cet argument a été, au congrès de la Ligue également, accueilli d'un *rire*, comme le notent les procès-verbaux. Le camarade Martov estime que la « difficulté » signalée par lui ne saurait être levée que par le fait que les représentants du Comité Central font partie de l'organisation du Comité Central ». Mais la question n'est pas là. C'est que, par son exemple, le camarade Martov a montré nettement *sa totale incompréhension de l'idée du § 1*; il a montré le pur pédantisme d'une critique qui mérite véritablement d'être raillé. *Formellement*, il suffirait de constituer « une organisation de représentants du Comité Central », de rédiger une *décision* sur son introduction dans le Parti et la « difficulté », un vrai casse-tête pour la pensée du camarade Martov, aurait disparu d'emblée. *L'idée* du § 1 formulée par moi consiste, elle, dans ce *stimulant* : « *organisez-vous !* », consiste à *assurer* le contrôle et la direction réels Quant au *fond*, la question même apparaît ridicule de savoir si les représentants du Comité Central entrèrent au Parti, car le contrôle *réel* sur leur activité est pleinement assuré *du fait même qu'ils ont été désignés comme représentants*; du fait même qu'ils exercent les fonctions de représentants. Par conséquent, il n'est pas question ici de confondre l'élément organisé et l'élément inorganisé (de là vient l'erreur fondamentale de la formulation du camarade Martov). Le vice de la formule du camarade Martov est que tout un chacun peut se *proclamer* membre du Parti, tout opportuniste, tout bavard, tout « professeur » et tout « collégien ». Le camarade Martov s'applique vainement à *escamoter ce talon d'Achille* de sa formulation en citant des exemples où il ne saurait être question de s'intégrer soi-même au Parti, de se proclamer membre du Parti.

Parti »... Cette fois, c'est absolument faux ! Faire défense à quelqu'un de se dire social-démocrate est impossible et inutile, car ce mot n'exprime proprement qu'un ensemble de convictions, et non des rapports déterminés d'organisation. Interdire à des cercles isolés ou à des individus de « se considérer comme élément constitutif du Parti » est possible et nécessaire, lorsque ces cercles et individus portent préjudice à la cause du Parti, le corrompent ou le désorganisent. Il serait ridicule de parler dit *Parti*, comme d'un tout, comme d'une grandeur politique, si ce Parti ne pouvait pas « interdire par décret » à un cercle de « se considérer comme une partie » du tout ! À quoi bon alors fixer le règlement et conditions d'exclusion du Parti ? Le camarade Axelrod a nettement poussé à l'absurde l'erreur fondamentale de Martov ; il a même érigé cette erreur en *théorie opportuniste* lorsqu'il a ajouté : « Tel qu'il est formulé par Lénine, le § 1 est en contradiction de principe avec la nature même (11), avec les tâches du Parti social-démocrate du prolétariat » (p. 243). Cela signifie - ni plus ni moins - que présenter au Parti des exigences plus élevées qu'à la classe, c'est se mettre en contradiction de principe avec la nature même des tâches du prolétariat. Rien d'étonnant si Akimov a défendu avec tant d'ardeur pareille *théorie* !

Pour être juste, signalons que le camarade Axelrod, qui *maintenant* veut faire de cette formule erronée tendant manifestement vers l'opportunisme le germe de *nouvelles* conceptions, s'était au contraire déclaré pendant le congrès disposé à « marchander » en disant : « Mais je remarque que j'enfoncé une porte ouverte » ... (Je le remarque également en ce qui concerne la nouvelle *Iskra*) ... « Parce que le camarade Lénine, avec ses cercles de sympathisants considérés comme parties intégrantes de l'organisation du Parti, vient au-devant de ma demande » ... (Pas seulement avec ces cercles, mais aussi avec toutes sortes d'associations ouvrières ; cf. p. 242 des procès-verbaux, discours du camarade Strakhov, et les passages cités plus haut de *Que faire ?* et de la *Lettre à un camarade*) ... « Restent les isolés, mais là aussi nous pourrions encore marchander. » J'ai répondu au camarade Axelrod que, d'une façon générale, je ne m'opposais pas aux marchandages ; aujourd'hui, je me dois d'expliquer ce que j'entendais par là. C'est en ce qui concerne précisément les isolés, tous ces professeurs, ces collégiens et autres, que je serais le moins disposé aux concessions ; mais si l'on exprimait un doute touchant les organisations ouvrières, je consentirais (malgré le mal fondé absolu de ces doutes que j'ai démontré plus haut) à ajouter à mon § 1 une note dans le genre de celle-ci : « Les organisations ouvrières qui acceptent le programme et les statuts du Parti ouvrier social-démocrate de Russie doivent être en aussi grand nombre que possible comprises parmi les organisations du Parti. » Certes, à parler strictement, un tel souhait ne peut avoir sa place dans les statuts qui doivent se borner à des définitions juridiques, mais dans des commentaires, dans des brochures (j'ai déjà rappelé que, longtemps avant les statuts, j'avais donné des explications en ce sens dans mes brochures) ; mais du moins une telle note ne renfermerait pas l'ombre de ces idées fausses, pouvant conduire à la désorganisation, pas l'ombre de ces raisonnements *opportunistes*³⁷,

37 Au nombre de ces raisonnements, qui ne manquent pas de surgir lorsqu'on essaie de motiver la formule de Martov, appartient notamment cette phrase du camarade Trotsky (pp. 248 et 346) : « l'opportunisme naît de causes plus complexes (ou bien : est déterminé par des causes plus profondes) que tel ou tel point des statuts ; il est provoqué par le niveau de développement relatif de la démocratie bourgeoise et du prolétariat » ... La question n'est pas que tels points des statuts peuvent engendrer l'opportunisme. Il faut, à l'aide de ces statuts, forger une arme plus ou moins tranchante contre l'opportunisme. Plus ses causes sont profondes, plus cette arme doit être tranchante. Aussi justifier par les « causes profondes » de l'opportunisme une formule qui lui ouvre la porte, c'est du suivisme de la plus belle eau. Lorsque le camarade Trotsky était contre le camarade rade Liber, il comprenait que les statuts sont une « méfiance organisée » du tout envers la partie, de l'avant-garde envers le détachement retardataire 1 Mais sitôt passé du côté du camarade Liber, le camarade Trotsky a oublié tout cela et même S'est mis à justifier la faiblesse, et la précarité de *notre* façon d'organiser cette méfiance (la méfiance envers l'opportunisme) par des « causes complexes », par le « niveau de développement du prolétariat », etc. Autre argument du camarade Trotsky : « Pour la jeunesse intellectuelle, organisée d'une manière ou d'une autre, il est beaucoup plus facile de s'inscrire soi-même, (souligné par moi) sur les listes du Parti. » Justement. Voilà pourquoi la formule d'après laquelle même les éléments inorganisés se déclarent membres du Parti pêche par son imprécision, et non la mienne qui supprime le droit de « s'inscrire soi-même » sur les listes. Le camarade Trotsky dit que si le Comité Central « ne reconnaît pas » une organisation opportuniste, c'est seulement en raison du caractère des personnes ; et puisque ces personnes sont connues comme individualités politiques, elles ne sont pas dangereuses ; le Parti peut les exclure par un boycottage général. Cela n'est vrai que pour les cas où il faut exclure du Parti (et encore n'est-ce vrai qu'à moitié, car un parti organisé exclut par un vote, et non par le

de ces « conceptions *anarchistes* » que la formule *du* camarade Martov contient indubitablement.

La dernière expression entre guillemets appartient au camarade Pavlovitch qui a qualifié avec juste raison *d'anarchisme* le fait de reconnaître comme membres des gens « *irresponsables et s'inscrivant* eux-mêmes dans le Parti ». Le camarade Pavlovitch explique nia formule au camarade Liber : « traduite en clair », elle signifie : « Dès l'instant où tu veux être membre du Parti, tu dois reconnaître aussi les rapports d'organisation, et pas seulement platoniquement ». Pour simple que soit cette « traduction », elle n'en a pas été moins utile (comme l'ont montré les événements qui ont suivi le congrès), non seulement pour les différents professeurs et collégiens peu sûrs mais pour les *plus* authentiques membres du Parti, pour les hommes haut placés... Le camarade Pavlovitch a signalé avec non moins de raison la *contradiction* entre la formule du camarade Martov et la thèse indiscutable *du* socialisme scientifique, invoquée si mal à *propos* par le même camarade Martov : « Notre Parti est l'interprète conscient d'un processus inconscient. » C'est bien cela. Et c'est bien pourquoi on a tort de vouloir que « chaque gréviste » puisse s'intituler membre du Parti; car *si* « *chaque* grève » n'était pas simplement l'expression spontanée d'un puissant instinct de classe et de la lutte de classe menant inévitablement à la révolution sociale, si elle était *l'expression consciente* de ce processus, alors... alors la grève générale ne serait pas une phrase anarchiste, alors notre Parti *s'identifierait* immédiatement, d'un seul coup, avec toute la classe ouvrière et, par suite, en finirait d'un seul coup avec *toute la société bourgeoise*. Pour être *vraiment* un interprète conscient, le Parti doit savoir établir des rapports d'organisation *assurant un certain niveau* de conscience et élevant systématiquement ce niveau. « Si l'on suit la voie de Martov, dit le camarade Pavlovitch, il faut tout d'abord supprimer l'article sur la reconnaissance du *programme*, car pour accepter un programme il faut l'assimiler, le comprendre... Reconnaître le programme implique un niveau assez élevé de conscience politique. » Nous n'admettrons jamais que le *soutien* de la social-démocratie, que la *participation* à la lutte dirigée par elle, soient artificiellement *limités* par des exigences quelconques (assimilation, compréhension, etc.), car cette *participation* en elle-même, par le seul fait qu'elle s'affirme, *élève* et la conscience et les instincts d'organisation; mais dès l'instant où *nous nous sommes réunis en parti* pour un travail systématique, nous devons nous préoccuper d'assurer les conditions d'un tel travail.

Que l'avertissement du camarade Pavlovitch touchant le programme n'ait pas été superflu, on a pu s'en rendre compte aussitôt à cette même séance. Les camarades Akiniov et Liber, qui avaient fait voter la formule du camarade Martov³⁸, ont aussitôt révélé leur véritable nature, en demandant (pp. 254-255) (pour « être membre » du Parti) une simple reconnaissance platonique du programme lui-même, de ses « principes fondamentaux ». « La proposition d'Akimov est parfaitement logique du point de vue du camarade Martov », a observé Pavlovitch. Malheureusement, les procès-verbaux ne nous disent pas combien la proposition d'Akimov a recueilli de voix - au moins sept, selon toute probabilité (cinq bundistes, Akimov et, Brucker). Et précisément le départ des sept délégués du

boycottage). C'est tout à fait faux pour les cas, beaucoup plus fréquents, où il est absurde *d'exclure*, ou il faut simplement *contrôler*. Aux fins de contrôle, le Comité Central peut *Intentionnellement* admettre dans le Parti, à des conditions déterminées, une organisation pas tout à fait sûre, mais apte au travail, pour la mettre à l'épreuve, pour essayer de *l'orienter sur le chemin de la vérité*, pour paralyser en le dirigeant ses déviations partielles, etc. Une admission de ce genre n'est pas dangereuse si, d'une façon générale, il n'est pas permis de « *s'inscrire soi-même* » sur les listes du Parti. Elle sera souvent utile pour obtenir une expression (et une discussion) publique, *responsable, contrôlée*, des conceptions fausses et d'une tactique erronée. « Mais si les définitions juridiques doivent correspondre aux rapports réels, il faut repousser la formule du camarade Lénine », dit le camarade Trotsky. Cette fois encore il parle en opportuniste. Les rapports réels ne sont pas inertes ; ils vivent et se développent. Les définitions juridiques peuvent correspondre à un développement progressif de ces rapports, mais elles peuvent aussi (si ces définitions sont mauvaises) « correspondre » à une régression ou à une stagnation. Ce dernier cas est justement le « cas » du camarade Martov.

38 Elle a recueilli 28 voix contre 22. Sur les huit anti-iskristes sept étaient pour Martov, un pour moi. Sans l'aide des opportunistes, le camarade Martov n'aurait pas pu faire voter sa formule opportuniste. (Au congrès de la Ligue, le camarade Martov avait essayé *sans* trop de bonheur de contester ce fait indubitable, en se bornant, *on* ne sait pourquoi, aux *voix* des bundistes et oubliant le camarade Akimov et ses amis, plus exactement, il s'en souvint *seulement* lorsque cela pouvait témoigner contre moi, par exemple l'accord dit camarade Brucker avec moi).

congrès a transformé la « majorité compacte » (anti-iskristes, « centre » et martoviens), qui commençait à se former autour du § 1 des statuts, en une minorité compacte ! Le départ précisément des sept délégués a amené l'échec de la proposition de confirmer la vieille rédaction, ce qui serait une flagrante violation de la « continuité » dans la direction de l'Iskra ! Or, l'original groupe des sept était l'unique salut et le seul gage de la « continuité » iskriste : ce groupe était constitué par les bundistes, Akimov et Brucker, c'est-à-dire justement par les délégués qui ont voté contre les motifs de reconnaissance de l'Iskra comme organe central, ceux dont l'opportunisme avait été des dizaines de fois reconnu par le congrès, et notamment par Martov et Plékhanov, à propos de l'atténuation du § 1 touchant le programme. La « continuité » de l'Iskra, protégée par les anti-iskristes ! Nous abordons ici le nœud de la tragi-comédie consécutive au congrès.

Le groupement des voix au sujet du § 1 des statuts a révélé un phénomène exactement du même genre que l'incident de l'égalité des langues : la séparation d'un quart environ) d'avec la majorité iskriste rend possible la victoire des anti-iskristes, suivis par le « contre ». Là encore, bien entendu, il est des voix qui troublent la parfaite harmonie du tableau. Dans une assemblée aussi nombreuse que notre congrès, on trouve infailliblement certains éléments « frustes », qu'un hasard jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, notamment à propos d'une question telle que le § 1, où le caractère véritable de la divergence ne faisait que se dessiner, question dans laquelle beaucoup n'avaient pas *encore pu se reconnaître* (étant donné qu'elle n'avait pas été discutée au préalable dans les publications appropriées). De la majorité iskriste, cinq voix s'étaient détachées (Roussov et Karski à raison de deux voix chacun, et Lenski avec une voix) ; en revanche, se sont joints à elle un anti-iskriste (Brucker) et trois du centre (Medvédev, Egorov et Tsarev); il en est résulté un total de 23 voix (24-5+4), soit une voix en moins par rapport au groupement définitif aux élections. *La majorité a été assurée à Martov par les anti-iskristes, dont 7 étaient pour lui et un pour moi* (sept du « centre » étaient aussi pour Martov, trois pour moi). La coalition de la minorité des iskristes avec les anti-iskristes et le « centre », qui constitua une minorité compacte à l'issue du congrès et après le congrès, *commençait à se former*.

La faute politique de Martov et Axelrod, qui ont fait un pas certain vers l'opportunisme et vers l'individualisme anarchiste dans la formulation du § 1, et surtout dans la défense de cette formule, s'est révélée aussitôt avec un relief particulier, grâce à l'arène libre et ouverte du congrès : les éléments les moins stables et les moins fermes sur le terrain des principes ont d'emblée poussé toutes leurs forces afin d'élargir la fêlure, la brèche qui s'est ouverte dans les positions de la social-démocratie révolutionnaire. Le travail fait en commun au congrès par des hommes qui poursuivaient ouvertement, dans le domaine de l'organisation, des buts différents (voir le discours d'Akimov) a immédiatement incité les adversaires de principe de notre plan d'organisation et de nos statuts à épauler l'erreur des cama rades Martov et Axelrod. Les iskristes qui, sur ce point également, étaient restés fidèles à la social-démocratie révolutionnaire, se trouvèrent en minorité. C'est là un fait d'une importance énorme car, sans l'avoir clarifié, il est absolument impossible de comprendre ni la lutte autour des questions de détails des statuts ni la lutte autour de l'effectif de l'organe central et du Comité Central.

10. Ceux qui ont souffert d'être faussement accusés d'opportunisme

Avant de passer à la suite des débats sur les statuts, il est nécessaire, pour élucider nos divergences sur la question de l'effectif des institutions centrales, de rappeler les séances *privées* de l'organisation de l'*Iskra*, pendant le congrès. La dernière et la plus importante de ces quatre séances s'est tenue *justement après* le vote du § 1 des statuts, ce qui fait que la scission de l'organisation de l'*Iskra* survenue cours de cette séance, fut chronologiquement et logiquement une condition préluant à la lutte ultérieure.

Les séances privées de l'organisation de l'*Iskra*³⁹ commencèrent bientôt après l'incident avec le Comité d'organisation qui a fourni un prétexte à l'examen de la question des candidatures possibles au Comité Central. Il va de soi qu'étant donné le retrait des mandats impératifs, ces séances eurent un caractère strictement consultatif, qui ne liaient personne mais dont l'importance était néanmoins énorme. Les élections au Comité Central comportaient de grandes difficultés pour les délégués qui ne connaissaient ni les noms conspiratifs, ni le travail intérieur de l'organisation de l'*Iskra*, organisation qui a créé l'unité de fait dans le Parti, assumé la direction du mouvement pratique, un des motifs de la reconnaissance de l'*Iskra*. Nous avons déjà vu qu'avec l'unité des iskristes, une grosse majorité, jusqu'aux trois cinquièmes ; tous les délégués s'en rendaient parfaitement compte. Tous les iskristes attendaient précisément que l'organisation de l'*Iskra* recommande un effectif déterminé pour le Comité Central, et aucun des membres de cette organisation n'a élevé la moindre objection contre l'examen préalable par celle-ci de l'effectif du Comité Central, personne n'a soufflé mot à propos de la confirmation de tout l'effectif du Comité d'organisation, c'est-à-dire de sa transformation en Comité Central, personne n'a soufflé mot *même au sujet d'une conférence* concernant les candidats au Comité Central, à laquelle prendrait part tout l'effectif du Comité d'organisation en ce qui. Chose extrêmement caractéristique aussi, qu'il importe éminemment de ne pas perdre de vue, car *maintenant*, les martoviens défendent avec zèle, *rétrospectivement*, le Comité d'organisation, démontrant ainsi pour la centième et pour la millième fois leur veulerie politique⁴⁰. Tant que la scission au sujet de la composition des centres n'avait pas associé Martov et les Akimov, tout le monde se rendait nettement compte au congrès de ce dont tout homme impartial se convaincra aisément par les procès-verbaux et par toute l'histoire de l'*Iskra*, à savoir que le Comité d'organisation a été *principalement* une commission chargée de convoquer le congrès et composée à dessein de représentants de diverses nuances, jusqu'à celle du Bund; quant au travail véritable pour *créer* l'unité organique du parti, l'organisation de l'*Iskra* qui en avait porté tout le poids sur ses épaules (il ne faut pas perdre de vue non plus *qu'un certain nombre* de membres iskristes du C.O. étaient absents tout à fait par hasard au congrès, tant par suite des arrestations que pour d'autres circonstances « indépendantes »).. La composition de l'organisation de l'*Iskra* au congrès a été rappelée dans la brochure du camarade Pavlovitch (voir sa « Lettre à propos du deuxième congrès », p. 13)⁴¹.

Résultat définitif des vifs débats dans l'organisation de l'*Iskra* : deux votes dont j'ai déjà parlé dans la « Lettre à la rédaction ». Le premier vote : « une des candidatures soutenues par Martov est

39 Je me suis efforcé dès le congrès de la Ligue d'arrêter un cadre aussi étroit que possible, pour exposer ce qui s'était passé au cours des réunions privées, afin d'éviter des débats insolubles. Les faits essentiels ont été exposés dans ma « Lettre à la rédaction de l'*Iskra* » (p. 4). Le camarade Martov ne les a pas réfutés dans sa « Réponse ».

40 Essayez de vous imaginer ce « tableau des mœurs » : le délégué de l'organisation de l'*Iskra* au congrès confère *seulement* avec celle-ci et ne soufflé mot à propos de la conférence avec le C.O. Mais après sa défaite dans cette organisation comme au congrès, il commence à *regretter* la non-confirmation du C.O., à l'exalter rétrospectivement et à ignorer majestueusement l'organisation, dont il tenait le mandat ! On peut parier qu'il ne se trouverait pas un fait analogue dans l'histoire d'aucun parti ouvrier véritablement social-démocrate et véritablement ouvrier.

41 Les membres de l'*Iskra* au II^e congrès du P.O.S.D.R. étaient au nombre de 16, dont 9 léninistes (« majoritaires ») et 7 martoviens (« minoritaires »).

repoussée par neuf voix contre quatre, et trois abstentions ». On aurait pu croire qu'il ne pouvait y avoir rien de plus simple ni de plus naturel que ce fait : avec l'assentiment général de tous les seize membres de l'organisation de l'*Iskra* se trouvant au congrès, la question des candidatures éventuelles est débattue et une des candidatures du camarade Martov (précisément celle du camarade Stein, comme le camarade Martov lui-même n'y tenant plus, l'a laissé échapper dès à présent, p. 69 de *l'État de siège*), a été repoussée par la majorité. Du reste, ne nous sommes-nous pas réunis au congrès du parti justement pour discuter et décider de la question de savoir à qui confier « le bâton de chef d'orchestre », et notre devoir général, comme membres du parti, était de consacrer à ce point de jour l'attention la plus soutenue, de régler cette question du point de vue des *intérêts de la cause*, et non du point de vue de « suaves banalités », comme s'exprimera plus tard très justement le camarade Roussov. Sans doute, à la question des candidats *au congrès*, force a été de parler aussi de certaines qualités personnelles, on ne pouvait pas ne pas marquer son approbation ou non-approbation⁴², notamment dans une assemblée non officielle et privée. *Déjà au congrès de la Ligue j'ai eu l'occasion d'avertir* qu'il était absurde considérer la non-approbation d'une candidature comme quelque chose de « déshonorant » (p. 49 des procès-verbaux de la Ligue) ; absurde de faire une « scène » et de piquer une crise d'hystérie au sujet de ce qui constitue le devoir direct d'un membre du parti : choisir des fonctionnaires en toute conscience et avec circonspection. Or, pour notre minorité, c'est là que le feu avait été mis aux poudres; ils se sont mis à crier, *à la suite du congrès*, que l'on « détruisait la réputation » (p. 70 des procès-verbaux de la Ligue), et à assurer *dans la presse le grand public*, que le camarade Stein était le « principal représentant » de l'ancien C.O., et qu'on l'accusait gratuitement d'« on ne sait quels plans infernaux » (p. 69, *État de siège*). Eh bien, n'est-ce point-là une crise d'hystérie que, pour une approbation ou non-approbation des candidats, on crie à la « destruction de la réputation » ? N'est-ce point une vaine querelle lorsque, ayant essuyé une défaite dans une assemblée privée de l'organisation de l'*Iskra*, et dans une assemblée officielle, supérieure, du parti, au congrès, les gens poussent des plaintes devant la rue et recommandent au respectable public des candidats mis au rebut, comme « principaux représentants » ? - lorsque des gens imposent ensuite au parti leurs candidats au moyen de la scission et en réclamant la *cooptation* ? Les idées politiques, chez nous, se sont tellement mélangées dans l'atmosphère étouffante de l'étranger, que le camarade Martov ne sait plus distinguer le devoir de membre du parti d'avec l'esprit de cercle et le favoritisme !

C'est sans doute du bureaucratisme et du formalisme que de croire qu'il est opportun de discuter et de régler la question des candidats *uniquement* aux congrès, où les délégués se réunissent pour délibérer avant tout sur d'importantes questions de principe, où se rencontrent les représentants du mouvement capables d'envisager sans parti pris la question de personnes, capables (et obligés) de *réclamer* et de recueillir tous les renseignements sur les candidats avant d'offrir une voix délibérative; où la part donnée aux discussions autour du bâton de chef d'orchestre est naturelle et nécessaire. Au lieu de ce point de vue bureaucratique et formaliste, on a introduit chez nous d'autres mœurs : après les congrès, nous parlerons à droite et à gauche sur les funérailles politiques d'Ivan Ivanovitch, sur la destruction de la réputation d'Ivan Nikiforovitch; tels ou tels littérateurs recommanderont les candidats dans des brochures et assureront hypocritement en se frappant la poitrine : ce n'est pas un cercle, c'est un parti... Ceux des lecteurs qui sont avides de scandales, s'enivreront de cette nouvelle à sensation : un tel a été le principal représentant du C.O., comme

42 Le camarade Martov s'est plaint amèrement à la Ligue contre la violence de ma désapprobation, sans remarquer que de ses plaintes se dégageait un argument contre lui-même. Lénine s'est comporté – pour nous servir de son expression - frénétiquement (p. 63 des procès-verbaux de la Ligue). C'est juste. Il a fait claquer la porte. Cela est vrai. Sa conduite a indigné (à la deuxième ou troisième séance de l'organisation de l'*Iskra*) les membres restés à l'assemblée. C'est la vérité. Mais que faut-il en conclure ? Une chose, c'est que mes arguments, sur le fond des questions débattues furent probants et se trouvèrent confirmés par la marche du congrès. En effet, si neuf membres sur seize de l'organisation de l'*Iskra* se sont néanmoins, en fin de compte, ralliés à moi, il est clair que cela s'est fait malgré les violences maléfiques, *en dépit* de ces violences. S'il n'y avait donc pas eu de « violences », peut-être même plus de neuf membres eussent été de mon côté. Donc, arguments et faits furent d'autant plus convaincants que « l'indignation » qu'ils eurent à surmonter était plus forte.

l'assure Martov lui-même⁴³. Ces lecteurs sont beaucoup plus capables de discuter et de régler la question que ne le sont les institutions formalistes dans le genre des congrès avec leurs décisions grossièrement mécaniques selon la majorité... Oui, nos vrais militants du parti auront encore à nettoyer les vastes écuries des chicanes de l'étranger !

Un autre vote de l'organisation de l'*Iskra* : « adoptée par dix voix contre deux et quatre abstentions, la liste des cinq (au Comité Central), où sur ma proposition, a été introduit un leader des éléments non-iskristes et un leader de la minorité iskriste⁴⁴ ». Vote très important, qui montre clairement et irréfutablement toute l'hypocrisie des racontars surgis par la suite dans cette atmosphère de querelles et prétendant que nous voulions vider du parti ou destituer des non-iskristes; que la majorité aurait choisi par une moitié du congrès au sein d'une seule moitié, etc. Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges. Le vote dont je viens de parler montre que nous n'avons destitué les non-iskristes non seulement du parti, mais même du Comité Central, mais que nous avons donné à nos contradicteurs une très importante *minorité*. La vérité était qu'ils *voulaient avoir la majorité*, et, comme ce modeste désir ne s'est pas réalisé, ils ont soulevé un *scandale* et complètement renoncé à faire partie des centres. Que la chose fût précisément ainsi, en dépit des affirmations du camarade Martov à la Ligue, c'est ce qui ressort de la *lettre* suivante qui nous a été adressée à nous, la majorité iskriste et majorité du congrès après le départ des sept délégués), par la minorité de l'organisation de l'*Iskra* peu après l'adoption du § 1 des statuts au congrès (notons que l'assemblée de l'organisation de l'*Iskra* dont j'ai parlé, a été la *dernière* : après celle-ci, l'organisation s'est *pratiquement* scindée et les deux parties ont cherché à convaincre de leur bien-fondé les autres délégués du congrès).

Voici le texte de la lettre :

« *Après avoir entendu les explications des délégués Sorokine et Sablina⁴⁵ attestant le désir de la majorité de la rédaction et du groupe « Libération du Travail » de prendre part à la réunion (à telle date)⁴⁶ et établi avec l'aide de ces délégués, qu'au cours de la réunion précédente, on avait communiqué la liste des candidats au Comité Central, liste qui émanait soi-disant de nous et dont on a usé pour caractériser faussement toute notre position politique, compte tenu que, tout d'abord, cette liste nous a été attribuée sans qu'aucun effort ait été tenté pour en vérifier l'origine; que, en second lieu, cette circonstance est liée indubitablement à l'accusation d'opportunisme ouvertement répandue contre la majorité de la rédaction de l'*Iskra* et le groupe et le groupe « Libération du Travail »; et que, troisièmement, le lien de cette accusation avec un plan parfaitement déterminé pour modifier l'effectif de la rédaction de l'*Iskra* nous apparaît tout à fait clairement, nous trouvons insuffisants les motifs invoqués pour s'opposer à notre présence à la réunion, et le refus de nous admettre à la réunion prouve qu'on ne veut pas nous permettre de dissiper les*

43 J'ai essayé pour ma part d'introduire dans l'organisation de l'*Iskra*, et je n'y ai pas réussi non plus, de même que Martov, un candidat au Comité Central, à propos duquel j'aurais pu parler à mon tour de sa superbe réputation démontrée par des faits exceptionnels, - à la veille et au début du congrès. Mais cela ne me vient pas à l'esprit. Ce camarade *se respecte assez* pour *ne permettre* à personne de proposer après le congrès, par la voie de la presse, sa candidature ou se plaindre de funérailles politiques, de destruction de la réputation, etc.

44 Voir Lénine : Œuvres 4^e éd. russe, t. 7, pp. 103-104. (N.R.)

45 Sablina était le pseudonyme de N. Kroupskaïa, femme et collaboratrice de Lénine.

46 Selon moi, la date marquée dans la lettre tombe un mardi. La réunion a eu lieu mardi soir, c'est-à-dire *après* la vingt-huitième séance du congrès. Ce détail chronologique est fort important. Il *réfute avec documents à l'appui* l'opinion du camarade Martov selon laquelle nous nous sommes séparés sur le problème de la constitution des centres, et non sur celui de leur composition. *Il montre avec documents à l'appui* la justesse de mon exposé au congrès de la Ligue et dans ma « lettre à la rédaction ». *Après la 28^e séance* du congrès les camarades Martov et Starover parlent d'abondance sur la fausse accusation d'opportunisme et *ne soufflent mot* du désaccord intervenu sur la composition du Conseil ou la cooptation dans les centres (ce dont nous avons discuté dans les 25^e, 26^e et 27^e séances).

fausses accusations ci-dessus rappelées.

Pour ce qui est d'un accord possible entre nous sur la liste commune des candidats au Comité Central, nous déclarons que la seule liste que nous puissions accepter comme base d'une entente, est celle-ci : Popov, Trotsky, Glébov. Et nous soulignons le caractère de cette liste comme une liste de compromis, attendu que l'introduction dans cette liste du camarade Glébov n'est qu'une concession à la majorité après que le rôle joué par le camarade Glébov au congrès s'est éclairci pour nous, nous ne considérons pas le camarade Glébov comme répondant aux exigences que l'on doit présenter à un candidat au Comité Central.

Nous soulignons d'autre part que, en débattant les candidatures au Comité Central, nous le faisons sans aucun rapport à la composition de la rédaction de l'Organe Central, - car nous n'acceptons aucune discussion sur ce point (sur la composition de la rédaction).

Pour les camarades, signé : Martov et Starover. »

Cette lettre, qui reproduit fidèlement les dispositions d'esprit présidant à la discussion des parties ainsi que l'état de la discussion, nous introduit d'emblée au « cœur » de la scission amorcée et en montre les causes véritables. La minorité de l'organisation de l'*Iskra*, en refusant l'accord avec la majorité et préférant la libre propagande au congrès (elle en avait, bien entendu, le plein droit) cherche néanmoins à obtenir des « délégués » de la majorité son admission à leur réunion privée ! On conçoit que cette drôle de revendication n'a provoqué à notre assemblée (bien entendu, la lettre a été lue au cours de la réunion) que sourires et haussements d'épaules ; quant aux cris qui tournaient à l'hystérie, à propos des « fausses accusations d'opportunisme », ils ont tout bonnement provoqué le rire. Mais analysons d'abord, point par point, les doléances de Martov et de Starover.

On leur a faussement attribué la liste ; on caractérise faussement leur position politique. Cependant, ainsi que le reconnaît Martov lui-même (p. 64 des procès-verbaux de la Ligue), je n'ai pas songé à mettre en doute qu'il n'est pas l'auteur de la liste. En général, la question de savoir qui en est l'auteur n'a rien à voir ici, et que la liste ait été dressée par quelqu'un des iskristes ou quelqu'un des représentants du « centre », etc., cela n'a absolument aucune importance. L'important, c'est que cette liste, entièrement composée des membres de la minorité actuelle, a circulé au congrès, fût-ce comme une simple conjecture ou supposition. *Le plus important*, enfin, c'est que le camarade Martov *avait dû* faire des pieds et des mains pour se défendre au congrès contre une *telle* liste, que maintenant il *devrait* accueillir avec enthousiasme. On ne saurait marquer avec plus de relief l'inconstance dans l'appréciation des hommes et des nuances, que, par ce bond effectué en quelques mois, des clameurs sur le « bruit déshonorant » au désir d'imposer au Parti, au centre, ces mêmes candidats de cette liste, soi-disant déshonorante⁴⁷ !

Cette liste, disait le camarade Martov au congrès de la Ligue, « signifiait au point de vue politique notre coalition et celle du « *loujny Rabotchii* » avec le Bund, coalition dans le sens d'un *accord direct* » (p. 64). Cela est faux car, premièrement, le Bund n'aurait jamais accepté un « accord » sur la liste où il n'y avait pas un seul bundiste; en second lieu, il n'était, *il ne pouvait être question* d'aucun accord direct (qui apparaissait déshonorant à Martov), non seulement avec le Bund, mais même avec le groupe « *loujny Rabotchii* ». Il ne s'agissait pas justement d'un accord, mais d'une coalition ; non plus que le camarade Martov conclût un marché mais qu'il *devait être inévitablement soutenu* par ces mêmes éléments antiiskristes et hésitants, contre lesquels il lutta durant la première moitié du congrès et qui s'étaient accrochés à son erreur dans le § 1 des statuts. La lettre que j'ai citée montre de la façon la plus incontestable que la racine de « l'offense » résidait justement dans *l'accusation d'opportunisme, accusation déclarée et fautive par-dessus le marché* ! Ces « accusations », qui avaient mis le feu aux poudres et que le camarade Martov s'applique *maintenant* avec le plus grand soin à circonvenir, en dépit de mon rappel dans la « Lettre à la rédaction », étaient de deux sortes : en

47 Les lignes précédentes étaient déjà composées lorsque nous reçûmes la communication de l'incident Goussev-Deutsch. Nous examinerons cet incident à part, dans l'*annexe*.

premier lieu, pendant les débats sur le § 1 des statuts Plékhanov a dit expressément que la question du § 1 visait à « séparer » de nous « tous les tenants de l'opportunisme », et que pour mon projet, en tant que rempart contre l'invasion de ces derniers dans le Parti, « devaient voter de ce fait, tous les adversaires de l'opportunisme » (p. 246 des procès-verbaux du congrès). Ces termes énergiques, malgré la légère atténuation que j'y ai apportée (p. 250)⁴⁸ ont fait sensation, ce qui apparaît nettement exprimé dans les discours des camarades Roussov (p. 247), Trotsky (p. 248) et Akimov (p. 253). Dans les « couloirs » de notre « parlement » la thèse de Plékhanov fut vivement commentée et présentée sur tous les modes dans les débats interminables sur le § 1. Et voilà que, au lieu de se défendre quant au fond, nos chers camarades se sont ridiculement prétendus mortifiés jusqu'à descendre à des plaintes contre « la fausse accusation d'opportunisme » !

L'esprit de cercle et le défaut de maturité politique frappant, qui ne peut supporter le vent frais d'un débat public, apparaît ici en toute netteté. C'est cette mentalité familière à l'homme russe, qui s'exprime par un vieil adage - un coup dans la mâchoire ou la main à baiser, s'il vous plaît. Les gens sont tellement habitués à la cloche de verre d'une confrérie étroite et bien intime, qu'ils ont perdu connaissance dès leur première intervention, sous leur propre responsabilité, dans une arène libre et ouverte. Accuser d'opportunisme, mais qui ? Le groupe « Libération du Travail », et sa majorité par-dessus le marché, - vous pouvez vous imaginer cette horreur ! Ou bien la scission dans le Parti à cause de cette offense indélébile, ou bien étouffer ce « désagrément domestique » en rétablissant « l'esprit de continuité » de cette cloche de verre, - ce dilemme apparaît déjà très net dans la lettre envisagée. La mentalité de l'individualisme intellectuel et de l'esprit de cercle s'est heurtée à l'exigence d'une intervention publique devant le parti. Imaginez un instant qu'une pareille absurdité, qu'une querelle comme la plainte une « fausse accusation d'opportunisme » ait pu se produire dans le parti allemand ! L'organisation et la discipline prolétariennes ont depuis longtemps fait oublier là-bas cette veulerie d'intellectuels. Nul ne se comporte autrement qu'avec le plus grand respect, par exemple, à l'égard de Liebknecht, mais comme on aurait ridiculisé là-bas les *plaintes* comme quoi il a été accusé ouvertement d'opportunisme, (avec Bebel) au congrès de 1895 lorsqu'il s'était trouvé dans la question agraire, en mauvaise compagnie avec l'opportuniste notoire Vollmar et ses amis. Le nom de Liebknecht est indissolublement lié à l'histoire du mouvement ouvrier allemand, non point certes parce que Liebknecht avait pu glisser vers l'opportunisme dans une question de détail relativement insignifiante, mais bien malgré cela. De même, malgré toutes les exaspérations de la lutte, le nom du camarade Axelrod, par exemple, inspire et inspirera toujours le respect à tout social-démocrate russe, mais non point parce que le camarade Axelrod avait eu l'occasion de défendre une petite idée opportuniste au II^e congrès de notre parti, de déterrer le vieux fatras anarchique au II^e congrès de la Ligue mais bien malgré cela. Seul l'esprit de cercle le plus routinier, avec sa logique : un coup de poing dans la mâchoire, ou bien la main à baiser, s'il vous plaît, a pu soulever cette crise d'hystérie, cette vaine querelle et cette scission du Parti autour d'une « fausse accusation d'opportunisme contre la majorité du groupe « Libération du Travail ».

Un autre argument de cette terrible accusation est lié au précédent de la façon la plus étroite (le camarade Martov s'est efforcé soigneusement, au congrès de la Ligue (p. 63), de tourner et d'estomper *un* des aspects de cet incident). Cet argument est relatif à la *coalition* des éléments anti iskristes et hésitants, avec le camarade Martov, coalition qui *s'est dessinée* quant au § 1 des statuts. Il va sans dire qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir aucun accord direct ni indirect entre le camarade Martov et les anti iskristes, et personne ne l'en soupçonnait : c'était un simple effet de la peur. Mais sa faute s'est révélée *politiquement* en ce que les gens qui gravitaient indubitablement autour de l'opportunisme s'étaient mis à constituer autour de lui une majorité de plus en plus « compacte » (devenue désormais la minorité grâce *seulement* au départ « fortuit » de sept délégués). De cette « coalition », bien entendu, nous avons parlé *ouvertement* après le § 1, au congrès (voir la note ci-dessus du camarade Pavlovitch, p. 255 des procès-verbaux du congrès) de même que dans l'organisation de *l'Iskra* (c'est surtout Plékhanov qui l'a signalé, si je me le rappelle bien).

48 Voir Lénine : *Œuvres*, 4^e éd. russe, t. 6, pp. 456-457. (N.R.)

Littéralement, c'est la même indication et la même raillerie qui visaient Bebel et Liebknecht en 1895, lorsque Zetkine leur avait dit : « Es tut mir in der Seele weh, dass ich dich in der Gesellschaft seh' » (J'ai le cœur gros de te voir - c'est-à-dire Bebel - en cette compagnie - c'est-à-dire avec Vollmar et Cie). C'est vraiment étrange que Bebel et Liebknecht n'aient pas envoyé alors à Kautsky et à Zetkine une missive hystérique sur une fausse accusation d'opportunisme...

En ce qui concerne la liste des candidats au Comité Central, cette lettre montre l'erreur du camarade Martov proclamant dans la Ligue que le refus de s'entendre avec nous n'était pas encore définitif, - ce qui prouve une fois de plus combien il est insensé dans la lutte politique de vouloir reproduire de mémoire les *conversations*, au lieu de fournir des informations, avec documents à l'appui. En réalité, la « minorité » était modeste au point de présenter à la « majorité » cet ultimatum : désigner deux de la « minorité » et un de la « majorité » (à titre de compromis et *uniquement* en manière de simple concession !). C'est monstrueux, mais c'est un fait. Et ce fait montre clairement combien les racontars d'aujourd'hui sont absurdes, d'après lesquels la « majorité » aurait choisi, par une moitié du congrès, les représentants d'une seule moitié. *C'est juste le contraire* : les partisans de Martov ne nous proposaient qu'à titre de concession un des trois, désirant ainsi, au cas où nous ne consentirions pas à accepter cette « concession » originale, d'introduire *seulement* les leurs ! Nous avons ri, à notre réunion privée, de la modestie des martoviens et avons dressé notre liste : Glébov-Travinski (élu plus tard au Comité Central) -*Popov*. Nous avons remplacé ce dernier (également à une réunion particulière des 24) par le camarade Vassiliev (élu ensuite au Comité Central) *uniquement parce que* le camarade Popov avait refusé de figurer sur notre liste, refusé d'abord dans un entretien privé, et puis ouvertement au congrès (p. 338).

Voici ce qui s'est passé.

La modeste « minorité » avait le désir modeste d'être en majorité. Lorsque ce modeste désir ne fut pas satisfait, la « minorité » a préféré renoncer tout à fait et amorcer un scandale. Et il s'en trouve maintenant qui parlent avec une majestueuse condescendance d'une « majorité » qui « s'obstine. »

La « minorité » a présenté de drôles d'ultimatums à la « majorité », faisant état de la liberté de propagande au congrès. Après avoir essuyé une défaite, *nos héros ont fondu en larmes et crié à l'état de siège. Voilà tout*⁴⁹.

La terrible accusation selon laquelle nous aurions le dessein de modifier la composition de la rédaction, nous (réunion privée des 24) l'avons accueillie également par un sourire : tout le monde connaissait fort bien dès l'ouverture du congrès et même avant le plan de *renouvellement* de la rédaction par élection d'un premier groupe de trois (j'en parlerai avec plus de détails lorsqu'il sera question du choix de la rédaction au congrès). Que ce plan ait fait peur à la « minorité », après que celle-ci a constaté qu'une excellente confirmation de la justesse de ce plan a été la coalition de la « minorité » avec les antiiskristes, cela ne nous étonna point, c'était parfaitement naturel. Nous ne pouvions, certes, prendre au sérieux la proposition de nous transformer, de notre propre gré avant la lutte au congrès, en minorité ; nous ne pouvions prendre au sérieux cette lettre dont les auteurs avaient atteint un degré d'exaspération incroyable au point de parler de « fausses accusations d'opportunisme ». Nous avons le ferme espoir que le devoir de membre du Parti prendrait bien vite le dessus sur le désir naturel d'« épancher son fiel ».

49 En français dans le texte. (N.R.)

11. Suite des débats sur les statuts. Composition du conseil.

Les points suivants des statuts ont suscité beaucoup plus de controverses sur les questions de détail que sur les principes d'organisation. La 24^e séance a été entièrement consacrée à la représentation aux congrès du Parti; cette fois encore une bataille résolue et déterminée fut livrée, contre les plans communs à tous les iskristes, uniquement par les bundistes (Goldblatt et Liber, pp. 258-259) et par le camarade Akimov qui, avec une franchise méritoire, a reconnu son rôle au congrès : « Chaque fois que je prends la parole, j'ai pleine conscience que par mes arguments je n'influerai pas sur les camarades; au contraire, je nuirai à la question que je défends » (p. 261). Cette remarque très juste a été particulièrement opportune sitôt après la discussion du § 1 des statuts ; seulement l'expression « au contraire » n'a pas été tout à fait régulièrement employée ici, puisque le camarade Akimov savait non seulement nuire à certaines questions, mais en même temps « influencer sur les camarades »... parmi les iskristes d'esprit très peu conséquent, inclinant à la phrase opportuniste.

Dans l'ensemble, le § 3 des statuts, qui fixe les conditions de la représentation au congrès, fut adopté par la majorité avec sept abstentions (p. 263) appartenant sans doute au nombre des anti-iskristes.

Le débat sur la composition du Conseil, qui occupa la plus grande partie de la 25^e séance du congrès, a montré le fractionnement extrême des groupements autour d'un nombre considérable de projets. Abramson et Tsarev repoussent catégoriquement le plan du Conseil. Panine persiste à vouloir faire du Conseil exclusivement un jury d'honneur; aussi propose-t-il avec un parfait esprit de suite de rejeter la définition selon laquelle le Conseil est un organisme supérieur qui peut être convoqué par deux membres quelconques du Conseil⁵⁰. Herz⁵¹ et Roussov défendent différents modes de constitution du Conseil en plus des *trois* modes proposés par *cinq* membres de la commission des statuts.

Les questions litigieuses se ramenaient avant tout à définir les tâches du Conseil : jury d'honneur ou organisme supérieur du Parti ? Le camarade Panine, comme je l'ai déjà dit, se prononçait fermement pour la première définition. Mais il était seul. Le camarade Martov s'est prononcé, délibérément contre : « Je propose de rejeter la proposition tendant à éliminer les mots : « Le Conseil est un organisme supérieur » ; notre formule » (c'est-à-dire celle relative aux tâches du Conseil, sur laquelle nous étions tombés d'accord à la commission des statuts) « laisse sciemment la possibilité pour le Conseil de se transformer en institution supérieure du Parti. Pour nous, le Conseil n'est pas qu'un organisme de conciliation. » Or, la composition du Conseil, d'après le projet du camarade Martov, répondait entièrement et exclusivement au caractère d'« organismes de conciliation » ou de jurys d'honneur : deux membres de chacun des deux centres et un cinquième invité par les quatre. Non seulement une telle composition, mais aussi celle adoptée par le congrès, sur la proposition des camarades Roussov et Herz (le cinquième membre est désigné par le congrès), répondent exclusivement aux fins de conciliation ou de médiation. Entre cette composition du Conseil et sa destination d'organisme supérieur du Parti, la contradiction est irréductible. L'institution supérieure du Parti doit toujours être au complet, et ne pas dépendre de changements fortuits (parfois à la suite de répressions) dans les organismes centraux. Elle doit être en liaison étroite avec le congrès du Parti, dont elle recevra ses pleins pouvoirs, et non pas des deux autres organismes relevant du congrès. L'organisme supérieur doit être composé de personnes connues du congrès du Parti. Enfin une institution *supérieure* ne peut être *organisée* de façon que son *existence même* dépende du hasard; si deux collègues ne tombent pas d'accord pour choisir un cinquième membre, le Parti reste sans organisme supérieur ! À cela, on a objecté : 1^o que si l'un des cinq s'abstient et que les quatre

50 Le camarade Starover penchait apparemment lui aussi pour les conceptions du camarade Panine, avec cette seule différence que ce dernier savait ce qu'il voulait et déposait avec un parfait esprit de suite des résolutions qui faisaient du Conseil uniquement un organisme d'arbitrage, de conciliation, tandis que le camarade Starover ne savait pas ce qu'il voulait en disant que le Conseil se réunit d'après son projet « uniquement au gré des parties » (p. 266). C'est tout simplement dénué de fondement.

51 Pseudonyme de D. Oulianov, frère de Lénine (N.R.)

autres se divisent en deux camps, la situation peut être également sans issue (Egorov). Cette objection est dénuée de fondement, car l'impossibilité où l'on peut se trouver de *prendre une décision* est parfois inévitable pour *tout* collège, mais ce n'est pas du tout la même chose que l'impossibilité de *constituer* un collège. Deuxième objection : « Si un organisme comme le Conseil ne peut choisir un cinquième membre, c'est qu'il est en général inapte à l'action » (Zassoulitch). Or, il est question ici non pas d'inaptitude mais de l'inexistence de l'organisme *supérieur*, car sans un cinquième membre, il *n'y aura pas* du tout de Conseil, *il n'y aura pas du tout d'« organisme »*, et l'on ne pourra parler de l'aptitude à l'action. Enfin, ce serait encore un mal réparable, si des cas pouvaient se présenter où n'est pas constitué un de ces collèges du Parti, relevant d'un autre, d'un collège supérieur, celui-ci pouvant toujours, en cas d'urgence, combler la lacune d'une façon ou d'une autre. Mais le Conseil ne relève *d'aucun* collège, sinon du congrès ; par conséquent, laisser dans les statuts cette *éventualité* qu'on ne pourra *même pas constituer* le Conseil serait évidemment manquer de logique.

Mes deux interventions bien brèves au congrès, sur cette question, ont été consacrées uniquement à l'analyse (pp. 267 et 269) *de ces deux* objections erronées qui ont servi à défendre son projet à Martov, ainsi qu'à d'autres camarades. Quant à la prédominance de l'organe central ou du Comité Central au sein du Conseil, *je n'en ai même pas touché un mot*. Cette question a été soulevée, *pour la première fois*, dans le sens d'une mise en garde contre le danger de prédominance de l'organe central, par le *camarade Akimov* à la 14^e séance du congrès (p. 157), et c'est *seulement* à la suite d'Akimov que les camarades Martov, Axelrod et d'autres lançaient, *après le congrès*, la fable absurde et démagogique, selon laquelle la « majorité » aurait le désir de transformer le Comité Central en un instrument de la rédaction. Analysant cette question dans son *État de siège*, le camarade Martov a modestement passé sous silence son inspirateur véritable !

Quiconque voudrait prendre connaissance, dans son ensemble, de la façon dont a été posé le problème de la prédominance de l'organe central sur le Comité Central au congrès du Parti, au lieu de se borner à des citations arrachées du contexte, se rendra facilement compte que le camarade Martov a altéré les choses. Déjà à la 14^e séance, le *camarade Popov en personne* commence par polémiquer *contre les vues du camarade Akimov*, désireux « au sommet du Parti de défendre « la centralisation la plus stricte » *pour amoindrir l'influence de l'organe central* » (p. 154, souligné par moi), « ce en quoi consiste précisément le sens de ce système (d'Akimov) ». « Loin de défendre une telle centralisation, ajoute le camarade Popov, je suis prêt à la combattre de toutes les manières parce qu'elle est *le drapeau de l'opportunisme* ». C'est là le *nœud* du fameux problème de la prédominance de l'organe central sur le Comité Central. Il n'est donc pas étonnant que le camarade Martov *soit obligé* maintenant de passer sous silence la véritable origine de ce problème. *Même* le camarade Popov ne pouvait manquer d'apercevoir le caractère *opportuniste* des dissertations d'Akimov sur la prédominance de l'organe central⁵² et, pour mieux s'en désolidariser, le camarade Popov déclarait *catégoriquement* : « que ce centre (le Conseil) se compose de trois membres la rédaction et de deux membres du Comité Central. *C'est là une question de second ordre* (souligné par moi), l'important, c'est que la direction, la direction suprême du Parti, émane d'une source unique » (p. 155). Le camarade Akimov objecte : « Le projet accorde à l'organe central la prééminence dans le Conseil, ne serait-ce que parce que l'effectif de la rédaction est permanent, tandis que celui du Comité Central est variable » (p. 157). Cet argument ne se rapporte qu'à la « permanence » de la direction *idéologique* (chose normale et désirable), mais non point à la « prééminence » dans le sens

52 Ni le camarade Popov ni le camarade Martov ne se gênaient pour taxer le camarade Akimov d'opportuniste ; ils n'ont commencé à se fâcher et à s'indigner qu'au moment où l'on appliqua cette épithète à eux-mêmes, fort justement d'ailleurs, à propos de l'« égalité des langues » ou du § 1. Le camarade Akimov, que le camarade Martov suit désormais à la trace, sut cependant se comporter au congrès du Parti avec plus de dignité et de courage que le camarade Martov et Cie au congrès de la Ligue. « On me traite ici, disait le camarade Akimov au congrès du Parti, d'opportuniste. Pour ma part, j'estime que c'est un terme désobligeant, une injure, et je pense ne l'avoir pas du tout mérité ; mais je ne protesté pas » (p. 296). Peut-être les camarades Martov et Starover ont-ils invité le camarade Akimov à signer au bas de leur protestation contre la fausse accusation d'opportunisme, ce que le camarade Akimov a cependant refusé de faire ?

de l'immixtion ou d'une atteinte à l'autonomie. Et le camarade Popov, qui n'appartenait pas encore à ce moment à la « minorité », laquelle ouvre son mécontentement de la composition des centres par des commérages sur le défaut d'autonomie du Comité Central, répond au camarade Akimov avec beaucoup de raison : « Je propose de le considérer (le Conseil) comme le centre directeur du Parti, et alors la question de savoir si le Conseil comporte un plus grand nombre de représentants de l'organe central ou du Comité Central sera sans aucune importance » (pp. 157-158). (C'est moi qui souligne.)

À la reprise de la discussion sur l'effectif du Conseil (25^e séance), le camarade Pavlovitch, poursuivant les débats antérieurs, se prononce pour la prédominance de l'organe central sur le Comité Central, « vu la stabilité du premier » (264), entendant par-là la stabilité sur le terrain des *principes*, comme l'a compris du reste le camarade Martov qui, prenant la parole immédiatement après le camarade Pavlovitch, estima inutile de « fixer la prépondérance d'une institution sur une autre » et indiqua la possibilité pour un membre du Comité Central de séjourner à l'étranger; « c'est ainsi que l'on conserverait jusqu'à un certain point la stabilité du Comité Central sur le plan des principes » (264). Ici, il n'y a point l'ombre d'une *confusion* démagogique de la question relative à la stabilité touchant les *principes* et à sa sauvegarde avec la sauvegarde de l'autonomie et de l'indépendance du Comité Central. Cette confusion, devenue *après le congrès* le principal atout, ou peu s'en faut, du camarade Martov, *seul* la semait avec obstination *au congrès* le camarade Akimov, qui disait *déjà à ce moment* que « les statuts étaient imprégnés de l'esprit d'Araktchév⁵³ » (268), que « *si le Conseil du Parti comporte trois membres de l'organe central, le Comité Central deviendra un simple instrument de la volonté de la rédaction* (c'est moi qui souligne). Trois personnes résidant à l'étranger auront le droit de présider sans partage (!) aux activités de tout (!) le Parti. Étant en sécurité, elles sont inamovibles » (268). C'est contre ces phrases absolument absurdes et démagogiques, qui substituent à *la direction idéologique l'ingérence dans le travail de tout le Parti* (et qui, après le congrès ont fourni un mot d'ordre bien chétif au camarade Axelrod, avec ses discours sur la « théocratie »), c'est *à ces phrases* que le camarade Pavlovitch s'est encore opposé, en soulignant qu'il était « pour la fermeté et la pureté des principes que l'*Iskra* représente. En donnant la prépondérance à la rédaction de l'organe central, j'affermis par-là ces principes (268) ».

Voilà comment se pose en réalité la question de la fameuse prédominance de l'organe central sur le Comité Central. Cette mémorable « divergence de principe » des camarades Axelrod et Martov n'est rien d'autre que *la reprise des propos opportunistes et démagogiques du camarade Akimov*, propos dont même le camarade Popov apercevait nettement le caractère véritable, quand il n'avait pas encore essuyé la défaite dans les débats sur la composition des organismes centraux !

Bilan de la discussion sur la composition du Conseil : en dépit des efforts tentés par le camarade Martov pour prouver dans son *État de siège* que mon exposé dans la « Lettre à la rédaction » est contradictoire et erroné, les procès-verbaux du congrès montrent clairement que cette question n'est réellement *qu'un détail par rapport au § 1*; que la déclaration faite dans l'article « Notre congrès » (n° 53 de l'*Iskra*), selon laquelle nous aurions discuté « presque exclusivement » sur la constitution des organismes centraux du Parti, n'est qu'une *déformation totale de la vérité*. Déformation d'autant plus flagrante que l'auteur l'article *a complètement passé outre aux débats sur le paragraphe 1*. Ensuite, les procès-verbaux confirment encore qu'il n'y avait point de groupement déterminé d'iskristes sur le problème de la composition du Conseil : pas de votes nominaux, Martov se sépare de Panine, moi je suis d'accord avec Popov, Egorov et Goussev se tiennent à part, etc. Enfin, ma dernière affirmation (au congrès de la Ligue de la social-démocratie révolutionnaire russe à l'étranger), selon laquelle la coalition des partisans de Martov et des anti-iskristes se consolidait, *est de même confirmée* par le tournant aujourd'hui bien visible pour tous, opéré par les camarades Martov et Axelrod en faveur d'Akimov, sur ce point également.

53 Araktchév : favori des tsars Paul I^{er} et Alexandre I^{er}, homme cruel, symbole de l'arbitraire policier et de la rigidité militaire. (N.R.)

12. Fin des débats sur les statuts. Cooptation dans les organismes centraux. Départ des délégués du *Rabotchéié Diélo*

En ce qui concerne les débats ultérieurs sur les statuts (26^e séance du congrès), nous ne retiendrons que la question relative à la limitation des pouvoirs du Comité Central, question qui met en lumière le caractère des *actuelles* attaques des martoviens contre l'hyper centralisme. Les camarades Egorov et Popov se sont attachés à limiter le centralisme avec une plus grande force de persuasion, sans souci de leur propre candidature ou de celle qu'ils proposaient. Déjà à la commission des statuts ils ont voulu subordonner le droit du Comité Central de dissoudre les comités locaux à l'acquiescement du Conseil et, de plus, à une liste de cas expressément mentionnés (p. 272, note 1). Trois membres de la commission des statuts (Glébov, Martov et moi) se sont prononcés contre, et le camarade Martov a défendu notre opinion au congrès (p. 273), en répliquant à Egorov et à Popov que « le Comité Central n'en discuterait pas moins avant de prendre une décision aussi grave que la dissolution d'une organisation ». Comme vous le voyez, à *ce moment*, le camarade Martov restait encore sourd à *toutes* les velléités anti centralistes, et le congrès repoussa la proposition de Egorov et Popov ; malheureusement, les procès-verbaux ne nous disent pas par combien de voix.

Au congrès du Parti, le camarade Martov s'est également prononcé « contre le remplacement du mot organise (le Comité Central organise des comités, etc., au § 6 des statuts du Parti) par le mot approuve. Il faut conférer aussi le droit d'organiser », disait *alors* le camarade Martov qui n'avait pas encore eu l'idée remarquable, découverte seulement au congrès de la Ligue, que la notion « organiser » n'impliquait pas l'approbation.

Ces deux points mis à part, les autres débats, tout à fait secondaires sur des questions de détail concernant les §§ 5-11 des statuts (pp. 273-276 des procès-verbaux), ne présentent guère d'intérêt. Le paragraphe 12 est relatif à la cooptation à tous les collèges du Parti en général et les organismes centraux en particulier. La commission propose d'augmenter la majorité qualifiée, nécessaire à la cooptation, de 2/3 à 4/5. Le rapporteur (Glébov) propose la cooptation *unanime* pour le Comité Central. Le camarade Egorov, considérant comme indésirables les *aspérités*, se prononce pour une simple majorité en l'absence d'un veto motivé. Le camarade Popov n'est d'accord ni avec la commission ni avec le camarade Egorov et demande une simple majorité (sans le droit de veto) ou l'unanimité. Le camarade Martov n'est d'accord ni avec la commission, ni avec Glébov, ni avec Egorov, ni avec Popov ; il se prononce contre l'unanimité, contre les 4/5 (pour les 2/3), *contre la cooptation réciproque* », *c'est-à-dire le droit de la rédaction de l'organe central de protester contre la cooptation au Comité Central et vice versa* (« le droit de contrôle réciproque sur la cooptation »).

Il s'agit donc, comme le voit le lecteur, d'un groupement très bigarré, et les divergences se réduisent presque à des particularités « univalentes » dans la façon de voir de chaque délégué !

Le camarade Martov dit : « Je reconnais l'impossibilité psychologique de travailler avec des personnes désagréables. Mais il nous importe également que notre organisation soit viable et apte au travail... Lors de la cooptation, le droit de contrôle réciproque du Comité Central et de la rédaction de l'organe central n'est pas nécessaire. Si je suis contre, ce n'est pas parce que je pense qu'ils sont incompétents l'un dans le domaine de l'autre. Non ! La rédaction de l'organe central, par exemple, pourrait donner au Comité Central un bon conseil, pour savoir s'il faut, par exemple, accepter au Comité Central monsieur Nadejdine. Je proteste parce que je ne veux pas créer des lenteurs bureaucratiques irritantes. »

Je lui réplique : « Il y a là deux questions. La première en ce qui concerne la majorité qualifiée, et je suis contre la proposition d'abaisser les 4/5 aux 2/3. Admettre une protestation motivée est imprudent, et je suis contre. La deuxième question concernant le droit de contrôle réciproque du Comité Central et de l'organe central sur la cooptation est infiniment plus importante. L'accord réciproque des deux organismes centraux est la condition indispensable d'une bonne harmonie. Il s'agit ici de la rupture entre les deux organismes centraux. Quiconque ne veut pas la scission, doit veiller à ce qu'il y ait harmonie. La vie du Parti nous apprend qu'il y a eu des fauteurs de scission. C'est

là une question de principe, une question importante, dont peut dépendre tout l'avenir du Parti » (276-277). Tel est le texte intégral du résumé, enregistré au congrès, de mon intervention à laquelle Martov attache une importance particulière. Malheureusement, tout en y accordant cette importance, il ne s'est pas donné la peine de la relier à l'ensemble des débats et de la situation politique au congrès au moment où ce discours a été prononcé.

Tout d'abord, la question se pose : Pourquoi dans mon projet initial (p. 394, § 11)⁵⁴ me suis-je borné aux 2/3 et n'ai-je pas demandé le contrôle réciproque sur la cooptation pour les organismes centraux ? Le camarade Trotsky, qui a parlé après moi (p. 277), a tout de suite soulevé cette question.

Mon discours au congrès de la Ligue et la lettre du camarade Pavlovitch sur le II^e Congrès y répondent. Le § 1 des statuts « a brisé le vase », et il s'agissait de l'attacher d'un « double nœud », disais-je au congrès de la Ligue. Cela signifiait, en premier lieu, qu'à propos d'une question purement théorique Martov s'est avéré opportuniste, et son erreur a été *défendue* par Liber et Akimov. Cela signifiait, en second lieu, que la coalition des martoviens (c'est-à-dire de la minorité infime des iskristes) avec les anti iskristes leur donnait la *majorité au congrès* lors du vote de l'effectif des organismes centraux. Or, je parlais ici précisément de *l'effectif* des organismes centraux, en soulignant la nécessité d'une harmonie et *en mettant en garde contre les « fauteurs de scission »*. Cette mise en garde a pris une importance vraiment majeure, car l'organisation de l'*Iskra* (plus compétente, sans conteste, pour ce qui regarde l'effectif des organismes centraux puisqu'elle connaît de plus près toutes les affaires pratiques et tous les candidats), avait déjà apporté sa voix consultative sur ce point, avait pris la décision que nous connaissons au sujet des candidatures qui provoquaient ses appréhensions. Moralement et aussi pour le fond des choses (c'est-à-dire pour la compétence de celui qui décide), l'organisation de l'*Iskra* devait jouer un rôle décisif dans cette question délicate. Mais, *formellement*, le camarade Martov avait sans doute tous les droits d'en appeler *contre* la majorité de l'organisation de l'*Iskra* aux Liber et aux Akimov. Or, dans son brillant discours sur le paragraphe 1, le camarade Akimov a dit en termes remarquablement clairs et intelligents que, lorsqu'il constate parmi les iskristes un manque d'accord sur les moyens d'atteindre leur but commun, celui des iskristes, il *vote* consciemment et à dessein pour le *pire moyen*, car ses buts à lui, Akimov, sont diamétralement opposés à ceux des iskristes. Il était donc *hors de doute* que, indépendamment même de la volonté et de la conscience du camarade Martov, c'est *justement le pire effectif des organismes centraux* qui obtiendrait le soutien des Liber et des Akimov. Ils *peuvent voter*, ils doivent voter (à en juger non d'après leurs paroles, mais d'après leurs *actes*, d'après leur vote concernant le § 1), précisément en faveur de la liste qui peut promettre la présence des « fauteurs de scission », voter précisément *pour* « provoquer la scission ». Faut-il s'étonner que, devant une telle situation, j'aie parlé d'une importante question de principe (harmonie de deux centres) dont tout l'avenir du Parti pouvait dépendre ?

Nul social-démocrate tant soit peu au courant des idées iskristes, des plans et de l'histoire du mouvement, et qui partageait plus ou moins sincèrement ces idées, ne pouvait douter un instant que le règlement par les Liber et les Akimov du débat au sein de l'organisation de l'*Iskra* sur l'effectif des organismes centraux était formellement juste, mais assurait les *pires* résultats possibles. Il fallait *lutter* à toute force contre ces pires résultats possibles.

La question se pose : comment lutter ? Ce n'est point par l'hystérie ni par de menus scandales, bien entendu, que nous avons lutté, mais par des moyens *parfaitement loyaux et parfaitement légitimes* : nous sentant en minorité (comme pour le § 1), *nous demandions au congrès de préserver les droits de la minorité*. Qu'il s'agisse d'une sévérité plus grande quant à la qualification, lors de l'admission des membres (les 4/5 au lieu des 2/3), de l'unanimité pour la cooptation, du contrôle réciproque sur la cooptation aux organismes centraux, nous nous sommes mis à insister sur tout cela *une fois en minorité sur le chapitre de l'effectif des organismes centraux*. Ce fait est constamment méconnu par Pierre et Paul, qui prennent plaisir à juger et décider du congrès à l'étourdie, après

54 Voir Lénine, *Œuvres*, t. 6, p. 500-501. (N.R.)

deux ou trois entretiens entre amis, sans une étude sérieuse de tous les procès-verbaux et de tous les « témoignages » des personnes intéressées. Et quiconque voudra étudier en conscience ces procès-verbaux et ces témoignages aboutira infailliblement au fait que j'ai indiqué : *le débat à ce moment du congrès tourne* précisément autour de *l'effectif des organismes centraux*, et nous avons recherché des conditions plus rigoureuses de contrôle justement parce que nous étions en minorité et que nous voulions « attacher d'un nœud double le vase » brisé par Martov avec la participation des Liber et des Akimov qui jubilaient et exultaient.

« S'il en était autrement, dit le camarade Pavlovitch en évoquant ce moment du congrès, il resterait à supposer qu'en formulant le point relatif à l'unanimité dans la cooptation, nous aurions pris soin de nos adversaires, car pour un parti prédominant dans telle ou telle institution, l'unanimité est non seulement inutile, mais même désavantageuse » (p. 14 de la « Lettre sur le II^e Congrès »). Mais à l'heure actuelle on oublie bien trop souvent la chronologie des événements; on oublie que *durant toute une période du congrès* la minorité actuelle a été la majorité (grâce à la participation des Liber et des Akimov), et que c'est à cette période précisément que remonte le débat sur la cooptation aux organismes centraux, débat dont la raison sous-jacente était le désaccord dans *l'Iskra* sur l'effectif des organismes centraux. Quiconque se rendra compte de ce fait comprendra aussi la passion de nos débats et ne s'étonnera plus de cette contradiction *apparente* qui fait que de petites divergences de détail font surgir des questions vraiment importantes, des questions de principe.

Le camarade Deutsch qui prit la parole à la même séance (p. 277) avait sensiblement raison lorsqu'il déclara : « Il est hors de doute que cette proposition est axée sur la période actuelle. » En effet, c'est seulement après avoir compris la *période actuelle* dans toute sa complexité que l'on peut saisir la portée véritable du débat. Et il importe, éminemment de ne pas perdre de vue que, lorsque nous étions en minorité, nous avons défendu les droits de la minorité *par des procédés* que tout social-démocrate européen reconnaît légitimes et admissibles : savoir, en demandant au congrès un contrôle plus sévère sur l'effectif des organismes centraux. De même, le camarade Egorov avait sensiblement raison lorsqu'il disait toujours au congrès, mais à une autre séance : « Ce qui m'étonne extrêmement, c'est que j'entends de nouveau, dans les débats, invoquer les principes » ... (Cela à propos des élections au Comité Central. à la 31^e séance du congrès, c'est-à-dire, si je ne me trompe, jeudi matin, tandis que la 26^e séance dont il est question maintenant a eu lieu lundi soir)... « Il est clair pour tout le monde, semble-t-il, que ces derniers jours, tous les débats ont tourné non pas autour de telle ou telle position de principe, mais exclusivement autour de la question de savoir comment assurer ou empêcher l'accès des institutions centrales à telle ou telle personne. Avouons que les principes ont depuis longtemps disparu, à ce congrès, et appelons les choses par leurs vrais noms. (*Hilarité générale. Mouraviev* : « *Je demande de consigner au procès-verbal que le camarade Martov a souri* ») » (p. 337). Il n'est pas étonnant que le camarade Martov, aussi bien que nous tous, ait ri aux éclats des doléances, vraiment risibles, du camarade Egorov. Oui, « *ces derniers jours* » des choses *ont tourné* autour de la question de l'effectif des organismes centraux. Cela est vrai. En effet, la chose était *claire pour tout le monde* au congrès (*maintenant* seulement la minorité cherche à *obscurcir* cette circonstance bien claire). Il est vrai enfin qu'il importe d'appeler les choses par leurs vrais noms. Mais, pour l'amour de Dieu, que vient faire ici « la disparition des principes » ?? Ne nous sommes-nous pas réunis à ce congrès (voir p. 10, ordre du jour du congrès) *pour parler, dans les premiers jours*, du programme, de la tactique, des statuts, et régler ces questions, pour parler, *dans les derniers jours* (points 18-19 de l'ordre du jour) de l'effectif des organismes centraux et décider ces questions-là. Lorsque les gens mettent à profit, dans la lutte pour conquérir la baguette du chef d'orchestre, les *derniers jours* des congrès, c'est là un fait naturel et parfaitement légitime. (Mais lorsque pour conquérir la baguette de chef d'orchestre on se bat *après les congrès*, ce n'est plus qu'une mesquine querelle). Si quelqu'un a essuyé au *congrès* la défaite dans la question de l'effectif des organismes centraux (comme le camarade Egorov), il est *simplement ridicule* de parler *après cela* de la « disparition des principes ». On conçoit donc que tout le monde ait ri du camarade Egorov. On conçoit de même pourquoi le camarade Mouraviev a demandé de consigner au procès-verbal la participation du camarade Martov à ce rire : *le camarade Martov, en riant du camarade Egorov, a ri*

de lui-même...

Pour compléter l'ironie du camarade Mouraviev, il n'est peut-être pas superflu de communiquer ce fait. *Après le congrès*, le camarade Martov a, comme on sait, assuré à droite et à gauche que le rôle cardinal dans notre désaccord revient précisément à la cooptation aux organismes centraux; que « la majorité de l'ancienne rédaction » s'est dressée résolument contre le contrôle réciproque de la cooptation aux organismes centraux. *Avant le congrès*, en acceptant mon projet d'élection de deux groupes de trois avec une cooptation réciproque de 2/3, le camarade Martov *m'écrivait à ce sujet* : « *En acceptant cette forme de cooptation réciproque*, il convient de noter qu'après le congrès le recrutement de chaque collège se fera sur des bases quelques peu différentes (*je recommanderais ceci* : chaque collègue coopte de nouveaux membres en déclarant ses intentions à l'autre collègue : *ce dernier peut opposer un refus, mais alors la controverse est réglée par le Conseil*. Pour parer aux lenteurs bureaucratiques, cette procédure s'effectuera à l'égard *des candidats proposés d'avance, du moins pour le Comité Central*, parmi lesquels le recrutement peut se faire plus vite). Pour souligner que la cooptation ultérieure se fera selon une procédure prévue par les statuts du Parti, il faut ajouter au § 22⁵⁵ : « ... qui approuve les décisions prises ». (C'est moi qui souligne.)

Ceci se passe de commentaires.

Après avoir expliqué l'importance du moment où le débat s'était institué sur la cooptation aux organismes centraux, il faut que nous nous arrêtions un peu aux votes s'y rapportant ; il est inutile de s'étendre sur les *débats*, étant donné que les discours du camarade Martov et le mien que j'ai cités n'ont provoqué que de courtes répliques de la part d'un nombre infime de délégués (voir pp. 277-280 des procès-verbaux). Au sujet des votes, le camarade Martov a affirmé au congrès de la Ligue que j'ai commis dans mon exposé « une très grande falsification » (p. 60 des procès-verbaux de la Ligue), « lorsque j'ai présenté la lutte autour des statuts » ... (Le camarade Martov a énoncé par hasard une grande vérité : après le § 1, des débats ardents se sont justement déroulés *autour* des statuts) ... « Comme étant la lutte de l'*Iskra* contre les martoviens qui avaient fait bloc avec le Bund ».

Voyons de plus près cette intéressante question concernant la « très grande falsification ». Le camarade Martov associe les votes sur l'effectif du Conseil aux votes sur la cooptation et cite *huit* votes :

1. Élection au Conseil à raison de deux membres de l'organe central et du Comité Central : 27 (M.) pour, 16 (L.) contre, 7 abstentions. (Notons entre parenthèses que dans les procès-verbaux, p. 270, le nombre des abstentions se monte à huit, mais c'est un détail).
2. Élection d'un cinquième membre au Conseil par le congrès : 23 (L.) pour, 18 (M.) contre, 7 abstentions.
3. Remplacement des membres sortis du Conseil par le Conseil lui-même : 23 (M.) contre, 16 (L.) pour, abstentions.
4. Unanimité au Comité Central : 25 (L.) pour, 19 (M.) contre, 7 abstentions.
5. Exigence d'une seule protestation motivée pour la non-admission d'un membre : 21 (L.) pour, 19 (M.) contre, 11 abstentions.
6. Unanimité dans la cooptation pour l'organe central : 23 (L.) pour, 21 (M.) contre, 7 abstentions.
7. Admission vote sur le droit du Conseil de casser la décision de l'organe central et du Comité Central sur la non-admission d'un nouveau membre : 25 (M.) pour, 19 (L.) contre, 7 abstentions.
8. La proposition même à ce propos : 24 (M.) pour, 23 (L.) contre, 4 abstentions.

55 Il s'agit de mon premier projet du *Tagesordnung* (ordre du jour. *N.R.*) du congrès et du commentaire qui l'accompagnait, projet connu de tous les délégués. Le § 22 de ce document faisait état, justement de l'élection de deux groupes de trois à l'organe central et au Comité Central, de la « cooptation réciproque » par ce groupe de six à la majorité des 2/3, de l'approbation de cette cooptation réciproque par le congrès et de la cooptation ultérieure indépendante à l'organe central et au Comité Central.

« Ici, évidemment, conclut le camarade Martov (p. 61 des procès-verbaux de la Ligue), *un délégué du Bund a voté pour la proposition, les autres se sont abstenus.* » (C'est moi qui souligne.)

On se demande pourquoi le camarade Martov tient pour évident que le bundiste ait voté *pour lui, Martov*, quand n'y a pas de votes nominaux ?

Parce qu'il tient compte du *nombre des votants*, et lorsque ce nombre indique la *participation* du Bund au scrutin le camarade Martov, lui, ne doute pas que cette *participation* a été en sa faveur.

Est-ce là une « très grande falsification » de ma part ?

Au total, 51 voix ; sans les voix bundistes, 46 ; sans les voix du *Rabotchéïé Diélo*, 43. Dans sept votes sur les huit cités par le camarade Martov, ont pris part 43, 41, 39, 44, 40, 44 et 44 délégués ; dans *un* vote ont pris part 47 délégués (plutôt, voix), et ici le camarade Martov reconnaît lui-même qu'il a été soutenu par un bundiste. Il apparaît ainsi que le tableau tracé par Martov (et tracé de façon incomplète, on le verra tout à l'heure), *ne fait que confirmer et renforcer mon exposé de la lutte* ! Il apparaît donc que dans maintes occasions le nombre des abstentions a été *très élevé* : c'est ce qui montre précisément l'intérêt *relativement* faible de tout le congrès pour certains *détails*, l'absence d'un groupement parfaitement déterminé d'iskristes à propos de ces questions. L'affirmation de Martov, selon laquelle les bundistes « par leur abstention prêtent un concours manifeste à Lénine » (p. 62 des procès-verbaux de la Ligue), *témoigne justement contre Martov* : donc, c'est *seulement* en l'absence des bundistes ou avec leur abstention que je pouvais compter parfois sur la victoire. Mais toutes les fois que les bundistes *estiment qu'il vaut la peine* de se mêler à la lutte, ils prêtent appui au camarade Martov ; or, cette intervention n'a *pas seulement* eu lieu dans le cas précité de la participation de 47 délégués. Quiconque voudra consulter les procès-verbaux du congrès se rendra compte que le tableau du camarade Martov est *singulièrement incomplet*. Le camarade Martov a simplement *omis encore trois cas ni plus ni moins*, où le Bund a *pris part* au vote, et où le camarade Martov, *bien entendu*, s'est trouvé être victorieux. Les voici, les cas en question :

1. Adoption de l'amendement du camarade Fomine, ce qui réduit la majorité qualifiée de 4/5 à 2/3. 27 pour, 21 contre (p. 278), donc, 48 voix ont pris part.
2. Adoption de la proposition du camarade Martov, tendant à supprimer la cooptation réciproque. 26 pour, 24 contre (p. 279), donc, 50 voix ont pris part au vote. Enfin,
3. Rejet de ma proposition, tendant à n'admettre la cooptation à l'organe central et au Comité Central qu'avec l'assentiment de tous les membres du Conseil (p. 280). 27 contre, 22 pour (il y a même eu vote nominal qui, malheureusement, n'est pas consigné dans les procès-verbaux), donc : 49 votants.

Résultat : en ce qui concerne la cooptation aux organismes centraux, les bundistes n'ont pris part qu'à *quatre votes* (les *trois* votes que j'ai cités tout à l'heure, avec 48, 50 et 49 votants, et *un autre* cité par le camarade Martov, avec 47 votants). *Dans tous ces votes*, le camarade Martov a été victorieux. *Mon exposé s'est avéré juste sur tous les points* lorsque j'ai parlé de la coalition avec le Bund, constaté le caractère relativement mineur des questions (quantité de cas avec un grand nombre d'abstentions), indiqué l'absence d'un groupement déterminé d'iskristes (pas de vote nominaux ; très peu d'interventions dans les débats).

La tentative du camarade Martov pour trouver dans mon exposé une contradiction n'a été qu'une tentative faite avec des armes débilés, car le camarade Martov a détaché des mots isolés sans se donner la peine de rétablir le tableau dans son entier.

Le dernier paragraphe des statuts, consacré à l'organisation résidant à l'étranger, a une fois de plus donné lieu à des débats et des votes particulièrement caractéristiques du point de vue des groupements du congrès. Il s'agissait de reconnaître la Ligue comme organisation du Parti à l'étranger. Le camarade Akimov, bien entendu, a protesté aussitôt et a rappelé l'Union à l'étranger, confirmée par le premier congrès, en indiquant l'importance de principe de cette question. « Je tiens à spécifier tout d'abord, a-t-il déclaré que je n'attache pas une importance pratique particulière à

telle ou telle solution du problème. La lutte idéologique qui s'est déroulée jusqu'à présent dans notre Parti n'est sans doute pas terminée ; mais elle se poursuivra sur un autre plan et avec un autre groupement de forces... Sur le § 13 des statuts s'est répercutée une fois de plus et très nettement la tendance à faire du congrès de notre Parti un congrès de fractions. Au lieu d'obliger tous les social-démocrates de Russie à s'incliner devant les décisions du congrès du Parti au nom de son unité, en ralliant toutes les organisations du Parti, on propose au congrès de supprimer l'organisation de la minorité, de faire disparaître la minorité » (281). Comme le voit le lecteur, « l'esprit de continuité », devenu si cher au camarade Martov après sa défaite dans la question de la composition des organismes centraux, n'était pas moins cher au camarade, Akimov. Mais au congrès, ceux qui n'ont pas de commune mesure pour eux-mêmes et pour les autres se sont ardemment dressés contre le camarade Akimov. Malgré l'adoption du programme, la reconnaissance de l'*Iskra* et l'adoption presque intégrale des statuts, on met en avant le « principe » qui séparait « foncièrement » la Ligue de l'Union. « Si le camarade Akimov veut placer la question sur le terrain des principes, s'exclame le camarade Martov, nous n'avons rien là contre ; notamment parce que le camarade Akimov a parlé des combinaisons possibles dans la lutte contre les deux courants. Ce n'est pas pour tirer une révérence de plus à l'adresse de l'*Iskra* qu'il faut *sanctionner la victoire d'une seule tendance* (remarquez que cela est dit à la 27^e séance du congrès !), mais pour *tirer une révérence définitive à toutes les combinaisons possibles dont a parlé le camarade Akimov* » (p.282. Souligné par moi).

Tableau : le camarade Martov, après la clôture de toutes les discussions de programme au congrès, continue encore à *tirer des révérences définitives* devant toutes les combinaisons possibles... tant qu'il n'a pas encore essuyé une défaite dans la question de la composition des organismes centraux ! Le camarade Martov au congrès « tire une révérence définitive » devant la « combinaison » possible, qu'il réalise en toute sérénité *au lendemain du congrès*. Mais déjà à ce moment le camarade Akimov s'est montré bien plus clairvoyant que le camarade Martov; le camarade Akimov a invoqué le travail de cinq ans « de l'ancienne organisation du Parti qui, par la volonté du premier congrès, porte le nom de comité », et il a fini par un coup d'épingle providentiel des plus venimeux : « En ce qui concerne l'opinion du camarade Martov que mes espoirs sont vains de voir naître un autre courant dans notre Parti, je dois dire que *lui-même me donne cet espoir* » (p. 283. C'est moi qui souligne).

En effet, force est de reconnaître que le camarade Martov a justifié brillamment les espoirs du camarade Akimov !

Le camarade Martov a suivi le camarade Akimov, dont il avait reconnu le bon droit après qu'a été rompue la « continuité » de l'ancien collègue du Parti qui était considéré comme fonctionnant depuis trois ans. La victoire du camarade Akimov ne lui a pas coûté bien cher.

Au congrès, cependant, seuls les camarades Martynov, Brucker, et les bundistes (huit voix) se sont rangés aux côtés d'Akimov, et rangés avec esprit de suite. Le camarade Egorov, comme un véritable chef du « centre », tient le juste milieu : il est d'accord, voyez-vous, avec les iskristes, il « sympathise » avec eux (p. 282) et *prouve* cette sympathie en *proposant* (p. 283) de tourner tout à fait la question de principe soulevée, de *ne rien dire* ni de la Ligue ni de l'Union. La proposition est repoussée par 27 voix contre 15. Il est évident que, outre les anti-iskristes (8), presque tout le « centre » (10) vote avec le camarade Egorov (en tout 42 votants, de sorte qu'un nombre important s'est abstenu ou a été *absent*, comme ce fut souvent le cas lors des votes inintéressants et *incontestables* quant au résultat). Dès *qu'il est question* d'appliquer *les principes iskristes en fait*, il s'avère aussitôt que la « sympathie » du « centre » est purement *verbale*, et que nous ne sommes pas suivis par plus de trente ou trente voix et quelque. Les débats et le vote sur la proposition de Roussov (reconnaître, la Ligue comme *seule* organisation résidant à l'étranger) le prouvent encore plus nettement. Les anti-iskristes et le « marais » se placent cette fois carrément à un point de vue de *principe*, défendu par les camarades Liber et Egorov qui déclarent que le vote de la proposition, d'après eux illégitime, du camarade Roussov est inadmissible : « Toutes les autres organisations à l'étranger s'en trouvent frappées de déchéance » (Egorov). Et l'orateur qui ne veut pas participer à la « déchéance des organisations », non seulement refuse de voter, mais, quitte même la salle. Il faut cependant rendre

justice au leader du « centre » ; il a fait preuve (dans ses principes erronés) d'une conviction et d'un courage politique dix fois plus fermes que le camarade Martov et Cie ; il a intercédé en faveur de l'organisation « déchuée » *non seulement alors qu'il s'agissait de son propre cercle* qui avait subi une défaite dans une lutte ouverte.

La proposition du camarade Roussov est admise au vote par 27 voix contre 15 ; elle est adoptée ensuite par 25 contre 17. En ajoutant à ces 17 le camarade Égorov absent, on obtient le *total* (18) *d'anti-iskristes et du « centre »*.

Tout le § 13 des statuts concernant l'organisation à l'étranger n'est adopté que par 31 voix contre 12 et six abstentions. Ce chiffre, 31, qui nous montre à peu près l'effectif des iskristes au congrès, c'est-à-dire de ceux qui défendent avec esprit de suite et appliquent *en fait* les conceptions de l'*Iskra*, nous le retrouvons au moins pour la *sixième fois* dans l'analyse des votes du congrès (la place de la question du Bund, l'incident du Comité d'organisation, la dissolution du groupe *loujny Rabotchii* et deux votes sur le programme agricole). Or, le camarade Martov veut sérieusement nous faire croire qu'il n'y a aucune raison de mettre en avant un groupe si « étroit » d'iskristes !

Force est de signaler également que l'adoption du § 13 des statuts a suscité des débats très caractéristiques au sujet de la déclaration des camarades Akimov et Martynov, « refusant de participer au vote » (p. 288). Le bureau du congrès a examiné cette déclaration et a reconnu - en toute justice - que même la fermeture effective de l'Union ne donnerait nul droit à ses délégués de refuser la participation aux travaux du congrès. Le refus de voter est sans doute une chose absolument anormale et inadmissible, tel est le point de vue qu'a adopté avec le bureau tout le congrès, y compris les iskristes de la minorité qui, à la 28^e séance, *ont réprouvé ardemment ce qu'eux-mêmes devaient faire à la 31^e séance* ! Lorsque le camarade Martynov se mit à défendre sa déclaration (p. 291), il vit se dresser contre lui tout à la fois Pavlovitch, Trotsky, Karski et Martov. Le camarade Martov se rendait particulièrement compte des devoirs qui incombaient à la minorité mécontente (aussi longtemps que lui-même n'était pas en minorité !), et il discourait sur un ton particulièrement sentencieux à leur propos. « Ou bien vous êtes membres du congrès, s'exclamait-il à l'adresse des camarades Akimov et Martynov, mais alors vous *devez* prendre part à *tous* ses travaux » (c'est moi qui souligne ; à ce moment le camarade Martov n'apercevait pas le formalisme et le bureaucratisme dans la soumission de la minorité à la majorité !), « ou bien vous n'êtes pas membres mais alors vous ne pouvez pas rester à la séance... Par leur déclaration, les délégués de l'Union m'obligent à poser deux questions : sont-ils membres du Parti et membres du congrès ? » (p. 292).

Le camarade Martov enseigne sentencieusement au camarade Akimov les devoirs qui incombent aux membres du Parti ! Mais le camarade Akimov n'a pas dit en vain qu'il fondait certains espoirs sur le camarade Martov... Ces espoirs ne devaient se réaliser cependant *qu'après* la défaite de Martov aux élections. Lorsqu'il ne s'agissait pas de lui même mais des autres, le camarade Martov demeurait sourd même au mot terrible de « loi d'exception » lancé *pour la première fois* (si je ne me trompe) *par le camarade Martynov*. « Les explications qui nous ont été fournies, répond le camarade Martynov à ceux qui l'avaient persuadé de retirer sa déclaration, n'ont pas permis de savoir si c'était une décision de principe ou une *mesure d'exception* contre l'Union. En ce cas, nous estimons qu'une atteinte a été portée à l'Union. Le camarade Egorov, aussi bien que nous-mêmes, a eu l'impression qu'il s'agissait d'une loi *d'exception* (c'est moi qui souligne) contre l'Union, et c'est pourquoi il avait même quitté la salle des séances » (p. 295). Le camarade Martov aussi bien que le camarade Trotsky s'élevèrent énergiquement, avec Plékhanov, contre l'idée inepte, *réellement inepte*, de voir une *atteinte* dans le vote du congrès ; et le camarade Trotsky, en défendant la résolution adoptée sur sa proposition par le congrès (que les camarades Akimov et Martynov peuvent s'estimer parfaitement satisfaits), assure que « la résolution revêt un caractère de principe, et non philistin, et qu'il nous importe peu de savoir si quelqu'un s'en est formalisé » (p. 296). Il s'est avéré bien vite toutefois que l'esprit de cercle et le philistinisme étaient encore trop forts dans notre Parti, et les fières paroles que j'ai soulignées se sont avérées une phrase sonnante creux.

Les camarades Akimov et Martynov ont refusé de retirer leur déclaration et ont quitté le congrès, aux exclamations générales des délégués : « C'est bien à tort ! »

13. Les élections. La clôture du congrès

Après l'adoption des statuts, le congrès a pris une résolution sur les organisations régionales, plusieurs résolutions concernant différentes organisations du Parti et, après des débats extrêmement édifiants dont j'ai donné l'analyse plus haut sur le groupe *loujny Rabotchi*, le congrès en est venu aux élections aux organismes centraux du Parti.

Nous savons déjà que l'organisation de l'*Iskra*, dont tout le congrès attendait une recommandation autorisée, s'était divisée sur ce point, la *minorité* de l'organisation ayant voulu essayer au congrès, à travers une lutte libre et ouverte, de conquérir la *majorité*. Nous savons aussi que longtemps avant et pendant le congrès, tous les délégués avaient eu connaissance du plan de *renouvellement* de la rédaction par l'élection de deux groupes de trois à l'organe central et au Comité Central. Arrêtons-nous à ce plan avec plus de détail pour éclaircir les débats au congrès.

Voici textuellement mon commentaire pour le projet de *Tagesordnung* du congrès, où ce plan a été exposé⁵⁶ : « Le congrès élit trois personnes à la rédaction de l'organe central et trois autres au Comité Central. Ces six personnes *prises ensemble*, à la majorité des 2/3, complètent, si cela est nécessaire, l'effectif de la rédaction de l'organe central et du Comité Central, par cooptation, et présentent un rapport approprié au congrès. Après approbation de ce rapport par le congrès, la cooptation ultérieure se fera séparément la rédaction de l'organe central et au Comité Central. »

De ce texte le plan apparaît avec une précision parfaite et sans la moindre équivoque : il revient à *renouveler* la rédaction *avec le concours* des dirigeants les plus influents du travail pratique. Les deux traits signalés par moi de ce plan apparaissent d'emblée pour quiconque se donnera la peine de lire avec plus ou moins d'attention le texte cité. Mais par les temps qui courent il faut s'attarder à expliquer les choses même les plus élémentaires. Le plan revient justement à *renouveler* la rédaction, il ne s'agit pas d'élargir obligatoirement ni de réduire obligatoirement son effectif, mais précisément de le renouveler, la question d'un élargissement ou d'une réduction possibles restant *ouverte* ; la cooptation n'est prévue que pour le cas où *la chose est nécessaire*. Parmi les hypothèses émises par diverses personnes sur la question de ce renouvellement, il y avait aussi des projets de réduction ou d'augmentation possible de l'effectif de la rédaction jusqu'à sept membres (j'ai toujours considéré pour ma part le groupe de sept comme infiniment plus rationnel que celui de six) et même d'augmentation de ce nombre jusqu'à onze (j'ai estimé cela possible en cas d'une union pacifique avec toutes les organisations social-démocrates en général, avec Bund et la social-démocratie polonaise en particulier). Mais la chose essentielle que perdent ordinairement de vue ceux qui parlent d'un « groupe de trois », c'est *qu'on exige que les membres du Comité Central participent à la solution de la question concernant la cooptation ultérieure pour l'organe central*. Pas un camarade parmi tous les membres de l'organisation et les délégués de la « minorité » qui connaissaient ce plan et qui l'approuvaient (soit en exprimant spécialement leur accord, ou en gardant le silence), ne s'est donné la peine d'expliquer la signification de cette exigence. Premièrement, pourquoi avait-on adopté pour point de départ du renouvellement de la rédaction précisément un groupe de trois et seulement de trois ? Cela aurait été, sans doute, *absolument insensé* si l'on visait *exclusivement*, ou du moins, principalement, à *l'extension* du collège, si ce collège était considéré comme vraiment « harmonieux ». Il eût été étrange de *prendre pour point de départ*, en vue d'élargir un collège « harmonieux », non point l'ensemble de ce collège, mais seulement une de *ses parties*. Sans doute *tous* les membres du collège n'étaient-ils pas considérés comme tout à fait aptes à discuter et à *résoudre* le problème du renouvellement de son effectif, de la transformation de l'ancien cercle rédactionnel en une *institution du Parti*. Sans doute celui-là même qui désirait pour sa part le renouvellement sous forme d'extension, reconnaissait-il l'ancien effectif comme inharmonieux, comme peu conforme à l'idéal d'un organisme du Parti, car autrement il eût été inutile, si l'on voulait élargir le groupe de six, de le réduire *d'abord à trois*. Je le répète : cela tombe sous le sens, et seul un

56 Voir ma « *Lettre à la rédaction de l'Iskra* », p. 5, et les procès-verbaux de la Ligue, p. 53.

encrassement momentané de la question par des « considérations personnelles » avait pu le faire oublier.

En second lieu, du texte précité il ressort que même *l'accord des trois membres de l'organe central* n'eût pas encore suffi à élargir le groupe de trois. Cela aussi, on le perd constamment de vue. Pour assurer la cooptation, il faut les 2/3 de six, c'est-à-dire *quatre voix* ; donc, il aurait suffi que les trois membres élus du Comité Central opposent le « veto », *pour rendre impossible tout élargissement du groupe de trois*. Au contraire, si même deux membres sur les trois de la rédaction de l'organe central étaient contre la cooptation ultérieure, celle-ci aurait néanmoins pu avoir lieu, si les trois membres du Comité Central y avaient donné leur accord. Sans doute se proposait-on, lors de la transformation de l'ancien cercle en organisme du Parti, de donner *voix délibérative* aux dirigeants du travail pratique, élus par le congrès. Quels sont à peu près les camarades que nous pensions présenter, c'est ce que montre le fait que la rédaction avait, à la veille du congrès, élu à l'unanimité comme septième membre le camarade Pavlovitch, pour le cas où la nécessité se présenterait de parler au congrès au nom du collège; outre le camarade Pavlovitch, on proposait à la place du septième un vieux membre de l'organisation de l'*Iskra* et un membre du Comité d'organisation, *élu plus tard comme membre du Comité Central*.

Ainsi, le plan d'élection de deux groupes de trois visait manifestement à :

1° renouveler la rédaction ;

2° éliminer de son sein certains traits du vieil esprit de cercle, inopportun dans un organisme du parti (s'il n'y avait rien à éliminer, on n'aurait pas ou à imaginer le premier groupe de trois !); enfin,

3° éliminer les traits « théocratiques » du collège littéraire (élimination à réaliser en faisant appel aux éminents praticiens pour *régler* la question de l'élargissement du groupe de trois). Ce plan auquel tous les rédacteurs avaient été initiés, reposait sans doute sur *trois années d'expérience* dans le travail et répondait *parfaitement* aux principes appliqués par nous avec esprit de suite en matière d'organisation révolutionnaire : à l'époque de la *dispersion* où l'*Iskra* était apparue, des groupes se constituaient souvent de façon fortuite et spontanée ; ils souffraient inévitablement de certaines manifestations néfastes de l'esprit de cercle. La création du Parti impliquait et exigeait l'élimination de ces traits ; la participation de praticiens éminents à cette élimination était *nécessaire*, car certains membres de la rédaction s'étaient *toujours* occupés des questions d'organisation, et ce n'est point seulement un collège littéraire qui devait entrer dans le système des organismes du Parti, mais un collège de dirigeants politiques. Le fait d'avoir laissé au congrès le soin d'élire le premier groupe de trois était naturel aussi du point de vue de la politique de toujours, pratiquée par l'*Iskra* : nous avons préparé le congrès avec une extrême *prudence* en attendant que soient *pleinement* éclaircies les questions de principe controversées du programme, de la tactique et de l'organisation; nous *ne doutions pas* que le congrès ne fût *iskriste* dans le sens de la solidarité de l'immense majorité dans ces questions fondamentales (c'est ce qu'attestaient en partie les résolutions sur la reconnaissance de l'*Iskra* comme organe de direction); nous *devions* donc laisser aux camarades qui avaient assumé tout l'effort pour diffuser les idées de l'*Iskra* et préparer sa transformation en Parti, le soin de décider *eux-mêmes* la question relative aux candidats les plus compétents pour ce nouvel organisme du Parti. C'est *uniquement* par le caractère naturel que revêtait le plan des « deux groupes de trois », *uniquement* par sa *pleine conformité* avec toute la politique de l'*Iskra* et avec tout ce que savaient d'elle les personnes qui l'approchaient de près *que l'on peut expliquer* l'approbation générale de ce plan, l'absence de tout autre plan concurrent.

Voilà donc qu'au congrès le camarade Roussov propose avant tout d'élire *deux groupes de trois*. Les partisans de Martov, qui *nous avait informés par écrit de la relation de ce plan avec la fausse accusation d'opportunisme*, n'avaient même pas songé, toutefois, à ramener la discussion sur le groupe de six et le groupe de trois à la question de savoir si cette accusation était fondée ou non. *Aucun d'eux n'en a même soufflé mot ! Aucun d'eux n'a osé dire un seul mot* sur la différence de principe des nuances rattachées au groupe de six et à celui de trois. Ils ont préféré un moyen plus courant et moins dispendieux : en appeler à la *pitié*, invoquer une *offense possible*, faire semblant

que le *problème de la rédaction était déjà réglé* par la désignation de l'*Iskra* comme organe central. Ce dernier argument, formulé par le camarade Koltsov contre le camarade Roussov, est *simplement faux*. À l'ordre du jour du congrès ne figuraient pas accidentellement, bien sûr - deux points spéciaux (voir p. 10 des procès-verbaux) : point 4 - « L'organe central du parti » et point 18 - « L'élection du Comité Central et de la rédaction de l'organe central ». Voilà pour commencer. En second lieu, en désignant l'organe central, tous les délégués déclaraient catégoriquement que la rédaction *n'était pas* pour autant confirmée, mais seulement l'orientation⁵⁷, *aucune protestation* ne s'est élevée contre ces déclarations.

Ainsi, la déclaration selon laquelle, après avoir confirmé tel organe, le congrès confirme par-là, en substance, la rédaction, - déclaration reprise maintes fois par les partisans de la minorité (Koltsov, p. 321, Possadovski, *ibid.*, Popov, p. 322, et beaucoup d'autres), - était *de fait simplement fausse*. C'était une *manœuvre* évidente pour tous, qui masquait l'*abandon* de la position prise alors que tous pouvaient encore envisager de façon *vraiment impartiale* le problème de l'effectif des organismes centraux. On ne pouvait justifier l'*abandon* ni par des motifs de principe (car soulever au *congrès* la question concernant la « fausse accusation d'opportunisme » eût été trop *désavantageux* pour la minorité, laquelle d'ailleurs *n'en souffla mot*), ni par une référence à des faits *concrets* concernant la véritable aptitude au travail du groupe de six ou du groupe de trois (car le seul rappel de ces faits eût fourni des monceaux d'indications contre la minorité). Force fut donc de s'en tirer par des *phrases* sur « un tout cohérent », « une collectivité harmonieuse », « un tout harmonieux et cohérent comme un cristal », etc. Faut-il s'étonner que de tels arguments aient été appelés aussitôt par leur vrai nom : « *paroles pitoyables* » (p. 328). Le plan même du groupe de trois témoignait nettement du défaut « d'harmonie », et les impressions recueillies par les délégués au cours des travaux, - qui se poursuivirent en commun pendant plus d'un mois, ont sans doute fourni aux délégués une vaste documentation qui leur permit de juger *en toute indépendance*. Lorsque le camarade Possadovski fit allusion (de façon imprudente et irréfléchie à son point de vue : voir pp. 321 et 325 sur l'emploi « conventionnel » qu'il fit du mot « aspérités ») à ces faits, le camarade Mouraviev déclara tout net : « À mon avis, il apparaît très clairement à l'heure actuelle, pour la majorité du congrès, que de telles aspérités⁵⁸ existent indubitablement » (p. 321). La minorité voulut comprendre le mot « aspérités » (lancé par Possadovski, et non par Mouraviev), exclusivement dans le sens de quelque chose de personnel, n'osant pas relever le gant jeté par le camarade Mouraviev, n'osant pas formuler un *seul* argument *quant au fond*, pour la défense du groupe de six. Il se produisit une controverse archicomique par sa stérilité : la majorité (par la bouche du camarade Mouraviev) déclare qu'elle voit *très nettement* le rôle véritable du groupe de six et du groupe de trois, tandis que la minorité persiste à ne pas l'entendre et affirme que « nous *n'avons pas la possibilité* de nous livrer à cet examen ». La majorité non seulement estime possible de se livrer à cet examen, mais déjà « elle s'y livre » et parle des résultats *parfaitement clairs* pour elle de cet examen ; tandis que la minorité, visiblement,

57 Voir p. 140 des procès-verbaux, discours d'*Akimov* : « ... on me dit qu'en ce qui concerne les élections à l'organe central nous en parlerons à la fin »; discours de *Mouraviev* contre *Akimov* « qui prend trop à cœur la question concernant la future rédaction de l'organe central » (p. 141); discours de *Pavlovitch* déclarant que, en désignant l'organe, nous avons reçu « des matériaux concrets sur lesquels nous pouvons faire les opérations dont le camarade *Akimov* se préoccupe tellement », et que, en ce qui concerne la « subordination » de l'*Iskra* aux « décisions du Parti » il ne saurait y avoir l'ombre d'un doute (p. 142); discours de *Trotsky* : « du moment que nous ne confirmons pas la rédaction, qu'est-ce que nous confirmons dans l'*Iskra* ? ... Ce n'est pas le nom, mais l'orientation ... ce n'est pas le nom, mais le drapeau » (p. 142) ; discours de *Martynov* : ... « J'estime, comme du reste beaucoup d'autres camarades, qu'en discutant la reconnaissance de l'*Iskra*, en tant que journal d'une certaine orientation, comme notre organe central, nous ne devons pas parler tout de suite du mode d'élection ou de la confirmation de sa rédaction ; on en reparlera plus tard, à un endroit approprié de l'ordre du jour » ... (p. 143).

58 À quelles « aspérités » précisément faisait allusion le camarade Possadovski, nous n'avons pas pu le savoir au congrès. Mais le camarade Mouraviev, à la même séance (p. 322), a contesté que sa pensée ait été fidèlement rendue, et, lors de l'approbation des procès-verbaux, il a déclaré nettement qu'il « avait parlé des aspérités qui s'étaient manifestées dans les débats du congrès sur différents points, aspérités portant un caractère de principe, et dont l'existence à l'heure actuelle constitue déjà, malheureusement, un fait que personne ne s'aviserait de nier » (p. 353).

redoute cet examen, se retranchant uniquement derrière des « paroles pitoyables ». La majorité recommande de « ne pas perdre de vue que notre organe central n'est pas seulement un groupe littéraire » ; la majorité « veut qu'à la tête de l'organe central se trouvent des *personnes parfaitement déterminées, connues du congrès, qui satisfont aux exigences* dont j'ai parlé » (c'est-à-dire aux exigences non seulement littéraires, p. 327, discours du camarade Lange). La minorité cette fois encore n'ose relever le gant et ne dit pas qui, à son avis, peut faire partie du collège non seulement littéraire, ni qui est une grandeur « parfaitement déterminée et connue du congrès ». La minorité se retranche comme avant derrière la fameuse « harmonie ». Bien plus. La minorité apporte même des arguments qui sont absolument faux au point de vue de principe et, par suite, provoquent très justement une riposte violente. « Le congrès, voyez-vous, n'a le droit ni moral ni politique de remanier la rédaction » (Trotsky, p. 326), « c'est une question trop épineuse » (sic !) (*ibid*), « comment les membres non élus de la rédaction doivent-ils se comporter à l'égard du fait que le congrès ne veut plus les voir faire partie de la rédaction ? » (Tsarev, p. 324)⁵⁹.

De tels arguments reportaient déjà entièrement la question sur le terrain de la *pitié et de l'offense*, étant une reconnaissance manifeste de la faillite dans le domaine des arguments véritablement de principe, véritablement politiques. Et la majorité a défini aussitôt cette façon de poser la question par son *vrai nom* : attitude *petite-bourgeoise* (camarade Roussov). « Dans la bouche des révolutionnaires, a dit très justement le camarade Roussov, on entend des discours singuliers qui se trouvent en désaccord bien net avec la notion du travail du Parti, de l'éthique du Parti. L'argument essentiel, que formulent les adversaires de l'élection des groupes de trois, se ramène à un *point de vue purement petit-bourgeois sur les affaires du Parti* » (c'est moi qui souligne partout) ... « En nous plaçant à ce point de vue étranger au Parti, à ce point de vue *petit-bourgeois*, nous nous trouverons à chaque élection devant la question de savoir si Pétrov ne se formaliserait pas de voir qu'à sa place a été élu Ivanov, si tel membre du Comité d'organisation ne se formaliserait pas de voir qu'à sa place un autre a été élu au Comité Central. Où donc, camarades, cela va-t-il nous mener ? Si nous nous sommes réunis là, *non pas pour nous adresser mutuellement d'agréables discours, ou échanger d'affables politesses* mais créer un parti, nous ne pouvons aucunement accepter ce point de vue. Nous avons à *élire des responsables* et il ne peut être question ici de manque de confiance en tel ou tel non-élu ; *la question est de savoir seulement si c'est l'intérêt de la cause et si la personne élue convient au poste pour lequel elle est désignée* » (p. 325).

Nous recommanderions à tous ceux qui veulent voir clair eux-mêmes dans les causes qui ont déterminé la scission du Parti et en élucider les *origines* au congrès, de *lire et relire* le discours du camarade Roussov dont la minorité, loin de réfuter les arguments, ne les a même pas contestés. Il est impossible d'ailleurs de contester des vérités élémentaires, des vérités premières, dont l'oubli a été très justement expliqué par le camarade Roussov lui-même simplement par une « *exaltation nerveuse* ». Et c'est là pour la minorité l'explication la moins désagréable de la question savoir comment elle avait pu abandonner le point de vue de parti pour un point de vue petit-bourgeois et l'esprit de cercle⁶⁰.

59 Cf. le discours du camarade Possadovski ... « En choisissant trois personnes sur les six de l'ancienne rédaction, vous reconnaissez par-là que les trois autres sont inutiles, superflues. Or, vous n'avez pour cela ni le droit ni aucune raison.»

60 Le camarade Martov, dans son *État de siège*, s'est comporté à l'égard de cette question comme à l'égard de tous les autres problèmes traités par lui. Il ne s'est pas donné la peine de tracer de la controverse un tableau d'ensemble. Très discrètement, il a tourné la seule, la véritable question de principe qui est remontée à la surface de ce débat : les politesses affables ou le choix des responsables ? Le point de vue de parti ou l'atteinte portée aux Ivan Ivanovitch ? Cette fois encore le camarade Martov s'est contenté d'arracher des passages isolés et décousus de cet incident, en y ajoutant toute sorte d'invectives à mon adresse. C'est bien peu, camarade Martov !

Le camarade Martov s'accroche surtout à moi, en me demandant *pourquoi* l'on n'avait pas élu au congrès les camarades Axelrod, Zassoulitch et Starover. Le point de vue petit-bourgeois, adopté par *lui*, l'empêche de voir l'*incongruité* de ces questions (pourquoi ne le demanderait-il pas à son collègue de rédaction, le camarade Plékhanov ?). Si j'estime comme « manquant de tact » la conduite de la minorité au congrès en ce qui concerne les six, et insiste en même temps pour que la chose soit connue dans le Parti, il y aurait d'après Martov, une contradiction. Il n'y a point-là de contradiction, comme pourrait bien s'en rendre compte aisément Martov s'il

Mais la minorité avait si peu la possibilité de trouver des arguments raisonnables et sérieux contre les élections que, outre l'introduction de l'élément petit-bourgeois dans les affaires du Parti, elle en est venue à des *procédés* de caractère simplement *scandaleux*. En effet, comment ne pas appeler de ce nom le procédé du camarade Popov, qui a recommandé au camarade Mouraviev « de ne pas se charger de *commissions* délicates » (p. 322) ? Qu'est-ce donc sinon vouloir « se glisser dans l'âme d'autrui », selon la juste expression du camarade Sorokine (p. 328) ? Qu'est-ce donc sinon vouloir spéculer sur les « considérations *personnelles* » en l'absence d'arguments *politiques* ? En affirmant que « nous avons toujours protesté contre de tels procédés », le camarade Sorokine a-t-il dit la vérité ou non ? « La conduite du camarade Deutsch, qui a essayé démonstrativement de clouer au poteau d'infamie les camarades qui n'étaient pas d'accord avec lui est-elle *admissible* ? »⁶¹ (p. 328).

Faisons le bilan des débats sur la question concernant la rédaction. La minorité n'a pas réfuté (ni essayé de réfuter) les nombreuses indications de la majorité, selon lesquelles le projet du groupe de trois était connu des *délégués* dès l'ouverture et à *la veille du congrès* ; que, par conséquent, ce projet était dû à *des considérations et des données indépendantes des événements et des discussions au congrès*. La minorité occupait, en assumant la défense des six, une position *inadmissible et erronée quant aux principes*, partant de considérations *petites-bourgeoises*. La minorité a complètement oublié le point de vue *de parti* quant au choix des *responsables* ; elle n'a pas même tenté d'émettre un *jugement* sur chaque candidat à tel ou tel poste, et ne s'est pas demandé s'il convenait ou non aux fonctions du poste en question. La minorité *s'est dérobée* à l'examen de la question quant au fond, en invoquant la fameuse harmonie, « en versant des pleurs », « en tombant dans le pathétique » (p. 327, discours de Lange), comme si on « voulait tuer » quelqu'un. La minorité en est venue même à « se glisser *dans l'âme d'autrui* », à se lamenter du « caractère criminel » de l'élection, à user d'autres procédés inqualifiables, elle en est venue là sous l'influence d'une « *exaltation nerveuse* » (p. 325).

La lutte de *l'esprit petit-bourgeois* contre *l'esprit de parti*, des pires « *considérations personnelles* » contre des *vues politiques*, des *paroles pitoyables* contre les notions élémentaires du *devoir*

voulait se donner la peine de faire un exposé suivi de *toutes* les péripéties du débat, et non de ses fragments. C'était manquer de *tact* que de poser la question d'un point de vue petit-bourgeois, en en appelant à la pitié et à l'offense; la publicité du débat au sein du Parti exigerait une appréciation, *quant au fond*, des avantages attachés au groupe de six sur le groupe de trois, l'appréciation des candidats à un poste, l'appréciation des nuances : or, *la minorité n'en a même soufflé mot* au congrès.

En étudiant de près les procès-verbaux, le camarade Martov aurait pu relever dans les discours des délégués *tout un ensemble* d'arguments contre les six. Voici des extraits de ces discours : premièrement, l'ancien groupe de six laisse apercevoir nettement des aspérités sous le rapport des nuances de principe; deuxièmement, une simplification technique du travail rédactionnel serait désirable, troisièmement, les intérêts de la cause passent avant les manières petites-bourgeoises; seule l'élection permettra de placer à chaque poste des personnes qui conviennent; quatrièmement, on ne saurait limiter la liberté d'élection par le congrès; cinquièmement, le Parti n'a pas seulement besoin à présent d'un groupe littéraire dans l'organe central; l'organe central n'a pas seulement besoin de littérateurs, mais aussi d'administrateurs; sixièmement, l'organe central doit disposer de personnes parfaitement déterminées, connues du *congrès*; septièmement, un collègue de six est souvent inapte au travail, et son travail ne se fait pas *grâce* à des statuts irréguliers, mais *en dépit* de cela; huitièmement, diriger un journal est l'affaire du Parti (et non d'un cercle), etc. Que le camarade Martov essaie s'il s'intéresse tellement aux causes de la non-élection de *comprendre*, chacune de ces considérations et d'en réfuter *ne fût-ce qu'une seule*.

61 C'est ainsi que le camarade Sorokine, à la même séance, avait compris les paroles du camarade Deutsch (cf p. 324 : « dialogue violent avec Orlov »). Le camarade Deutsch explique (p. 351) qu'il n'a rien dit d'analogue ». Mais il reconnaît *sur-le-champ* qu'il a dit quelque chose de *très, très « analogue »*. Je n'ai pas dit : qui se décidera, explique le camarade Deutsch, j'ai dit : je suis curieux de voir qui se décidera (sic ! le camarade Deutsch se corrige, tombant de fièvre en chaud mal !) à soutenir une proposition aussi criminelle (sic !) que l'élection d'un groupe de trois » (p. 351). Le camarade Deutsch n'a pas réfuté, il a *confirmé* les paroles du camarade Sorokine. Il a confirmé le reproche de ce dernier disant que « toutes les notions se sont brouillées ici » (dans les arguments de la minorité en faveur des six). Le camarade Deutsch a confirmé l'opportunité du rappel fait par le camarade Sorokine de cette vérité *première*, que « nous sommes membres du Parti et devons agir en nous laissant guider exclusivement par des considérations politiques ». Crier au *caractère criminel* des élections, c'est s'abaisser non seulement à une attitude petite-bourgeoise, mais simplement *jusqu'au scandale* !

révolutionnaire, voilà ce que fut la lutte autour des six et des trois à la trentième séance de notre congrès.

De même à la 31^e séance, lorsqu'à la majorité de 19 voix contre 17 et 3 abstentions, le congrès repoussa la proposition tendant à confirmer l'ensemble de l'ancienne rédaction (voir p. 330 et les *errata*), et que les *anciens rédacteurs* étaient revenus dans la salle des séances, le camarade Martov, dans sa « déclaration au nom de la majorité de l'ancienne rédaction » (pp. 330-331), fit preuve, dans des proportions encore plus grandes, des mêmes flottements et de la même instabilité quant à la position politique et aux *conceptions politiques*. Examinons en détail chacun des points de la *déclaration collective* et de ma réponse (pp. 332-333) à cette déclaration.

« Désormais, dit le camarade Martov après la non-confirmation de l'ancienne rédaction, la vieille *Iskra* n'existe pas et il serait plus logique d'on changer le nom. En tout cas, nous voyons dans la nouvelle décision du congrès une restriction substantielle de la motion de confiance à l'*Iskra*, motion adoptée à une des premières séances du congrès. »

Le camarade Martov soulève avec ses collègues une question vraiment intéressante et instructive à maints égards : la question de *l'esprit de continuité politique*. J'y ai déjà répondu en invoquant ce dont *tous* ont parlé lors de la confirmation de l'*Iskra* (p. 349 des procès-verbaux, cf. plus haut, p. 82⁶²). Il est certain que nous sommes en présence d'un exemple des plus criants de manque de continuité politique. De la part de qui ? De la part de la majorité du congrès ou de la majorité de l'ancienne rédaction, nous laissons au lecteur le soin de juger. C'est encore au lecteur que nous laisserons le soin de décider des deux autres questions posées fort à propos par le camarade Martov et ses collègues :

1^o est-ce un point de vue *petit-bourgeois* ou le point de vue *de parti* que révèle le désir de voir « une restriction de la motion de confiance à l'*Iskra* » dans la décision du *congrès* de procéder à *l'élection des responsables à la rédaction de l'organe central* ?

2^o à partir de quel moment *la vieille « Iskra » n'existe pas* en réalité ? À partir du n^o 46, quand Plékhanov et moi nous avons commencé à la diriger à nous deux, ou à partir du n^o 53, lorsque la majorité de l'ancienne rédaction s'est placée à sa tête ? Si la première question est une *question de principe* des plus intéressantes, par contre la seconde est une *question de fait* des plus intéressantes.

Comme on a décidé maintenant, poursuit le camarade Martov, d'élire une rédaction composée de trois personnes, je déclare en mon nom et en celui de mes trois autres camarades, qu'aucun de nous ne fera partie de cette nouvelle rédaction. J'ajouterai pour ma part que s'il est exact que certains camarades ont voulu inscrire mon nom, comme un des candidats à ce « groupe de trois », je dois y voir une offense que je n'ai pas méritée (sic !). Je le dis en raison des circonstances dans lesquelles on a décidé de changer la rédaction. On a décidé cela à cause de certaines « frictions⁶³ », de l'inaptitude au travail de l'ancienne rédaction. Et le congrès trancha cette question dans un sens déterminé, sans rien demander à la rédaction au sujet de ces frictions et sans nommer au moins une commission pour poser la question de son inaptitude au travail » ... (Chose étrange, c'est qu'aucun membre de la minorité n'avait l'idée du proposer au congrès de « demander à la rédaction » ou de nommer une commission ! Cela n'est-il pas dû au fait qu'après la scission de l'organisation de l'*Iskra* et l'échec des pourparlers, dont faisaient état les camarades Martov et Starover, cela eût été inutile ?) ... « Étant

62 Voir le présent tome, pp. 325-326. (N.R.)

63 Le camarade Martov fait sans doute allusion à l'expression du camarade Possadovski « aspérités ». Je le répète : le camarade Possadovski n'a cependant pas expliqué au congrès où il voulait en venir, et le camarade Mouraviev, qui s'est servi de la même expression, a expliqué qu'il avait parlé des aspérités *de principe qui s'étaient fait jour dans les débats du congrès*. Les lecteurs se rappelleront que le seul exemple de véritables débats de *principe*, auxquels avaient pris part quatre rédacteurs (Plékhanov, Martov, Axelrod et moi) concernait le § 1 des statuts, et que les camarades Martov et Starover se sont plaints *par écrit* contre la « fausse accusation d'opportunisme », un des arguments en faveur du « changement » de la rédaction. Dans *cette lettre*, le camarade Martov apercevait une liaison *claire* de l'« opportunisme » avec le plan de changement de la rédaction, mais il s'est contenté *au congrès* de faire une allusion nébuleuse à « *certaines frictions* ». La « fausse accusation d'opportunisme » est déjà oubliée !

donné ces conditions, l'hypothèse de certains camarades que j'accepterai de travailler dans une rédaction réformée de cette manière, je dois la considérer comme une tache d'infamie sur ma réputation politique » ...⁶⁴

C'est à dessein que j'ai reproduit ce raisonnement en entier, pour montrer au lecteur un échantillon et le point de départ de ce qui a fleuri avec tant de luxuriance *après le congrès* et que l'on ne peut qualifier autrement que de *chicane*. J'ai déjà employé ce vocable dans ma « Lettre à la rédaction de l'*Iskra* » et, malgré le mécontentement de la rédaction, je suis obligé de le répéter, car sa justesse est incontestable. On a tort de croire que la chicane implique des « motifs bas » (comme la rédaction de la nouvelle *Iskra* l'a conclu) : tout révolutionnaire tant soit peu familiarisé avec nos milieux d'exilés et d'émigrés a pu voir certainement des dizaines d'exemples de ces querelles, où les plus absurdes accusations, soupçons, auto-accusations, questions de « personnes », etc., étaient formulés et ressassés par suite d'une « exaltation nerveuse » et de conditions de vie anormales, étouffantes. Il n'est pas un seul homme sensé qui se mette à chercher absolument des *motifs* bas dans ces querelles, si *basses qu'en soient les manifestations*. Et c'est uniquement par une « exaltation nerveuse » que l'on peut expliquer cet écheveau emmêlé d'absurdités, de questions de personnes, d'horreurs fantastiques, de glissements dans l'âme d'autrui, la recherche laborieuse d'offenses et de dénigrement qu'offre l'alinéa reproduit par moi du discours du camarade Martov. Les conditions de vie étouffantes engendrent chez nous par centaines des querelles de ce genre, et un parti politique ne mériterait pas la considération, s'il n'osait donner son vrai nom à la maladie dont il souffre, prononcer un diagnostic implacable et rechercher les moyens de la guérir.

Pour autant que l'on puisse dégager de cet écheveau une quelconque donnée de principe, on arrive *inévitablement* à cette conclusion que « les élections n'ont rien de commun avec l'atteinte portée à la réputation politique »; que « contester le droit du congrès à de nouvelles élections, à tout changement de responsables, à la refonte des collègues qu'il investit de sa confiance », c'est apporter la *confusion* dans la question, et que « quand le camarade Martov soulève la question de la légitimité de l'élection d'une partie de l'ancienne équipe il manifeste la plus *grande confusion des notions politiques* » (comme je l'ai dit au congrès, p. 332⁶⁵).

J'omets la remarque « personnelle » du camarade Martov relative à la question de savoir de qui émane le plan du groupe de trois, et j'en viens à l'interprétation « politique » qu'il donne de la non-confirmation de l'ancienne rédaction... « Ce qui s'est passé maintenant est le dernier acte de la lutte qui s'est déroulée au cours de la seconde moitié du congrès » ... (Très bien ! et cette seconde moitié part du moment où Martov, au sujet du § 1 des statuts, est tombé dans la solide étreinte du camarade Akimov) ... « Ce n'est un secret pour personne qu'en ce qui concerne cette réforme, il ne s'agit pas de « l'aptitude au travail », mais de la lutte pour l'influence à exercer sur le Comité Central » ... (Tout d'abord, ce n'est un secret pour personne qu'il s'agissait là *tout à la fois* de l'aptitude au travail et du désaccord au sujet de *la composition* du Comité Central, puisque le plan de « réforme » a été mis en avant alors qu'il *ne pouvait encore être question* du second désaccord et que, de concert avec le camarade Martov, nous avons choisi comme septième membre du collège rédactionnel le camarade Pavlovitch. En second lieu, nous avons déjà montré, *documents* à l'appui, qu'il s'agissait de

64 Le camarade Martov ajoute encore : « Ce rôle, il n'y a que Riazanov qui puisse l'accepter, mais non le Martov que vous connaissez, je pense, d'après son travail. » Comme il s'agissait d'une attaque *personnelle* contre Riazanov, le camarade Martov y a renoncé. Mais Riazanov a figuré au congrès en qualité de nom commun, non point pour telles ou telles de ses qualités personnelles (il serait déplacé d'en parler), mais pour la *physionomie politique* du groupe « Borba », pour ses *erreurs politiques*. Le camarade Martov a parfaitement raison de retirer ses attaques personnelles présumées ou réellement infligées, mais il ne faut pas oublier pour autant les *erreurs politiques* qui doivent servir de *leçon au Parti*. Le groupe « Borba » a été accusé à notre congrès d'avoir apporté le « chaos organique » et « le fractionnement qu'aucune considération de principe ne provoquait » (p. 38, discours du camarade Martov). Pareille conduite politique mérite assurément d'être blâmée non seulement lorsque nous la voyons se manifester au sein d'un petit groupe avant le congrès du Parti en période de chaos *général* mais aussi *après* le congrès, alors que le chaos a été dissipé, cela de la part même de la majorité de la rédaction de l'*Iskra* et de la majorité du groupe « Libération du Travail ».

65 Voir Lénine, *Œuvres*, Paris- Moscou, t. 6, p. 530. (N.R.)

l'effectif du Comité Central, que les choses se sont réduites à la *fin des fins*⁶⁶ à distinguer entre les listes : Glébov-Travinski-Popov et Glébov-Trotsky-Popov... « La majorité de la rédaction a montré qu'elle ne voulait pas voir transformer le Comité Central en un instrument de la rédaction » ... (C'est la chanson akimoviste qui commence : la question de l'influence pour laquelle lutte toute majorité à tout congrès de parti, toujours et partout, afin de *consolider* cette influence par une *majorité* dans les organismes centraux, se reporte dans le domaine des *commérages opportunistes* sur « l'instrument » de la rédaction, sur « un simple *appendice* » de la rédaction, comme le dira ce même Martov un peu plus tard, p. 334) ... « C'est pourquoi il a fallu réduire le nombre des membres de la rédaction (!!) Et voilà pourquoi je ne puis faire partie d'une telle rédaction » ... (Regardez-y de près ce « voilà pourquoi » : comment la rédaction *aurait-elle* pu transformer le Comité Central en appendice ou en instrument ? Uniquement dans le cas où elle aurait eu trois voix au Conseil et *aurait abusé* de cet avantage ? N'est-ce pas clair ? Et n'est-il pas clair aussi que le camarade Martov, élu troisième, aurait toujours pu empêcher tout abus et éliminer de sa seule voix toute prédominance de la rédaction dans le Conseil ? Les choses se ramènent donc, précisément, à l'effectif du Comité Central, tandis que les propos concernant l'instrument et l'appendice s'avèrent tout d'un coup des *commérages*) ... « Avec la majorité de l'ancienne rédaction je pensais que le congrès mettrait fin à « l'état de siège » au sein du Parti et y installerait un état de choses normal. En réalité, l'état de siège avec ses lois d'exception contre certains groupes est maintenu et même aggravé. C'est seulement avec la composition de l'ancienne rédaction que nous pouvons garantir que les droits conférés par les statuts à la rédaction ne seront pas préjudiciables au Parti » ...

Voilà le passage intégral du discours du camarade Martov, dans lequel il a *pour la première fois lancé le fameux mot d'ordre « d'état de siège »*. Et maintenant voyez ma réponse : ... « Si je conteste la déclaration de Martov selon laquelle le plan des deux groupes de trois émanait d'une seule personne, je ne m'en prends pas pour autant aux affirmations de Martov sur la « signification politique » de l'initiative nous avons prise en ne reconduisant pas l'ancienne rédaction. Au contraire, je suis totalement et sans restrictions d'accord avec le camarade Martov que cette décision a une portée politique considérable, mais pas celle que lui attribue Martov. C'est là, a-t-il dit, un épisode de la lutte pour l'influence sur le Comité Central à installer en Russie. Je vais plus loin que Martov. Toute l'activité de l'*Iskra* en tant que groupe particulier a été jusqu'à présent une lutte pour l'influence, mais maintenant, il s'agit de bien plus : il s'agit de faire passer cette influence dans les structures et non plus seulement de lutter pour elle. La profondeur du fossé politique qui nous sépare, le camarade Martov moi, se manifeste clairement dans le fait que Martov m'accuse de vouloir exercer une influence sur le Comité Central, alors que moi, je me félicite d'avoir voulu et de vouloir consacrer cette influence au moyen de l'organisation. Il s'avère donc que nous parlons même des langages différents. À quoi bon tout le travail que nous avons fait, à quoi bon tous nos efforts, si tout cela doit avoir pour couronnement la même vieille lutte pour l'influence, et non l'acquisition et la stabilisation définitives de cette influence ? Oui, le camarade Martov a parfaitement raison : le pas accompli est incontestablement un grand pas politique, qui témoigne qu'entre les directions qui s'offraient à nous actuellement pour le travail futur de notre Parti, nous avons choisi. Et *je ne suis nullement effrayé par les discours terribles sur l'« état de siège dans le Parti », sur « les lois d'exception contre certaines personnes ou certains groupes », etc.* À l'égard des éléments instables et hésitants, non seulement nous pouvons, mais nous devons créer un « état de siège », et tous nos statuts, tout notre centralisme désormais approuvé par le congrès, tout cela n'est rien d'autre qu'un « état de siège » contre les sources si nombreuses de flottements politiques. C'est contre ces flottements que nous avons besoin de lois adéquates, fussent-elles d'exception, et le pas accompli par le congrès a indiqué la direction politique juste, en assignant une base solide à de telles lois et à de telles mesures⁶⁷. »

66 En français dans le texte. (N.R.)

67 Voir Lénine, *Œuvres*, t. 6, p. 531-532 (N. R.)

J'ai souligné dans ce résumé de mon discours au congrès *la phrase que le camarade Martov a préféré omettre dans son « État de siège »* (p. 16). Il n'est pas étonnant que cette phrase lui ait déplu, et qu'il n'ait pas voulu en comprendre le sens bien clair.

Que signifie l'expression : « paroles terribles », camarade Martov ?

C'est se *moquer*, se moquer de ceux qui appellent les petites choses par de grands mots, qui embrouillent une simple question par une phraséologie prétentieuse.

Un petit et simple fait, à *lui seul*, a pu donner et a donné prétexte à « l'exaltation nerveuse » du camarade Martov : c'est *uniquement* que le camarade Martov *a essuyé une défaite au congrès* dans la question relative à *l'effectif des organismes centraux*. La portée politique de ce simple fait était que la majorité du congrès du Parti, après avoir triomphé, a consacré son influence en introduisant aussi la majorité dans la direction du Parti, en assignant une base d'organisation à la lutte, au moyen des statuts, contre ce que la majorité considérait comme de l'hésitation, de l'instabilité et du flottement⁶⁸. Parler à ce propos de « lutte pour l'influence » avec une sorte d'horreur dans les yeux et se plaindre de « l'état de siège », n'était pas autre chose qu'une *phraséologie prétentieuse*, que des paroles terribles.

Le camarade Martov n'est-il pas d'accord sur ce point ? N'essaierait-il pas de nous montrer qu'il y a eu de par la monde un congrès de parti - et qu'en général un tel congrès de parti est concevable - où la majorité ne consacre pas l'influence conquise

1° par l'introduction de la majorité dans les organismes centraux ;

2° par la remise du pouvoir cette majorité, afin de paralyser le flottement, l'instabilité et l'hésitation ?

Avant les élections notre congrès avait à résoudre la question de savoir s'il fallait qu'un *tiers des voix* à l'organe central et au Comité Central appartienne à la majorité ou à la minorité du Parti. Le groupe de six et la liste du camarade Martov signifiaient un tiers des voix pour nous et les deux tiers à ses partisans. Le groupe de trois à l'organe central et notre liste signifiaient que les deux tiers étaient pour nous et un tiers pour les partisans du camarade Martov. Le camarade Martov a refusé de transiger avec nous ou de céder, et il nous a provoqués *par écrit* au combat, devant le congrès ; mais après avoir subi la défaite devant le congrès, il a fondu en larmes et a commencé à se plaindre de « l'état de siège » ! Eh bien, n'est-ce point-là une chicane ? N'est-ce point-là une nouvelle manifestation de veulerie intellectuelle ?

On ne peut s'empêcher de rappeler à ce propos la brillante définition socialo-psychologique qu'a donnée récemment de cette dernière qualité K. Kautsky. Les partis social-démocrates de différents pays sont actuellement sujets bien souvent à des maladies du même genre, et il nous serait éminemment utile d'apprendre auprès des camarades plus avertis le diagnostic et le traitement convenables. La définition donnée de certains intellectuels par K. Kautsky ne sera par conséquent qu'une digression apparente au sujet traité par nous.

... « A l'heure actuelle de nouveau nous nous intéressons vivement à la question de *l'antagonisme entre intellectuels⁶⁹ et prolétariat*. Mes collègues [Kautsky est lui-même un intellectuel, littérateur et rédacteur] s'indigneront bien souvent du fait que je reconnais cet antagonisme. C'est qu'il existe de fait,

68 En quoi se sont manifestés au congrès l'hésitation, l'instabilité et le flottement de la minorité iskriste ? Tout d'abord dans les phrases opportunistes sur le § 1 des statuts; en second lieu, dans la coalition avec les camarades Akimov et Liber, laquelle s'est vite développée dans la seconde moitié du congrès; en troisième lieu, dans l'aptitude à ravalier le problème de l'élection des responsables à l'organe central au niveau de l'esprit petit-bourgeois, à des mots pitoyables et même à des intrusions dans l'âme d'autrui. Et après le congrès toutes ces qualités charmantes ont fleuri, et les boutons de rose ont donné des piquants.

69 Je traduis par les mots intellectuel, intelligentsia, les termes allemands *Literat, Literatentum*, qui englobent non seulement les littérateurs, mais tous les hommes instruits, les représentants des professions libérales en général, du travail intellectuel (*brain worker*, comme disent les Anglais), à la différence des représentants du travail manuel.

et ce serait une tactique des plus irrationnelles (ici comme dans les autres cas) que d'essayer de s'en débarrasser par la négation du fait. Cet antagonisme est un antagonisme social qui tient aux classes, et non aux individus. Un capitaliste, comme un intellectuel, peut pleinement prendre part à la lutte de classe du prolétariat. Dans ce cas, l'intellectuel change aussi de caractère. Dans la suite de mon exposé, il sera question surtout, non pas des intellectuels de *ce type* qui aujourd'hui encore font exception au sein de leur classe. Dans la suite de mon exposé, à moins que je ne fasse de réserves, *je n'entends par intellectuel qu'un intellectuel ordinaire qui se place sur le terrain de la société bourgeoise*, et qui est un représentant caractérisé de la *classe* des intellectuels. Cette *classe* se trouve dans un certain *antagonisme* à l'égard du prolétariat.

Cet antagonisme est d'un autre genre que l'antagonisme entre le travail et le capital. L'intellectuel n'est pas un capitaliste. Il est vrai que son niveau de vie est celui du bourgeois, et qu'il est obligé de se maintenir à ce niveau aussi longtemps qu'il n'est pas devenu un gueux, mais il est obligé en même temps de vendre le produit de son travail, et souvent même sa force de travail; il est souvent exploité par le capitaliste et subit une certaine humiliation sociale. Ainsi aucun antagonisme économique n'oppose l'intellectuel au prolétariat. Mais sa situation dans la vie, ses conditions de travail ne sont pas celles du prolétariat; de là un certain antagonisme dans l'état d'esprit et le mode de penser.

Le prolétaire n'est rien aussi longtemps qu'il reste un individu isolé. Toute sa force, toutes ses capacités de progrès, toutes ses espérances et ses aspirations, il les puise dans *l'organisation*, dans l'activité commune et méthodique aux côtés de ses camarades. Il se sent grand et fort lorsqu'il fait partie d'un grand et fort organisme. Cet organisme est tout pour lui; comparé à lui, l'individu isolé n'est que très peu de chose. Le prolétaire soutient sa lutte avec le plus grand esprit de sacrifice comme une parcelle de la masse anonyme, sans espoir de bénéfice personnel, de gloire personnelle; il remplit son devoir dans chaque poste, où il est placé, se soumettant librement à la discipline qui pénètre tous ses sentiments, toute sa pensée.

Il en va tout autrement pour l'intellectuel. Il ne lutte non point par tel ou tel emploi de la force, mais au moyen d'arguments. Son arme, c'est son savoir personnel, ses capacités personnelles, ses convictions personnelles. Il ne peut jouer un certain rôle que par ses qualités personnelles. La pleine liberté de manifester sa personnalité lui apparaît donc comme la condition première d'un travail efficace. Il ne se soumet que difficilement à un tout, comme partie auxiliaire de ce tout, il s'y soumet par nécessité, et non pas par son propre mouvement. La nécessité d'une discipline, il ne la reconnaît que pour la masse, et non pour les âmes d'élite. Lui-même, bien entendu, se range parmi les âmes d'élite...

...La philosophie de Nietzsche, avec son culte du surhomme pour tout est d'assurer le plein épanouissement de sa propre personnalité, pour qui toute soumission de sa personne à quelque grand but social apparaît banale et méprisable, cette philosophie est pour l'intellectuel sa véritable conception du monde; elle le rend tout à fait inapte à participer à la lutte de classe du prolétariat.

À côté de Nietzsche, c'est Ibsen qui est un représentant marquant de la conception du monde des intellectuels, conception qui répond à leur état d'esprit. Son docteur Stockmann (dans le drame *Un ennemi du peuple*) n'est pas un socialiste, comme se l'imaginaient beaucoup, mais le type de

l'intellectuel qui doit nécessairement entrer en conflit avec le mouvement prolétarien, en général avec tout mouvement populaire, dès qu'il essaiera d'agir dans son sein. C'est parce que la base du mouvement prolétarien, comme aussi de mouvement démocratique⁷⁰, est le respect de la majorité des camarades. L'intellectuel typique à la Stockmann voit dans une « majorité compacte » une chose monstrueuse qui doit être jetée à terre.

... Le modèle idéal de l'intellectuel qui s'est entièrement pénétré de l'esprit prolétarien, qui, tout en étant un brillant écrivain, a perdu les traits spécifiques propres à la gent intellectuelle, qui sans murmurer marchait dans le rang, travaillait à chaque poste à lui confié, se consacrait entièrement à notre grande cause et méprisait les pleurnicheries débilantes (*weichliches Gewinsel*) au sujet de l'écrasement de sa personnalité, que nous entendons souvent de la part des intellectuels formés dans l'esprit d'Ibsen et de Nietzsche, quand il leur arrive de rester en minorité, le modèle idéal de cet intellectuel, comme le mouvement socialiste en a besoin, était Liebknecht. On pourrait également nommer ici Marx, qui ne s'est jamais poussé en avant et se soumettait de façon exemplaire à la discipline du Parti au sein de l'Internationale, où il était plus d'une fois resté minorité⁷¹. »

Des pleurnicheries débilantes d'intellectuel demeuré en minorité, et rien de plus, voilà ce que furent l'abandon par Martov et ses collègues de leur poste à la suite d'une seule non-confirmation de l'ancien cercle, les plaintes contre l'état de siège et les lois d'exception « visant certains groupes » qui n'étaient pas chers à Martov lors de la dissolution du *lounjny Rabotchi* et du *Rabotchéïé Diélo*, mais le sont devenus lors de la dissolution de *son* collège.

Des pleurnicheries débilantes d'intellectuels restés en minorité, - voilà ce que furent toutes ces interminables plaintes, reproches, allusions, doléances, commérages et insinuations à propos de la « majorité compacte », qui ont coulé tel un fleuve à notre congrès du Parti⁷² (et encore plus après le congrès), sous les auspices de Martov.

La minorité se plaignait amèrement de ce que la majorité compacte tenait des réunions privées : il fallait bien, en effet, que la minorité ait de quoi couvrir le fait désagréable pour elle que les délégués qu'elle invitait à ses réunions privées se refusaient à y aller et que ceux qui l'auraient fait volontiers (les Egorov, les Makhov, les Brucker) ne pouvaient être invités par la minorité après toute la lutte soutenue entre les uns et les autres au congrès.

Ils se plaignirent amèrement de la « fausse accusation d'opportunisme » : il fallait bien, en effet, avoir de quoi couvrir le fait désagréable que *précisément les opportunistes*, qui suivaient beaucoup plus souvent les anti-iskristes, et en partie les anti-iskristes eux-mêmes, formaient la majorité compacte, se cramponnant des deux mains à l'esprit de cercle dans les institutions, à l'opportunisme dans les raisonnements, au philistinisme dans le travail du Parti, à l'instabilité et à la veulerie intellectuelle.

Nous montrerons au paragraphe suivant en quoi consiste l'explication du *fait politique* éminemment intéressant qu'à la fin du congrès s'est formée une « majorité compacte », et pourquoi la minorité, malgré toutes les sollicitations, *tourne* avec le plus grand soin la question des *causes* et de *l'histoire* de sa formation. Mais finissons d'abord l'analyse des débats au congrès.

70 Ce qui caractérise éminemment la confusion qu'ont apportée dans toutes les questions d'organisation nos partisans de Martov, c'est que, tout en opérant un tournant vers Akimov et un démocratisme *incongru, ils fulminent* en même temps *contre l'élection démocratique de la rédaction*, l'élection au congrès, arrêtée d'avance par tout le monde ! Et c'est là, peut-être, votre *principe*, messieurs ?

71 K. Kautsky: « Franz Mehring », *Neue Zeit*, XXII, I, S. 1011903 n° 4. (N.R.)

72 Voir pp. 337, 338, 340, 352 et autres des procès-verbaux du congrès.

Lors des élections au Comité Central, le camarade Martov déposa une résolution extrêmement caractéristique (p. 336) dont les trois traits principaux sont ce qu'il m'arrivait de qualifier de « mat en trois coups ». Voici ces traits :

- 1° on vote les *listes* des candidats au Comité Central, et non les candidatures isolées ;
- 2° après lecture des listes on laisse passer deux séances (pour les débats, assurément) ;
- 3° en l'absence d'une majorité absolue, le deuxième scrutin est reconnu définitif. Cette résolution est une stratégie ingénieusement conçue (il faut rendre cette justice même à l'adversaire !), sur laquelle le camarade Egorov n'est pas d'accord (p. 337), mais qui aurait à *coup sûr* garanti la victoire complète à Martov, *si les sept bundistes et membres du « Rabotchéié Diélo » n'avaient pas quitté le congrès*. La stratégie s'explique justement par le fait que la minorité iskriste *n'avait ni ne pouvait avoir* un « accord direct » (lequel existait dans la majorité iskriste), non seulement le Bund et Brucker, *mais pas davantage avec les camarades Egorov et Makhov*.

Rappelez-vous que le camarade Martov s'est lamenté au congrès de la Ligue, en prétendant que la « fausse accusation d'opportunisme » impliquait son accord direct avec le Bund. Je le répète, c'est la peur qui a fait croire cela à Martov, et *justement le désaccord du camarade Egorov touchant la mise aux voix des listes* (le camarade Egorov « n'avait pas encore perdu ses principes », les principes sans doute qui l'ont fait s'associer à Goldblatt dans l'appréciation de la portée absolue des garanties démocratiques) montre *nettement* l'importance énorme qui s'attache au fait que, *même avec Egorov il ne pouvait être question d'un « accord direct »*. Mais la *coalition* pouvait se faire et s'est faite avec Egorov comme avec Brucker, en ce sens qu'un soutien *était assuré* aux martoviens toutes les fois qu'ils entraient en sérieux conflit avec nous, et que Akimov et ses amis avaient à opter pour le *moindre mal*. Il ne faisait ni ne fait l'ombre d'un doute qu'à titre de *moindre mal*, afin de *nuire le plus aux objectifs iskristes* (voir le discours Akimov sur le § 1 et ses « espoirs » mis en Martov), *les camarades Akimov et Liber auraient nécessairement opté pour les six à l'organe central et la liste de Martov au Comité Central*. Le vote des listes, l'omission de deux séances et le nouveau vote visaient à obtenir ce résultat avec une régularité quasi mécanique sans aucun accord direct.

Mais comme notre majorité compacte restait une majorité compacte, la voie détournée que proposait le camarade Martov n'était qu'une manœuvre dilatoire, et nous ne pouvions que la repousser. La minorité dans sa déclaration (p. 341), a épanché par écrit ses doléances à ce sujet, *en refusant à l'exemple de Martynov et d'Akimov, de participer au vote* et aux élections au Comité Central « par suite des conditions dans lesquelles ils s'effectuaient ». Après le congrès, ces doléances contre les conditions anormales des élections (voir *l'État de siège*, p. 31) se sont épanchées à droite et à gauche en présence de centaines de commères, du Parti. Mais en quoi consistait cette *anomalie* ? Dans le scrutin secret qui avait été prévu par le règlement du congrès (§ 6, p. 11 des procès-verbaux) et dans lequel il eût été ridicule de voir une « hypocrisie », ou une « injustice » ? Dans la formation d'une majorité compacte, cette « chose monstrueuse » pour la veulerie de la gent intellectuelle ? Ou dans le désir *anormal* de ces honorables intellectuels de *violier la parole* qu'ils avaient donnée, avant le congrès, de reconnaître la validité de toutes ses élections (p. 380, § 18 des statuts du congrès) ?

Le camarade Popov, prenant la parole au congrès le jour des élections, a fait une allusion *délicate* à ce désir, en posant la question de front : « Le Bureau est-il sûr que la décision du congrès est valable et légitime, si la moitié des participants ont refusé de voter⁷³ ? » Le Bureau a naturellement répondu qu'il en était sûr, en rappelant l'incident avec les camarades Akimov et Martynov. Le camarade Martov s'est joint au Bureau et a déclaré nettement que le camarade Popov se trompait, que « *les décisions du congrès étaient légitimes* » (p. 343). Que le lecteur juge lui-même de cet esprit de continuité politique, sans doute normale, au plus haut degré, qui se manifeste quand on compare *cette déclaration devant le Parti* à la conduite après le congrès et à la phrase de *l'État de siège* sur «

73 p. 342. Il s'agit de l'élection d'un cinquième membre au Conseil. 24 bulletins (44 voix au total) ont été présentés, dont deux blancs.

l'insurrection *déclenchée déjà, au congrès par une moitié du Parti* » (p. 20). Les espoirs que le camarade Akimov fondait sur le camarade Martov ont dépassé les bonnes intentions éphémères du camarade Martov lui-même.

« *Tu as vaincu* », camarade Akimov !

Pour montrer à quel point la fameuse phrase relative à l' « état de siège » était un « mot terrible », phrase à laquelle on prête aujourd'hui un sens pour toujours tragi-comique, on peut citer certains petits traits, insignifiants d'apparence, mais très importants quant au fond, qui ont marqué la *fin* du congrès, cette fin qui eut lieu *après* les élections. Le camarade Martov est obsédé maintenant par cet « état de siège » tragi-comique, se persuadant sérieusement lui-même et en persuadant les lecteurs que l'épouvantail qu'il a imaginé signifiait une sorte de persécution anormale, une campagne d'excitations, de brimades exercées sur la « minorité » par la « majorité ». Nous allons montrer tout à l'heure comment les choses se sont passées *après* le congrès. Mais considérons même la fin du congrès, et vous verrez *qu'après les élections*, la « majorité compacte », loin de se livrer à des persécutions contre les martoviens, si malheureux, si brimés, si maltraités et conduits au supplice, leur *offre elle-même* au contraire (par la bouche de Liadov) *deux sièges sur trois* dans la commission des procès-verbaux (p. 354). Prenez les résolutions concernant les problèmes tactiques et autres (p. 355 et suivantes), et vous verrez que c'est simplement une discussion réfléchie sur le fond où les signatures des camarades ayant déposé des résolutions montrent souvent, mêlés les uns aux autres, des représentants de la monstrueuse « majorité » compacte et des partisans de la « minorité » « humiliée et offensée » (pp. 355, 357, 363, 365, 367 des procès-verbaux). Cela ressemble-t-il vraiment à un « évincement » ou toute autre « brimade » ?

La seule discussion intéressante, mais malheureusement trop courte sur le fond, s'engagea à propos de la résolution de Starover sur les libéraux. À en juger par les signatures (pp. 357 et 358), celle-ci fut adoptée par le congrès parce que trois partisans de la « majorité » (Braun, Orlov et Ossipov) avaient voté *à la fois pour elle* et pour la résolution de Plékhanov, sans voir de contradiction irréductible entre les deux. De prime abord, il n'y a pas de contradiction irréductible entre elles, puisque celle de Plékhanov établit un principe général, exprime une attitude précise au point de vue des principes et de la tactique envers *le libéralisme bourgeois en Russie* et que celle de Starover essaie de formuler les *conditions concrètes dans lesquelles sont admissibles des « accords temporaires »* avec les « tendances libérales ou démocratiques libérales ». Le contenu des deux résolutions est différent. Mais celle de Starover manque justement de *précision politique* ; elle est donc étriquée et superficielle. Elle *ne définit pas le contenu de classe du libéralisme russe* ; elle n'indique pas les tendances politiques *déterminées* qui le reflètent ; elle n'éclaire pas le prolétariat sur les objectifs *fondamentaux* de sa propagande et de son agitation à l'égard de ces tendances déterminées ; elle confond (en raison de son défaut de précision) des choses aussi différentes que le mouvement universitaire et *l'Osvoboždénie* ; elle se montre trop étroite et casuistique en prescrivant *trois conditions concrètes dans lesquelles sont admissibles les « accords temporaires »*. Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, le manque de précision politique conduit à la casuistique. L'absence de principe général et le désir de dénombrer les « conditions » aboutissent à une énumération étriquée et, rigoureusement parlant, *fausse* de ces conditions. En effet, examinez ces trois conditions de Starover :

1° « les tendances libérales ou démocratiques libérales » doivent « affirmer nettement et sans équivoque que, dans leur lutte contre le gouvernement autocratique, elles se placent résolument du côté de la social-démocratie russe ». Quelle différence y a-t-il entre les tendances libérales et démocratiques libérales ? La résolution ne fournit pas de données pour répondre à cette question. N'est-ce pas en ceci que les tendances libérales marquent la position des couches politiquement les moins progressistes de la bourgeoisie alors que les tendances démocratiques libérales marquent la position des couches les plus progressistes de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie ? S'il en est ainsi, comment le camarade Starover peut-il admettre que les couches bourgeoises les moins progressistes (mais progressistes tout de même, sinon on ne pourrait pas parler de libéralisme) « se

placeront résolument du côté de la social-démocratie » ?? Cela est absurde, et si même les représentants de cette tendance « l'affirmaient *nettement et sans équivoque* » (hypothèse tout à fait impossible), nous, Parti du prolétariat, *nous aurions le devoir de ne pas ajouter foi* à leurs déclarations. Être libéral et se placer résolument du côté de la social-démocratie, voilà deux choses qui s'excluent.

Poursuivons. Admettons le cas suivant : les « tendances libérales ou démocratiques libérales » déclareront nettement et sans équivoque que, dans leur lutte contre l'autocratie, elles se placeront résolument du côté des *socialistes-révolutionnaires*. Hypothèse bien moins invraisemblable (étant donné la nature démocratique bourgeoise de la tendance socialiste-révolutionnaire) que celle du camarade Starover. La résolution de ce dernier, vu son caractère imprécis et casuistique, implique que, *dans ce cas, des accords temporaires* avec des libéraux de ce genre sont *inadmissibles*. Pourtant, cette conclusion nécessaire qui se dégage de la résolution du camarade Starover conduit à une thèse *nettement fausse*. Les accords temporaires sont admissibles aussi avec les socialistes-révolutionnaires (voyez à ce sujet la résolution du congrès), et, *par conséquent*, avec les libéraux qui se rangeraient du côté des socialistes-révolutionnaires.

Deuxième condition : si ces tendances « n'inscrivent pas dans leurs programmes des revendications contraires aux intérêts de la classe ouvrière et de la démocratie en général, ou obscurcissant leur conscience ». Là encore même erreur : il n'a jamais existé et il ne peut exister de tendances démocratiques libérales qui n'inscrivent pas dans leurs programmes des revendications contraires aux intérêts de la classe ouvrière et obscurcissant la conscience du prolétariat. Même une des fractions les plus démocratiques de notre tendance démocratique libérale, celle des socialistes-révolutionnaires, formule dans son programme, confus comme tous les programmes libéraux, des revendications contraires aux intérêts de la classe ouvrière et obscurcissant sa conscience. De là, la *nécessité* de « démasquer l'étroitesse et l'insuffisance du mouvement d'émancipation de la bourgeoisie », mais non point l'inadmissibilité des accords temporaires.

Enfin, la troisième « condition » du camarade Starover (exigeant que les libéraux démocrates fassent du suffrage universel, égal, direct et au scrutin secret le mot d'ordre de leur lutte) est *fausse*, elle aussi, dans la formulation générale qui en est donnée : il ne serait *pas raisonnable* de déclarer que les accords temporaires et particuliers sont, en tout état de cause, inadmissibles avec des tendances démocratiques libérales qui prendraient comme devise une constitution censitaire, une constitution « étriquée » en général. Au fond, c'est là que l'on pourrait ranger la « tendance » de ces messieurs de *l'Osvobojdénéi* ; mais se lier les mains, en interdisant d'avance les « accords temporaires » fût-ce avec les libéraux les plus timorés, ce serait faire preuve d'une myopie politique incompatible avec les principes du marxisme.

Bilan : la résolution du camarade Starover, signée également par les camarades Martov et Axelrod, est *erronée* ; et le troisième congrès fera bien de l'annuler. Son défaut, c'est *l'imprécision politique* de la position théorique et tactique, c'est l'esprit casuistique des « conditions » pratiques qu'elle impose. Elle *confond deux questions* :

1. le devoir que nous avons de démasquer et de *combattre* les traits « antirévolutionnaires et anti prolétariens » de *toute* tendance démocratique libérale,

2. les *conditions* dans lesquelles des accords temporaires et particuliers sont possibles avec n'importe laquelle de ces tendances. Cette résolution n'offre pas ce qu'il faut (l'analyse du contenu de classe du libéralisme) ; elle offre ce qu'il ne faut pas (la liste des « conditions »). D'une façon générale, il est absurde de vouloir, à un congrès du Parti, élaborer les « conditions » concrètes d'accords temporaires, en l'absence d'un partenaire déterminé, qui doit être le sujet de ces accords éventuels. Et si même ce « sujet » était là, il serait cent fois plus rationnel de laisser le soin de préciser les « conditions » d'un accord temporaire aux organismes centraux du Parti, ainsi d'ailleurs que le congrès l'a fait pour la « tendance » de messieurs les socialistes-révolutionnaires (voyez les modifications apportées par Plékhanov à la fin de la résolution d'Axelrod, pages 362 et 15 des procès-verbaux).

Quant aux objections présentées par la « minorité » contre la résolution de Plékhanov, voici l'unique argument invoqué par Martov : la résolution de Plékhanov « se termine par une conclusion pitoyable : il faut démasquer un littérateur. N'est-ce pas « s'armer d'une massue pour abattre une mouche » ? » (p. 358). Cet argument, où l'absence de pensée est dissimulée sous un mot cinglant - « conclusion pitoyable », - nous fournit un nouvel échantillon de phraséologie prétentieuse. D'abord, la résolution de Plékhanov parle de « démasquer devant le prolétariat l'étroitesse et l'insuffisance du mouvement d'émancipation de la bourgeoisie, partout où cette étroitesse et cette insuffisance pourraient se manifester ». Aussi est-ce pure fadaise que d'affirmer, comme le fait le camarade Martov (au congrès de la Ligue, page 88 des procès-verbaux), que « toute l'attention doit être portée contre un seul libéral, contre Strouvé ». En second lieu, comparer monsieur Strouvé à une « mouche », quand il s'agit de la possibilité d'accords temporaires avec les libéraux russes, c'est sacrifier à un mot mordant l'évidence politique la plus élémentaire. Non, monsieur Strouvé n'est pas une mouche, c'est une grandeur politique et s'il l'est, ce n'est pas que, personnellement, il soit une très grande figure. Sa qualité de grandeur politique, il la tient de sa position de seul représentant du libéralisme russe, libéralisme tant soit peu apte au travail et organisé dans un monde illégal. Aussi bien, parler des libéraux russes et de l'attitude de notre Parti à leur égard, sans songer à monsieur Strouvé et à *l'Osvobodjénie*, c'est parler pour ne rien dire. Ou peut-être le camarade Martov essaiera-t-il de nous indiquer, *ne fût-ce qu'une seule* « tendance libérale ou démocratique libérale » en Russie, qui puisse à l'heure actuelle, même de loin, se comparer à la tendance de *l'Osvobodjénie* ? Il serait curieux de voir comment le camarade Martov s'y prendrait⁷⁴ !

« Le nom de Strouvé ne dit rien aux ouvriers », a déclaré le camarade Kostrov à l'appui du camarade Martov. Cet argument, n'en déplaît pas aux camarades Kostrov et Martov, est dans l'esprit d'Akimov. C'est quelque chose comme le prolétariat au génitif.

Quels sont les ouvriers auxquels « le nom de Strouvé ne dit rien » (pas plus que celui de *l'Osvobodjénie* mentionné dans la résolution de Plékhanov à côté du nom de Strouvé) ? Ce sont les ouvriers qui connaissent fort peu ou ne connaissent pas du tout les « tendances libérales ou libérales démocratiques » en Russie. On se demande quel doit être l'attitude de notre congrès vis-à-vis de ces ouvriers ? Doit-il charger les membres du Parti de faire connaître à ces ouvriers l'unique tendance libérale bien définie existant en Russie, ou bien *passer sous silence* un nom peu connu de ces ouvriers justement à cause de l'insuffisance de leurs connaissances politiques ? Si le camarade Kostrov, après avoir fait le premier pas à la suite du camarade Akimov, ne veut pas faire le second pas, il tranchera à coup sûr cette question dans le premier sens. Et l'ayant tranchée dans le premier sens, il verra combien son argument était sans consistance. *Ce qui est certain*, c'est que les mots : Strouvé et *Osvobodjénie*, dans la résolution de Plékhanov, *peuvent éclairer* les ouvriers infiniment plus que les mots : « tendance libérale ou démocratique libérale » dans la résolution de Starover.

À l'heure actuelle, l'ouvrier russe ne peut faire pratiquement connaissance avec les tendances politiques quelque peu franches de notre libéralisme autrement que par *l'Osvobodjénie*. Les publications libérales légales ne valent rien ici, parce que trop nébuleuses. Et c'est contre les gens de

74 Au congrès de la Ligue, le camarade Martov a produit encore cet argument contre la résolution du camarade Plékhanov : « La principale objection contre cette résolution, son principal défaut, est qu'elle méconnaît entièrement le fait que notre devoir est de ne pas dérober, dans la lutte contre l'autocratie, à une alliance avec les éléments démocratiques libéraux. Le camarade Lénine aurait appelé une telle tendance une tendance à la Martynov. Dans la nouvelle *Iskra* cette tendance se manifeste déjà » (p. 88).

Ce passage est une collection de « perles » d'une rare richesse. 1. Les propos sur l'alliance avec les libéraux constituent une extrême confusion. Personne n'a même parlé d'alliance, camarade Martov, seulement d'accords provisoires ou privés. C'est une grande différence. 2. Si Plékhanov dans la résolution méconnaît l'« alliance » incroyable et ne parle, en général, que de « soutien », ce n'est point là un défaut, mais une qualité de sa résolution. 3. Le camarade Martov ne se donnerait-il pas la peine de nous expliquer par quoi se caractérisent, en général, les « tendances à la Martynov » ? Ne nous dirait-il pas le rapport de ces tendances à l'égard de l'opportunisme ? N'étudierait-il pas le rapport tendances avec le § 1 des statuts ? 4. Positivement, je brûle d'impatience d'apprendre du camarade Martov comment se sont manifestées les « tendances à la Martynov » dans la « nouvelle » *Iskra*. Je vous en prie, camarade Martov, débarrassez-moi au plus vite des tourments de l'attente !

I'Osvobodjénié que nous devons diriger avec le plus de zèle possible (et devant les masses ouvrières aussi nombreuses que possible) l'arme de notre critique, afin qu'au moment de la révolution de demain le prolétariat russe puisse, par la véritable critique des armes, paralyser les tentatives inévitables de ces messieurs de rétrécir le caractère démocratique de la révolution.

À part la « perplexité », dont j'ai parlé plus haut, du camarade Egorov à propos de « l'appui » prêté par nous au mouvement d'opposition et révolutionnaire, les débats sur les résolutions n'ont pas fourni de documentation intéressante, et d'ailleurs il n'y a presque pas eu de débats.

Le congrès a clôturé ses travaux par un bref rappel du président sur le caractère impératif des décisions du congrès pour tous les membres du Parti.

14. Tableau d'ensemble de la lutte au congrès. L'aile révolutionnaire et l'aile opportuniste du Parti

Maintenant que nous avons terminé l'analyse des débats et des votes, il nous faut dresser le bilan afin de pouvoir, en nous basant sur tous les documents du congrès, répondre à la question suivante : quels éléments, groupes et nuances ont fini par former la majorité et la minorité que nous avons vues, lors des votes, et qui devaient constituer pour un temps, la division fondamentale de notre Parti ? Il est nécessaire de faire le bilan de la riche documentation ayant trait aux nuances de principe, en matière de théorie et de tactique, que nous offrent les procès-verbaux du congrès. Sans un « relevé » général, sans un tableau d'ensemble de tout le congrès et des principaux groupements, lors des votes, cette documentation reste trop morcelée, éparse, de sorte qu'à première vue tels ou tels groupements paraissent accidentels, surtout pour quiconque ne se donne pas la peine *d'étudier*, en toute indépendance et par le détail, les procès-verbaux du congrès (en est-il beaucoup parmi les lecteurs qui se soient donné cette peine ?).

Dans les comptes rendus du Parlement anglais, on retrouve souvent le mot caractéristique de *division*. La Chambre s'est « divisée » en une certaine majorité et minorité, dit-on, au sujet d'un vote. La « division » de notre Chambre social-démocrate lors de la discussion des diverses questions au congrès nous fournit sur la lutte au sein du Parti, sur ses nuances d'opinion et ses groupes, un tableau incomparable d'une plénitude et *d'une précision uniques en leur genre*. Pour rendre ce tableau plus net, pour obtenir un vrai *tableau*, et non un amas de faits et d'incidents décousus, épars et isolés, pour mettre fin aux interminables et stupides discussions sur certains votes (qui a voté pour l'un ? qui a soutenu l'autre ?), j'ai essayé de représenter, sous forme de *diagramme*, les principaux types de « divisions » à notre congrès. Ce procédé à coup sûr paraîtra étrange à bien de gens, mais je doute fort que l'on puisse trouver une autre méthode permettant vraiment de systématiser et de résumer d'une manière aussi complète et aussi précise. Quand il y a eu vote nominal, on peut déterminer avec une précision absolue si tel ou tel délégué a voté pour ou contre une proposition ; pour certains votes importants qui ne sont pas nominaux, on peut, en se basant sur les procès-verbaux, élucider la question avec un haut degré de probabilité, sans trop s'éloigner de la vérité. Et si l'on prend en considération tous les votes nominaux, de même que tous les votes non nominaux sur des questions de quelque importance (on tenant compte, par exemple, de l'ampleur et de la passion des débats), on aura un tableau de la lutte intérieure de notre Parti, une image aussi objective que possible, étant donné la documentation dont nous disposons. De plus, au lieu de donner une image photographique, c'est-à-dire celle de chaque vote pris séparément, nous tâcherons de faire un tableau, c'est-à-dire que nous indiquerons les principaux *types* de votes, en laissant de côté les exceptions et variations relativement peu importantes, qui ne feraient qu'embrouiller les choses. En tout cas, chacun pourra, en se basant sur les procès-verbaux, vérifier le moindre détail de notre tableau, le compléter par le vote que l'on voudra, en un mot le critiquer non seulement par des arguments, des doutes ou invocations d'exemples isolés, mais en traçant un *tableau différent* avec la même documentation à l'appui.

En portant sur le diagramme tous les délégués qui ont pris part au vote, nous indiquerons avec différentes hachures les quatre groupes fondamentaux que nous avons suivis en détail tout le long des débats au congrès, à savoir :

1° les iskristes de la majorité ;

2° les iskristes de la minorité ;

3° le « centre » et

4° les anti-iskristes. Nous avons constaté *dans une foule d'exemples* ; et s'il en est à qui les *noms* de ces groupes déplaisent, parce que rappelant trop aux amateurs de zigzags l'organisation de l'*Iskra* et l'orientation de l'*Iskra*, nous leur dirons que le nom importe peu. Maintenant que nous avons repéré les nuances à travers *tous* les débats du congrès, il est aisé de substituer aux appellations de parti, déjà établies et devenues familières (appellations qui blessent l'oreille de certains), la caractéristique

de ce qui fait l'essence des nuances entre les groupes. Une telle substitution nous donnerait pour ces mêmes quatre groupes les appellations suivantes :

1° les social-démocrates révolutionnaires conséquents ;

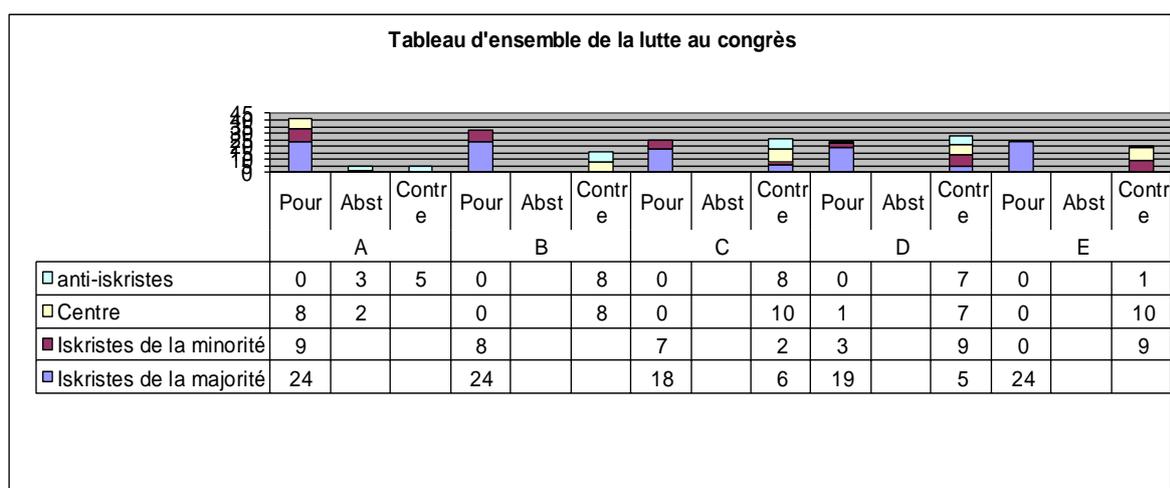
2° les petits opportunistes,

3° les opportunistes moyens et

4° les grands opportunistes (grands à l'échelle russe). Espérons que ces appellations choqueront moins ceux qui depuis quelque temps ont commencé à se persuader et à persuader les autres que « iskriste » est une appellation qui n'embrasse que le « cercle », et non l'orientation.

Passons à la description détaillée des types de votes figurant dans ce diagramme (voir le diagramme : « Tableau d'ensemble de la lutte au congrès »).

Le premier type de votes (A) englobe les cas où le « centre » a marché avec les iskristes contre les anti-iskristes ou une partie d'entre eux. Il comprend le vote sur le programme dans son ensemble (seul Akimov s'est abstenu, les autres étaient pour), le vote sur la résolution de principe condamnant la fédération (tous, à l'exception de cinq bundistes, ont voté pour), le vote sur le paragraphe 2 des statuts du Bund (cinq bundistes contre nous, cinq abstentions : Martynov, Akimov, Brucker et Makhov, ce dernier avec deux voix; les autres avec nous); c'est ce vote qui figure dans le diagramme A. Ensuite, les trois votes sur la proposition confirmant l'Iskra organe central du Parti étaient aussi du même type ; la rédaction (cinq voix) s'est abstenue ; lors des trois votes, deux furent contre (Akimov et Brucker); en outre, lors du vote des motifs de confirmation de l'Iskra, cinq bundistes et Martynov s'abstinrent⁷⁵.



Le type de vote envisagé répond à une question d'importance, du plus vif intérêt : quand le « centre » du congrès a-t-il suivi les iskristes ? Ou bien lorsque, à peu d'exceptions près, les anti-iskristes eux aussi étaient avec nous (adoption du programme, confirmation de l'Iskra indépendamment des motifs), ou bien lorsqu'il s'agissait de déclarations qui n'obligeaient pas encore directement à une attitude politique précise (reconnaître le travail d'organisation de l'Iskra n'oblige pas encore à appliquer en fait, aux groupes particuliers, sa politique en matière d'organisation; rejeter le principe d'une fédération n'empêche pas de s'abstenir quand est posée la question d'un projet concret de fédération, comme nous l'avons vu par l'exemple du camarade Makhov). Nous avons déjà vu plus haut, à propos de la signification des groupements au congrès en général,

75 Pourquoi précisément a-t-on choisi pour le diagramme le vote sur le § 2 des statuts du Bund ? Parce que le vote sanctionnant l'Iskra est moins complet, et que les votes sur le programme et la fédération touchent à des décisions politiques définies d'une façon moins concrète. D'une façon générale, choisir l'un ou l'autre parmi les votes de même type ne changera rien aux traits essentiels du tableau, comme chacun peut s'en rendre compte aisément, en faisant les changements appropriés.

combien cette question est mal présentée dans l'exposé officiel de l'officielle *Iskra* qui (par la bouche de Martov) *estompe, escamote* la différence entre les iskristes et le « centre », entre les social-démocrates révolutionnaires conséquents et les opportunistes en invoquant *des cas où les anti-iskristes eux-mêmes ont marché avec nous* ! Même les opportunistes allemands et français les plus « à droite » dans les partis social-démocrates ne votent pas contre quand il s'agit de questions comme *l'adoption du programme dans son ensemble*.

Le deuxième type de vote (B) comprend les cas où les iskristes, conséquents ou non, ont fait bloc contre tous les anti-iskristes et tout le « centre ». C'étaient principalement les cas où il s'agissait d'appliquer les plans concrets et définis de la politique de l'*Iskra* de reconnaître l'*Iskra en fait, et pas seulement en paroles*. Ici se rapportent *l'incident du Comité d'organisation*⁷⁶, la mise en première place de la question relative à la situation du Bund dans la Parti, la dissolution du groupe *loujny Rabotchi*, deux votes sur le programme agricole et enfin, sixièmement, le vote *contre* l'Union des social-démocrates russes à l'étranger (*Rabotchéïé Diélo*), c'est-à-dire la reconnaissance de la Ligue comme seule organisation du Parti à l'étranger. Le vieux système des cercles, celui d'avant la formation du Parti, les intérêts des organisations ou petits groupes opportunistes, la compréhension étroite du marxisme, affrontaient ici la politique conséquente et strictement conforme aux principes de la social-démocratie révolutionnaire. Les iskristes de la minorité nous ont encore suivis en mainte occasion dans nombre de votes extrêmement importants (du point de vue du Comité d'organisation, du *loujny Rabotchi*, du *Rabotchéïé Diélo*) ... jusqu'au moment où *leur propre* esprit de cercle, leur propre inconséquence furent mis en jeu. Les « divisions » du type envisagé montrent clairement que dans nombre de questions concernant l'application de nos principes le *centre a marché avec les anti-iskristes*, était beaucoup plus près d'eux que de nous ; que *pratiquement* il penchait beaucoup plus pour l'aile *opportuniste* que pour l'aile *révolutionnaire* de la social-démocratie. Les « iskristes » de nom, rougissant *d'être* iskristes, ont montré leur vraie nature ; et la lutte inévitable fit naître une assez grande irritation, qui cachait aux yeux des éléments les moins réfléchis et les plus impressionnables la signification des nuances de principe que cette lutte révélait. Mais maintenant que le feu de la lutte s'est un peu calmé et que les procès-verbaux sont restés comme la quintessence objective d'une série de luttes ardentes, maintenant seuls des gens qui ne veulent pas voir, ne s'aperçoivent

Pas que l'alliance des Makhov et des Egorov avec les Akimov pas que et les Liber n'était pas un effet du hasard, et ne pouvait l'être. Il ne reste à Martov et à Axelrod qu'à éluder une analyse ample et précise des procès-verbaux, ou bien à essayer de *remanier* rétrospectivement leur ligne de conduite au congrès, au moyen de toute sorte d'expressions de *regret*. Comme si l'on pouvait, par le regret, éviter la différence de points de vue et la différence de politique ! Comme si l'alliance actuelle de Martov et Axelrod avec Akimov, Brucker et Martynov pouvait contraindre notre Parti, reconstitué au II^e Congrès, à oublier la lutte que les iskristes ont soutenue contre les anti-iskristes pendant presque toute la durée du congrès !

Ce qui caractérise le troisième type de votes au congrès, représenté par les trois dernières parties du diagramme (C, D et E), c'est qu'une *faible partie des iskristes se détache et passe du côté des anti-iskristes* qui, pour cette raison, l'emportent (tant qu'ils restent au congrès). Pour montrer avec une exactitude absolue le développement de cette fameuse *coalition* de la minorité iskriste avec les anti-iskristes, dont le seul rappel provoquait chez Martov des adresses hystériques au congrès, nous

76 C'est ce vote qui figure dans le diagramme B : les iskristes avaient obtenu 32 voix, la résolution bundiste 16. Notons que parmi les votes de ce type, il *n'y a pas un seul vote* nominal. La répartition des votes par délégués ne peut être établie - avec un haut degré de probabilité - que par des données de deux genres :

1. dans les rebats, les orateurs des deux groupes d'iskristes se prononcent pour, les orateurs anti-iskristes et le centre, contre ;
2. le nombre de voix « pour » est toujours très proche de 33. Il ne faut pas oublier non plus qu'en analysant les débats au congrès, nous avons noté, outre les votes, nombreux *de nombreux cas* où le « centre » a marché avec les anti-iskristes (les opportunistes) contre nous. Signalons ici la question relative à la valeur absolue des revendications démocratiques, à l'appui en faveur des éléments d'opposition, à la restriction du centralisme, etc.

indiquons les trois types essentiels de votes *nominaux* de ce genre. C - le vote sur l'égalité des langues (nous prenons le dernier des trois votes nominaux sur cette question, comme étant le plus complet). Tous les anti-iskristes et le centre tout entier se dressent comme un seul homme contre nous, alors qu'une partie de la majorité et une partie de la minorité se séparent des iskristes. *On ne voit pas encore quels iskristes sont capables de former une coalition définitive et solide avec la « droite » opportuniste du congrès.* Puis, vient le type D - le vote le § 1 des statuts (des deux votes nous indiquons le plus précis, celui qui s'est fait sans aucune abstention). *La coalition se dessine avec plus de relief et devient plus solide*⁷⁷ : les iskristes de la minorité sont déjà tous aux côtés d'Akimov et de Liber; parmi les iskristes de la majorité il n'y en a qu'un tout petit nombre pour les suivre, ce qui compense les trois délégués du « contre » et l'anti-iskriste passés de notre côté. Un simple coup d'œil sur le diagramme suffit pour voir quels sont les éléments qui, par hasard et, momentanément, se sont rangés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et quels sont ceux qui *allaient irrésistiblement vers une solide coalition avec les Akimov.* Au dernier vote (E - élections à l'organe central, au Comité Central et au Conseil du Parti), *qui représente justement la division définitive en majorité et minorité,* on aperçoit clairement la fusion totale de la minorité iskriste avec tout le « centre » et avec les restes des anti-iskristes. À ce moment, des huit anti-iskristes, *seul* le camarade Brucker était resté au congrès (Akimov lui avait déjà expliqué sa faute et il avait pris la place qui lui revenait de droit parmi les *partisans de Martov*). Le départ des sept *opportunistes les plus « à droite »* décida du sort des élections contre Martov⁷⁸.

Et maintenant, forts des données objectives concernant les votes de *chaque type*, faisons le bilan du congrès.

On a beaucoup parlé du caractère « fortuit » de la majorité à notre congrès. C'est par ce seul argument que le camarade Martov se consolait dans son *Encore une fois en minorité*. Le diagramme montre clairement qu'en *un sens*, mais en un seul, la majorité peut être qualifiée de fortuite : dans sens précisément que le départ des sept délégués les plus opportunistes de la « droite » aurait été *fortuit*. Dans la mesure où ce retrait a été fortuit (mais pas plus) notre majorité a été fortuite elle aussi. Un simple coup d'œil sur le diagramme montrera mieux que de longues dissertations, de quel côté auraient été, *auraient dû être* ces sept délégués⁷⁹. Mais l'on se demande : jusqu'à quel point peut-on vraiment considérer le retrait de ces sept délégués comme fortuit ? Question que n'aiment pas à se poser les gens qui parlent volontiers du caractère « fortuit » de la majorité. Question désagréable. Est-ce par hasard que les représentants les plus résolus de l'aile *droite* de notre Parti se sont retirés du congrès, et non ceux de l'aile *gauche* ? Est-ce par hasard que les *opportunistes* se sont retirés, et non les *social-démocrates révolutionnaires* conséquents ? Ce retrait « fortuit » n'est-il pas en quelque rapport avec la lutte contre l'aile opportuniste, qui s'est livrée pendant tout le congrès et qui apparaît avec une telle évidence dans notre diagramme ?

Il suffit de poser ces questions, si désagréables à la minorité, pour comprendre quel fait *recouvrent* ces propos sur le caractère fortuit de la majorité. C'est ce fait certain et indiscutable que *la minorité était composée des membres de notre Parti les plus portés vers l'opportunisme.* La minorité était constituée par les éléments du Parti *les moins stables* sur le plan théorique, *les moins*

77 *Tout indique* qu'il y eut encore à propos des statuts quatre votes du même type, p. 278 - 27 pour Fomine, 21 pour nous ; p. 279 - 26 pour Martov, 24 pour nous ; p. 280 - 27 contre moi, 22 pour; au même endroit - 24 pour Martov, 23 pour nous. Ce sont les votes dont j'ai déjà parlé précédemment en ce qui concerne la cooptation aux organismes centraux. Pas de votes nominaux (il y en avait eu un seul, mais on ne l'a pas retrouvé). Les bundistes (tous ou une partie) *sauvent*, visiblement, Martov. Les fausses affirmations de Martov (à la Ligue) au sujet des votes de ce type ont été corrigées plus haut.

78 Les sept opportunistes qui se sont retirés du II^e Congrès étaient les cinq bundistes (le Bund a quitté le Parti après le rejet du principe fédératif par le II^e Congrès) et deux délégués du *Rabotchéïé Diélo*, Martynov et Akimov. Ces deux derniers ont quitté le congrès après que la Ligue iskriste ait été reconnue comme la seule organisation du Parti à l'étranger, c'est-à-dire après la dissolution de l'« Union des social-démocrates russes » du *Rabotchéïé Diélo* à l'étranger. (Note de l'auteur à l'édition de 1907. *N.R.*)

79 Nous verrons plus loin qu'*après* le congrès, le camarade Akimov aussi bien que le comité de Voronège, qui a le plus de parenté avec le camarade Akimov, ont nettement exprimé leur sympathie à « *minorité* ».

conséquents au point de vue des principes. Elle était formée précisément de *l'aile droite* du Parti. La division en majorité et minorité est la suite directe et inévitable de cette division de la social-démocratie en aile révolutionnaire et aile opportuniste, en Montagne et Gironde, division qui ne date point d'hier, qui n'est pas propre au seul Parti ouvrier russe, et qui ne disparaîtra certes pas de sitôt.

Ce fait est d'une importance capitale pour expliquer les uses et les avatars de nos divergences. Essayer de *l'esquiver* en niant ou voilant la lutte au congrès et les nuances de principe qui s'y sont manifestées, c'est se décorner un brevet de complète indigence intellectuelle et politique. Et pour *réfuter* ce fait, il faudrait, *premièrement*, montrer que le tableau général des votes et des « divisions » à notre congrès du Parti est différent de celui que je propose; il faudrait, *deuxièmement*, montrer que, dans toutes les questions sur lesquelles le congrès s'est « divisé », les social-démocrates révolutionnaires les plus conséquents, ceux qui en Russie avaient pris le nom d'iskristes⁸⁰, avaient *tort quant au fond*. Essayez donc de le démontrer, messieurs !

Le fait que la minorité était composée des éléments du Parti les plus opportunistes, les moins stables et les moins conséquents fournit, entre autres, une réponse aux nombreuses ses perplexités et objections adressées à la majorité par des gens qui connaissent mal la question ou ne l'ont pas suffisamment creusée. N'est-il pas futile, nous dit-on, de vouloir expliquer les *divergences* par une petite erreur du camarade Martov et du camarade Axelrod ? Oui, 'messieurs, l'erreur du camarade Martov n'était pas grande (je l'ai moi-même déclaré au congrès dans le leu de la lutte); mais cette petite faute *pouvait causer (et a déjà causé)* beaucoup de tort, le camarade Martov s'étant laissé gagner par des délégués qui avaient commis *toute une série d'erreurs* et qui, sur toute une série de questions, avaient montré un penchant vers l'opportunisme et une absence de fermeté quant aux principes. Que les camarades Martov et Axelrod aient manqué de fermeté, voilà un fait individuel et de peu d'importance; par contre, fait non individuel mais *concernant le Parti* et qu'on ne *saurait dire de peu d'importance*, c'est qu'une minorité très, très importante a été formée de tous les éléments les moins stables, de *tous ceux* qui ne reconnaissaient nullement l'orientation de *l'Iskra* et la combattaient ouvertement ou qui la reconnaissaient en paroles, mais en réalité suivaient bien souvent les anti-iskristes.

N'est-il pas ridicule de vouloir *expliquer* les divergences par la domination de l'esprit de cercle racorni et le philistinisme révolutionnaire dans le petit groupe de l'ancienne rédaction de *l'Iskra* ? Non, cela n'est pas ridicule, car *tous ceux qui dans notre Parti* pendant le congrès, ont lutté *en faveur de tout esprit de cercle*; tous ceux qui en général, *étaient incapables de s'élever* au-dessus du philistinisme révolutionnaire; tous ceux qui invoquaient le caractère « historique » du philistinisme et de l'esprit de clocher pour justifier et conserver ce mal, - ceux-là *ont prêté leur appui* à cette tendance *individualiste*. On pourrait encore, à la rigueur, considérer comme fortuit le fait que d'étroits intérêts de coterie l'aient emporté sur l'esprit de parti, dans le petit groupe de la rédaction de *l'Iskra*. Mais ce n'est pas par hasard que, pour défendre cet esprit de cercle, se sont dressés comme un seul homme les Akimov et les Brucker, auxquels n'était pas moins chère (sinon plus) la « continuité historique » du célèbre comité de Voronège et de la fameuse *Organisation ouvrière* de Pétersbourg⁸¹, les Egorov qui pleuraient aussi amèrement (sinon davantage) l'« assassinat » du

80 Note à l'intention du camarade Martov. Si le camarade Martov a oublié maintenant qu'iskriste veut dire *partisan d'une orientation*, et non *membre d'un cercle*, nous lui recommandons de lire dans les procès-verbaux du congrès l'explication donnée de cette question par le camarade Trotsky au camarade Akimov. Trois cercles - le groupe « Libération du Travail », la rédaction de *l'Iskra* et l'organisation de *l'Iskra* - étaient au congrès des *cercles iskristes* (par rapport au Parti). Deux d'entre eux ont été si raisonnables qu'ils se sont eux-mêmes dissous, le troisième a manqué d'esprit de parti pour en faire autant, et il a été dissous par le congrès. Le cercle iskriste le plus large, l'organisation de *l'Iskra* (qui comprenait la rédaction et le groupe « Libération du Travail ») ne comptait au congrès que 16 membres dont *onze seulement* avaient voix délibérative. Ceux *d'orientation* iskriste, mais qui n'appartenaient à aucun « cercle » iskriste, étaient au congrès, d'après mes calculs, au nombre de 27 avec 33 voix. Donc, parmi les iskristes, *moins de la moitié* appartenaient aux *cercles* iskristes.

81 Ces deux organisations étaient dominées par les « économistes », donc hostiles aux conceptions d'organisation développées par *l'Iskra* de Lénine. (N.R.)

Rabotchéïé Diélo que l'« assassinat » de l'ancienne rédaction, les Makhov, etc., etc. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, dit la sagesse populaire. Dis-moi qui est ton allié politique, qui vote pour toi, je te dirai quelle ta *physionomie politique*.

L'erreur peu grave du camarade Martov et du camarade Axelrod est restée et aurait pu rester *peu grave*, tant qu'elle servit pas de point de départ à une *alliance solide* entre eux et toute l'aile opportuniste de notre Parti, tant qu'elle ne conduisit pas, du fait de cette alliance, à des rechutes d'opportunisme, à la revanche de tous ceux que l'*Iskra* avait combattus, et qui saisissaient avec joie l'occasion de pouvoir *décharger leur colère* sur les partisans conséquents de la social-démocratie révolutionnaire. Les événements qui suivirent le congrès ont justement abouti à ce fait : nous voyons se manifester dans la nouvelle *Iskra* des rechutes d'opportunisme, la revanche des Akimov et des Brucker (cf. la feuille publiée par le comité de Voronège), la jubilation des Martynov auxquels il est enfin (enfin !) donné dans l'*Iskra* exécrée, la possibilité de lancer une ruade à l'« ennemi » exécré pour tous les griefs du passé, quels qu'ils soient. Cela nous montre d'une façon particulièrement claire à quel point était nécessaire le « rétablissement de l'ancienne rédaction de l'*Iskra* » (tiré de l'ultimatum du camarade, Starover en date du 3 novembre 1903) pour conserver la « continuité » *iskriste*...

Pris en soi, il n'y avait rien de terrible et rien de critique, ni même absolument rien d'anormal dans le fait que le congrès (et le Parti) se soit divisé en une gauche et une droite, en une aile révolutionnaire et une aile opportuniste. Au contraire, toutes ces dix dernières années de l'histoire de la social-démocratie russe (et pas seulement russe) ont conduit nécessairement, inéluctablement à cette division. Qu'une série d'erreurs très *peu graves* commises par l'aile droite, de divergences peu importantes (relativement) aient provoqué la division, cette circonstance (qui paraît choquante pour un observateur superficiel et un esprit philistin) a été *un grand pas en avant pour tout notre Parti*. Auparavant, notre désaccord portait sur de graves questions qui, parfois, pouvaient même justifier une scission; aujourd'hui, nous nous sommes mis d'accord sur tous les points graves et importants; ce qui nous sépare maintenant, ce sont simplement des *nuances* sur lesquelles on peut et l'on doit discuter, mais pour lesquelles il serait absurde et puéril de se séparer (comme l'a très justement dit le camarade Plékhanov dans un article intéressant, intitulé *Ce qu'il ne faut pas faire*; nous y reviendrons d'ailleurs). *Maintenant* que l'*attitude anarchiste* de la minorité, après le congrès, a presque conduit à une scission dans le Parti, on peut rencontrer souvent des sages qui vous disent : était-ce bien la peine de se battre au congrès pour des bagatelles comme l'incident du Comité d'organisation, la dissolution du groupe *loujny Rabotchi* ou de celui du *Rabotchéïé Diélo*, le §1 la dissolution de l'ancienne rédaction, etc. Raisonner de la sorte⁸², c'est propager en fait un point de vue de cercle dans les affaires du Parti : la lutte des *nuances* dans le Parti est *inévitabile et nécessaire* tant qu'elle ne conduit pas à l'anarchie et à la scission, tant qu'elle se poursuit *dans les limites* approuvées, d'un commun accord, par tous les camarades et membres du Parti. Et *notre lutte au congrès* contre l'aile droite du Parti, contre Akimov et Axelrod, contre Martynov et Martov, *ne sortait nullement de ces limites*. Il suffit de rappeler deux faits qui en témoignent de façon incontestable :

1° Lorsque les camarades Martynov et Akimov s'apprétaient à quitter le congrès, nous étions tous prêts à écarter par tous les moyens l'idée d'une « offense », nous avons tous voté (par 32 voix) la résolution du camarade Trotsky invitant ces camarades à tenir les explications pour satisfaisantes et à retirer leur déclaration.

82 Je ne puis m'empêcher de rappeler à ce propos un entretien que j'ai eu au congrès avec un délégué du « contre ». « Quelle lourde atmosphère règne à notre congrès ! », se plaignit-il à moi. « Cette lutte à outrance, cette propagande que font les uns contre les autres, cette polémique violente, cette absence de camaraderie !... » « Quelle excellente chose que notre congrès ! », lui répondis-je. – « Une lutte ouverte et libre. Les opinions se sont affirmées. Les nuances se sont réveillées. Les groupes se sont précisés. Les mains se sont levées. La décision prise. Une étape de franchie. En avant ! - Ça oui ! C'est tout autre chose que les interminables et écœurantes palabres de la gent intellectuelle, qui s'arrêtent non parce qu'on a résolu la question, mais simplement parce qu'on est fatigué de parler... »

Le camarade du « centre » me regardait tout étonné, en haussant épaules. Nous parlions deux langues différentes.

2° Lorsqu'on en vint à l'élection des organismes centraux, nous avons donné à la minorité (ou à l'aile opportuniste) du congrès *la minorité dans les deux centres* : Martov à l'organe central, Popov au Comité Central. Nous *ne pouvions pas agir* autrement du point de vue du Parti, puisque nous avons décidé dès avant le congrès de choisir deux groupes de trois. *Si la différence des nuances qui s'étaient manifestées au congrès n'était pas grande*, la conclusion *pratique* que nous avons tirée de la lutte de ces nuances *ne l'était pas davantage* : cette conclusion se ramenait *exclusivement* au fait que les *deux tiers* dans les deux groupes de trois devaient être réservés à *la majorité* du congrès du Parti.

Seul le *refus* de la minorité au congrès du Parti d'être minorité *dans les organismes centraux* avait amené tout d'abord les « pleurnicheries débilantes » des intellectuels battus, et puis la phrase anarchique et des actes d'anarchie.

Pour conclure, considérons encore une fois le diagramme du point de vue de la composition des centres. Il est tout à fait naturel que, outre la question des nuances, se posait aux délégués, lors des élections, celle de savoir si telle ou telle personne *répondait aux conditions requises*, la question de ses capacités de travail, etc. Maintenant, la minorité confond très volontiers ces problèmes. Or, que ces questions soient différentes, cela se conçoit et ressort de ce simple fait que le choix d'un groupe de trois *initial* à l'organe central avait été arrêté *dès avant le congrès*, alors que personne ne pouvait prévoir l'alliance de Martov et Axelrod avec Martynov et Akimov. À des questions différentes la réponse doit être obtenue par des procédés différents : en ce qui concerne les nuances, il faut chercher une réponse dans les *procès-verbaux du congrès*, dans les débats *publics* et dans le vote de paragraphes de tout genre et de tout ordre. La question de la capacité des *personnes*, tout le monde avait décidé au congrès de la résoudre par *scrutin secret*. Pourquoi *tout le congrès* a-t-il adopté *unanimement* pareille décision ? C'est là une question tellement élémentaire qu'il serait étrange que l'on s'y arrêtât. La minorité cependant commence à oublier (après sa défaite aux élections) même cet a b c. Nous avons entendu des flots de discours ardents, passionnés, exaltés jusqu'à l'oubli de soi-même, pour défendre l'ancienne rédaction, mais nous n'avons *absolument rien* entendu à propos des nuances *au congrès*, qui se rattachaient à la lutte pour le groupe de six et le groupe de trois. De tous les coins nous parviennent des rumeurs et des racontars sur l'incapacité, le manque d'habileté, les mauvaises intentions, etc., des personnes élues au Comité Central, mais nous n'entendons *absolument rien* des nuances *au congrès*, qui se sont affrontées pour la prééminence au sein du Comité Central. Il me semble qu'*en dehors du congrès* les rumeurs et les racontars sont indécents et indignes sur les qualités et les actes des personnes (car ces actes dans les 99 cas sur 100 constituent un secret d'organisation, que l'on ne révèle que devant l'instance supérieure du Parti). Mener la lutte *en dehors du congrès* au moyen de *ces racontars* reviendrait, selon moi, à œuvrer à *coups de calomnies*. La seule réponse que je puisse donner au public au sujet de ces rumeurs, ce serait de rappeler la lutte au congrès : vous dites que le Comité Central a été élu à une faible majorité. C'est juste. Mais cette faible majorité s'était formée de tous ceux qui, de la façon la plus conséquente, non en paroles mais en fait, ont lutté pour la mise en œuvre des plans de l'*Iskra*. L'autorité *morale* de cette majorité doit donc être infiniment supérieure à son autorité *formelle*, - supérieure pour tous ceux qui placent l'orientation de l'*Iskra* au-dessus de tel ou tel *cercle* de l'*Iskra*. Qui serait capable de juger avec plus de compétence, de la capacité de telles ou telles personnes pour faire la politique de l'*Iskra* ? Ceux qui ont pratiqué cette politique au congrès, ou ceux qui, en maintes occasions, ont combattu cette politique et défendu tout ce qui est caduc, tout fatras, tout esprit de cercle ?

15. Après le congrès. Deux procédés de lutte.

L'analyse des débats et des votes au congrès, que nous venons d'achever, explique à proprement parler *in nuce* (en germe) tout ce qui s'est passé après le congrès, et nous pouvons être brefs en marquant les étapes ultérieures de la crise au sein de notre Parti.

Le refus par Martov et Popov des charges auxquelles ils avaient été élus a créé du coup une atmosphère de *chicane* dans la lutte des nuances politiques au sein du Parti. Le camarade Glébov, estimant incroyable que des rédacteurs non élus aient sérieusement décidé de *faire volte-face* vers Akimov et Martynov, et expliquant la chose avant tout par l'exaspération, nous proposa, à Plékhanov et à moi, dès le lendemain du congrès, d'en finir à l'amiable, de « coopter » tous les quatre sous réserve d'assurer la représentation de la rédaction au Conseil (c'est-à-dire qu'un représentant sur deux appartînt nécessairement à la majorité du *Parti*). Cette condition nous parut rationnelle, à Plékhanov et à moi, car son acceptation revenait à *un aveu tacite de l'erreur commise au congrès*, signifiait le désir de paix, et non de guerre, le désir d'être plus près de Plekhanov et de moi, que d'Akimov et Martynov, d'Egorov et Makhov. La concession en matière de « cooptation » revêtait ainsi un caractère *personnel*, et il ne valait pas la peine de renoncer à cette concession qui devait calmer l'exaspération et rétablir la paix. Aussi Plékhanov et moi nous avons donné notre consentement. La majorité de la rédaction repoussa cette condition. *Glébov partit*. Nous attendîmes les conséquences : Martov se maintiendrait-il sur le terrain loyal où il s'était placé (*contre* le représentant du centre, le camarade Popov) au congrès, ou bien les éléments instables et enclins à la scission qu'il a suivis prendraient-ils le dessus ?

Nous étions placés devant un dilemme : le camarade Martov désirerait-il considérer sa « coalition » au congrès comme un fait politique isolé (de même que la coalition de Bebel avec Vollmar en 1895 - *si licet parva componere magnis*⁸³, ou bien désirerait-il la consacrer et emploierait-il ses efforts pour prouver notre erreur à *Plékhanov et à moi* au congrès, et deviendrait-il un vrai chef de l'aile opportuniste de notre Parti ? En d'autres termes, ce dilemme se formulait ainsi : chicane ou lutte politique au sein du Parti ? De nous trois, qui étions au lendemain du congrès les seuls membres présents des organismes centraux, Glébov inclinait plutôt à la première solution et s'employa le plus à réconcilier les enfants brouillés. Le camarade Plekhanov penchait plutôt pour la deuxième solution ; il se montrait pour ainsi dire inabordable. Pour ma part, je représentais cette fois le « centre » ou le « marais », et j'essayai d'user de persuasion. Tenter à l'heure actuelle de reproduire les termes dont je me suis servi dans cet effort de persuasion, serait une entreprise désespérée, et je ne suivrai pas le mauvais exemple du camarade Martov et du camarade Plékhanov. Cependant, je tiens à reproduire ici certains passages d'une lettre que j'ai adressée à l'un des iskristes de la « minorité ».

... « L'abandon de la rédaction par Martov, son refus ainsi que celui d'autres publicistes du parti de collaborer, le refus de plusieurs personnes de travailler pour le Comité Central, la propagande de l'idée de boycottage ou de résistance passive, tout cela conduira inévitablement, même à l'encontre de Martov et de ses amis, à la scission du Parti. Même si Martov se maintient sur le terrain de la loyauté (sur lequel il s'est délibérément placé au congrès), les autres ne s'y maintiendront pas, et l'issue que j'ai indiquée sera inévitable.

...Dès lors, je me demande : pourquoi, vraiment, allons-nous nous séparer ? ... J'évoque tous les événements et toutes les impressions du congrès, et je reconnais que j'ai souvent agi et me suis comporté, dominé par une terrible exaspération, « frénétiquement » ; je suis prêt à reconnaître volontiers devant qui que ce soit ma faute, si tant est qu'on puisse appeler faute ce qui a été naturellement suscité par l'atmosphère, la réaction, la réplique, la lutte, etc. Mais, envisageant aujourd'hui sans aucune frénésie les résultats atteints, les choses réalisées au moyen d'une lutte frénétique, je ne puis décidément voir

83 S'il est permis de comparer ce qui est petit à ce qui est grand.

dans ces résultats rien, absolument rien de préjudiciable pour le Parti, ni absolument rien de vexant ou d'offensant pour la minorité.

Certes, ce qui ne pouvait manquer d'être vexant, c'est qu'il a fallu rester en minorité, mais je proteste catégoriquement contre l'idée selon laquelle nous aurions « entaché l'honneur » de qui que ce soit, voulu offenser ou humilier qui que ce soit. Il n'en est rien. Et l'on ne saurait tolérer qu'une divergence politique conduise à interpréter les événements en accusant l'autre partie de mauvaise foi, de fourberie de cabale et autres choses charmantes, dont on entend de plus en plus souvent parler dans une atmosphère de scission imminente. On ne saurait tolérer cela, car cela est pour le moins déraisonnable *nec plus ultra*.

Nous nous sommes séparés politiquement (et dans le domaine de l'organisation) de Martov, comme nous l'avons déjà fait des dizaines de fois. Battu dans les débats touchant le § 1 des statuts, je ne pouvais m'empêcher d'aspérer de toute mon énergie à prendre la revanche pour ce qui me restait à moi (et aussi au congrès). Je ne pouvais m'empêcher d'aspérer, d'une part, à un Comité Central rigoureusement *iskriste* ; d'autre part, à un groupe de trois dans la rédaction... Je considère ce groupe de trois comme *seul* capable de faire figure d'organisme officiel, et non de collège basé sur le népotisme et l'incurie, le seul organisme central véritable où chacun apporterait et défendrait toujours son point de vue de parti, pas un cheveu de plus, et *irrespective*⁸⁴ de tout ce qui est personnel, de toute idée d'offense, de départ, etc.

Ce groupe de trois, après les événements au congrès, légitimait à coup sûr la ligne politique et d'organisation, dirigée dans un sens contre Martov. Sans aucun doute. Rompre pour cela ? Démolir pour cela le Parti ?? Martov et Plékhanov n'étaient-ils pas contre moi en matière de manifestation ? N'étions-nous pas, Martov et moi, contre Plékhanov en matière de programme ? Est-ce que tout groupe de trois ne tourne pas toujours un de ses côtés contre chacun de ses membres ? Si la majorité des *iskristes*, dans l'organisation de l'*Iskra* aussi bien qu'au congrès, a jugé erronée cette nuance particulière de la ligne de Martov, sous le rapport politique et d'organisation, ne sont-elles pas insensées, en effet, les tentatives de vouloir expliquer cela par des « arrangements en dessous », par des « campagnes d'excitation », etc. ? Ne serait-il pas insensé de se dérober à ce fait, en *taxant* cette majorité de « racaille » ?

Je le répète : de même que la majorité des *iskristes* au congrès, j'ai la conviction profonde que Martov a suivi une ligne fautive et qu'il fallait la rectifier. Se formaliser à cause de cette rectification, en tirer une offense, etc., voilà qui est déraisonnable. Nous n'avons pas « entaché » ni « n'entachons l'honneur » de personne et en rien, et nous n'écartons personne du *travail*. Mais faire la scission parce qu'on est écarté d'un organisme *central*, serait à mon avis une incroyable folie⁸⁵. »

84 Indépendamment. (N.R.)

85 Cette lettre (adressée à A. Potressov le 31 août (13 septembre) 1903 N.R.) a été écrite *dès septembre* (nouveau calendrier). J'en ai omis tout ce qui ne me paraît pas avoir de rapport direct avec la question. Si le destinataire de la lettre estime que les omissions sont importantes, il lui sera aisé de combler la lacune. Au fait. Je profite de l'occasion pour offrir une fois pour toutes à tous mes contradicteurs de publier toutes mes lettres privées, au cas où ils estimeraient la chose utile.

Mes déclarations écrites, j'ai tenu à les rétablir maintenant, car elles montrent *exactement* la volonté de la majorité de tracer *d'emblée* une ligne de démarcation précise en les offenses personnelles possibles (et inévitables lors d'une lutte ardente), l'exaspération personnelle due à la violence et à la « frénésie » des attaques, etc., d'une part, et erreur politique, une ligne politique (coalition avec l'aile droite), d'autre part.

Ces déclarations montrent que la *résistance passive* de la minorité *avait commencé au lendemain même du congrès* et provoqué aussitôt de notre part une mise en garde : c'était là *un pas vers la scission du Parti*; cela contredisait manifestement les *déclarations loyales faites au congrès*; il en résulterait une scission due exclusivement au fait qu'on a *été écarté des organismes centraux* (c'est-à-dire par suite d'une non-élection), car personne n'a jamais songé à écarter du travail aucun des membres du Parti; la divergence politique entre nous (inévitabile, pour autant que n'a pas encore été élucidée ni résolue la question de savoir si c'est Martov ou nous-mêmes qui nous sommes trompés au congrès) commence à *dégénérer toujours plus en chicane* avec invectives, soupçons, etc., etc.

Les avertissements n'ont servi à rien. La conduite de la minorité montrait que ses éléments les moins stables et qui *estiment le moins le Parti* prenaient le dessus. Ce que voyant, Plékhanov et moi nous avons dû retirer notre consentement à la proposition de Glébov : en effet, si par ses actes la minorité a montré son instabilité politique non seulement dans le domaine des principes, mais aussi dans celui d'une *loyauté de parti élémentaire*, quelle importance pouvait avoir les *paroles* concernant la fameuse « continuité » ? Nul n'a raillé avec autant d'esprit que Plékhanov toute l'absurdité qu'il y avait à exiger la « cooptation », à la rédaction de l'organe du Parti, de la plupart de ceux qui proclament, ouvertement leurs nouveaux désaccords grandissants ! A-t-on jamais vu la majorité d'un parti dans les organismes centraux se transformer elle-même en minorité *avant d'avoir élucidé* dans la presse, devant le parti, les *nouvelles* divergences ? Que l'on expose d'abord les divergences que, le Parti en examine la profondeur et la portée, que le Parti corrige lui-même l'erreur qu'il a commise au II^e Congrès, si tant est que l'erreur soit démontrée ! Le seul fait de formuler cette demande au nom de désaccords encore inconnus révélait l'instabilité totale de ceux qui l'exigeaient, le total écrasement des divergences politiques sous le poids des chicanes, le total irrespect envers l'ensemble du Parti et ses propres convictions. On n'a jamais vu et on ne verra jamais d'hommes *fondièrement convaincus*, qui refuseraient de *convaincre les autres* avant d'avoir obtenu (*à titre privé*) la majorité dans une institution à qui ils se promettent de faire changer d'avis.

Enfin le 4 octobre, le camarade Plékhanov déclare vouloir faire une *ultime* tentative pour en finir avec cette absurdité. On réunit les six membres de l'ancienne rédaction en présence du nouveau membre du Comité Central⁸⁶. Trois heures durant, le camarade Plékhanov s'attache à démontrer ce qu'il y a de déraisonnable à vouloir exiger la « cooptation » de quatre membres de la « minorité » pour deux membres de la « majorité ». Il propose d'en coopter *deux* d'une part, pour écarter toute crainte de nous voir « brimer » quelqu'un, l'écraser, réduire, exécuter et enterrer ; d'autre part, pour protéger les droits et la position de la « majorité » du Parti. *La cooptation de deux membres est également repoussée.*

Le 6 octobre nous écrivons, Plékhanov et moi, une lettre officielle à tous les anciens rédacteurs de l'*Iskra* et au collaborateur, le camarade Trotsky, en ces termes :

« Chers camarades, la rédaction de l'organe central tient à exprimer officiellement ses regrets au sujet de votre refus de collaborer à l'*Iskra* et à la *Zaria*. Malgré les nombreuses offres de collaboration que nous avons faites aussitôt après le II^e Congrès du Parti et bien que nous les eussions renouvelées maintes fois plus tard, nous n'avons reçu de vous aucun manuscrit. La rédaction de l'organe central déclare estimer n'avoir rien fait pour provoquer

86 De plus, ce membre du Comité Central (F. Lengnik – N.R.) organisait spécialement nombre de causeries particulières et collectives avec la minorité, en démentant les absurdes racontars et en exhortant au devoir de membre du Parti.

vos refus de collaborer. Une irritation personnelle ne doit évidemment pas servir d'obstacle au travail dans l'organe central du Parti. Mais si votre refus a été provoqué par telle ou telle divergence de vues entre vous et nous, nous estimerions très utile pour le Parti que ces divergences soient exposées de façon circonstanciée. Bien plus : nous souhaiterions fort que le caractère et la profondeur de ces divergences soient élucidés au plus vite devant l'ensemble du Parti dans les colonnes des publications rédigées par nous⁸⁷. »

Comme le lecteur le voit, nous ne nous rendons pas encore nettement compte si c'était une irritation personnelle qui prédominait dans les actes de la « minorité », ou le désir de donner à l'organe (et au Parti) une *nouvelle orientation*, laquelle précisément et dans quel sens. Je pense maintenant encore, si l'on chargeait 70 glossateurs de procéder à l'élucidation de ce problème, sur la base de toutes les publications et dépositions que l'on voudra, eux non plus n'arriveraient jamais à se reconnaître dans ce brouillamini.

Il n'est guère possible de débrouiller une chicane : il faut la trancher ou bien lui tourner le dos⁸⁸.

À la lettre du 6 octobre Axelrod, Zassoulitch, Starover, Trotsky et Koltsov nous répondirent par quelques lignes disant que les soussignés ne prenaient aucune part à l'*Iskra* depuis que celle-ci était passée à la nouvelle rédaction. Le camarade Martov, plus explicite, nous honora de la réponse voici :

« À la rédaction de l'organe central du P.O.S.D.R. Chers camarades, en réponse à votre lettre du 8 octobre je déclare ce qui suit : J'estime que toutes nos explications concernant notre travail commun dans un même organe sont terminées après la conférence qui a eu lieu le 4 octobre en présence d'un membre du Comité Central, où vous avez refusé de répondre à la question de savoir quelles étaient les raisons pour lesquelles vous avez retiré la proposition qui nous avait été faite, à Axelrod, Zassoulitch, Starover et moi-même, d'entrer à la rédaction sous réserve que nous prendrions l'engagement d'élire le camarade Lénine notre « représentant » au Conseil. Après votre refus répété, à la conférence mentionnée, de formuler vos propres déclarations que vous aviez faites en présence de témoins, je ne juge pas nécessaire d'expliquer dans une lettre les motifs de mon refus de travailler à l'*Iskra* dans les circonstances actuelles. Si besoin en est, je me prononcerai là-dessus en détail devant l'ensemble du Parti qui apprendra, par les procès-verbaux du II^e Congrès, la raison pour laquelle j'ai renoncé à la proposition, que vous renouvelez aujourd'hui, d'occuper une place à la rédaction et au Conseil⁸⁹. »

L. Martov »

Cette lettre, jointe aux documents antérieurs, explique irréfutablement la question du boycottage, de la désorganisation, de l'anarchie et des préparatifs de scission, question que tourne avec tant de zèle (au moyen de points d'exclamation et de points de suspension) le camarade Martov dans son *État de siège*, à savoir : les moyens de lutte loyaux et déloyaux.

On offre au camarade Martov et aux autres d'exposer les divergences, on les *prie* de dire explicitement de quoi il retourne et quelles sont leurs intentions ; on les *exhorte* de cesser leurs caprices et d'analyser tranquillement l'erreur touchant le paragraphe 1 (erreur étroitement liée à la volte-face à droite) ; or, le camarade Martov et Cie *se refusent à parler* et clament : on m'assiège, on m'éreinte ! Le sarcasme provoqué par la « parole terrible » n'a point refroidi le zèle de ces

87 Dans la lettre au camarade Martov il y avait encore un passage concernant une brochure, et la phrase suivante : « Enfin, dans l'intérêt de la cause nous vous avertissons une fois de plus que nous sommes prêts, aujourd'hui encore, à vous coopter à la rédaction de l'organe central pour vous offrir toute possibilité d'exprimer officiellement et de défendre votre façon de voir dans un organisme supérieur du Parti. »

88 Le camarade Plékhanov aurait sans doute ajouté : ou bien satisfaire *toutes les prétentions possibles* des promoteurs de la chicane. Nous verrons pourquoi c'était impossible.

89 Je laisse de côté la réponse concernant la brochure de Martov alors en cours de réédition.

lamentations comiques.

Comment peut-on, en effet, *assiéger* celui qui se refuse à travailler en commun ? Avons-nous demandé au camarade Martov. Comment peut-on offenser, « éreinter » et opprimer la minorité qui se refuse à rester en minorité ?? Car enfin, faire partie de la minorité signifie obligatoirement et sans faute certains désavantages pour qui reste en minorité. Ces désavantages consistent en ceci : ou bien il faudra entrer dans un collège qui dominera dans certaines questions, ou bien il faudra se mettre hors du collège, l'attaquer, et, par suite, essayer le feu de batteries intensément fortifiées.

En criant à « l'état de siège » le camarade Martov voulait-il dire qu'on luttait contre lui et les autres qui sont restés en minorité ou bien qu'on les dirigeait de façon injuste et déloyale ? Seule une pareille thèse pouvait avoir (aux yeux de Martov) ne fût-ce qu'une ombre de raison, car, je le répète, faire partie de la minorité entraîne obligatoirement et sans faute certains désavantages. Mais le plus comique, c'est justement qu'on ne pouvait *en aucune façon combattre* Martov tant qu'il se refusait à parler ! On ne pouvait *en aucune façon diriger* la minorité tant qu'elle se refusait à rester en minorité !

Le camarade Martov n'a pu établir *un seul fait* d'excès ou d'abus de pouvoir de la part de la rédaction de l'organe central, quand Plékhanov et moi en faisons partie. Les militants de la minorité non plus n'ont pu établir *un seul fait* de ce genre de la part du Comité Central. Le camarade Martov a beau louvoyer à présent dans son *État de siège*, il demeure tout à fait indéniable qu'il n'y avait absolument rien, sinon des « pleurnicheries débilantes », dans les lamentations sur l'état de siège.

L'absence totale d'arguments raisonnables contre la rédaction, désignée par le congrès, est illustrée au mieux, chez Martov et consorts, par ce petit mot qui leur appartient : « nous ne sommes pas des serfs ! » (*État de siège*, p. 34.). La mentalité de l'intellectuel bourgeois qui se range parmi « âmes d'élite » placées au-dessus de l'organisation de masse et de la discipline de masse, apparaît ici avec un relief remarquable. Expliquer le refus de travailler dans le Parti en alléguant que « nous ne sommes pas des serfs », c'est se livrer pieds et poings liés, c'est reconnaître l'absence totale d'arguments, une incapacité absolue à fournir des explications, une absence totale de motifs raisonnés de mécontentement. Plékhanov et moi nous déclarons qu'à notre avis ce refus n'a pas été suscité de notre part par quoi que ce soit, nous demandons d'exposer les divergences, et l'on nous répond : « nous ne sommes pas des serfs » (en ajoutant : pour la cooptation, nous ne nous sommes pas encore entendus).

Toute organisation et toute discipline prolétariennes semblent être du servage à l'individualisme de la gent intellectuelle, qui s'était déjà manifesté dans les discussions sur le § 1, en se montrant enclin à des raisonnements opportunistes et à la phrase anarchiste. Le public apprendra sous peu que le nouveau congrès du Parti apparaît également à ces « membres du Parti » et, à ces « responsables » du Parti comme une institution esclavagiste, terrible et intolérable pour « les âmes d'élite » ... En effet, cette « institution » est terrible pour ceux qui ont envie de bénéficier de la qualité de membre du Parti, mais qui sentent le défaut de concordance entre cette qualité et les intérêts du Parti, la volonté du Parti.

Les résolutions des comités, que j'ai énumérées dans ma lettre à la rédaction de la nouvelle *Iskra*, et que le camarade Martov a reproduites dans son *État de siège*, démontrent en fait que la conduite de la minorité a été une *insoumission* constante aux décisions du congrès, une *désorganisation* du travail pratique positif. La minorité, formée des opportunistes et des ennemis de l'*Iskra*, déchirait le Parti, détériorait, désorganisait le travail, dans son désir de se venger de la défaite au congrès, et se rendant compte que par des moyens honnêtes et loyaux (en expliquant les choses dans la presse ou devant le congrès) elle ne parviendrait jamais à démentir l'accusation d'opportunisme et d'instabilité propre à la gent intellectuelle, portée contre elle au II^e Congrès. Conscients de leur impuissance à convaincre le Parti, ils ont agi en désorganisant le Parti et en entravant tout travail. On leur reprocha d'avoir (en brouillant les choses au congrès) provoqué une fêlure à notre vase ; comme réponse à ce reproche ils s'appliquèrent de toutes leurs forces à briser tout à fait le vase fêlé.

Les idées se mêlèrent au point que le boycottage et le refus de travailler étaient proclamés

« moyen honnête⁹⁰ » de lutte. Maintenant, le camarade Martov tourne sans cesse autour de ce point névralgique. Le camarade Martov s'en tient avec tant de rigueur aux « principes » qu'il défend le boycottage... lorsque celui-ci est pratiqué par la minorité ; il condamne le boycottage quand celui-ci menace Martov lui-même qui se trouva dans la majorité !

Je pense que l'on peut laisser sans examen la question de savoir s'il s'agit là d'une chicane ou bien d'une « divergence de principe » touchant les moyens honnêtes de lutte au sein du Parti ouvrier social-démocrate.

Après les tentatives avortées (des 4 et 6 octobre) pour obtenir les explications des camarades, qui avaient soulevé des histoires autour de la « cooptation », il ne restait plus aux institutions centrales qu'à voir quelle serait en réalité la lutte loyale qu'ils avaient promise en paroles. Le 10 octobre, le Comité Central adresse une circulaire à la Ligue (voir les procès-verbaux de la Ligue, pp. 3-5) en déclarant qu'il est en train de mettre au point des statuts et invite les membres de la Ligue à prêter leur concours. Le congrès de la Ligue fut alors repoussé par la Direction de celle-ci (deux voix contre une, *ibid.*, p. 20). Les réponses faites à cette circulaire par les partisans de la minorité ont montré d'emblée que la fameuse loyauté et la reconnaissance des décisions du congrès n'étaient qu'une phrase; qu'en réalité la minorité avait décidé fermement de *ne pas se soumettre* aux institutions centrales du Parti, en répondant à leurs appels pour travailler en commun par des *dérobades* pleines de sophismes et de phrases *anarchistes*. À la fameuse lettre ouverte de Deutsch, membre de la Direction (p. 10), nous répondîmes, Plékhanov et moi, ainsi que les autres partisans de la majorité, par une énergique « protestation contre les grossières infractions à la discipline du Parti, au moyen desquelles un responsable de la Ligue prend la liberté de freiner le travail d'organisation d'une institution du Parti et invite d'autres camarades à de pareilles infractions à la discipline et aux statuts. Des phrases telles que « je ne me considère pas en droit de prendre part à un semblable travail, sur appel du Comité Central » ou bien « camarades, nous ne devons en aucun cas lui confier (au Comité Central) le soin d'élaborer de nouveaux statuts pour la Ligue », etc., relèvent des procédés d'agitation qui ne peuvent que susciter l'indignation de tout homme qui comprend tant soit peu les notions de Parti, d'organisation, de discipline du Parti. Des procédés de ce genre sont d'autant plus révoltants qu'on en use à l'égard de l'organisme du Parti qui vient d'être créé; ils sont donc une tentative certaine pour ruiner, à son égard, la confiance des camarades du Parti; de plus, ils sont mis en jeu sous l'enseigne d'un membre de la Direction de la Ligue et à l'insu du Comité Central » (p. 17).

Le congrès de la Ligue, dans ces conditions, risquait de dégénérer en scandale.

Le camarade Martov poursuit dès le début la tactique qu'il avait appliquée au congrès consistant à « se glisser dans l'âme », cette fois, du camarade Plékhanov, en altérant les conversations privées. Le camarade Plékhanov proteste, et le camarade Martov se voit obligé de revenir sur (pp. 39 et 134 des procès-verbaux de la Ligue) ses reproches peu sérieux ou irrités.

Vient le tour du rapport. C'est moi qui représentait la Ligue au congrès du Parti. Un simple coup d'œil sur le résumé de mon rapport (p. 43 et suivantes⁹¹) montrera au lecteur que j'ai ébauché l'analyse des votes au congrès, analyse qui, mise au point, constitue la teneur de la présente brochure. La clé de voûte de ce rapport était la démonstration que Martov et Cie, par suite des erreurs qu'ils avaient commises, s'étaient trouvés dans l'aile opportuniste de notre Parti. Bien que le rapport ait été fait devant une majorité d'adversaires les plus aigris, ils ne purent rien y découvrir qui s'écartât des procédés loyaux de la lutte et de la polémique dans le Parti.

Le rapport de Martov, mis à part les menus « amendements » de détail à mon exposé (nous avons montré plus haut l'inexactitude de ces amendements), était au contraire... un certain produit des nerfs malades.

Rien d'étonnant que la majorité se fût refusée à poursuivre la lutte dans une telle ambiance. Le

90 Résolution des Mines (p. 38 de *l'État de siège*).

91 Voir le présent tome, pp. 70-81. (*N.R.*)

camarade Plékhanov protesta contre la « scène » (p. 68), c'était, en effet, une vraie « scène » ! Et il quitta le congrès, ne désirant pas exposer les objections qu'il avait déjà préparées quant au fond du rapport. Presque tous les autres partisans de la majorité abandonnèrent le congrès après avoir déposé une protestation écrite contre la « conduite indigne » du camarade Martov (p. 75 des procès-verbaux de la Ligue).

Les procédés de lutte de la minorité se sont manifestés aux yeux de tous avec une entière évidence. Nous accusions la minorité d'avoir commis une erreur politique au congrès, d'avoir opéré un tournant vers l'opportunisme, de s'être coalisée avec les bundistes, les Akimov, les Brucker, les Egorov et les Makhov. La minorité essuya une défaite au congrès et « mit au point » dès lors deux procédés de lutte qui englobent toute la variété infinie des menues incartades, attaques, agressions, etc.

Premier procédé : désorganiser tout le travail du Parti, lui faire du tort, tendance à freiner toutes choses « sans en expliquer les raisons ».

Deuxième procédé : faire des « scènes », etc.⁹².

Ce « deuxième procédé de lutte » apparaît aussi dans les fameuses résolutions « doctrinales » de la Ligue, à l'examen desquelles la « majorité » n'a assurément pas pris part. Voyons d'un peu plus près ces résolutions que le camarade Martov a reproduites maintenant dans son *État de siège*.

La première résolution, signée des camarades Trotsky, Fomine Deutsch, etc., comporte deux thèses visant la « majorité » du congrès du Parti – 1° « La Ligue exprime son plus vif regret que, par suite des tendances qui se sont manifestées au congrès et qui, à proprement parler, sont en contradiction avec la politique antérieure de l'*Iskra*, on n'a pas prêté une attention soutenue, en élaborant les statuts du Parti, à la création de garanties suffisantes pour préserver l'indépendance et l'autorité du Comité Central » (p. 83 des procès-verbaux de la Ligue).

Cette thèse « doctrinale » se ramène, nous l'avons déjà vu à une phrase à *la Akimov*, dont le caractère *opportuniste* a été dénoncé au congrès du Parti même par le camarade Popov ! Au fond, les affirmations que la « majorité » ne songe pas à préserver l'indépendance et l'autorité du Comité Central, n'ont toujours été qu'une *calomnie*. Il suffit de dire que, lorsque Plékhanov et moi nous faisons partie de la rédaction, l'organe central *n'avait pas dans le Conseil* la prééminence sur le Comité Central, et lorsque les partisans de Martov sont entrés à la rédaction, *il y eut* au Conseil prééminence de l'organe central sur le Comité Central ! Lorsque nous étions à la rédaction, ce sont les *militants de Russie qui dominaient*, dans le Conseil, sur les littérateurs se trouvant à l'étranger ; chez les partisans de Martov, c'est l'inverse qui s'est produit. Lorsque nous étions à la rédaction, le Conseil n'a pas *une seule fois* tenté d'intervenir dans la moindre question *pratique* ; depuis la cooptation unanime cette *intervention a commencé*, comme le saura parfaitement le lecteur d'ici peu.

La thèse suivante de la résolution envisagée : ... « Le congrès, en instituant les organismes centraux officiels du Parti, n'a pas tenu compte de la continuité de liaison avec les centres pratiquement constitués » ...

Cette thèse se ramène entièrement à la question de *l'effectif* des organismes centraux. La « minorité » préférerait ne dire du fait que les anciens organismes centraux ont montré au congrès leur carence et commis nombre d'erreurs. Mais le plus comique, c'est la référence à la « continuité » en ce qui concerne le Comité d'organisation. Au congrès, on l'a vu, personne n'a soufflé mot de la confirmation du tout *l'effectif* du Comité d'organisation. Martov criait même dans un accès d'hystérie, devant le congrès, que la liste des trois membres du Comité d'organisation le déshonorait. Au congrès, la « minorité » présentait sa *dernière* liste avec *un seul* membre du Comité d'organisation

92 J'ai déjà indiqué qu'on aurait tort de ramener à des motifs bas les formes les plus basses de ces querelles courantes dans le cadre de l'émigration et de la déportation. C'est une manière de maladie qui, telle une épidémie, se propage dans des conditions de vie anormales, les nerfs étant détraqués, etc. *Force m'a été* de rétablir ici le caractère véritable de ce système de lutte, le camarade Martov *l'ayant entièrement repris dans son « État de siège »*.

(Popov, Glébov ou Fomine et Trotsky), tandis que la « majorité » a fait voter une liste comportant deux membres du Comité d'organisation sur trois (Travinski, Vassiliev et Glébov). On se demande si cette référence à la « continuité » de liaison peut être appelée une « divergence de principe ».

Passons à une autre résolution signée de quatre membres de l'ancienne rédaction, le camarade Axelrod en tête. Nous retrouvons ici les accusations principales contre la « majorité » plus d'une fois rappelées ensuite dans la presse. Il serait plus commode de les analyser justement dans la formulation des membres du cercle rédactionnel. Les accusations visent le « système de gestion autocrato-bureaucratique du Parti », le « centralisme bureaucratique » qui, à la différence du « centralisme véritablement social-démocrate », se définit ainsi : il « met au premier plan non pas l'union interne, mais l'unité extérieure, formelle, réalisée et protégée par des moyens purement mécaniques, en étouffant systématiquement les initiatives individuelles et les activités sociales autonomes »; aussi « par son essence même, il est incapable de réunir organiquement les éléments constitutifs de la société ».

De quelle « société » parlent ici le camarade Axelrod et Cie, seul Allah le sait. Le camarade Axelrod ne savait, visiblement, pas très bien lui-même s'il rédigeait une adresse de zemstvo⁹³ sur les réformes désirables dans la gestion, ou s'il faisait s'épancher les doléances de la « minorité ». Que *peut vouloir dire* l'« autocratie » dans le Parti, que dénoncent à grands cris les « rédacteurs » mécontents ? L'autocratie un pouvoir suprême, sans contrôle, sans responsabilité, le pouvoir d'une seule personne non élue. Les écrits de la « minorité » attestent fort bien que c'est *moi seul* que l'on tient pour cet autocrate, et personne d'autre. Au moment où l'on rédigeait et adoptait la résolution envisagée, nous faisons, Plékhanov et moi, partie de l'organe central. Par conséquent, le camarade Axelrod et Cie expriment leur certitude que Plékhanov et tous les membres du Comité Central « dirigeaient le Parti » selon la *volonté* de l'autocrate Lénine, et non pas selon leurs vues sur le bien de la cause. L'accusation d'autocratie mène nécessairement et infailliblement à considérer tous les autres participants à la direction, excepté l'autocrate, comme de simples instruments en des mains étrangères, comme des pions, des agents d'exécution de la volonté d'autrui. Et nous demandons encore et encore une fois : est-ce là vraiment la « divergence de principe » du très honorable camarade Axelrod ?

Poursuivons. De quelle unité extérieure et formelle parlent ici nos « membres du Parti » qui revenaient à peine du congrès dont ils ont reconnu solennellement la légitimité des décisions ? Ne connaîtraient-ils pas un moyen autre que le congrès de réaliser l'unité dans un Parti organisé sur des bases quelque peu solides ? Si oui, pourquoi n'ont-ils pas le courage de dire nettement qu'ils ne considèrent plus le II^e Congrès comme un congrès légitime ? Pourquoi n'essaieraient-ils pas de nous exposer leurs nouvelles idées et leurs nouveaux moyens de réaliser l'unité dans un prétendu parti prétendument organisé ?

Poursuivons. De quel « étouffement d'initiative individuelle » parlent nos intellectuels individualistes que l'organe central du Parti venait *d'exhorter* à exposer leurs divergences et qui, au lieu de cela, se sont mis à marchander la « cooptation » ? Comment pouvons-nous en général, Plékhanov et moi ou le Comité Central, étouffer les initiatives et les activités autonomes de ceux qui ont refusé de se livrer à *toute* « activité » avec nous ! Comment peut-on « étouffer » qui que ce soit dans un organisme ou dans un collège, auquel celui que l'on étouffe a refusé *de prendre part* ? Comment des rédacteurs non élus peuvent-ils se plaindre du « système d'administration » s'ils ont refusé d'être administrés ? Nous *ne pouvons* commettre *aucune* erreur en dirigeant nos camarades pour la simple raison que ces camarades ne travaillaient pas du tout sous notre direction.

Il semble évident que les lamentations sur le fameux bureaucratisme tendent simplement à dissimuler le mécontentement contre l'effectif des organismes centraux ; que c'est là une feuille de vigne destinée à voiler les infractions aux promesses solennellement faites au congrès. Tu es un bureaucrate, parce que tu as été désigné par le congrès à l'encontre de ma volonté ; tu es un

93 *Zemstvo* : auto-administration locale dans l'empire tsariste. Leur activité était soigneusement canalisée et contrôlée par le régime. (N.R.)

formaliste, parce que tu t'appuies sur les décisions formelles du congrès, et non sur mon accord; tu agis d'une façon grossièrement mécanique, car tu te réclames de la majorité «mécanique » du congrès du Parti et ne tiens pas compte de mon désir d'être coopté; tu es un autocrate, parce que tu ne veux pas remettre le pouvoir entre les mains de la vieille et bonne compagnie qui défend d'autant plus énergiquement la « continuité » de son esprit de cercle que le franc désaveu de celui-ci par le congrès lui est désagréable.

Dans ces lamentations sur le bureaucratisme il n'y a pas, il n'y a jamais eu aucun contenu *réel* hormis celui qu'on vient d'indiquer⁹⁴. Et c'est justement ce procédé de lutte qui montre une fois de plus l'instabilité, propre à la gent intellectuelle, de la minorité. Celle-ci voulait convaincre le Parti d'avoir mal choisi ses organismes centraux. Convaincre, mais comment ? En critiquant l'*Iskra* dont Plékhanov et moi assumions la direction ? Non, ils n'avaient pas assez de force pour le faire. Ils voulaient convaincre par le refus d'une fraction du Parti de travailler sous la direction des organismes centraux exécutés. Mais aucun organisme central d'aucun parti du monde ne pourra démontrer sa capacité de diriger ceux qui refusent de se soumettre à sa direction. Refuser de se soumettre à la direction des organismes centraux, c'est refuser d'être membre du Parti, c'est détruire le Parti. Ce n'est pas un moyen de persuasion, c'est un moyen de *destruction*. Substituer la destruction à la persuasion, c'est montrer l'absence de fermeté de principe, l'absence de foi en ses idées.

On disserte sur le bureaucratisme. Le bureaucratisme peut se traduire en russe par le mot : préséance. Le bureaucratisme, c'est la soumission des intérêts de la cause aux intérêts de la *carrière* ; c'est réserver une attention soutenue aux postes et méconnaître le travail ; c'est se coller pour la *cooptation* au lieu de lutter pour les idées. Pareil bureaucratisme est en effet absolument indésirable et nuisible pour le Parti, et je laisse tranquillement au lecteur le soin de juger laquelle des deux fractions actuellement aux prises dans notre Parti, est coupable de ce bureaucratisme... On parle de procédés d'union grossièrement mécaniques. Sans doute, les procédés grossièrement mécaniques sont nuisibles; mais cette fois encore je laisse au lecteur le soin de juger si l'on peut imaginer un moyen plus grossier et plus mécanique de lutte entre la nouvelle orientation et l'ancienne; que l'introduction de personnes dans les organismes du Parti avant que l'on ait pu convaincre celui-ci de la justesse des nouvelles conceptions, avant que l'on ait exposé au Parti ces conceptions.

Mais peut-être, les vocables préférés de la minorité ont-ils une certaine signification de principe, expriment-ils un certain ensemble d'idées, indépendamment du prétexte insignifiant et particulier qui a indubitablement servi de point de départ au « tournant » opéré en l'occurrence ? Peut-être, si l'on fait abstraction de la bagarre engagée autour de la « cooptation », ces vocables traduiront-ils un autre système de vues ?

Examinons la question sous cet aspect. Il nous faudra ici noter avant tout que le premier à aborder cet examen fut le camarade Plékhanov qui, dans la Ligue, signala le tournant opéré par la minorité vers *l'anarchisme* et *l'opportunisme*, et que c'est précisément le camarade Martov (aujourd'hui fâché de ce que tout le monde ne veut pas reconnaître sa position comme position de principe⁹⁵) qui a préféré *passer complètement sous silence* cet incident dans son *État de siège*.

Au congrès de la Ligue une question d'ordre général a été soulevée, à savoir : les statuts élaborés

94 Il suffit de rappeler que le camarade Plékhanov a cessé, aux yeux de la minorité, d'être un partisan du « centralisme bureaucratique », après avoir opéré la salutaire cooptation.

95 Rien de plus comique que cette *fâcherie* de la nouvelle *Iskra*, prétendant que Lénine ne veut pas voir les divergences de principe ou qu'il les conteste. Plus vous traiteriez les choses avec esprit de principe, et plus tôt vous prendriez en considération mes indications répétées concernant le tournant vers l'opportunisme. *Plus* votre position serait conforme aux principes, et moins vous pourriez ravalier la lutte idéologique à des questions de préséance. Prenez-vous-en à vous-mêmes, si de votre propre chef vous avez tout fait pour empêcher que l'on vous considère comme des hommes fidèles aux principes. Ainsi le camarade Martov, par exemple, en parlant dans son *État de siège* du congrès de la Ligue, ne dit rien du débat avec Plékhanov sur l'anarchisme; mais en revanche il raconte que Lénine est un super-centre, qu'il suffirait à Lénine de faire signe pour que l'organisme central agisse, que le Comité Central a fait son entrée dans la Ligue sur un blanc coursier, etc. Je suis loin de douter que c'est justement par *le choix* de ce thème que le camarade Martov a pu démontrer la profondeur de ses idées et de son esprit de principe.

pour elle-même par la Ligue ou le comité sont-ils valables sans avoir été confirmés par le Comité Central ? À l'encontre du Comité Central ? Quoi de plus évident, semblerait-il : les statuts sont l'expression formelle de l'état d'organisation, et le droit d'organiser les comités est conféré expressément par le § 6 des statuts de notre Parti, au Comité Central ; les statuts fixent les frontières de l'autonomie du comité, et la voix décisive dans la fixation des frontières appartient à l'organisme central, et non à l'organisme local du Parti.

C'est l'a b c, et c'était pur enfantillage d'affirmer d'un air profond que « organiser » n'implique pas toujours l'idée de « ratifier les statuts » (comme si la Ligue elle-même n'avait pas exprimé en toute indépendance son désir d'être organisée précisément sur la base des statuts officiels). Mais le camarade Martov oublie même (pour un temps, espérons-le) l'a b c de la social-démocratie. Selon lui, exiger la ratification des statuts n'exprime qu'une chose : le « centralisme révolutionnaire antérieur de l'*Iskra* est remplacé par un centralisme bureaucratique » (p. 95 des procès-verbaux de la Ligue); et le camarade Martov déclare dans ce même discours que là précisément il aperçoit le « côté principe » des choses (p. 96), côté principe qu'il a préféré passer sous silence dans son *État de siège* !

Le camarade Plékhanov répond aussitôt à Martov, en lui demandant de s'abstenir d'expressions « portant atteinte à la dignité du congrès » telles que bureaucratisme, régime du bon plaisir, etc. (p. 96). Il s'ensuit un échange d'observations avec le camarade Martov, pour qui ces expressions portent « une caractéristique de principe d'une certaine orientation ». Le camarade Plékhanov, comme du reste tous les partisans de la majorité, considérait *alors* ces expressions dans leur signification concrète, se rendant nettement compte de leur sens non doctrinal, mais exclusivement « cooptationniste », s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il cède cependant aux instances des Martov et des Deutsch (pp. 96-97) et passe à l'examen de *principe* des prétendues conceptions de principe. « S'il en était ainsi, il (c'est-à-dire que si les comités étaient autonomes pour créer leur propre organisation, pour mettre au point les statuts), ils seraient autonomes à l'égard du tout, à l'égard du Parti. Ce n'est plus un point de vue bundiste, mais simplement anarchiste. En effet, les anarchistes raisonnent ainsi : les droits des individus sont illimités ; ils peuvent entrer en conflit, chaque individu définit lui-même les limites de ses droits. Les limites de l'autonomie doivent être fixées non par le groupe lui-même, mais par le tout dont ce groupe fait partie. C'est le Bund qui offre un exemple frappant de la violation de ce principe. Par conséquent les limites de l'autonomie sont fixées ou par le congrès, ou par l'instance supérieure que le congrès créé. Le pouvoir de l'organisme central doit se fonder sur l'autorité morale et intellectuelle. Sur ce point je suis d'accord, bien entendu. Tout représentant d'une organisation doit veiller à ce que celle-ci ait une autorité morale. Mais il ne suit point de là que si l'autorité est nécessaire, le pouvoir ne l'est pas... Opposer à l'autorité des idées l'autorité du pouvoir, c'est une phrase anarchiste qui ne doit pas figurer ici » (p. 98). Ces thèses sont élémentaires au possible, ce sont véritablement des axiomes qu'il serait même étrange de mettre aux voix (p. 102) et qui n'ont été mis en doute que parce qu'« à l'heure actuelle les notions se sont brouillées » (ibid.). Mais l'individualisme propre à la gente intellectuelle a conduit inévitablement la minorité au désir de faire échec au congrès, de ne pas se soumettre à la majorité ; or, il était impossible de justifier ce désir autrement que par une *phrase anarchiste*. Chose éminemment curieuse, c'est que la minorité ne pouvait rien répliquer à Plékhanov, sinon la *plainte* de se servir d'expressions extrêmement violentes telles qu'opportunisme, anarchisme, etc. Plékhanov a très justement raillé ces doléances, en demandant pourquoi « il n'est pas convenable, d'employer jaoussisme et anarchisme tandis que l'emploi de lèse-majesté⁹⁶ et de régime du bon plaisir est convenable ». Pas de réponse à ces questions. Ce *quiproquo*⁹⁷ original arrive constamment aux camarades Martov, Axelrod et Cie : leurs nouveaux vocables portent un cachet évident de « courroux » ; ce rappel les fâche - nous sommes, voyez-vous, des gens à principes ; mais si *pour le principe* vous repoussez la soumission d'une partie au tout, vous êtes des anarchistes, leur dit-on. Nouvelle fâcherie contre une expression trop forte ! En d'autres termes : ils veulent se battre contre Plékhanov, mais à la condition qu'il ne les attaque pas sérieusement !

96 En français dans le texte. (N.R.)

97 En français dans le texte. (N.R.)

Que de fois le camarade Martov et autres « mencheviks » de tous bords se sont appliqués, d'une manière non moins puéile, à m'imputer la « contradiction » suivante. On emprunte une citation à *Que faire ?* ou à la *Lettre à un camarade*, où il est question de l'action idéologique, de la lutte pour l'influence, etc., et l'on y oppose l'action « bureaucratique » par le moyen des statuts, la tendance « autocratique » à s'appuyer sur le pouvoir, etc. Gens naïfs ! Ils ont déjà oublié qu'auparavant notre Parti n'était pas un tout formellement organisé, mais seulement une somme de groupes particuliers, ce qui fait qu'entre ces groupes il ne pouvait y avoir d'autres rapports que l'action idéologique. *Maintenant* nous sommes devenus un Parti organisé ; et cela signifie la création d'un pouvoir, la transformation de l'autorité des idées en autorité du pouvoir, la subordination des instances inférieures aux instances supérieures du Parti. Vraiment, il est même gênant de ressasser à de vieux camarades ces vérités premières, surtout quand on se rend compte qu'il s'agit simplement du refus de la minorité de se soumettre à la majorité pour ce qui est des élections ! Mais *en principe*, toutes ces tentatives interminables de m'imputer des contradictions se réduisent *entièrement* à une phrase anarchiste. La nouvelle *Iskra* n'est fâchée de profiter du titre et du droit d'organisme du Parti, mais elle n'a pas l'envie de se soumettre à la majorité Parti.

Si les phrases sur le bureaucratisme impliquent un principe, si ce n'est pas une négation anarchique du devoir, la part d'une partie, de se soumettre au tout, nous sommes en présence d'un *principe d'opportunisme* qui vise à restreindre la responsabilité de certains intellectuels devant le Parti du prolétariat, affaiblir l'influence des organismes centraux, accentuer l'autonomie des éléments du Parti les moins fermes, réduire les rapports d'organisation à une reconnaissance verbale, purement platonique. Nous l'avons vu au congrès du Parti, où les Akimov et les Liber prononçaient sur le centralisme « monstrueux » exactement les mêmes discours que ceux qui ont coulé à flots de la bouche de Martov et Cie au congrès de la Ligue. Que l'opportunisme conduise, non par hasard, mais par sa nature même, et non pas uniquement en Russie, mais dans le monde entier, aux « vues », sur le plan de l'organisation, à la Martov et Axelrod, nous le verrons plus loin, en examinant un article du camarade Axelrod dans la nouvelle *Iskra*.

16. Les petits désagréments ne doivent pas empêcher les grands plaisirs

Le rejet par la Ligue de la résolution sur la nécessité d'une approbation de ses statuts par le Comité Central (p. 105 des procès-verbaux de la Ligue) a été, comme toute la majorité du congrès du Parti l'a noté aussitôt, « *une violation criante des statuts du Parti* ». Pareille violation, si on la considère comme un acte commis par des hommes fidèles aux principes, a été pur anarchisme ; et dans l'atmosphère de la lutte qui s'est engagée après le congrès, elle devait inévitablement faire l'effet d'un « règlement de comptes » de la minorité du Parti avec la majorité du Parti (p. 112 des procès-verbaux de la Ligue); elle signifiait le refus de se soumettre au Parti et d'y rester. Le refus de la Ligue d'adopter une résolution à propos de la déclaration du Comité Central sur la nécessité de modifier les statuts (pp. 124-125) aboutit inévitablement à reconnaître comme illégitime la réunion qui voulait être *considérée* comme celle d'une organisation du Parti tout en refusant de se soumettre à l'organisme central du Parti. Les partisans de la majorité quittèrent immédiatement cette pseudo-réunion du Parti pour ne pas prendre part à cette indigne comédie.

L'individualisme de la gent intellectuelle, avec sa reconnaissance platonique des rapports d'organisation, qui s'est révélé dans les flottements à propos du § 1 des statuts, atteignait ainsi pratiquement à son terme logique que j'avais prédit dès septembre, c'est-à-dire un mois et demi d'avance : la *destruction* de l'organisation du Parti. Et le soir du même jour, après la clôture du congrès de la Ligue, le camarade Plékhanov déclarait à ses collègues des deux organismes centraux du Parti qu'il n'avait pas le courage de « tirer sur les siens », que « mieux valait se loger une balle dans la tête que la scission »; qu'il fallait, pour éviter un plus grand mal, faire le maximum de concessions personnelles, autour de quoi, à proprement parler (bien plus qu'autour des principes qui s'étaient fait jour dans la fausse position à propos du § 1), se poursuit cette lutte à outrance. Pour mieux caractériser ce tournant opéré par le camarade Plékhanov, et qui a pris une certaine portée pour l'ensemble du Parti, j'estime plus utile de m'appuyer, non pas sur des conversations privées ni sur des lettres privées (ce recours ne peut avoir lieu qu'à l'extrême rigueur), mais sur l'exposé fait par Plékhanov lui-même devant le Parti tout entier, sur son article « *Ce qu'il ne faut pas faire* » dans le n° 52 de *l'Iskra*, rédigé après le congrès de la Ligue, après mon départ de la rédaction de l'organe central (1^{er} novembre 1903) et avant la cooptation des partisans de Martov (26 novembre 1903).

L'idée maîtresse de l'article « *Ce qu'il ne faut pas faire* » est qu'il ne convient pas en politique d'être rigide, violent et intransigeant sans nécessité; qu'il est indispensable parfois, afin d'éviter la scission, de céder aussi bien aux révisionnistes (parmi ceux qui se rapprochent de nous ou parmi les inconséquents) qu'aux individualistes anarchistes. Il est tout à fait naturel que ces thèses abstraites, d'ordre général, ont suscité l'étonnement de tous les lecteurs de *l'Iskra*. On ne peut lire sans rire les belles et fières déclarations du camarade Plékhanov (dans les articles postérieurs), prétendant qu'on ne l'a pas compris à cause de la nouveauté de ses idées, parce que les gens ignoraient la dialectique. En effet, seules avaient pu comprendre l'article « *Ce qu'il ne faut pas faire* », lorsqu'il fut rédigé, une dizaine de personnes de deux faubourgs de Genève dont les noms commencent par les mêmes lettres⁹⁸.

Le malheur du camarade Plékhanov était qu'il avait lancé devant une dizaine de milliers de lecteurs une somme d'allusions, de reproches, de signes algébriques et de rebus, adressés uniquement à cette dizaine de personnes qui avaient participé, après le congrès, à toutes les péripéties de la lutte contre la minorité. Le camarade Plékhanov était tombé dans ce malheur pour avoir enfreint la thèse fondamentale de la dialectique, dont il avait si maladroitement fait mention : pas de vérité abstraite, la vérité est toujours concrète. C'est bien pourquoi il était inopportun de présenter sous une forme abstraite, l'idée très concrète des concessions à faire aux partisans de Martov après le congrès de Ligue.

98 Il s'agit probablement d'une allusion aux faubourgs genevois de Carouge et Cluse, où résidaient nombre de partisans de la majorité et de la minorité respectivement. (N.R.)

L'esprit de concession, mis en avant comme un nouveau slogan par le camarade Plékhanov, est légitime et nécessaire dans deux cas : ou bien lorsque celui qui cède s'est convaincu du bon droit de ceux qui veulent obtenir des concessions (des hommes politiques honnêtes, en cette occurrence, reconnaissent franchement et ouvertement leur erreur) ou bien lorsque la concession à une exigence déraisonnable et nuisible pour la cause est faite pour éviter un mal plus grand. Il ressort tout à fait clairement de l'article en question que l'auteur songe au deuxième cas : il parle explicitement de concessions à faire aux révisionnistes et aux individualistes anarchistes (c'est-à-dire aux martoviens; tous les membres du Parti le savent maintenant grâce aux procès-verbaux de la Ligue), concessions obligatoires pour éviter la scission. Comme vous le voyez, la soi-disant nouvelle idée du camarade Plékhanov se ramène entièrement à une sagesse pas très neuve : les petits désagréments ne doivent pas empêcher un grand plaisir, une petite sottise opportuniste et une courte phrase anarchiste valent mieux qu'une grande scission dans le Parti. Le camarade Plékhanov se rendait nettement compte en écrivant cet article que la minorité représente l'aile opportuniste de notre Parti, et qu'elle combat avec des moyens anarchistes. Il a formulé un projet : lutter contre cette minorité au moyen de concessions personnelles comme c'était le cas (cette fois encore si licet parva componere magnis) pour la social-démocratie allemande qui luttait contre Bernstein. Bebel déclarait publiquement aux congrès de son Parti qu'il ne connaissait point d'homme moins résistant à l'influence du milieu que le camarade Bernstein (pas monsieur Bernstein, comme aimait à le dire autrefois le camarade Plékhanov, mais le camarade Bernstein) : nous le prendrons dans notre milieu, nous en ferons un député au Reichstag, nous lutterons contre le révisionnisme, sans combattre avec une violence déplacée (à la Sobakévitch-Parvus) contre le révisionniste, que nous « tuerons à force de douceur » (kill with kindness), comme le disait, il m'en souvient, le camarade M. Beer à une assemblée social-démocrate anglaise, en défendant l'esprit de concession, le pacifisme, la douceur, la souplesse et la circonspection des Allemands contre les attaques du Sobakévitch-Hyndman anglais. C'est exactement ainsi que le camarade Plékhanov voulait « tuer à force de douceur » le petit anarchisme et le petit opportunisme des camarades Axelrod et Martov. Il est vrai que, parallèlement aux allusions tout à fait claires concernant les « individualistes anarchistes », le camarade Plékhanov s'est exprimé en termes volontairement obscurs à propos des révisionnistes, de façon à faire croire qu'il avait en vue les gens du Rabotchéié Diélo qui, à partir de l'opportunisme, tournent vers l'orthodoxie, et non pas Axelrod et Martov qui commençaient à tourner à partir de l'orthodoxie vers le révisionnisme; mais c'était une ruse de guerre innocente⁹⁹, un ouvrage de fortification bien médiocre, incapable de résister devant le feu d'artillerie de la publicité des débats dans le Parti.

Or, quiconque examinera la conjoncture concrète du moment politique envisagé et comprendra l'état d'esprit du camarade Plékhanov, se rendra compte que je ne pouvais alors agir autrement. Cela à l'adresse de ceux des partisans de la majorité qui m'ont reproché d'avoir cédé la rédaction. Quand le camarade Plékhanov eut opéré un tournant après le congrès de la Ligue et, de partisan de la majorité, devint partisan d'une réconciliation à tout prix, force m'a été d'interpréter ce tournant dans le sens le meilleur. Peut-être le camarade Plékhanov voulait-il tracer dans son article le programme d'une paix bonne et loyale ? Tout programme de cette nature se ramène à une reconnaissance sincère des fautes commises de part et d'autre. Quelle est l'erreur de la majorité, indiquée par le

99 En ce qui concerne les concessions à l'égard des camarades Martynov, Akimov et Brucker, il n'en était pas question après le congrès du Parti. Je n'ai pas entendu dire qu'ils aient exigé eux aussi la « cooptation ». Je doute même que le camarade Starover ou le camarade Martov aient pris l'avis du camarade Brucker lorsqu'ils nous adressaient leurs papiers et « notes » au nom de « la moitié du Parti »... Au congrès de la Ligue, le camarade Martov repoussait avec la plus profonde indignation d'un lutteur politique intransigeant, l'idée même d'une « alliance avec Riazanov ou Martynov », la possibilité d'une « transaction » avec eux ou même d'une action commune (en qualité de rédacteur) « au service du Parti » (p. 53 des procès-verbaux de la Ligue). Le camarade Martov a sévèrement condamné au congrès de la Ligue les « tendances de Martynov » (p. 88), et lorsque la camarade Orthodoxe (pseudonyme de la menchévique L. Axelrod. *N.R.*) faisant une allusion délicate a dit que peut-être Axelrod et Martov « reconnaîtront le droit aux camarades Akimov, Martynov et aux autres de se réunir pour élaborer à leur propre usage un statut et se régler là-dessus comme bon leur semble » (p. 99), les martoviens se sont mis à renier, comme Pierre a renié le Christ (p. 100, « les appréhensions de la camarade Orthodoxe... au sujet des Akimov, des Martynov, etc... sont dénuées de fondement »).

camarade Plékhanov ? Une violence déplacée, digne d'un Sobakévitch, envers les révisionnistes. On ne saurait dire ce à quoi le camarade Plékhanov songeait en l'occurrence : à son trait d'esprit au sujet des ânes, ou bien au rappel de l'anarchisme et de l'opportunisme, rappel extrêmement imprudent qu'il fit en présence d'Axelrod ; le camarade Plékhanov préféra s'exprimer « dans l'abstrait » en louchant sur Pierre. C'est une question de goût, bien entendu. Mais n'avais-je pas reconnu ma propre violence ouvertement, dans une lettre adressée à un iskriste aussi bien qu'au congrès de la Ligue ? Comment pouvais-je donc ne pas reconnaître cette « erreur » de la majorité ? En ce qui concerne la minorité, le camarade Plékhanov a marqué nettement leur erreur : le révisionnisme (cf. ses remarques sur l'opportunisme au congrès du Parti et sur le jaressisme au congrès de la Ligue) et l'anarchisme, ce qui a conduit à la scission. Pouvais-je empêcher la tentative, à l'aide de concessions personnelles et, en général, de toute sorte de « kindness » (amabilités, douceur, etc.), d'obtenir l'aveu de ces fautes et de les mettre hors d'état de nuire ? Pouvais-je empêcher cette tentative, quand le camarade Plékhanov, dans son article « Ce qu'il ne faut pas faire » exhortait carrément à « ménager les adversaires » du milieu des révisionnistes, et qui n'étaient révisionnistes « qu'en raison d'un certain manque d'esprit de suite » ? Et si je ne croyais pas à cette tentative, pouvais-je agir autrement que de faire une concession personnelle au sujet de l'organe central et de passer au Comité Central pour défendre la position de la majorité¹⁰⁰ ? Nier absolument la possibilité de semblables tentatives et prendre sur soi seul la responsabilité de la scission imminente, je ne pouvais le faire parce que j'inclinai moi-même, dans la lettre du 6 octobre, à expliquer la bagarre « par une exaspération personnelle ».

Quant à défendre la position de la majorité, j'estimais et j'estime toujours que c'était mon devoir politique. Il était difficile et hasardeux de s'en remettre au camarade Plékhanov, car tout disait que le camarade Plékhanov était disposé à interpréter sa phrase : « un dirigeant du prolétariat n'a pas le droit de se laisser aller à ses penchants belliqueux lorsqu'ils sont contraires aux calculs politiques », de façon dialectique, en ce sens que, dès l'instant où il faut tirer, il est plus avantageux (selon l'état de l'atmosphère genevoise en novembre) de tirer sur la majorité... Il était nécessaire de défendre la position de la majorité parce que le camarade Plékhanov, - comme pour se moquer de la dialectique qui exige un examen concret et intégral, - traitant de la bonne (?) volonté du révolutionnaire, a tourné modestement la question de la confiance au révolutionnaire, de la foi en un « dirigeant du prolétariat » qui dirigeait une aile déterminée du Parti. Parlant de l'individualisme anarchique et recommandant « de temps à autre » de fermer les yeux sur les infractions à la discipline, de céder « parfois » au relâchement de la gent intellectuelle, « dû à un sentiment qui n'a rien de commun avec le dévouement à l'idée révolutionnaire », le camarade Plékhanov oubliait sans doute qu'il importait également de tenir compte de la bonne volonté de la majorité du Parti; de laisser justement aux praticiens le soin de définir la mesure des concessions à faire aux individualistes anarchistes. Autant la lutte dans le domaine littéraire est aisée contre les puériles absurdités anarchistes, autant il est difficile de travailler pratiquement avec un individualiste anarchiste dans une seule et même organisation. L'écrivain qui se chargerait de fixer la mesure des concessions possibles à faire dans la pratique à l'anarchisme ne ferait preuve que d'une suffisance démesurée, réellement doctrinaire, propre aux gens de lettres. Le camarade Plékhanov faisait remarquer sentencieusement (pour en

100 Le camarade Martov s'est exprimé très justement à ce propos en disant que je suis passé *avec armes et bagages* (En français dans le texte. *N.R.*). Le camarade Martov se sert volontiers de comparaisons militaires : campagne contre la Ligue, bataille, blessures inguérissables, etc., etc. Je dois avouer que moi aussi j'ai un grand faible pour les comparaisons militaires, maintenant surtout que l'on suit avec le plus vif intérêt les nouvelles qui nous parviennent de l'océan Pacifique. Mais, tant qu'à parler le langage militaire, camarade Martov, voici comment les choses se sont passées. Nous avons conquis deux forts au congrès du Parti. Vous les avez attaqués au congrès de la Ligue. Dès la première légère échauffourée, mon collègue, le commandant d'un fort, ouvre les portes à l'ennemi. Alors je réunis naturellement ma petite artillerie et je me rends dans l'autre fort à peu près dépourvu de défense « pour voir venir. », ayant en face un ennemi bien supérieur en nombre. Je propose même la paix : en effet, comment faire la guerre à deux puissances ? Mais les nouveaux alliés, en réponse à mes offres de paix, bombardent mon « ultime » fort. Je fais le coup de feu. Alors mon ancien collègue - le commandant militaire - s'exclame avec une magnifique indignation : voyez donc, braves gens, quel manque de pacifisme chez ce Chamberlain !

imposer, comme disait Bazarov¹⁰¹) qu'en cas de nouvelle scission, les ouvriers cesseraient de nous comprendre et, dans le même temps, il inaugurerait lui-même une longue suite d'articles dans la nouvelle *Iskra*, qui, par leur signification actuelle et concrète, devaient rester nécessairement incompréhensibles non seulement pour les ouvriers, mais en général pour le monde entier. Il n'est pas étonnant que le membre du Comité Central qui avait lu les épreuves de l'article « Ce qu'il ne faut pas faire » ait prévenu le camarade Plékhanov que son plan prévoyant une certaine réduction de certaines publications (procès-verbaux du congrès du Parti et du congrès de la Ligue) se trouvait infirmé justement par cet article qui excite la curiosité et soumet quelque chose de piquant et de tout à fait obscur à la fois au jugement du public¹⁰², provoque inévitablement des questions perplexes : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Il n'est pas étonnant que précisément cet article du camarade Plékhanov, par suite du caractère abstrait de ses raisonnements et de l'obscurité de ses allusions, ait suscité une jubilation parmi les ennemis de la social-démocratie : les cancans dans la Révolutionsnaïa Rossia et aussi les louanges enthousiastes des révisionnistes conséquents de l'Osvobodjénii. La cause de tous ces amusants et tristes malentendus dont le camarade Plékhanov devait se dépêtrer plus tard d'une manière si amusante et si triste, était la violation de la thèse fondamentale de la dialectique : il faut analyser les questions concrètes de la façon la plus concrète. En particulier, les enthousiasmes de M. Strouvé étaient parfaitement naturels : peu lui importaient les « bons » objectifs (*kill with kindness*) que le camarade Plékhanov poursuivait (mais qu'il pouvait ne pas atteindre); M. Strouvé se félicitait et ne pouvait que se féliciter du tournant opéré vers l'aile opportuniste de notre Parti, tournant qui avait commencé dans la nouvelle *Iskra*, comme le voient maintenant tous et chacun. Les démocrates bourgeois russes ne sont pas seuls à se féliciter de chaque tournant, si petit et si provisoire fût-il, vers l'opportunisme dans tous les partis social-démocrates. Il est bien rare que le malentendu soit absolu dans le jugement d'un ennemi intelligent - dis-moi qui te vante, et je te dirai en quoi tu fais fausse route. Le camarade Plekhanov a tort de compter sur un lecteur inattentif, en présentant les choses comme si la majorité s'est élevée sans réserve contre les concessions personnelles touchant la cooptation, et non contre le passage de l'aile gauche à l'aile droite du Parti. L'essentiel n'est point du tout que le camarade Plékhanov, pour éviter la scission, a fait une concession personnelle (chose très méritoire) ; l'essentiel est que, ayant parfaitement reconnu la nécessité de discuter avec les révisionnistes inconséquents et les individualistes anarchistes, il a préféré discuter avec la majorité dont il s'est séparé à cause de la mesure des concessions pratiques possibles à l'anarchisme. L'essentiel n'est point du tout que le camarade Plékhanov a changé l'effectif de la rédaction, mais qu'il a trahi sa position dans le débat avec le révisionnisme et l'anarchisme, qu'il a cessé de défendre cette position dans l'organe central du Parti.

En ce qui concerne le Comité Central, qui s'est affirmé *alors* le seul représentant organisé de la majorité, le camarade Plékhanov s'en est séparé *alors uniquement à cause de la mesure des concessions pratiques possibles à l'anarchisme*. Près d'un mois s'est écoulé depuis le 1^{er} novembre, quand mon départ a délié les mains à la politique du *kill with kindness*. Le camarade Plékhanov avait pleine possibilité vérifiée, par des relations de toute sorte, le bien-fondé de cette politique. Le camarade Plékhanov a lancé à cette époque son article « *Ce qu'il ne faut pas faire* » qui a été - et

101 Personnage central du roman de I. Tourguéniev : *Père et fils*. (N.R.)

102 Nous discutons ardemment et avec passion dans certain local fermé. Tout à coup l'un de nous bondit de sa place, ouvre toute grande la fenêtre sur la rue et commence à clamer contre les Sobakévitch, les individualistes anarchistes, les révisionnistes, etc. Naturellement, une foule de curieux et de badauds s'assemble dans la rue, et voilà nos ennemis qui se mettent à ricaner. D'autres participants à ce débat s'approchent eux aussi de la fenêtre, désireux de raconter la chose avec esprit de suite, depuis le commencement, et sans allusions à ce que personne ne sait. Alors la fenêtre se reforme brusquement; pas la peine de parler des *querelles*, allez ! (*Iskra*, n° 53, p. 8, colonne 2, ligne 24 d'en bas). Ce n'était pas la peine de *commencer dans l'« Iskra »* des propos sur les « querelles », camarade Plékhanov, - voilà bien la vérité !

[Dans l'*Iskra*, n° 53 avait été publié la « *Lettre à la rédaction de l'Iskra* » de Lénine et la réponse de Plékhanov. Lénine proposait de mener dans le journal le débat sur les divergences internes au P.O.S.D.R., ce que Plékhanov refusa en le qualifiant de « querelles mesquines de la vie de cercle ». (N.R.)]

demeure pour ainsi dire - le seul billet d'entrée des martoviens à la rédaction. Les mots d'ordre : le révisionnisme (avec lequel il faut discuter en ménageant l'adversaire) et l'individualisme anarchique (qu'il s'agit de soigner en tuant à force de douceur) figurent sur ce billet en italiques imposants. Allons, messieurs, soyez les bienvenus, je vous tuerai à force de douceur, - voilà ce que dit le camarade Plékhanov par ce billet d'invitation à ses nouveaux collègues de la rédaction. Naturellement, il ne restait plus au Comité Central qu'à dire son dernier mot (un ultimatum, ce qui veut dire : le dernier mot sur la paix possible) sur la mesure des concessions pratiques admissibles, de son point de vue, à l'individualisme anarchique. Ou bien vous voulez la paix, et alors voici pour vous tel nombre de postes qui témoignent de notre douceur, de notre pacifisme, de notre esprit de concession, etc. (nous ne pouvons pas vous en donner davantage pour garantir la paix dans le Parti, la paix non pas en ce sens qu'il n'y aura pas de discussions, mais que le Parti ne sera pas détruit par l'individualisme anarchique); prenez ces postes et retournez tout doucement d'Akimov vers Plékhanov. Ou bien vous voulez maintenir et développer votre point de vue, tourner définitivement (ne serait-ce que dans le domaine des questions d'organisation) vers Akimov, convaincre le Parti que vous avez raison contre Plékhanov, alors prenez le groupe littéraire, recevez la représentation au congrès et commencez par une lutte honnête, par une polémique ouverte à conquérir la majorité. Cette alternative, très nettement posée devant les martoviens dans l'ultimatum du Comité Central du 25 novembre 1903 (voir : *l'État de siège* et le *Commentaire aux procès-verbaux de la Ligue*¹⁰³), est en plein accord avec la lettre de Plékhanov et de moi, datée du 6 octobre 1903 et adressée aux anciens rédacteurs : ou bien exaspération personnelle (et alors on peut, *au pis-aller*, « coopter »), ou bien divergence de principe (mais alors il faut d'abord convaincre le Parti et ensuite seulement entamer la conversation sur la refonte de l'effectif des organismes centraux). Laisser aux martoviens eux-mêmes le soin de trancher ce délicat dilemme, le Comité Central le pouvait d'autant plus que *juste à ce moment* le camarade Martov écrivait dans sa *profession de foi*¹⁰⁴ (*Encore une fois en minorité*) les lignes suivantes :

« *La minorité prétend à cet honneur : donner le premier exemple que connaisse l'histoire de notre Parti en ce sens que l'on peut, une fois « vaincu », ne pas constituer un nouveau Parti. Cette position de la minorité découle de toutes ses vues sur le développement du Parti dans le domaine de l'organisation ; elle découle de la conscience qu'elle a de ses liens solides avec le précédent travail accompli dans le Parti. La minorité ne croit pas à la force mystique des « révolutions de papier » ; elle voit dans la profondeur avec laquelle la vie justifie ses aspirations la garantie qu'elle aboutira, par une propagande purement idéologique au sein du Parti, au triomphe de ses principes d'organisation. »* (C'est moi qui souligne.)

103 Je laisse, bien entendu, sans examen l'écheveau que vient d'emmêler Martov dans *l'État de siège* autour de cet ultimatum du Comité Central, en invoquant des conversations privées, etc. C'est le « deuxième procédé de lutte » que j'ai caractérisé dans le précédent paragraphe et que seul un spécialiste de la neuropathologie serait capable d'analyser avec quelque chance de succès. Il suffit de dire que le camarade Martov y insiste sur un accord avec le Comité Central concernant la non-publication des pourparlers, accord qui, malgré toutes les recherches, n'a pas pu être retrouvé. Le camarade Travinski qui menait les pourparlers au nom du Comité Central - m'a fait savoir par écrit qu'il me reconnaissait le droit de faire imprimer, en dehors de *l'Iskra*, ma lettre à la rédaction.

Une seule expression du camarade Martov m'a plu particulièrement. C'est le « bonapartisme de la pire espèce ». Je trouve que le camarade Martov a formulé cette notion bien à propos. Examinons avec sang-froid ce qu'elle signifie. À mon avis, elle signifie : acquérir le pouvoir par un moyen *formellement* légitime, mais *au fond* à l'encontre de la volonté du peuple (ou du Parti). N'est-ce pas ainsi, camarade Martov ? Et s'il en est ainsi, je laisse tranquillement au public le soin de juger de quel côté se trouvait ce « bonapartisme de la pire espèce », du côté de Lénine et d'Igrek qui pouvaient profiter de leur droit *formel* de barrer la route aux martoviens, en s'appuyant sur la volonté du II^e Congrès, mais *qui n'ont pas profité* de ce droit; ou bien du côté de ceux qui ont eu *raison formellement* d'occuper la rédaction (« cooptation unanime ») tout en sachant *qu'au fond cela ne correspondait pas à la volonté* du II^e Congrès, et craignant la vérification de cette volonté par le III^e Congrès.

104 En français dans le texte. (N.R.)

Quelles magnifiques, quelles fières paroles ! Et avec quel sentiment d'amertume on a constaté, par expérience, que c'était *seulement des paroles*... Vous voudrez bien m'excuser, camarade Martov, mais maintenant, *au nom de la majorité, je déclare prétendre* à cet « honneur » que *vous n'avez point mérité*. Ce sera en effet un grand honneur pour lequel il vaut la peine de se battre parce que les traditions de l'esprit de cercle nous ont légué des scissions extraordinairement faciles et une application extraordinairement zélée de cette règle : un coup de poing dans la mâchoire, ou la main à baiser, s'il vous plaît.

Le grand plaisir (d'avoir un parti unique) devait l'emporter et l'a véritablement emporté sur les petits désagréments (sous forme de chicanes autour de la cooptation). J'ai quitté l'organe central, le camarade Igrék (délégué par Plékhanov et moi au Conseil du Parti de la part de la rédaction de l'organe central) a quitté le Conseil. Les martoviens ont répondu au dernier mot du Comité Central sur la paix par une lettre (cf. les éditions citées) équivalant à une déclaration de guerre. Alors, mais alors seulement, j'ai écrit une lettre à la rédaction (n° 53 de l'*Iskra*) sur la publicité des débats¹⁰⁵. S'il faut, disais-je, parler de révisionnisme, discuter sur le manque d'esprit de suite et l'individualisme anarchique, de la défaite de divers dirigeants, eh bien, messieurs, racontons tout sans rien dissimuler, comment les choses se sont passées, - tel est le contenu de cette lettre sur la publicité des débats. La rédaction y répond par des paroles désobligeantes chargées de colère et par un magnifique sermon : défense d'évoquer « *les mesquineries et les chicanes de la vie de cercle* » (n° 53 de l'*Iskra*). Ah bon, alors, me dis-je : « les mesquineries et les chicanes de la vie de cercle » ... *es ist mir recht*, messieurs, je suis d'accord là-dessus. Car cela veut dire que les tracas dus à la « cooptation », vous les rapportez directement aux *querelles de cercle*. C'est vrai. Mais qu'est-ce que cette dissonance, quand dans l'éditorial du même n° 53, la même rédaction. (La même, paraît-il) soulève des bruits sur le bureaucratisme, le formalisme, etc¹⁰⁶. Défense de soulever la question de la lutte pour la cooptation à l'organe central car c'est chercher chicane. Or nous soulèverons, nous, la question de la cooptation au Comité Central, et nous n'appellerons pas cela une chicane, mais une divergence de principe quant au « formalisme ». - Ah non, me dis-je, permettez-nous, chers camarades, de ne pas vous le permettre. Vous voulez tirer sur mon fort, et vous exigez de moi que je vous livre l'artillerie. Vous voulez rire ! Et voilà que j'écris et que j'imprime, en dehors de l'*Iskra*, une « lettre à la rédaction » (« *Pourquoi j'ai quitté la rédaction de l'Iskra ?*¹⁰⁷ »), je raconte brièvement comment les choses s'étaient passées, et je m'informe encore et encore si la paix est possible sur la base d'une telle répartition : l'organe central pour vous, le Comité Central pour nous. Aucune des parties ne se sentira « étrangère » dans son Parti, et nous discuterons du tournant vers l'opportunisme, nous discuterons d'abord dans la presse, et puis, peut-être au III^e Congrès du Parti.

En réponse au rappel de la paix, toutes les batteries ennemies ouvraient le feu, jusques et y compris le Conseil. Les projectiles pleuvaient dru. Autocrate, Schweitzer¹⁰⁸, bureaucrate, formaliste, super-centre, unilatéral, rigide, obstiné, étroit, soupçonneux, difficile à vivre... Fort bien, chers amis ! Vous avez fini ? Vous n'avez plus rien en réserve ? Ils sont bien mauvais, vos projectiles...

À moi de parler. Voyons le *contenu* des nouvelles conceptions de la nouvelle *Iskra* en matière d'organisation, et le rapport de ces conceptions avec la division de notre parti en « majorité » et « minorité », dont nous avons montré le caractère véritable en analysant les débats et les votes au II^e Congrès.

105 Voir le présent tome, pp. 114-118. (N.R.)

106 Comme il est apparu plus tard, la « dissonance » s'explique très simplement par une dissonance dans le personnel de la rédaction de l'organe central. Plékhanov a écrit à propos des « chicanes » (voir son aveu dans le « *Triste malentendu* » n° 57), tandis que l'éditorial « *Notre congrès* » est de Martov (*État de siège*, p. 84). C'est tirer à hue et à dia.

107 Voir le présent tome, pp. 119-126. (N.R.)

108 J.-B. Schweitzer (1833-1875), dirigea l'*Association Générale des Travailleurs Allemands* après F. Lassalle. Il y jouissait de pouvoirs dictatoriaux.

17. La nouvelle *Iskra*. L'opportunisme en matière d'organisation

Pour analyser la position de principe de la nouvelle *Iskra*, il faut, sans nul doute, prendre comme base les deux feuillets. D'Axelrod¹⁰⁹. Nous avons exposé plus haut, en détail, le sens concret de plusieurs de ses vocables favoris. Essayons maintenant d'en faire abstraction, de suivre le développement de la pensée qui a conduit la « minorité » (pour tel ou tel motif futile ou mesquin) à adopter ces mots d'ordre-là et non point d'autres, et d'examiner la portée de principe de ces mots d'ordre indépendamment de leur origine; indépendamment de la « cooptation ». Nous vivons maintenant sous le signe des concessions : faisons donc une concession au camarade Axelrod et « prenons au sérieux » sa « théorie ».

La thèse fondamentale d'Axelrod (n° 57 de *l'Iskra*) est celle-ci : « Dès le début, notre mouvement recelait deux tendances opposées, dont l'antagonisme devait nécessairement se développer et se répercuter sur notre mouvement au fur et à mesure que celui-ci se développait lui-même. Savoir : « Le but prolétarien du mouvement (en Russie) est en principe le même que celui de la social-démocratie d'Occident. » Mais chez nous l'action sur les masses ouvrières émane « d'un élément social qui leur est étranger », les intellectuels radicaux. Ainsi donc, Axelrod constate un antagonisme entre deux tendances, l'une prolétarienne, l'autre intellectuelle radicale, dans notre Parti.

En cela, Axelrod a certainement raison. Que cet antagonisme existe (et pas seulement dans le parti social-démocrate russe), la chose ne fait pas de doute. Bien plus. Nul n'ignore que cet antagonisme explique, pour une grande part, la division de la social-démocratie contemporaine en social-démocratie révolutionnaire (orthodoxe) et opportuniste (révisionniste, ministérialiste, réformiste), division qui s'est nettement manifestée en Russie également au cours de ces dix dernières années de notre mouvement. Tout le monde sait aussi que la social-démocratie orthodoxe exprime les tendances prolétariennes du mouvement, tandis que la social-démocratie opportuniste exprime les tendances démocratiques intellectuelles.

Mais, abordant de près ce fait de notoriété publique, Axelrod, effrayé, recule. Il ne fait pas la moindre tentative pour analyser la question de savoir comment s'est manifestée cette division dans l'histoire de la social-démocratie russe en général, et notamment à notre congrès du Parti, - bien qu'il traite justement du congrès ! Comme toute la rédaction de la nouvelle *Iskra*, Axelrod a une peur mortelle des procès-verbaux de ce congrès. Cela ne doit pas nous étonner, après tout ce qui a été exposé plus haut, mais de la part d'un « théoricien » qui prétend étudier les diverses tendances de notre mouvement, c'est un cas original de *phobie de la vérité*. Après avoir écarté, en vertu de cette particularité qui lui est propre, la documentation la plus récente et la plus exacte sur les tendances de notre mouvement, le camarade Axelrod cherche le salut en d'agréables rêveries : « le marxisme légal ou demi-marxisme a bien donné un chef littéraire à nos libéraux, dit-il. Pourquoi cette gamine espiègle qu'est l'Histoire ne donnerait-elle pas à la démocratie bourgeoise révolutionnaire un chef formé à l'école du marxisme révolutionnaire orthodoxe ? »

À propos de ce rêve agréable pour Axelrod, nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est que, s'il arrive à l'Histoire de faire des espiègleries, cela ne justifie pas encore les *espiègleries de pensée* d'un homme qui entreprend d'analyser cette Histoire. Quand le chef du demi-marxisme laissait percer le libéral, les gens qui voulaient (et *savaient*) approfondir ses « tendances » se référaient non pas aux espiègleries possibles de l'Histoire, mais à des dizaines et des centaines de traits de la psychologie et de la logique de ce chef, aux particularités de toute sa physionomie littéraire qui trahissaient un reflet du marxisme dans la littérature bourgeoise¹¹⁰. Si Axelrod, qui a prétendu analyser les « tendances prolétariennes et révolutionnaires générales de notre mouvement » n'a rien su trouver,

109 Ces feuillets faisaient partie du recueil *l'« Iskra » en deux ans*, II^e partie, pp. 122 et suivantes (St-Petersbourg 1906). (Note de l'auteur pour l'édition de 1907, N.R.)

110 Allusion à la tête de file du « marxisme légal » russe, P. Strouvé. Ses conceptions visaient à élaborer une politique acceptable tant par la bourgeoisie libérale que par l'autocratie. (N.R.)

mais rien du tout, pour montrer et démontrer l'existence de tendances déterminées chez tels ou tels représentants de cette aile orthodoxe qu'il déteste, - il n'a fait que se délivrer à lui-même, *solennellement, un certificat d'indigence de pensée*. Il faut croire que les affaires du camarade Axelrod vont bien mal, s'il ne lui reste plus qu'à invoquer les espiègleries possibles de l'Histoire !

Une autre référence d'Axelrod - aux « Jacobins » cette fois - est encore plus instructive. Axelrod n'ignore pas, vraisemblablement, que la division de l'actuelle social-démocratie en aile révolutionnaire et aile opportuniste a depuis longtemps déjà, et pas seulement en Russie, donné lieu à des « analogies historiques empruntées à l'époque de la Grande Révolution française ». Axelrod n'ignore pas, vraisemblablement, que les Girondins de l'actuelle social-démocratie recourent toujours et partout aux termes de « jacobinisme », « blanquisme », etc., pour caractériser leurs adversaires. N'imitons pas Axelrod dans sa phobie de la vérité, et considérons les procès-verbaux de notre congrès : peut-être y trouverons-nous ce qu'il faut pour analyser et vérifier les tendances que nous étudions et analogies que nous examinons ?

Premier exemple. La discussion sur le programme au congrès du Parti. Le camarade Akimov (« entièrement d'accord » avec le camarade Martynov) déclare : « L'alinéa relatif à la conquête du pouvoir politique (dictature du prolétariat) a été, comparativement à tous les autres programme social-démocrates, rédigé de telle façon qu'il peut être interprété - comme il l'a été effectivement par Plékhanov, - en ce sens que le rôle de l'organisation dirigeante devra refouler et isoler de cette organisation la classe dirigée, par elle. C'est ce qui fait que nos tâches politiques sont formulées exactement comme celles de la « Narodnaïa Volia » (p. 124 des procès-verbaux). Le camarade Plékhanov et d'autres iskristes répliquent au camarade Akimov et l'accusent d'opportunisme. Le camarade Axelrod ne trouve-t-il pas que cette discussion nous montre (dans les faits et non pas dans d'imaginaires espiègleries de l'Histoire) l'antagonisme existant entre les actuels Jacobins et les actuels Girondins de la social-démocratie ? Et si le camarade Axelrod a parlé des Jacobins, n'est-ce pas parce qu'il s'est trouvé (à cause de ses erreurs) en la compagnie des Girondins de la social-démocratie ?

Deuxième exemple. Le camarade Possadovski pose la question d'un « sérieux désaccord » sur la « question essentielle » de la « valeur absolue des principes démocratiques » (p. 169). Avec Plékhanov, il nie leur valeur absolue. Les leaders du « centre » ou du marais (Egorov) et des anti-iskristes (Goldblatt) protestent résolument ; ils voient chez Plékhanov une « imitation de la tactique bourgeoise » (p. 170). C'est justement l'idée du camarade Axelrod sur le lien entre l'orthodoxie et la tendance bourgeoise, avec cette seule différence que chez Axelrod cette idée reste suspendue dans l'air, tandis que chez Goldblatt elle est rattachée à un débat précis. Encore une fois, Axelrod ne trouve-t-il pas que cette controverse, elle aussi, nous montre avec évidence l'antagonisme dans notre congrès entre Jacobins et Girondins de l'actuelle social-démocratie ? Si le camarade Axelrod crie contre les Jacobins, n'est-ce pas parce qu'il s'est trouvé en la compagnie des Girondins ?

Troisième exemple. La discussion sur le § 1 des statuts défend les « *tendances prolétariennes dans notre mouvement* », qui souligne que l'ouvrier ne craint pas l'organisation, que le prolétaire ne sympathise pas avec l'anarchie, apprécie ce stimulant « organisez-vous ! » ; qui met en garde contre les intellectuels bourgeois, tout pénétrés d'opportunisme ? Les *Jacobins de la social-démocratie*. Et qui introduit dans le Parti les intellectuels radicaux, qui prend soin des professeurs, des collégiens, des isolés, de la jeunesse ? *Le Girondin Axelrod avec le Girondin Liber*.

Avec quelle maladresse le camarade Axelrod se défend de la « fausse accusation d'opportunisme », ouvertement répandue au congrès de notre Parti contre la majorité du groupe « Libération du Travail » ! Il se défend de telle sorte qu'il confirme l'accusation en reprenant la rengaine à la Bernstein sur le jacobinisme, le blanquisme, etc. ! Il crie au danger du côté des intellectuels radicaux, pour oublier les discours qu'il a tenus au congrès et qui ne respiraient que sollicitude pour ces mêmes intellectuels.

Les « paroles terribles » : jacobinisme, etc., n'expriment absolument rien, si ce n'est de l'opportunisme. Le Jacobin lié indissolublement à l'organisation du prolétariat, conscient de ses

intérêts de classe, c'est justement le social-démocrate révolutionnaire. Le Girondin qui soupire après les professeurs et les collégiens, qui redoutent la dictature du prolétariat, qui rêve à la valeur absolue des revendications démocratiques, c'est justement l'opportuniste. Seuls les opportunistes peuvent encore, à notre époque, voir un danger dans les organisations conspiratrices, quand l'idée de ramener la lutte politique aux proportions d'un complot, a été mille fois réfutée dans les écrits, réfutée et éliminée depuis longtemps par la vie, quand l'importance cardinale de l'agitation politique de masse a été expliquée et rabâchée jusqu'à l'écœurement. Le vrai motif de cette peur de la conspiration du blanquisme, n'est pas tel ou tel trait particulier du mouvement pratique (comme Bernstein et Cie cherchent depuis longtemps - mais en vain - à le faire croire), mais la timidité girondine de l'intellectuel bourgeois, dont la mentalité perce si souvent chez les actuels social-démocrates. Rien de plus comique que les efforts faits par la nouvelle Iskra pour dire une parole neuve (cent fois répétée en son temps), en mettant en garde contre la tactique des révolutionnaires-conspirateurs français des années 40 et 60 (n° 62, éditorial¹¹¹). Dans un prochain numéro de l'Iskra, les Girondins de l'actuelle social-démocratie nous indiqueront sans doute un groupe de conspirateurs français des années 40, pour lequel l'importance de l'agitation politique dans les masses ouvrières, l'importance des journaux ouvriers comme moyen d'action du Parti sur la classe aurait été un a b c depuis longtemps appris, assimilé.

La tendance de la nouvelle Iskra à reprendre, sous prétexte de nouveauté, des vérités élémentaires déjà ressassée, n'est rien moins qu'un effet du hasard ; c'est la conséquence inévitable de la situation où se trouvent Axelrod et Martov, tombés dans l'aile opportuniste de notre Parti. Noblesse oblige. Force leur est de répéter les phrases opportunistes ; force leur est de reculer pour essayer de découvrir dans un passé lointain une justification quelconque de leur position, indéfendable du point de vue de la lutte au congrès et des nuances ou divisions du Parti qui s'y sont révélées. Aux élucubrations d'Akimov sur le jacobinisme et le blanquisme, le camarade Axelrod joint des lamentations à la Akimov en prétendant que non seulement les « économistes », mais aussi les « politiques », ont fait preuve d'« étroitesse », d'« engouement » excessif, etc., etc. Quand on lit ces discours grandiloquents dans la nouvelle Iskra, qui se targue d'être au-dessus de toutes ces étroitures et engouements, on se demande avec stupeur : De qui font-ils le portrait ? Où entendent-ils ces discours¹¹² ? Mais qui donc ignore que la division des social-démocrates russes en économistes et en politiques a fait son temps ? Parcourez l'Iskra de la dernière ou des deux dernières années avant le congrès du Parti, et vous verrez que la lutte contre l'« économisme » s'apaise et cesse complètement dès 1902 ; vous verrez que, par exemple, en juillet 1903 (n° 43), on parle de l'« époque de l'économisme » comme d'une époque « définitivement résolue » ; que l'économisme est considéré comme « définitivement enterré », et l'engouement des politiques est regardé comme de l'atavisme caractérisé. Pour quel motif la nouvelle rédaction de l'Iskra revient-elle à cette division définitivement enterrée ? Nous serions-nous battus au congrès avec les Akimov pour les erreurs qu'ils ont commises il y a deux ans dans le Rabotchéïé Diélo ? Si nous l'avions fait, nous aurions été de parfaits imbéciles. Mais chacun sait qu'il n'en a pas été ainsi ; que nous les avons combattus non pour les fautes anciennes, définitivement enterrées, du Rabotchéïé Diélo, mais pour les fautes nouvelles qu'ils ont commises dans leurs jugements et leurs votes au congrès. Ce n'est pas d'après leur position dans le Rabotchéïé Diélo, mais d'après leur position au congrès que nous avons jugé des erreurs effectivement abandonnées et de celles qui persistent encore et nécessitent une discussion. Au moment du congrès, la vieille division en économistes et politiques n'existait déjà plus, mais des tendances opportunistes diverses subsistaient, qui s'exprimèrent au cours des débats et des votes sur nombre de questions, et qui amenèrent finalement une nouvelle division du Parti en « majorité » et « minorité ». La vérité, c'est que la nouvelle rédaction de l'Iskra s'efforce, pour des raisons faciles à comprendre, de voiler le lien qui existe entre cette nouvelle division et l'opportunisme actuel dans

111 Allusion à l'article de Martov « *Nous préparons-nous comme il faut ?* » dans lequel il se pronçait contre tout soulèvement armé, estimant que c'était une utopie et blanquisme. (N.R.)

112 Allusion au poème alors célèbre de Lermontov : *Le journaliste, le lecteur et l'écrivain*. (N.R.)

notre Parti. C'est ce qui fait qu'elle est obligée de reculer, de remonter de la nouvelle division à l'ancienne. Incapable d'expliquer l'origine politique de la nouvelle division (ou désirant, par esprit de concession, jeter un voile¹¹³ sur cette origine), elle ressasse tout ce qui a été dit de l'ancienne division depuis longtemps enterrée. Chacun sait que la nouvelle division part d'un désaccord en matière d'organisation, désaccord qui a commencé par une controverse sur les principes d'organisation (§ 1 des statuts) et qui s'est terminé par une « action pratique » digne des anarchistes. L'ancienne division en économistes et en politiques était due à un désaccord portant principalement sur les questions de tactique.

Cet abandon des questions, plus complexes et vraiment actuelles et pressantes de la vie du Parti, pour des questions depuis longtemps résolues et artificiellement exhumées, la nouvelle *Iskra* s'efforce de le justifier par une plaisante argutie qui n'est que du suivisme. Sous la houlette du camarade Axelrod, toute la prose de la nouvelle *Iskra* est marquée, comme d'un trait rouge, de cette profonde « idée » que le contenu est plus important que la forme; que le programme et la tactique importent plus que l'organisation; que la « vitalité d'une organisation est en proportion directe du volume et de la valeur du contenu qu'elle apportera au mouvement »; que le centralisme n'est pas « une chose qui se suffit à elle-même », que ce n'est pas un « talisman universel », etc., etc. Grandes et profondes vérités ! En effet, le programme importe plus que la tactique, et la tactique importe plus que l'organisation. L'alphabet importe plus que l'étymologie, et l'étymologie plus que la syntaxe. Mais que dire de gens qui, ayant échoué à leur examen de syntaxe, font aujourd'hui les importants et tirent vanité de ce qu'il leur faut redoubler la petite classe ? Sur les principes d'organisation, Axelrod a raisonné en opportuniste (§ 1) ; dans l'organisation il a agi en anarchiste (le congrès de la Ligue). Et maintenant il approfondit la social-démocratie : les raisins sont trop verts ! En somme, qu'est-ce que l'organisation ? Ce n'est qu'une forme. Qu'est-ce que le centralisme ? Ce n'est pas un talisman. Qu'est-ce que la syntaxe ? C'est assurément moins important que l'étymologie, ce n'est qu'un moyen d'assembler les éléments de l'étymologie... « Le camarade Alexandrov ne conviendra-t-il pas avec nous, demande triomphalement la nouvelle rédaction de l'*Iskra*, qu'en élaborant un programme du Parti, le congrès a beaucoup plus contribué à la centralisation de l'action du Parti qu'en adoptant des statuts, si parfaits fussent-ils ? » (N° 56, supplément). Il faut espérer que cet apophtegme classique acquerra une célébrité historique au moins aussi grande et aussi durable que la phrase fameuse du camarade Kritchevski sur la social-démocratie qui, selon lui, s'assigne comme l'humanité, des tâches réalisables. La profondeur de pensée de la nouvelle *Iskra* est exactement du même calibre. Pourquoi a-t-on raillé la phrase du camarade Kritchevski ? Parce que ce dernier, avec une platitude qu'il essayait de faire passer pour de la philosophie, cherchait à justifier l'erreur d'une partie des social-démocrates en matière de tactique, et leur incapacité à poser correctement les problèmes politiques. Il en est exactement de même pour la nouvelle *Iskra* qui, déclarant que le programme est plus important que les statuts, et que les questions de programme sont plus importantes que les questions d'organisation, cherche à justifier par cette platitude l'erreur d'une partie des social-démocrates en matière d'organisation, l'instabilité d'intellectuels qui a conduit certains camarades à la phraséologie anarchiste ! N'est-ce pas là idéologie de « suivistes » ? N'est-ce pas là se vanter d'avoir redoublé la petite classe ?

L'adoption du programme contribue plus à la centralisation du travail que l'adoption des statuts. Comme ce lieu commun, donné pour de la philosophie, sent son intellectuel radical, beaucoup plus près de la bourgeoisie décadente que de la social-démocratie ! Car le mot de centralisation dans

113 Voir l'article de Plékhanov sur l'« économisme » (*Iskra* n° 53). Dans le sous-titre de cet article s'est glissée, semble-t-il, une petite coquille. Au lieu de : « Réflexions à haute voix sur le II^e Congrès du Parti », lisez plutôt : « sur le congrès de la Ligue » ou si l'on veut, « sur la *cooptation* ». Autant il est opportun dans certaines conditions de se montrer conciliant pour telles ou telles prétentions personnelles, autant il est inadmissible (du point de vue du Parti, et non du point de vue petit-bourgeois) de mêler les questions qui préoccupent le Parti, de substituer à la nouvelle erreur de Martov et d'Axelrod, qui ont commencé à évoluer de l'orthodoxie vers l'opportunisme, l'erreur ancienne (que personne, si ce n'est la nouvelle *Iskra*, n'évoque maintenant) des Martynov et des Akimov, prêts peut-être aujourd'hui - sur de nombreux points du programme et de la tactique - à évoluer de l'opportunisme vers l'orthodoxie.

cette phrase fameuse est pris cette fois en un sens tout à fait symbolique. Si les auteurs de cette phrase ne savent pas ou ne veulent pas penser, ils devraient du moins se rappeler ce simple fait : l'adoption du programme, de concert avec les bundistes, non seulement n'a pas amené la centralisation de notre travail commun, mais ne nous a même pas préservés de la scission. L'unité dans les questions de programme et de tactique est la condition nécessaire, mais insuffisante, de l'unification du Parti, de la centralisation de son travail. (Seigneur Dieu ! quelles vérités élémentaires on est obligé de rabâcher, en ce temps où toutes les notions sont confondues !) Pour obtenir ce dernier résultat, il faut encore l'unité d'organisation, inconcevable dans un parti dépassant tant soit peu le cadre étroit d'un cercle sans des statuts validés, sans soumission de la minorité à la majorité, de la partie au tout. Tant que nous n'avons pas d'unité dans les questions fondamentales de programme et de tactique, nous disons tout net que nous vivions à l'époque de la débandade et des cercles ; nous déclarions franchement qu'avant de nous unir, il fallait nous délimiter ; nous ne parlions pas des formes d'organisation commune, nous traitions exclusivement des questions nouvelles (elles l'étaient alors) de la lutte contre l'opportunisme en matière de programme et de tactique. Maintenant cette lutte, de notre aveu à tous, a assuré déjà une unité suffisante, formulée dans le programme et dans les résolutions du Parti sur la tactique ; maintenant il nous faut faire le pas suivant, et nous l'avons fait d'un commun accord : nous avons élaboré les formes d'une organisation unique englobant tous les cercles. Or, on nous a ramené en arrière en détruisant à moitié ces formes, ramenés vers le comportement anarchiste, vers la phrase anarchiste, vers le rétablissement du cercle au lieu de la rédaction du Parti, et l'on justifie maintenant ce pas en arrière en disant que l'alphabet est plus utile au parler correct que la connaissance de la syntaxe !

La philosophie des « suivistes », qui a fleuri il y a trois ans sur le terrain de la tactique, renaît à présent, appliquée aux questions d'organisation. Considérez ce raisonnement de la nouvelle rédaction. « L'orientation social-démocrate combative, dit le camarade Alexandrov, doit être assurée dans le Parti non pas uniquement par la lutte idéologique, mais encore par des formes déterminées d'organisation. » La rédaction déclare sentencieusement : « Cette confrontation de la lutte idéologique et des formes d'organisation n'est pas mal. La lutte idéologique est un processus, tandis que les formes d'organisation ne sont que... des formes » (je vous jure que c'est imprimé tel quel dans le n° 56, supplément, page 4, première colonne, en bas 1) « destinées à s'emplier d'un contenu changeant, toujours en développement, - le travail pratique du Parti en voie de développement. » Cette fois cela tient de l'anecdote qu'un boulet est un boulet et qu'une bombe est une bombe. La lutte idéologique est un processus et les formes d'organisation ne sont que des formes s'emplantant d'un contenu ! Il s'agit de savoir si notre lutte idéologique revêtira des formes plus hautes, les formes d'une organisation de parti obligatoire pour tous, ou les formes de l'ancienne débandade et des anciens cercles. On nous a ramenés des formes supérieures à des formes plus primitives ; et l'on affirme pour se justifier que la lutte idéologique est un processus, que les formes ne sont que des formes. Ainsi exactement, temps jadis, le camarade Kritchovski nous ramenait la tactique-plan à la tactique-processus.

Prenez ces phrases prétentieuses de la nouvelle *Iskra* sur « l'auto-éducation du prolétariat », phrases dirigées contre ceux que la forme soi-disant empêche de voir le contenu (n° 58, éditorial). N'est-ce point de l'Akimov n° 2 ? L'Akimov n° 1 avait justifié le retard d'une certaine partie des intellectuels social-démocrates à poser les problèmes de tactique, en alléguant le contenu plus « profond » de la « lutte prolétarienne », la nécessité pour le prolétariat de faire son éducation lui-même. L'Akimov n° 2 justifie l'état arriéré d'une certaine partie des intellectuels social-démocrates en ce qui concerne la théorie et la pratique de l'organisation, par la raison non moins profonde que l'organisation n'est qu'une forme et que l'essentiel est dans l'auto-éducation du prolétariat. Messieurs qui prenez soin des petites gens, sachez que le prolétariat ne craint pas l'organisation ni la discipline ! Le prolétariat n'aura cure que MM. les professeurs et lycéens, qui ne désirent pas adhérer à une organisation, soient reconnus membres du Parti parce qu'ils travaillent sous le contrôle d'une organisation. Le prolétariat est préparé à l'organisation par toute son existence de façon beaucoup plus radicale, que bien des personnes appartenant à la gent intellectuelle. Le prolétariat qui a tant

soit peu compris notre programme et notre tactique ne justifiera pas le manque d'organisation pour la raison que la forme est moins importante que le contenu. Ce n'est pas le prolétariat, mais *certaines intellectuels* de notre Parti qui manquent *d'auto-éducation* quant à l'organisation et à la discipline, quant à la haine et au mépris de la phrase anarchiste. Les Akimov n° 2 calomnient le prolétariat en disant qu'il n'est pas préparé à l'organisation, tout comme Akimov n° 1 l'avaient calomnié en disant qu'il n'était pas préparé à la lutte politique. Le prolétaire qui est devenu un social-démocrate conscient et qui se sent membre du parti, repoussera le « suivisme » en matière d'organisation avec le même mépris qu'il l'a fait pour les questions de tactique. Prenez enfin cette profonde pensée de « Praticien » dans la nouvelle *Iskra* : « comprise dans son vrai sens, l'idée d'une organisation centralisée « de combat » qui coordonnerait et centraliserait *l'activité* » (en italique pour souligner la profondeur) « des révolutionnaires, ne prend corps naturellement que si cette activité *s'exerce* » (comme c'est neuf et intelligent !); « l'organisation même, en tant que forme » (tenez-vous bien !) « ne peut se développer que *parallèlement* » (c'est l'auteur qui souligne, comme partout ailleurs dans cette citation) « au travail révolutionnaire qui en constitue le contenu » (n° 57). Cela ne vous rappelle-t-il pas encore et encore ce personnage de l'épopée populaire russe qui, à la vue d'un convoi funèbre, s'écriait : je vous souhaite d'en avoir toujours à porter ? Certes, il ne se trouvera pas un seul praticien (sans guillemets) dans notre Parti pour ne pas comprendre que c'est précisément la forme de notre activité (c'est-à-dire l'organisation) qui retarde depuis longtemps - qui retarde terriblement - sur le contenu, et que les cris : Marchez au pas ! N'allez pas trop vite ! adressés aux retardataires, ne peuvent venir que des simples du Parti. Essayez de comparer, par exemple, notre Parti au Bund. Il est hors de doute que le *contenu*¹¹⁴ du travail de notre Parti est infiniment plus riche, plus divers, plus large et plus profond que celui du Bund. Plus considérable, l'envergure théorique ; plus développé, le programme ; plus étendue et plus profonde, l'action sur les masses ouvrières (et non sur les seuls artisans organisés); plus variées, la propagande et l'agitation; plus vif, le rythme du travail politique chez les responsables et chez les simples militants; plus grandioses, les mouvements *populaires* lors des manifestations et des grèves générales; plus énergique, l'activité parmi les éléments non prolétariens. Et la « forme » ? La « forme » de notre travail retarde, par rapport à celui du Bund, au point de crever les yeux, de faire monter le rouge de la honte au front de quiconque ne traite pas les affaires de son Parti « en se fourrant le doigt dans le nez ». Le retard de l'organisation du travail par rapport à son contenu est notre point faible ; il l'était bien avant le congrès, bien avant la constitution du Comité d'organisation. L'état rudimentaire et précaire de la forme ne permet pas de faire de sérieux progrès quant au développement du contenu, provoque un marasme scandaleux, conduit au gaspillage des forces et fait que les actes ne correspondent pas aux paroles. Tous ont souffert mille mort de cette discordance, - et voilà que les Axelrod et les « Praticiens » de la nouvelle *Iskra* viennent nous prêcher d'un air profond : la forme ne doit se développer de façon naturelle que parallèlement au contenu !

Voilà où conduit une légère erreur en matière d'organisation (§ 1), si l'on s'avise d'approfondir une chose absurde et de chercher un fondement philosophique à une phrase opportuniste. À pas prudents, à zigzags tâtonnants¹¹⁵ ! - nous avons entendu ce refrain appliqué aux questions de tactique ; nous l'entendons aujourd'hui appliqué à l'organisation. *Le suivisme en matière d'organisation* est un produit naturel et inévitable de la mentalité de *l'individualiste anarchiste*, qui s'avise d'ériger en un *système*, en *divergences de principe particulières*, ses déviations anarchistes (au début peut-être accidentelles). Au congrès de la Ligue, nous avons vu les débuts de cet anarchisme ; dans la nouvelle *Iskra*, nous voyons des tentatives pour l'ériger en un système de conceptions. Ces

114 Sans parler du fait que le *contenu* du travail de notre Parti n'a été fixé (dans le programme, etc.), au congrès, dans l'esprit de la social-démocratie révolutionnaire, *qu'au prix d'une lutte* contre ces mêmes anti-iskristes et ce même marais dont les représentants l'emportent numériquement dans notre « minorité ». Il serait intéressant aussi, pour la question du « contenu », de comparer, par exemple, six numéros de l'ancienne *Iskra* (nos 46-51) et douze numéros de la nouvelle *Iskra* (nos 52-63). Mais nous reviendrons là-dessus.

115 Référence à un article de Martov publié dans *Zaria* n°1, *L'hymne du socialiste russe moderne*, qui tournait en dérision les économistes. (N.R.)

tentatives confirment admirablement l'opinion émise déjà au congrès du Parti sur la différence des points de vue entre l'intellectuel bourgeois qui se rallie à la social-démocratie, et le prolétaire qui a pris conscience de ses intérêts de classe. Ainsi le même « Praticien » de la nouvelle *Iskra*, avec la profondeur d'esprit que nous lui connaissons, m'accuse de concevoir le Parti comme une « immense fabrique » avec à sa tête un directeur, le Comité Central (n° 57, supplément). Le « Praticien » ne soupçonne même pas que le mot terrible qu'il lance trahit du coup la mentalité de l'intellectuel bourgeois, qui ne connaît ni la pratique ni la théorie de l'organisation prolétarienne. Cette fabrique qui, à d'aucuns, semble être un épouvantail, pas autre chose, est précisément la forme supérieure de la coopération capitaliste, qui a groupé, discipliné le prolétariat, lui a enseigné l'organisation, l'a mis à la tête de toutes les autres catégories de la population laborieuse et exploitée. C'est le marxisme, idéologie du prolétariat éduqué par le capitalisme, qui a enseigné et enseigne aux intellectuels inconstants la différence entre le côté exploiteur de la fabrique (discipline basée sur la crainte de mourir de faim) et son côté organisateur (discipline basée sur le travail en commun résultant d'une technique que hautement développée). La discipline et l'organisation, que l'intellectuel bourgeois a tant de peine à acquérir, sont assimilées très aisément par le prolétariat, grâce justement à cette « école » de la fabrique. La crainte mortelle de cette école, l'incompréhension absolue de son importance comme élément d'organisation, caractérisent bien le mode de pensée qui reflète les conditions d'existence petites-bourgeoises, engendre cet aspect de l'anarchisme que les social-démocrates allemands appellent *Edelanarchismus*, c'est-à-dire l'anarchisme du monsieur « distingué », l'anarchisme de grand seigneur, dirais-je. Cet anarchisme de grand seigneur est particulièrement propre au nihiliste russe. L'organisation du parti lui semble une monstrueuse « fabrique »; la soumission de la partie au tout et de la minorité à la majorité lui apparaît comme un « asservissement » (cf. les feuilletons d'Axelrod); la division du travail sous la direction d'un organisme central lui fait pousser des clameurs tragi-comiques contre la transformation des hommes en « rouges et ressorts » (et il voit une forme particulièrement intolérable de cette transformation dans la transformation des rédacteurs en collaborateurs); le seul rappel des statuts d'organisation du Parti provoque chez lui une grimace de mépris et la remarque dédaigneuse (à l'adresse des « formalistes ») que l'on pourrait se passer entièrement de statuts.

C'est incroyable, mais c'est ainsi, et c'est bien l'observation édifiante que le camarade Martov m'adresse dans le n° 58 de *l'Iskra* en invoquant, pour plus de poids, mes propres paroles de la *Lettre à un camarade*. N'est-ce point-là de l'« anarchisme de grand seigneur » ? N'est-ce pas pratiquer le « suivisme » que de justifier, par des exemples empruntés à l'époque de la débandade et des cercles, le maintien et l'exaltation de l'esprit de cercle et de l'anarchie à une époque où le Parti a pris corps ?

Pourquoi auparavant n'avions-nous pas besoin de statuts ? Parce que le Parti était formé de cercles isolés qui n'avaient entre eux aucune liaison organique. Passer d'un cercle à un autre dépendait uniquement du « bon vouloir » de tel individu, qui n'avait par devers lui aucune expression matérialisée de la volonté d'un tout. Les questions controversées, à l'intérieur des cercles, n'étaient pas tranchées d'après des statuts, « mais par la lutte et la menace de s'en aller », comme je l'écrivais dans la *Lettre à un camarade*, en m'appuyant sur l'expérience d'un certain nombre de cercles en général, et en particulier sur celle de notre propre groupe de six rédacteurs. À l'époque des cercles, la chose était naturelle et inévitable ; mais il ne venait à l'esprit de personne de la vanter, de voir là un idéal ; tous en souffraient et attendaient avec impatience la fusion des cercles isolés en un parti régulièrement organisé. Et maintenant que la fusion s'est faite, on nous tire en arrière ; on nous sert, sous couleur de principes supérieurs d'organisation, une phraséologie anarchiste ! Aux gens accoutumés à l'ample robe de chambre et aux pantoufles de la molle et familiale existence des cercles, des statuts formels paraissent étriqués, gênants, accablants, humiliants, bureaucratiques, asservissants et étouffants pour le libre « processus » de la lutte idéologique. L'anarchisme de grand seigneur ne comprend pas que des statuts formels sont nécessaires précisément pour remplacer les liens limités des cercles par la large liaison du Parti. Le lien, à l'intérieur des cercles ou entre eux, ne devait ni ne pouvait revêtir une forme précise, car il était fondé sur la camaraderie ou sur une « confiance » incontrôlée et non motivée. La liaison du Parti ne peut et ne doit reposer ni sur l'une ni

sur l'autre, mais sur des statuts *formels*, rédigés « bureaucratiquement » (du point de vue de l'intellectuel indiscipliné), dont seule la stricte observation nous prémunit contre le bon plaisir et les caprices des cercles, contre leurs disputailleries appelées libre « processus » de la lutte idéologique.

La rédaction de la nouvelle *Iskra* tire argument contre Alexandrov en affirmant sentencieusement que la « confiance est une chose délicate qu'on ne saurait enfoncer de force dans les cœurs et dans les têtes » (n° 56, supplément). Elle ne comprend pas qu'on mettant au premier plan la question de la confiance, - de la confiance tout court, - elle trahit une fois de plus son anarchisme de grand seigneur et son suivisme en matière d'organisation. Quand j'étais uniquement membre d'un cercle, du collège des six rédacteurs ou de l'organisation de l'*Iskra*, j'avais le droit, afin de justifier, par exemple, mon refus de travailler avec X, d'invoquer seulement ma défiance incontrôlée, non motivée. Devenu membre du Parti, *je n'ai pas le droit* d'invoquer uniquement une vague défiance, car ce serait ouvrir toute grande la porte à toutes les lubies et à toutes les extravagances des anciens cercles ; je suis *obligé* de motiver ma « confiance » ou ma « défiance » par un argument formel, c'est-à-dire de me référer à telle ou telle disposition formellement établie de notre programme, de notre tactique, de nos statuts. Mon devoir est de ne plus me borner à un « je fais confiance » ou « je ne fais pas confiance » incontrôlé, mais de reconnaître que *je suis comptable* de mes décisions, et qu'une fraction quelconque du Parti l'est des siennes, devant l'ensemble du Parti ; je dois suivre la voie formellement prescrite pour exprimer ma « défiance », pour faire triompher les idées et les désirs qui découlent de cette défiance. De la « confiance » incontrôlée, propre aux cercles, nous nous sommes élevés à une conception de parti qui réclame l'observation de formes strictes et de motifs déterminés pour exprimer et vérifier la confiance. Or, voilà que la rédaction nous tire en arrière et appelle son suivisme conceptions nouvelles en matière d'organisation !

Voyez comment notre rédaction, dite rédaction du Parti, raisonne à propos des groupes littéraires qui pourraient exiger d'y être représentés : « Nous ne nous indignons pas ; nous n'invoquerons pas à grands cris la discipline », - nous en remontent ces anarchistes grands seigneurs qui, toujours et partout, ont manifesté leur dédain de la discipline. Ils disent : si le groupe est sérieux, on « s'arrangera » (sic) ; sinon on fera fi de ses exigences.

Pensez donc quel haut esprit de noblesse s'affirme ici contre le vulgaire formalisme « de fabrique » ! En réalité, c'est un replâtrage de la phraséologie des cercles, servi au Parti par une rédaction qui sent qu'elle n'est pas un organisme du Parti, mais un débris des anciens cercles. La fausseté interne de cette position conduit inéluctablement à cette casuistique anarchiste qui érige en principe de l'organisation social-démocrate la débandade, qu'on déclare en paroles, pharisaïquement, avoir fait son temps. Point n'est besoin d'aucune hiérarchie de collèges ou instances supérieurs ou inférieurs dans le Parti ; pour l'anarchisme de grand seigneur, pareille hiérarchie semble une invention bureaucratique des ministères, des départements, etc. (voyez le feuillet d'Axelrod) ; point n'est besoin d'aucune soumission de la partie au tout, d'aucune définition « bureaucratique et formelle » des procédés de parti pour « s'arranger » ou se délimiter ; que les vieilles disputailleries de cercle soient sanctifiées par une phraséologie sur les méthodes « authentiquement social-démocrates » d'organisation ! Voilà où le prolétaire qui a été à l'école de la « fabrique » peut et doit donner une leçon à l'individualisme anarchique. L'ouvrier conscient est depuis longtemps sorti des langes : le temps n'est plus où il fuyait l'intellectuel comme tel. L'ouvrier conscient sait apprécier ce plus riche bagage de connaissances, ce plus vaste horizon politique qu'il trouve chez les intellectuels social-démocrates. Mais, à mesure que se forme chez nous un véritable parti, l'ouvrier conscient doit apprendre à distinguer entre la psychologie du combattant de l'armée prolétarienne et celle de l'intellectuel bourgeois, qui fait parade de la phrase anarchiste ; il doit apprendre à exiger l'exécution des obligations incombant aux membres du Parti, - non seulement des simples adhérents, mais aussi des « gens d'en haut » ; il doit apprendre à accabler de son mépris le suivisme en matière d'organisation, comme il le méprisait jadis sur le terrain de la tactique.

Le girondisme et l'anarchisme de grand seigneur se rattachent étroitement à un dernier trait caractéristique de la position de la nouvelle *Iskra* dans les questions d'organisation : c'est la défense de l'autonomisme contre le centralisme. Tel est, au point de vue des principes, le sens que

comportent (si elles en comportent un¹¹⁶) les lamentations à propos du bureaucratisme et de l'autocratie, les regrets sur « le dédain immérité envers les non-iskristes » (qui ont défendu l'autonomisme au congrès), les clameurs comiques à propos de la « soumission absolue », les plaintes amères sur le « régime du bon plaisir », etc., etc. Dans n'importe quel parti, l'aile opportuniste défend et justifie toujours tout retard en matière de programme, de tactique et d'organisation. La défense du retard de la nouvelle *Iskra* en matière d'organisation (suivisme) est intimement liée à la défense de l'autonomisme. À la vérité, l'autonomisme est déjà tellement discrédité après les trois années de propagande de l'ancienne *Iskra*, que la nouvelle *Iskra* se fait encore scrupule de se prononcer ouvertement en sa faveur -, elle nous assure encore de ses sympathies pour le centralisme, mais elle ne le prouve qu'en écrivant le mot « centralisme » en italique. En réalité, la critique la plus superficielle des « principes » du pseudo-centralisme « authentiquement social-démocrate » (et non anarchique ?) de la nouvelle *Iskra* y découvre à chaque instant le point de vue de l'autonomisme, N'est-il pas clair maintenant pour tous et chacun qu'en matière d'organisation Axelrod et Martov ont évolué vers Akimov ? Ne l'ont-ils pas reconnu solennellement eux-mêmes par leurs paroles significatives sur le « dédain immérité envers les non-iskristes » ? Et n'est-ce pas l'autonomisme qu'Axelrod et ses amis ont défendu au congrès de notre Parti ?

C'est l'autonomisme (sinon l'anarchisme) que Martov et Axelrod défendaient au congrès de la Ligue, quand, avec un zèle qui ne laissait pas d'être plaisant, ils cherchaient à démontrer que la partie ne doit pas être soumise au tout; qu'elle est autonome dans la détermination de ses rapports avec le tout; que les statuts de la Ligue à l'étranger, lesquels définissent ces rapports, sont valables contre la volonté de la majorité du Parti, contre la volonté de l'organisme central du Parti. C'est l'autonomisme que Martov préconise aujourd'hui ouvertement dans les colonnes de la nouvelle *Iskra* (n° 60) à propos de la nomination par le Comité Central de membres dans les comités locaux. Je ne parlerai point des sophismes puérils au moyen desquels le camarade Martov a défendu l'autonomisme au congrès de la Ligue et le défend aujourd'hui dans la nouvelle *Iskra*¹¹⁷. Mais je tiens à noter ici que cette tendance indéniable à défendre l'autonomisme contre le centralisme est un trait caractéristique de l'opportunisme dans les questions d'organisation.

La seule tentative d'analyser la notion de bureaucratisme est peut-être celle qui oppose dans la nouvelle *Iskra* (n° 53) le « principe démocratique formel » (c'est l'auteur qui souligne) au « principe bureaucratique formel ». Cette opposition (malheureusement aussi peu développée et peu expliquée que l'allusion aux non-iskristes) renferme un grain de vérité. Le bureaucratisme versus démocratisation, c'est bien le centralisme versus autonomisme ; c'est le principe d'organisation de la social-démocratie révolutionnaire par rapport au principe d'organisation des opportunistes de la social-démocratie. Ce dernier tend à s'élever de la base au sommet, et c'est pourquoi il défend partout où il est possible, et autant qu'il est possible, l'autonomisme, le « démocratisation » qui va (chez ceux qui font du zèle à l'excès) jusqu'à l'anarchisme. Le premier tend à émaner du sommet, préconisant l'extension des droits et des pleins pouvoirs de l'organisme central par rapport à la partie. Dans la période de la débandade et des cercles, ce sommet, dont la social-démocratie révolutionnaire s'efforçait de faire son point de départ dans le domaine de l'organisation, était nécessairement un des cercles, le plus influent par son activité et sa fermeté révolutionnaire (on l'espère, l'organisation de l'*Iskra*). À l'époque du rétablissement de l'unité véritable du Parti et de la dissolution, dans cette unité, des cercles qui ont fait leur temps, ce sommet est nécessairement le congrès du Parti, organisme suprême de ce dernier. Le congrès groupe dans la mesure du possible tous les représentants des organisations actives et, en désignant les institutions centrales (souvent de façon à satisfaire plutôt les éléments avancés que les éléments retardataires du Parti, à être du

116 Je laisse de côté ici, comme du reste dans tout ce paragraphe, le sens « cooptationniste » de ces lamentations.

117 En analysant certains paragraphes des statuts, le camarade Martov a omis celui qui traite justement du tout par rapport à la partie ; le Comité Central « répartit les effectifs du Parti » (§ 6). Peut-on répartir les effectifs sans transférer les militants d'un comité dans un autre ? Vraiment, il est gênant de s'attarder à cette vérité élémentaire.

goût plutôt de l'aile révolutionnaire que de l'aile opportuniste), il en fait le sommet jusqu'au congrès suivant. Il est ainsi du moins chez les Européens de la social-démocratie, quoique peu à peu, non sans peine, non sans lutte ni sans chicanes, cette coutume foncièrement odieuse se aux anarchistes commence à s'étendre également aux Asiates de la social-démocratie.

Il est éminemment intéressant de noter que tous ces traits de principe de l'opportunisme en matière d'organisation (autonomisme, anarchisme de grand seigneur ou d'intellectuel, suivisme et girondisme) se retrouvent *mutatis mutandis* (en changeant ce qui doit être changé) dans tous les partis social-démocrates du monde où existe la division en aile révolutionnaire et aile opportuniste (et où n'existe-t-elle pas ?) C'est ce qui est apparu, ces tout derniers temps, avec un singulier relief dans le parti social-démocrate allemand, lorsque l'échec subi dans la 20^e circonscription électorale de Saxe (incident Göhre¹¹⁸) avait mis à l'ordre du jour les *principes* d'organisation du Parti. Ce qui a surtout contribué à soulever la question de principe à propos de cet incident, c'est le zèle des opportunistes allemands. Göhre (ancien pasteur, auteur du livre connu *Drei Monate Fabrikarbeiter*, un des « héros » du congrès de Dresde¹¹⁹) est lui-même un opportuniste acharné, et l'organe des opportunistes allemands conséquents *Sozialistische Monatshefte*¹²⁰ a aussitôt pris sa défense.

L'opportunisme dans le programme est naturellement lié à l'opportunisme dans la tactique et à l'opportunisme en matière d'organisation. Le camarade Wolfgang Heine s'est chargé d'exposer le « nouveau » point de vue. Pour donner au lecteur une idée de la physionomie de cet intellectuel typique qui, en adhérant à la social-démocratie, a gardé sa mentalité d'opportuniste, il me suffira de dire que le camarade Wolfgang Heine est un peu moins qu'un Akimov allemand et un peu plus qu'un Egorov allemand.

Le camarade Wolfgang Heine est parti en guerre dans le *Sozialistische Monatshefte* avec non moins de pompe que le camarade Axelrod dans la nouvelle *Iskra*. Quel titre significatif que celui de son article : « Notes démocratiques à propos de l'incident Göhre » (n° 4, avril, *Sozialistische Monatshefte*). Et le contenu n'est pas moins étourdissant. Le camarade W. Heine s'y élève contre « l'atteinte portée à l'autonomie de la circonscription électorale », défend le « principe démocratique », proteste contre l'ingérence d'une « autorité nommée » (c'est-à-dire de la direction centrale du Parti) dans le libre choix des délégués par le peuple. Il ne s'agit pas ici d'un incident fortuit, nous apprend sentencieusement le camarade W. Heine, mais de toute une « *tendance au bureaucratisme et au centralisme dans le Parti* », tendance qui se serait fait jour antérieurement, mais qui aujourd'hui devient particulièrement dangereuse. Il faut « reconnaître ce principe que les institutions locales du Parti sont génératrices de sa vie » (il a plagié la brochure du camarade Martov : *Encore une fois en minorité*). Il ne faut pas « s'habituer à l'idée que toutes les décisions politiques importantes émanent d'un seul centre » ; on doit mettre le Parti en garde contre « une politique doctrinaire qui perd contact avec la vie » (emprunté au discours du camarade Martov au congrès du Parti, passage où il déclare que « la vie reprendra le dessus »)... « Si l'on pénètre au fond des choses - dit le camarade W. Heine qui développe en profondeur son argumentation, - si l'on fait abstraction des conflits de personnes qui, ici comme toujours, n'ont pas joué un rôle négligeable, on verra dans cet acharnement contre les *révisionnistes* (c'est l'auteur qui souligne; il semble vouloir distinguer entre la lutte contre le révisionnisme et la lutte contre les révisionnistes), on y verra principalement la défiance des officiels du Parti envers l'« *élément étranger* » (W. Heine n'a visiblement pas encore lu la brochure sur la lutte contre l'état de siège, et c'est pourquoi il se sert d'un anglicisme :

118 Göhre avait été élu au Reichstag le 16 juin 1903 dans la 15^e circonscription de Saxe; mais après le congrès de Dresde du parti social-démocrate, il démissionna; les électeurs de la 20^e circonscription, vacante depuis la mort de Rosénov, voulurent à nouveau proposer la candidature de Göhre, La direction centrale du Parti et le Comité Central d'agitation de Saxe s'y opposèrent et, n'ayant pas le droit d'interdire officiellement la candidature de Göhre obtinrent toutefois son désistement. Aux élections, les social-démocrates essayèrent un échec. (N.R.)

119 Congrès de Dresde : il s'agit du congrès de la social-démocratie allemande du 13-20 septembre 1903 où les thèses révisionnistes furent condamnées mais leurs auteurs (en premier lieu Ed. Bernstein) maintenus dans le Parti. (N.R.)

120 *Sozialistische Monatshefte* [Mensuel socialiste] : Revue révisionniste allemande qui parut de 1897 à 1933. (N.R.)

Outsidertum); on y verra la défiance de la tradition envers ce qui sort de l'ordinaire, de l'institution impersonnelle envers ce qui est individuel » (voir la résolution d'Axelrod, au congrès de la Ligue, sur l'étouffement de l'initiative individuelle), « en un mot, on y verra cette même tendance que nous avons déjà caractérisée plus haut comme une tendance au bureaucratisme et au centralisme dans le Parti ».

La notion de discipline inspire au camarade W. Heine la même généreuse indignation qu'au camarade Axelrod... « On a reproché, écrit-il, aux révisionnistes de manquer de discipline pour avoir écrit dans les *Sozialistische Monatshefte*, organe que l'on ne voulait même pas reconnaître comme social-démocrate, parce qu'il n'est pas sous *le contrôle du Parti*. Déjà cette tentative de rétrécir la notion de social-démocrate, cette *discipline* exigée dans le domaine de la production des idées, où doit régner la liberté absolue » (qu'on se rappelle : la lutte idéologique est un processus et les formes d'organisation ne sont que des formes), « témoignent d'une tendance au bureaucratisme et à l'étouffement de l'individualité. » Et longtemps encore, W. Heine fulmine sur tous les tons contre cette tendance exécrée à fonder « une vaste organisation *unique*, la plus centralisée possible, une tactique *unique*, une théorie *unique* »; il fulmine contre ceux qui réclament l'« obéissance absolue », la « soumission aveugle », il fulmine contre le « centralisme simpliste », etc., etc., - exactement comme Axelrod.

Le débat soulevé par W. Heine s'est enflammé, et comme dans le Parti allemand aucune querelle de cooptation n'encombra la discussion, comme les Akimov allemands affirment leur physionomie non seulement dans les congrès, mais aussi régulièrement dans un organe distinct, le débat a vite abouti à une analyse des tendances de principe de l'orthodoxie et du révisionnisme en matière d'organisation. K. Kautsky est intervenu (*Neue Zeit*, 1904, n° 28, article intitulé « Wahlkreis und Partei » - « Circonscription électorale et Parti ») en qualité d'un des représentants de la tendance révolutionnaire (accusée, bien entendu, de même que chez nous, d'esprit « dictatorial », « inquisitorial » et autres choses terribles). L'article de W. Heine, déclare Kautsky, « traduit la pensée de toute l'orientation révisionniste ». Ce n'est pas seulement en Allemagne, mais aussi en France et en Italie, que les opportunistes sont corps et âme pour l'autonomisme, pour le relâchement de la discipline du Parti, pour la réduire à zéro ; partout leurs tendances aboutissent à la *désorganisation*, à faire dégénérer le « principe démocratique » en *anarchisme*. « *Démocratie* n'est pas absence de pouvoir - enseigne K. Kautsky aux opportunistes à propos de l'organisation - démocratie n'est pas anarchie ; c'est la suprématie de la masse sur ses mandataires, à la différence des autres formes de pouvoir, où les pseudo-serviteurs du peuple sont en réalité ses maîtres. » K. Kautsky examine minutieusement le rôle désorganisateur de l'autonomisme opportuniste dans divers pays; il montre que précisément l'adhésion à la social-démocratie d'une « masse *d'éléments bourgeois*¹²¹ » renforce l'opportunisme, l'autonomisme et les tendances à violer la discipline; il rappelle encore et encore que « l'organisation est bien l'arme au moyen de laquelle le prolétariat s'émancipera »; que « l'organisation est pour le prolétariat l'arme de la lutte de classe ».

En Allemagne, où l'opportunisme est plus faible qu'en France et en Italie, « les tendances autonomistes n'ont abouti jusqu'ici qu'à des déclamations plus ou moins pathétiques contre les dictateurs et les grands inquisiteurs, contre les « excommunications¹²² » et les recherches d'hérésies, qu'à des tiraillements et des chicanes sans fin, dont l'analyse ne conduirait qu'à des disputes incessantes ».

Rien d'étonnant qu'en Russie, où l'opportunisme dans le Parti est encore plus faible qu'en Allemagne, les tendances autonomistes aient enfanté moins d'idées et plus de « déclamations pathétiques » et de mauvaises querelles.

121 À titre d'exemple Kautsky cite *Jaurès*. À mesure qu'ils déviaient vers l'opportunisme, de tels hommes « devaient inéluctablement considérer la discipline du Parti comme un rétrécissement inadmissible de leur libre personnalité ».

122 *Bannstrahl*, anathème. C'est l'équivalent allemand de l'« état de siège » et des « lois d'exception ». C'est la « parole terrible » des opportunistes allemands.

Rien d'étonnant que Kautsky arrive à cette conclusion : « Dans aucune autre question peut-être le révisionnisme de tous les pays, malgré toutes ses diversités et la variété de ses nuances, n'a autant d'homogénéité qu'en matière d'organisation. » Formulant les tendances fondamentales de l'orthodoxie et du révisionnisme dans ce domaine, K. Kautsky, lui aussi, use de cette « parole terrible » : bureaucratisme *versus* (envers) démocratisme. On nous dit, écrit K. Kautsky, que donner à la direction du Parti le droit d'influer sur le choix du candidat (aux élections législatives) dans les circonscriptions locales, c'est « attenter scandaleusement au principe démocratique, qui veut que toute l'activité politique s'exerce de la base au sommet, par l'initiative des masses, et non du sommet à la base, par la voie bureaucratique... Mais s'il est un principe vraiment démocratique, c'est celui-ci : la majorité doit primer la minorité, et non le contraire » ... L'élection des députés au Parlement, par quelque circonscription que ce soit, est chose d'importance pour l'ensemble du Parti, qui doit influencer sur la désignation des candidats, au moins par l'entremise d'hommes de confiance du Parti (*Vertrauensmänner*). « Quiconque trouve cette façon d'agir trop bureaucratique ou centraliste n'a qu'à proposer que les candidats soient désignés par vote direct de tous les membres du Parti (*sämtliche Parteigenossen*). Mais du moment que ce procédé est impraticable, il est vain de se plaindre d'un manque de démocratisme, quand la fonction envisagée, comme beaucoup d'autres qui concernent le Parti tout entier, est exercée par une ou plusieurs instances du Parti. » Selon le « droit coutumier » du Parti allemand, des circonscriptions électorales, bien avant encore, « s'entendaient en toute camaraderie » avec la direction du Parti pour désigner tel ou tel candidat. « Mais le Parti est devenu bien trop grand pour que ce droit coutumier tacite suffise. Le droit coutumier cesse d'être un droit, quand on cesse de le reconnaître comme quelque chose qui va de soi; quand le contenu de ses définitions et son existence même sont contestés. Dès lors, il devient absolument nécessaire de formuler avec exactitude ce droit, de le codifier »... de le « fixer plus nettement dans les statuts¹²³ (*statutarische Festlegung*) et de renforcer en même temps la discipline (*grössere Straffheit*) de l'organisation ».

On voit ainsi, dans un autre cadre, cette même lutte de l'aile opportuniste et de l'aile révolutionnaire du Parti en matière d'organisation, ce même conflit entre l'autonomisme et le centralisme, entre le démocratisme et le « bureaucratisme », entre les tendances au relâchement et les tendances au renforcement de la rigueur de l'organisation et de la discipline, entre la mentalité de l'intellectuel instable et celle du prolétaire conséquent, entre l'individualisme de la gent intellectuelle et la cohésion prolétarienne. La question se pose : quelle a été dans ce conflit l'attitude de la *démocratie bourgeoise*, pas celle que l'Histoire - cette espiègle gamine - n'a fait que promettre de montrer un jour, sous le sceau du secret, au camarade Axelrod, mais la véritable, la réelle démocratie bourgeoise, qui en Allemagne aussi a des représentants non moins intelligents et non moins attentifs que ces messieurs de *l'Osvobodjénie* ? La démocratie bourgeoise d'Allemagne a immédiatement réagi à la nouvelle dispute et, comme en Russie, comme toujours, comme partout, elle a aussitôt pris fait et cause pour l'aile opportuniste du Parti social-démocrate. Le grand organe du capital boursier d'Allemagne, *Frankfurter Zeitung*, a un retentissant éditorial (*Frankf. Ztg*, 7 Avril n° 97, *Abendblatt*) qui montre que les emprunts scandaleux à Axelrod deviennent tout bonnement une sorte de maladie de la presse allemande. Les farouches démocrates de la Bourse francfortoise flagellent l'« autocratie » dans le Parti social-démocrate, la « dictature du parti », le « règne autocratique des chefs du parti », ces « excommunications » par lesquelles on veut « châtier pour ainsi dire tout le révisionnisme » (rappelez-vous la « fausse accusation d'opportunisme »), cette exigence d'une « obéissance aveugle », d'une « discipline qui tue », d'une « soumission servile », de la transformation des membres du parti en « cadavres politiques » (voilà qui est bien plus fort que les ressorts et rouages !). « Toute originalité personnelle - s'écrient les chevaliers de la Bourse pleins

123 Il est au plus haut point instructif de confronter ces remarques de K. Kautsky sur la substitution au droit coutumier tacite d'un droit statutaire, fixé en bonne et due forme, avec toute cette « refonte » vécue par notre Parti en général et par la rédaction en particulier depuis le congrès du Parti. Cf. le discours de V. Zassoulitch (au congrès de la Ligue, pp. 66 et suivantes) qui apparemment ne se rend pas compte de toute l'importance de la refonte en voie de réalisation.

d'indignation devant l'antidémocratie de la social-démocratie -, toute manifestation de l'individualité doit être, voyez-vous, l'objet de persécutions, parce qu'elle menace de conduire au régime français, au jaoussisme et au millerandisme, comme l'a déclaré tout net Sîndermann, qui a rapporté sur cette question au congrès des social-démocrates saxons.

Ainsi, pour autant que les nouveaux vocables de la nouvelle *Iskra* sur la question d'organisation ont une signification de principe, il est hors de doute que cette signification est opportuniste. Cette conclusion est confirmée également par toute l'analyse du congrès de notre Parti, qui s'est divisé en aile révolutionnaire et aile opportuniste, ainsi que par l'exemple de tous les partis social-démocrates européens, dont l'opportunisme en matière d'organisation se traduit par les mêmes tendances, les mêmes accusations, et bien souvent par les mêmes vocables. Évidemment, les particularités nationales des partis et la diversité des conditions politiques dans les différents pays laissent leur empreinte et font que l'opportunisme allemand ne ressemble pas du tout à l'opportunisme français, ni ce dernier à l'opportunisme italien, ni l'opportunisme italien à l'opportunisme russe. Mais la similitude de la division fondamentale de tous ces partis en aile révolutionnaire et aile opportuniste, la similitude dans la façon de penser et les tendances de l'opportunisme en matière d'organisation, ressortent clairement malgré toute la diversité des conditions dont nous venons de parler¹²⁴. Les nombreux intellectuels radicaux, parmi nos marxistes et nos social-démocrates, font que l'opportunisme, engendré par leur mentalité, s'est manifesté et continue inévitablement de se manifester dans les domaines les plus variés et sous les formes les plus diverses. Nous avons combattu l'opportunisme à propos des problèmes essentiels de notre doctrine, des questions de programme ; et la complète divergence des buts à atteindre a conduit inéluctablement à une séparation irrévocable entre les social-démocrates et les libéraux qui ont corrompu notre marxisme légal. Nous avons combattu l'opportunisme sur le terrain de la tactique, et nos divergences avec les camarades Kritchevski et Akimov dans ces questions moins importantes n'étaient, naturellement, que temporaires et n'ont pas entraîné la formation de partis distincts. Nous devons maintenant vaincre l'opportunisme de Martov et d'Axelrod sur le plan de l'organisation, questions qui sont, évidemment, encore moins essentielles que celles de programme et de tactique, mais qui apparaissent à l'heure actuelle au premier plan de la vie de notre Parti.

Lorsqu'on parle de la lutte contre l'opportunisme, il ne faut jamais oublier le trait caractéristique de l'ensemble de l'opportunisme moderne dans tous les domaines sans exception : ce qu'il a de vague, d'imprécis et d'insaisissable. De par sa nature, l'opportuniste évite toujours de poser les questions d'une manière claire et résolue : il recherche toujours la résultante, il a des louvoiements de couleuvre, entre deux points de vue qui s'excluent, cherchant à « se mettre d'accord » avec l'un aussi bien qu'avec l'autre, et réduisant ses divergences à de légères modifications, à des doutes, à des vœux pieux et innocents, etc., etc. Opportuniste dans les questions de programme, le camarade Ed. Bernstein « est d'accord » avec le programme révolutionnaire du Parti, et, bien que désireux, sans nul doute, une « réforme radicale » de celui-ci, il la croit inopportune, sans utilité et moins importante que l'élucidation des « principes généraux » de la « critique » (lesquels consistent surtout à emprunter sans esprit critique des principes et des vocables à la démocratie bourgeoise). Opportuniste dans les questions de tactique, le camarade von Vollmar est également d'accord avec l'ancienne tactique de la social-démocratie révolutionnaire ; lui aussi se borne plutôt à des

124 Personne ne contestera plus aujourd'hui que l'ancienne division des social-démocrates russes en économistes et en politiques, sur le terrain de la tactique, était du même ordre que la division de l'ensemble de la social-démocratie internationale en opportunistes et en révolutionnaires bien que la différence soit très grande entre les camarades Martynov et Akimov, d'une part, et les camarades von Vollmar, et von Elm ou Jaurès et Millerand, d'autre part. Non moins incontestable est la similitude des divisions fondamentales sur la question d'organisation, malgré l'énorme différence de conditions entre les pays privés de droits politiques et les pays politiquement libres. Il est extrêmement caractéristique que la rédaction de la nouvelle *Iskra*, si attachée aux principes, ayant touché un mot du débat qui s'est institué entre Kautsky et Heine (n° 64), ait craintivement éludé la question des tendances de principe de tout opportunisme et de toute orthodoxie en matière d'organisation.

déclamations, à de légères modifications et moqueries, sans formuler aucune tactique « ministérialiste¹²⁵ » précise. Opportunistes en matière d'organisation, les camarades Martov et Axelrod, eux non plus, n'ont donné jusqu'ici, malgré des mises en demeure expresses, aucune thèse de principe susceptible d'être « fixée dans les statuts »; eux aussi auraient souhaité, absolument souhaité, une « réforme radicale » de nos statuts d'organisation (*Iskra* n° 58, p. 2, colonne 3), mais ils préféreraient s'occuper d'abord des « questions d'organisation d'ordre général » (parce que si une réforme vraiment radicale de nos statuts, centralistes malgré le paragraphe premier, était faite dans l'esprit de la nouvelle *Iskra*, elle conduirait inéluctablement à l'autonomisme; or, le camarade Martov ne veut évidemment pas avouer, ni s'avouer à lui-même *qu'en principe* il penche pour l'autonomisme). Aussi leur attitude de « principe » dans la question d'organisation passe-t-elle par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : ce qui prédomine, ce sont de candides déclamations pathétiques contre l'autocratie et le bureaucratisme, contre l'obéissance aveugle, les ressorts et rouages, déclamations candides au point qu'il y est encore très, très difficile de démêler véritablement le côté principe du côté cooptation. Mais plus cela va, et plus les choses se compliquent : les essais d'analyse et de définition exacte du maudit « bureaucratisme » conduisent inévitablement à l'autonomisme; les essais d'« approfondissement » et de justification aboutissent nécessairement à la défense de l'état arriéré, au suivisme, à des phrases girondistes. Enfin, apparaît le principe de *l'anarchisme*, comme le seul principe vraiment déterminé et qui, par conséquent, dans la pratique, ressort avec un relief particulier (la pratique est toujours en avance sur la théorie). Mépris de la discipline - autonomisme - anarchisme, telle est l'échelle que, en matière d'organisation, notre opportunisme descend et remonte, sautant d'un degré à l'autre et se dérochant avec habileté à toute formulation précise de ses principes¹²⁶. C'est exactement la même gradation qui apparaît avec l'opportunisme dans les questions de programme et de tactique : mépris de l'« orthodoxie », de l'étroitesse et de l'immobilisme - « critique » révisionniste et ministérialisme - démocratie bourgeoise.

On constate une relation psychologique étroite entre cette haine de la discipline et le ton vexé qui perce, traînant et sans discontinuer, dans tous les écrits de tous les opportunistes contemporains en général et de notre minorité en particulier. Ils se voient persécutés, opprimés, brimés, assiégés, esquinés. Ces mots renferment bien plus de vérité psychologique et politique que ne l'a sans doute présumé l'auteur même de cette aimable et spirituelle plaisanterie à propos des esquinés et des esquinés. Considérons en effet les procès-verbaux du congrès de notre Parti ; vous verrez que la minorité est composée de tous les aigris, de tous ceux qui un jour et pour une raison quelconque furent offensés par la social-démocratie révolutionnaire. On y trouve les bundistes et les gens du *Rabotchéié Diélo* que nous avons « blessés » au point qu'ils ont quitté le congrès; les gens du « *loujny*

125 Tactique défendant la participation de socialistes à des gouvernements bourgeois dont la première application sera l'entrée en 1899 de Millerand au sein du cabinet Waldeck-Rousseau. (N.R.)

126 Ceux qui se rappellent les débats sur le paragraphe premier verront clairement aujourd'hui que l'erreur du camarade Martov et du camarade Axelrod, commise à ce propos, conduit inévitablement, quand on la développe et l'approfondit, à l'opportunisme en matière d'organisation. L'idée fondamentale du camarade Martov - chacun peut se déclarer membre du Parti - est précisément un faux « démocratisme »; c'est l'idée de la construction du Parti de la base au sommet. Mon idée, par contre, est « bureaucratique » en ce sens que le Parti se construit du sommet à la base, du congrès du Parti aux diverses organisations du Parti. Mentalité d'intellectuel bourgeois, phrases anarchistes, casuistique opportuniste, suiviste, tout cela est apparu dès la discussion du § 1. Le camarade Martov parle dans *État de siège* (p. 20) du « travail de la pensée qui a commencé » dans la nouvelle *Iskra*. Cela est vrai en ce sens que lui et Axelrod orientent véritablement la pensée dans une direction nouvelle, à commencer par le paragraphe premier. Le malheur cependant est que cette direction est opportuniste. Plus ils orienteront leur « travail » dans cette direction, plus ce travail sera exempt de chicanes sur la cooptation, et plus ils s'enfonceront dans le marais. Le camarade Plékhanov s'en rendait nettement compte dès le congrès du Parti, et dans l'article « *Ce qu'il ne faut pas faire* », il les en prévenait pour la seconde fois : je suis même prêt à vous coopérer, disait-il, seulement ne suivez pas le chemin qui mène exclusivement à l'opportunisme et à l'anarchisme. Martov et Axelrod n'écouteront pas ce bon conseil : Comment ? Ne pas suivre ? Accorder à Lénine que la cooptation, ce n'est que chicane ? Jamais ! Nous lui ferons voir que nous sommes fidèles aux principes. Et ils l'ont fait voir. Ils ont fait voir nettement que dans la mesure où ils professent de nouveaux principes, ce sont des principes opportunistes.

Rabotchi », mortellement offensés par la dissolution des organisations en général et de la leur en particulier; on y trouve le camarade Makhov, que l'on a offensé chaque fois qu'il a pris la parole (car, à chaque fois, il ne manquait pas de se couvrir de ridicule); on y trouve enfin le camarade Martov et le camarade Axelrod, que l'on a offensés en les « accusant faussement d'opportunisme » pour le paragraphe premier des statuts et en leur infligeant la défaite aux élections. Et tous ces âpres griefs ne furent point la conséquence fortuite d'inadmissibles mots d'esprit, d'attaques acerbes, d'une polémique acharnée, de claquements de porte, de poings brandis, comme tant de philistins le croient encore aujourd'hui, mais la conséquence politique inévitable de tout le travail idéologique de l'*Iskra* durant trois années. Et si, durant ces trois années, nous n'avons pas seulement parlé à tort et à travers, mais- exprimé des convictions qui doivent se convertir en actes, nous ne pouvions faire autrement que de combattre les anti-iskristes et le « marais "au congrès. Et lorsque le camarade Martov qui, visière levée, se battait au premier rang, et nous-mêmes, nous avons blessé quantité de gens, il ne nous restait plus qu'à froisser un peu, un tout petit peu, le camarade Axelrod et le camarade Martov, pour que la coupe débordât. La quantité se changea en qualité. Négation de la négation. Tous les offensés, oublieux des comptes qu'ils avaient à régler entre, eux, se jetèrent en sanglotant dans les bras les uns des autres et levèrent le drapeau de l'« insurrection contre le léninisme¹²⁷ ».

L'insurrection est une chose excellente quand les éléments avancés se dressent contre les éléments réactionnaires. Lorsque l'aile révolutionnaire se dresse contre l'aile opportuniste, cela est bien. Lorsque l'aile opportuniste se dresse contre l'aile révolutionnaire, cela est mal.

Le camarade Plékhanov se voit obligé de participer à cette vilaine affaire en qualité de prisonnier de guerre, pour ainsi dire. Il s'efforce de « décharger sa colère » en pêchant des phrases maladroites chez l'auteur de telle ou telle résolution en faveur de la « majorité » -, ce faisant, il s'exclame : « Pauvre camarade Lénine ! Ils sont jolis, ses partisans orthodoxes ! » (*Iskra* n° 63, supplément).

Eh bien, camarade Plékhanov, je puis vous dire que si moi je suis pauvre, la rédaction de la nouvelle *Iskra* est tout à fait misérable. Si pauvre que je sois, je ne suis pas encore tombé dans une misère telle qu'il me faille fermer les yeux sur le congrès du Parti et, pour exercer mon esprit, rechercher des matériaux dans les résolutions de gens de comités. Si pauvre que je sois, je suis mille fois plus riche que ceux dont les partisans ne laissent pas échapper telle ou telle phrase maladroite, mais dans toutes les questions d'organisation, de tactique ou de programme, s'en tiennent obstinément et fermement à des principes opposés à ceux de la social-démocratie révolutionnaire. Si pauvre que je sois, je n'en suis pas encore à *dissimuler* au public les éloges que me décernent ces partisans. Or, la rédaction de la nouvelle *Iskra* s'y voit obligée.

Savez-vous, lecteur, ce qu'est le comité de Voronège du Parti ouvrier social-démocrate de Russie ? Si vous l'ignorez, lisez les procès-verbaux du congrès du Parti. Vous y verrez que l'orientation de ce comité est parfaitement exprimée par les camarades Akimov et Brucker qui, au congrès, ont combattu sur toute la ligne l'aile révolutionnaire du Parti, et que tous, depuis le camarade Plékhanov jusqu'au camarade Popov, ont maintes fois rangés parmi les opportunistes.

Eh bien, voilà ce que déclare ce comité de Voronège, dans sa feuille de janvier (n° 12, janvier 1904) :

« Un grand événement très important pour notre Parti, qui croît sans cesse, a eu lieu l'année dernière : le II° Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, congrès des représentants de ses organisations, s'est réuni. La convocation d'un congrès du Parti est chose très compliquée et, sous la monarchie, très dangereuse et difficile. Aussi, rien d'étonnant si elle a été *très imparfaite*, et si, tout en se déroulant, sans encombre, le congrès n'a pu répondre à toutes les exigences du Parti. Les camarades, qui avaient été

127 Cette expression étonnante est du camarade Martov (*État de siège*, p. 68). Le camarade Martov a attendu le moment où ils seront à cinq pour « se soulever » contre moi seul. Le camarade Martov mise maladroitement : il entend démolir son adversaire en lui prodiguant les plus grands compliments.

chargés par la Conférence de 1902 de convoquer le congrès, étaient arrêtés et *celui-ci fût organisé par des hommes qui ne représentaient qu'une seule des tendances de la social-démocratie russe, la tendance iskriste*. De nombreuses organisations social-démocrates, mais non iskristes, n'avaient pas été invitées à prendre part aux travaux du congrès : c'est là *une des raisons pour lesquelles l'élaboration du programme et des statuts du Parti par le congrès fut extrêmement imparfaite*. Les délégués ont reconnu eux-mêmes qu'il y avait de grandes lacunes dans les statuts, lacunes « susceptibles d'entraîner de dangereux malentendus ». Au congrès, les iskristes eux-mêmes se sont scindés, et nombre de militants éminents de notre P.O.S.D.R. qui, jusque-là, s'étaient montrés, eût-t-on dit, pleinement d'accord avec le programme d'action de l'*Iskra*, ont reconnu que beaucoup de ses points de vue, défendus *principalement par Lénine et Plékhanov*, étaient impraticables. Bien que ces derniers l'aient emporté au congrès, la vie pratique, les exigences du travail réel, auquel prennent également part tous les non-iskristes, ont vite fait de corriger les fautes des théoriciens et, après le congrès, elles ont déjà apporté de sérieux amendements. L'« *Iskra* » a *fortement changé et promet* de se montrer attentive aux revendications des militants de la social-démocratie en général. De cette façon, bien que *les travaux du congrès doivent être révisés* au prochain congrès, qu'ils soient, comme les délégués ont pu s'en rendre compte eux-mêmes, non satisfaisants et *ne puissent être, pour cette raison acceptés par le Parti comme des décisions indiscutables*, - le congrès a néanmoins fait la lumière sur la situation dans le Parti, il a fourni une riche documentation pour développer l'activité du Parti dans le domaine de la théorie et de l'organisation, et il a été une expérience instructive des plus importantes pour le travail d'ensemble du Parti. Les décisions du congrès et les statuts élaborés par lui seront *pris en considération* par toutes les organisations, mais beaucoup d'entre elles *éviteront de s'en inspirer exclusivement*, étant donné leurs imperfections manifestes.

Au comité de Voronège, où l'on comprend bien l'importance du travail général du Parti, toutes les questions rattachées à l'organisation du congrès ont trouvé un vif *écho*. Le comité conçoit toute l'importance de ce qui s'est passé au congrès ; *il se félicite du tournant opéré dans l'« Iskra »*, devenue organe central (organe principal).

Quoique la situation dans le Parti et au Comité Central ne nous donne *pas encore* satisfaction, nous sommes convaincus que, par un commun effort, le difficile travail d'organisation du Parti se perfectionnera. En réponse aux faux bruits qui courent, le comité de Voronège informe les camarades qu'il ne saurait être question pour lui de quitter le Parti. Le comité de Voronège comprend parfaitement quel précédent, quel dangereux exemple offrirait une organisation ouvrière telle que le comité de Voronège, si elle quittait le P.O.S.D.R., *quel reproche ce geste comporterait pour le Parti*, et combien cela serait nuisible aux organisations ouvrières, qui pourraient suivre cet exemple. Nous ne devons pas provoquer de nouvelles scissions mais chercher constamment à grouper tous les ouvriers conscients et socialistes en un seul Parti. Ajoutons que le II^e Congrès n'a pas été un congrès constitutif, mais un congrès ordinaire. Le verdict d'exclusion ne peut émaner que du Parti, et aucune organisation, pas même le Comité Central, n'a le droit d'exclure du parti une organisation social-démocrate. Bien plus. Le II^e Congrès a adopté le paragraphe 8 des statuts d'après lequel toute organisation est autonome (indépendante) dans ses affaires locales Aussi *le comité de Voronège a-t-il*

pleinement le droit d'appliquer ses vues en matière d'organisation et de les défendre au sein du Parti ».

La rédaction de la nouvelle *Iskra*, qui cite cette feuille son n° 61, n'a reproduit que la seconde partie de la tirade ci-dessus, celle que nous donnons en gros caractères ; quant à la première partie, en petits caractères, la rédaction a préféré *l'omettre*.

Elle avait honte.

18. Quelques mots sur la dialectique. Deux révolutions

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution de la crise dans notre Parti, nous verrons aisément qu'à peu d'exceptions près, la composition des deux camps adverses est toujours restée la même. C'était une lutte entre l'aile révolutionnaire et l'aile opportuniste de notre Parti. Mais cette lutte est passée par les stades les plus divers et, quiconque veut comprendre l'abondante littérature qui s'est déjà accumulée, la masse des indications fragmentaires, des citations arrachées à leur contexte, des accusations diverses, etc., etc., doit étudier de près les particularités de chacun de ces stades.

Énumérons les phases principales qui se distinguent nettement l'une de l'autre :

1. Discussion sur le paragraphe 1 des statuts. Lutte purement idéologique autour des principes fondamentaux de l'organisation. Plékhanov et moi, nous sommes en minorité. Martov et Axelrod proposent une formule opportuniste et se trouvent être dans les bras des opportunistes.
2. Scission de l'organisation de l'*Iskra*; la question des listes de candidatures pour le Comité Central : Fomine ou Vassiliev dans le groupe de cinq, Trotsky ou Travinski dans le groupe de trois. Plékhanov et moi, nous gagnons la majorité (neuf contre sept), en partie précisément grâce au fait que nous étions en minorité pour le paragraphe 1. La coalition de Martov avec les opportunistes a confirmé effectivement toutes mes appréhensions dues à l'incident du Comité d'organisation.
3. Suite des débats sur les détails des statuts. De nouveau Martov est sauvé par les opportunistes. Nous voilà encore en minorité et défendons les droits de la minorité dans les organismes centraux.
4. Les sept opportunistes extrêmes quittent le congrès. En majorité cette fois, nous triomphons de la coalition (de la minorité iskriste, du « marais » et des anti-iskristes) aux élections. Martov et Popov renoncent aux sièges dans nos groupes de trois.
5. Après le congrès, chicanes autour de la cooptation. Déchaînement de la conduite anarchiste et de la phrase anarchiste. Les éléments les moins fermes et les moins stables de la « minorité » prennent le dessus.
6. Plékhanov adopte, pour éviter la scission, la politique du *kill with kindness*. La « minorité » s'empare de la rédaction de l'organe central et du Conseil, et toutes forces tendues, attaque le Comité Central. La chicane continue de dominer toutes choses.
7. La première attaque contre le Comité Central est repoussée. La chicane semble s'apaiser un peu. La possibilité s'offre de discuter, dans un calme relatif, deux questions purement idéologiques qui passionnent vivement le parti :

a) quelle est la signification politique et l'explication de la division de notre parti en « majorité » et « minorité », qui est intervenue au II^e Congrès et s'est substituée à toutes les anciennes divisions ?

b) quelle est la signification de principe de la nouvelle position de la nouvelle *Iskra* en matière d'organisation ?

À chacun de ces stades, les circonstances de la lutte et le but immédiat de l'attaque sont sensiblement différents ; chaque stade est, pour ainsi dire, une bataille particulière dans une campagne militaire générale. On ne peut rien comprendre à notre lutte avant d'avoir étudié les conditions concrètes de chacune de ces batailles. Cela fait, nous verrons très bien que le développement suit en vérité la voie dialectique, celle des contradictions : la minorité devient majorité, et la majorité minorité; chaque camp passe de la défensive à l'offensive et de l'offensive à la défensive; le point de départ de la lutte idéologique (§ 1) « est nié » et cède la place aux

envahissantes querelles¹²⁸; mais ensuite commence la « négation de la négation » et, après avoir trouvé un moyen de « faire bon ménage », tant bien que mal, dans les organismes centraux du Parti, nous revenons au point de départ de la lutte purement idéologique; dès lors cette « thèse », enrichie de tous les résultats de l'« antithèse », devient une plus haute synthèse où une erreur isolée, fortuite, sur le paragraphe premier, s'amplifie jusqu'aux proportions d'un quasi-système de conceptions opportunistes en matière d'organisation, où la liaison entre ce phénomène et la division fondamentale de notre Parti en aile révolutionnaire et aile opportuniste apparaît pour tout le monde avec toujours plus de clarté. En un mot, ce n'est pas seulement l'avoine qui pousse d'après Hegel ; les social-démocrates russes eux aussi se battent entre eux d'après Hegel.

Mais la grande dialectique de Hegel, que le marxisme a faite sienne après l'avoir remise sur ses pieds, ne doit jamais être confondue avec le procédé vulgaire consistant à justifier les zigzags des hommes politiques qui, dans le Parti, passent de l'aile révolutionnaire à l'aile opportuniste, ou avec la manière vulgaire de mettre dans le même sac telles déclarations, telles étapes du développement des divers stades d'un même processus. La véritable dialectique ne justifie pas les erreurs personnelles ; elle étudie les tournants inéluctables, en prouvant leur inéluctabilité par une étude détaillée et concrète de ce développement. Le principe fondamental de la dialectique est qu'il n'existe pas de vérité abstraite, la vérité est toujours concrète... Et il ne faut pas confondre non plus la grande dialectique hégélienne avec cette vulgaire sagesse, si bien exprimée dans le dicton italien : *mettere la coda dove non va il capo* (mettre la queue où la tête ne passe pas).

Le bilan du développement dialectique de la lutte dans notre Parti se ramène à deux révolutions. Le congrès du Parti a été une véritable révolution, comme l'a très justement fait remarquer le camarade Martov dans sa brochure *Encore une fois en minorité*. Les beaux esprits de la minorité ont aussi raison quand ils disent : le monde est mû par des révolutions, eh bien, nous en avons fait une ! Ils ont vraiment fait une révolution après le congrès ; et il est vrai aussi que le monde, en thèse générale, est mû par des révolutions. Mais la signification concrète de chaque révolution concrète n'est pas encore définie par cet aphorisme général ; il est des révolutions qui ressemblent à la réaction, dirons-nous en paraphrasant l'expression inoubliable de l'inoubliable camarade Makhov. Il faut savoir si c'est l'aile révolutionnaire ou l'aile opportuniste du Parti qui a été la force réelle ayant accompli la révolution ; il faut savoir si ce sont les principes révolutionnaires ou les principes opportunistes qui ont animé les combattants, pour pouvoir établir si l'une ou l'autre des révolutions concrètes a fait avancer ou reculer le « monde » (notre Parti).

Le congrès de notre Parti a été un événement unique en son genre, sans précédent dans l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. Pour la première fois, un parti révolutionnaire clandestin a pu sortir des ténèbres de l'illégalité pour paraître au grand jour, et montrer à tous et à chacun la marche et l'issue de notre lutte au sein du Parti, la physionomie de notre Parti et de chacun de ses éléments un peu marquants, en matière de programme, de tactique et d'organisation. Pour la première fois, nous avons pu nous libérer des traditions de ce relâchement propre à l'esprit de cercle et du philistinisme dans les milieux révolutionnaires, réunir des dizaines de groupes les plus divers, souvent farouchement hostiles les uns aux autres, uniquement liés entre eux par la force d'une idée et prêts (prêts en principe) à sacrifier leur particularisme et leur indépendance de groupe au profit d'un tout grandiose, le *Parti* que, véritablement, nous sommes en train de constituer pour la première fois. Mais en politique les sacrifices ne s'obtiennent pas pour rien ; il faut les gagner de haute lutte. Inévitablement, la lutte autour de la dissolution projetée des organisations a été des plus acharnées. Le vent frais de la lutte ouverte et libre s'est fait tourbillon. Celui-ci a balayé - et il a bien fait ! - tout ce qui subsistait encore des intérêts, sentiments et traditions de cercle, et il a créé pour la première fois les organes responsables dignes d'un parti.

128 Le problème difficile de la démarcation entre chicanes et divergences de principe se résout maintenant de lui-même : tout ce qui a trait à la cooptation est querelle ; tout ce qui a trait à l'analyse de la lutte au congrès, à la discussion sur le § 1 et sur le tournant vers l'opportunisme et l'anarchisme, est divergence de principe.

Mais il y a loin du nom à la chose. Sacrifier en principe l'esprit de cercle au profit du Parti est une chose ; autre chose est de renoncer à son cercle. Le vent frais s'est avéré encore trop frais pour des gens habitués à l'atmosphère renfermée du philistinisme. « Le Parti n'a pu résister à son premier congrès », comme s'est exprimé très justement (par mégarde) le camarade Martov dans son *Encore une fois en minorité*. Le sentiment de dépit causé par la dissolution des organisations a été trop fort. Le furieux tourbillon a soulevé la vase qui dormait tout au fond du courant de notre parti, et cette vase a pris sa revanche. Le vieil esprit de cercle racorni l'a emporté sur l'esprit de parti encore jeune. Battue à plate couture, l'aile opportuniste, renforcée accidentellement par le butin que représentait Akimov, a eu raison - provisoirement bien entendu - de l'aile révolutionnaire.

Le résultat de tout cela, c'est la nouvelle *Iskra*, obligée d'amplifier et d'aggraver l'erreur commise par ses rédacteurs au congrès du Parti. L'ancienne *Iskra* enseignait les vérités de la lutte révolutionnaire. La nouvelle *Iskra* enseigne la sagesse vulgaire - se montrer conciliant et accommodant. L'ancienne *Iskra* était l'organe de l'orthodoxie militante. La nouvelle *Iskra* nous apporte un relent d'opportunisme, principalement dans les questions d'organisation. L'ancienne *Iskra* a mérité l'honneur d'être détestée des opportunistes de Russie et d'Europe occidentale. La nouvelle *Iskra* « est devenue plus sage » et cessera bientôt de rougir des louanges que lui prodiguent les opportunistes extrêmes. L'ancienne *Iskra* marchait droit au but et ses actes ne démentaient pas ses paroles. Le vice intrinsèque de la position de la nouvelle *Iskra* engendre inévitablement l'hypocrisie politique, indépendamment même de la volonté ou de la conscience de qui que ce soit. Elle clame contre l'esprit de coterie mais c'est pour masquer la victoire de l'esprit de cercle sur l'esprit de parti. Elle condamne pharisaïquement la scission, comme si, pour prévenir la scission dans un parti tant soit peu organisé, on pouvait imaginer un moyen autre que la soumission de la minorité à la majorité. Elle proclame la nécessité de tenir compte de l'opinion publique révolutionnaire et, dissimulant les louanges des Akimov, elle s'occupe de mesquins commérages sur les comités de l'aile révolutionnaire du Parti¹²⁹. Quelle honte ! Comme ils ont déshonoré notre ancienne *Iskra* !

Un pas en avant, deux pas en arrière... Cela arrive dans la vie des individus, dans l'histoire des nations et dans le développement des partis. Ce serait la plus criminelle des lâchetés que de douter un instant du triomphe certain et complet des principes de la social-démocratie révolutionnaire, de l'organisation prolétarienne et de la discipline du Parti. Nous avons déjà bien des conquêtes à notre actif ; nous devons continuer la lutte sans nous laisser décourager par les revers ; lutter avec fermeté et mépriser les procédés petits-bourgeois des disputailleries de cercle ; faire tout ce qui est en notre pouvoir pour préserver le lien qui unit dans le Parti tous les social-démocrates de Russie, lien établi au prix de tant d'efforts. Par un travail opiniâtre et méthodique, faire connaître pleinement et en conscience, à tous les membres du Parti, notamment aux ouvriers, les obligations de parti, la lutte au II^e Congrès du Parti, toutes les causes et péripéties de nos divergences, le rôle funeste de l'opportunisme qui, dans le domaine de l'organisation comme en ce qui concerne notre programme et notre tactique, bat en retraite, impuissant devant la mentalité bourgeoise, adopte sans esprit critique le point de vue de la démocratie bourgeoise, émousse l'arme de la lutte de classe du prolétariat.

Le prolétariat n'a d'autre arme dans sa lutte pour le pouvoir que l'organisation. Divisé par la concurrence anarchique qui règne dans le monde bourgeois, accablé sous un labeur servile pour le capital, rejeté constamment « dans les bas-fonds » de la misère noire, d'une sauvage inculture et de la dégénérescence, le prolétariat peut devenir - et deviendra inévitablement - une force invincible pour cette seule raison que son union idéologique basée sur les principes du marxisme est cimentée par l'unité matérielle de l'organisation qui groupe les millions de travailleurs en une armée de la classe ouvrière. À cette armée ne pourront résister ni le pouvoir décrépité de l'autocratie russe ni le pouvoir en décrépitude du capital international. Cette armée resserrera ses rangs de plus en plus, en dépit de tous les zigzags et pas en arrière, en dépit de la phraséologie opportuniste des girondins de

129 Une forme stéréotypée s'est élaborée pour cette charmante occupation : « Notre correspondant X annonce, à propos du comité la majorité Y, qu'il s'est mal comporté envers un camarade de minorité Z. »

l'actuelle social-démocratie, en dépit des louanges présomptueuses de l'esprit de cercle arriéré, en dépit du clinquant et du battage de l'anarchisme propre à la gent *intellectuelle*.

19. L'incident Goussev-Deutsch

L'essentiel de cet incident étroitement lié à la liste « falsifiée » (selon l'expression du camarade Martov) mentionnée dans la lettre des camarades Martov et Starover, lettre citée dans le texte du § j, consiste en ce qui suit. Le camarade Goussev a informé le camarade Pavlovitch que cette liste composée des camarades Stein, Egorov, Popov, Trotsky et Fomine lui avait été transmise, à lui, Goussev, par le camarade Deutsch (p. 12 de la *Lettre* du camarade Pavlovitch). Le camarade Deutsch taxa cette communication du camarade Goussev de « calomnie délibérée », et le jury d'honneur a reconnu la « communication » du camarade Goussev comme « inexacte » (voir la résolution du jury dans n° 62 de *l'Iskra*). La *rédaction de l'« Iskra »* ayant imprimé la décision du jury, le *camarade Martov* (ce n'est plus la rédaction) lance une feuille spéciale intitulée : *Décision du jury d'honneur*, où il reproduit non seulement la décision du jury, mais le compte-rendu complet de l'affaire, ainsi que sa *postface*. Dans cette *postface*, le camarade Martov qualifie entre autres de « déshonorant » « le fait d'avoir faussé la liste dans l'intérêt de la lutte de fraction ». À cette feuille les camarades Liadov et Gorine, délégués au II^e Congrès, répondirent par une autre feuille intitulée - *Une quatrième personne dans le jury d'honneur*, dans laquelle ils « protestent énergiquement contre le camarade Martov qui prend la liberté d'outrepasser les décisions du jury, en attribuant au camarade Goussev de mauvaises intentions, alors que le jury n'a pas reconnu de calomnie délibérée mais s'est borné à déclarer que la communication du camarade Goussev était inexacte. Les camarades Gorine et Liadov expliquent avec force détails que la communication du camarade Goussev avait pu être provoquée par une erreur tout à fait naturelle, et ils qualifient d'« *indigne* » la conduite du camarade Martov qui a fait lui-même (et fait encore dans sa feuille) maintes fausses déclarations, en prêtant arbitrairement au camarade Goussev de mauvaises intentions. En général, il ne pouvait y avoir là de mauvaises intentions, disent-ils. Voilà, si je ne me trompe, toute la « documentation » sur cette question, et j'estime de mon devoir d'en faciliter l'intelligence.

Il faut tout d'abord que le lecteur se rende nettement compte à quel moment et dans quelles circonstances cette liste (liste des candidats au Comité Central) a fait son apparition. Comme je l'ai déjà dit dans le texte, l'organisation de *l'Iskra* a délibéré au congrès au sujet de la liste des candidats au Comité Central à proposer en commun au congrès. Les avis se sont partagés au cours de cette délibération ; la majorité de l'organisation de *l'Iskra* accepte la liste Travinski, Glébov, Vassiliev, Popov et Trotsky, mais la minorité ne veut pas céder, elle insiste sur la liste : Travinski, Glébov, Fomine, Popov, Trotsky. Les deux parties de l'organisation de *l'Iskra* ne se réunissent plus après la réunion au cours de laquelle ces listes furent présentées et votées. Les deux parties entreprirent une propagande libre au congrès, désireuses de régler la controverse qui les partageait par une motion de l'ensemble du congrès, et cherchant à gagner l'appui du plus grand nombre de délégués. Cette propagande libre au congrès révélait, du coup ce fait politique que j'ai analysé de près dans le texte, à savoir : la nécessité pour la minorité des *iskristes* (Martov en tête) de s'appuyer sur le « centre » (le marais) et sur les anti-*iskristes*, afin d'assurer la victoire sur nous. C'était nécessaire, parce que l'écrasante majorité des délégués qui défendaient avec esprit de suite le programme, la tactique et les plans d'organisation de *l'Iskra* contre la poussée des anti-*iskristes* et du « centre », s'étaient très vite et avec beaucoup de fermeté rangés à nos côtés. Des 33 délégués (des 33 voix, plus exactement) qui n'appartenaient ni aux -*iskristes* ni au « centre », nous eûmes tôt fait d'en gagner 24 et de conclure un « accord formel » avec eux, de former une « majorité compacte ». Le camarade Martov, lui, n'avait que neuf voix ; pour remporter la victoire, il lui aurait fallu toutes les voix des anti-*iskristes* et du « centre », groupes avec lesquels il pouvait marcher de compagnie (comme pour le § 1 des statuts), « se coaliser », c'est-à-dire avoir leur appui, mais *ne pouvait* passer un accord formel précisément parce qu'il combattait ces groupes pendant toute la durée du congrès, avec autant de violence que nous. C'était là le tragi-comique de la position du camarade Le camarade Martov veut me réduire à néant dans son *État de siège* par une question venimeuse, meurtrière : « Nous demandons respectueusement au camarade Lénine de répondre tout net à cette question : le « *loujny Rabotchi* » au congrès était étranger à qui ? » (p. 23, note). Je réponds respectueusement et

tout net : étranger au camarade Martov. La preuve : j'ai réalisé bien vite un accord formel avec les iskristes, tandis que le camarade Martov n'a pas réalisé et ne pouvait réaliser un accord formel ni avec le « *loujny Rabotchi* », ni avec le camarade Makhov, ni avec le camarade Brucker.

Ce n'est qu'après avoir éclairci cette situation politique que l'on peut comprendre où se trouve le « nœud » de la question névralgique concernant la fameuse liste « falsifiée ». Imaginez-vous bien la situation : l'organisation de l'*Iskra* s'est scindée, et nous faisons librement de l'agitation au congrès, en défendant nos listes. Avec ce système de défense, au cours d'innombrables entretiens privés, les listes sont combinées de mille manières, au lieu d'un groupe de cinq on distingue un groupe de trois, on propose toutes sortes de substitutions d'un candidat à un autre. Ainsi, je me rappelle fort bien que dans des entretiens privés au sein de la majorité, on proposait les candidatures des camarades Roussov, Ossipov, Pavlovitch et Dédov pour les récuser ensuite, après délibérations et débats. Il se peut fort bien que l'on ait proposé d'autres candidatures ignorées de moi. Chaque délégué du congrès formulait dans ces entretiens son opinion, apportait des amendements, discutait, etc. Il est extrêmement difficile de supposer que les choses se soient passées ainsi exclusivement au sein de la majorité. Il est même certain que la situation était identique parmi la minorité, car leur groupe initial de cinq (Popov, Trotsky, Fomine, Glébov, Travinski) fut remplacé plus tard, comme il ressort de la lettre des camarades Martov et Starover, par un groupe de trois : Glébov, Trotsky, Popov. Glébov d'ailleurs ne leur plaisait pas, et ils le remplaçaient volontiers par Fomine (voir la feuille des camarades Liadov et Gorine). Il ne faut pas oublier que, dans le texte de la brochure, je partage les délégués du congrès en groupes que je délimite sur la base d'une analyse faite post factum : en réalité, ces groupes se dessinaient seulement lors de la propagande électorale, et un échange de vues se fit entre délégués en toute liberté. Point de « mur » entre nous, chacun pouvait avoir un entretien particulier avec n'importe quel délégué. Il n'y a absolument rien d'étonnant que dans ces circonstances, au milieu de toutes sortes de combinaisons et de listes, on ait vu surgir à côté de la liste de la minorité de l'*Iskra* (Popov, Trotsky, Fomine, Glébov, Travinski) une autre qui n'en diffère pas beaucoup : Popov, Trotsky, Fomine, Stein et Egorov. Pareille combinaison de candidats est parfaitement naturelle, parce que nos candidats, Glébov et Travinski, n'étaient vraiment pas du goût de la minorité de l'organisation de l'*Iskra* (voir leur lettre dans le texte du § j, dans laquelle ils éliminent Travinski du groupe de trois ; quant à Glébov, ils déclarent tout franc que c'est un compromis). Le remplacement de Glébov et de Travinski par les membres du Comité d'organisation Stein et Egorov était parfaitement naturel, et c'eût été étrange si aucun des délégués de la minorité du Parti n'avait songé à une pareille substitution.

Examinons maintenant les deux questions suivantes :

1° de qui émanait la liste : Egorov, Stein, Popov, Trotsky, Fomine ? et

2° pourquoi le camarade Martov s'est-il indigné vivement à l'idée qu'on lui ait attribué cette liste ? Pour répondre de *façon exacte* à la première question, il faudrait interroger tous les congressistes. Cela n'est pas possible aujourd'hui. Il faudrait, surtout, élucider la question de savoir quels délégués de la minorité du Parti (ne pas confondre avec la minorité de l'organisation de l'*Iskra*) ont entendu au congrès parler des listes qui ont provoqué la scission de l'*Iskra*. Comment se sont-ils comportés à l'égard des deux listes de la majorité et de la minorité de l'organisation de l'*Iskra* ? N'avaient-ils pas proposé et entendu parler de certaines suppositions ou opinions concernant les modifications souhaitables à apporter à la liste de la minorité de l'organisation de l'*Iskra* ? Malheureusement, ces questions, sans doute, ne furent pas soulevées davantage devant le jury d'honneur qui (à en juger par le texte de la décision) ignorait même à propos de quel « groupe de cinq » s'était séparée l'organisation de l'*Iskra*. Le camarade Bélov, par exemple (que je range parmi le « centre »), « a déclaré qu'il était en bonnes relations de camaraderie avec Deutsch, lequel lui faisait part de ses impressions sur les travaux du congrès, et que, si Deutsch avait fait de la propagande pour telle ou telle liste, il lui aurait communiqué la chose également. » On ne peut que regretter qu'on n'ait pas pu élucider si le camarade Deutsch a fait part au camarade Bélov de ses impressions au sujet des listes de l'organisation de l'*Iskra*. Dans l'affirmative, comment le camarade Bélov s'est-il comporté à l'égard

de la liste des cinq présentée par la minorité de l'organisation de l'*Iskra* ? N'avait-il pas proposé ou entendu parler de modifications souhaitables à y apporter ? Comme la chose n'a pas été élucidée, il en résulte une contradiction dans les témoignages des camarades Bélov et Deutsch, contradiction qu'ont déjà signalée les camarades Gorine et Liadov, à savoir que le camarade Deutsch, à l'encontre de ses affirmations, « a fait de la propagande au profit de tels ou tels candidats au Comité Central », proposés par l'organisation de l'*Iskra*. Le camarade Bélov témoigne ensuite qu'il « avait appris l'existence d'une liste circulant au congrès, dans un entretien privé, à deux jours environ de la clôture du congrès, lors d'une rencontre avec les camarades Egorov, Popov et les délégués du Comité de Kharkov. Egorov marqua son étonnement de voir son nom figurer sur la liste des candidats au Comité Central, car, selon son opinion à lui, Egorov, sa candidature n'aurait pu être accueillie avec sympathie parmi les délégués du congrès, au sein de la majorité comme au sein de la minorité ». Chose très caractéristique, c'est qu'il s'agit sans doute ici de la minorité de l'organisation de l'« *Iskra* », car, parmi le reste de la minorité du congrès du Parti, la candidature du camarade Egorov, membre Comité d'organisation et orateur éminent du « centre » non seulement pouvait, mais devait, selon toute probabilité, être accueillie avec sympathie. Malheureusement, le camarade Bélov ne nous apprend rien en ce qui concerne la sympathie ou l'antipathie des membres de la minorité du Parti, qui n'appartenaient pas à l'organisation de l'*Iskra*. Or, c'est là une question importante, car le camarade Deutsch s'est indigné de voir attribuer cette liste à la minorité de l'organisation de l'*Iskra*, alors que la liste pouvait émaner de la minorité qui n'appartenait pas à cette organisation !

Il est très difficile évidemment de se rappeler maintenant qui avait formulé le premier l'hypothèse d'une telle combinaison de candidats, et de la bouche de qui chacun de nous la tenait. Pour ma part, je ne me chargerai pas de me rappeler cela, non plus quel était le membre de la majorité qui avait proposé le premier les candidatures mentionnées par moi de Roussov, Dédov et d'autres : des innombrables conversations, hypothèses, bruits au sujet de toutes sortes de combinaisons de candidats, ma mémoire n'a gardé que le souvenir des « listes » directement mises aux voix dans l'organisation de l'*Iskra* ou dans les réunions privées de la majorité. Ces « listes » étaient la plupart du temps transmises oralement (dans ma *Lettre à la rédaction de l'«Iskra»*, p. 4, 5^e ligne d'en bas, j'appelle « liste » justement la combinaison de cinq candidats que j'avais proposée de vive voix), mais elles étaient aussi bien souvent portées sur de petits billets qui, d'une façon générale, circulaient d'un délégué à l'autre au cours des assises et qui d'ordinaire étaient déchirés, une fois la séance levée.

Du moment qu'il n'existe pas de données exactes sur l'origine de la fameuse liste, il reste à supposer que, inconnu de la minorité de l'*Iskra*, un délégué de la minorité du Parti s'est prononcé pour la combinaison de candidats qui figure dans la liste, et que cette combinaison, par écrit ou oralement, avait fait le tour du congrès; ou bien qu'en faveur de cette combinaison s'était prononcé au congrès un membre de la minorité de l'*Iskra*, lequel l'a oublié plus tard. La deuxième hypothèse me paraît plus probable, et voici pourquoi : au congrès la candidature du camarade Stein avait encore *sans nul doute* les sympathies de la minorité de l'*Iskra* (voir le texte de ma brochure); quant à la candidature du camarade Egorov, cette minorité en avait sans doute accepté l'idée après le congrès (car au congrès de la Ligue comme dans l'*État de siège* on trouve exprimé le regret de la non-confirmation du Comité d'organisation par le Comité Central; or, le camarade Egorov était membre du Comité d'organisation). N'est-il pas naturel de supposer que cette idée - qui flottait évidemment dans l'air - de la transformation des membres du Comité d'organisation en membres du Comité Central avait été formulée par un membre de la minorité dans un entretien particulier et au congrès du Parti ?

Pendant, le camarade Martov et le camarade Deutsch sont enclins, au lieu d'une explication naturelle, à voir là nécessairement quelque *vilenie*, un coup monté, quelque chose de malhonnête, la propagation de « bruits *notoirement* faux dans le but de déshonorer », un « *truquage au profit de la lutte de fraction* », etc. Cette tendance morbide ne saurait être expliquée que par les conditions malsaines de la vie dans l'émigration ou par un état anormal des nerfs, et je ne me serais pas même arrêté à cette question, si les choses n'en étaient venues jusqu'à porter indignement atteinte à

l'honneur d'un camarade. Pensez donc : quelles raisons pouvaient bien avoir les camarades Deutsch et Martov de chercher une mauvaise et sordide intention dans cette communication inexacte, dans ce faux bruit ? Leur imagination malade leur avait représenté, sans doute, un tableau selon lequel la majorité les « déshonorait », non pas en signalant l'erreur politique de la minorité (§ 1 et coalition avec les opportunistes), mais en attribuant à la minorité des listes « notoirement fausses », « truquées ». La minorité préférait expliquer les choses non point par son erreur, mais par des procédés sordides, malhonnêtes et déshonorants de la majorité ! À quel point il est insensé de chercher une mauvaise intention dans une « information inexacte », c'est ce que nous avons montré déjà plus haut en exposant la situation ; le jury d'honneur s'en est lui aussi nettement rendu compte : il n'a constaté aucune calomnie ni rien de perfide, rien de déshonorant. C'est ce que prouve, enfin, pertinemment, le fait que déjà au congrès du Parti, dès avant les élections, la minorité de l'organisation de l'*Iskra* s'est expliquée avec la majorité au sujet du faux bruit, tandis que le camarade Martov s'est même expliqué dans une lettre qui fut lue à la réunion de tous les vingt-quatre délégués de la majorité ! Celle-ci ne songeait même pas à cacher à la minorité de l'*Iskra* le fait qu'une telle liste circulait au congrès : le camarade Lenski en informa le camarade Deutsch (voir la décision du jury); le camarade Plékhanov en fit part à la camarade Zassoulitch (« Il est impossible de parler avec elle, elle me prend sans doute pour Trépov¹³⁰ », me dit le camarade Plékhanov, et cette plaisanterie, maintes fois renouvelée, montre une fois de plus l'excitation anormale de la minorité); j'ai déclaré au camarade Martov que ses affirmations (suivant lesquelles la liste ne lui appartiendrait pas) étaient suffisantes pour moi (procès-verbaux de la Ligue, p. 64). Alors le camarade Martov (avec le camarade Starover, il m'en souvient) nous envoie au bureau un billet dont le contenu est à peu près le suivant : « La majorité de la rédaction de l'*Iskra* demande qu'elle soit admise à la réunion privée de la majorité pour démentir les bruits infamants qui courent sur son compte. » Plékhanov et moi nous répondons sur ce même billet : « Nous n'avons entendu aucun bruit infamant. Si la réunion de la rédaction est nécessaire, il faut s'entendre spécialement. Lénine. Plékhanov. » Le soir, à la réunion de la majorité, nous en informons tous les vingt-quatre délégués, Pour écarter tout malentendu éventuel, nous décidons de choisir ensemble des délégués de tous les vingt-quatre, et de les envoyer s'expliquer avec les camarades Martov et Starover. Les délégués élus, les camarades Sorokine et Sablina, partent pour expliquer que personne n'a spécialement attribué de liste à Martov ou à Starover, surtout après leur déclaration, et qu'il importait peu de savoir si cette liste émanait de la minorité de l'organisation de l'*Iskra* ou de la minorité du congrès qui n'appartenait pas à cette organisation. En effet, il ne s'agissait tout de même pas d'ouvrir une enquête au congrès ! Ni d'interroger tous les délégués au sujet de cette liste ! Mais les camarades Martov et Starover nous avaient, en outre, adressé encore une lettre qui comportait un démenti formel (voir § j). Nos délégués, les camarades Sorokine et Sablina, donnèrent lecture de cette lettre à la réunion des vingt-quatre. On eût pu croire que l'incident était clos, non point dans le sens d'une enquête sur l'origine de la liste (si tant est que cela puisse intéresser quelqu'un), mais dans celui d'une élimination complète de toute idée impliquant une intention quelconque de « nuire à la minorité » ou bien de « déshonorer » quelqu'un ou de profiter d'un « truquage au profit de la lutte de fraction. Or, à la Ligue, le camarade Martov (pp. 63-64) vous sort une fois de plus cette vilénie douloureusement enfantée par une imagination malade, et il fait une série d'informations *inexactes* (sans doute, par suite de son état d'exaltation). Il disait que la liste comportait un bundiste. C'est faux. Tous les témoins au jury d'honneur, les camarades Stein et Bélov y compris, confirment que c'est le camarade Egorov qui figurait aussi sur la liste. Le camarade Martov disait que la liste signifiait la coalition dans le sens d'un accord formel. Cela est faux, comme je l'ai déjà expliqué. Le camarade Martov dit qu'« on n'avait même pas truqué » d'autres listes émanant de la minorité de l'organisation de l'*Iskra* (et capables de détourner de cette minorité la majorité du congrès). Cela est faux, car toute la majorité du congrès du Parti connaissait au moins trois listes émanant du camarade Martov et Cie, et qui n'ont pas été approuvées par la majorité (voir la feuille de Liadov et de Gorine).

130 Gouverneur de Pétersbourg que Zassoulitch avait tenté d'assassiner dans sa jeunesse. (N.R.)

Pourquoi cette liste indignait-elle à ce point le camarade Martov ? Parce qu'elle marquait un tournant vers l'aile droite du Parti. Le camarade Martov clamait alors contre une « fausse accusation d'opportunisme » -, il s'indignait contre la « caractéristique mensongère de sa position politique », et maintenant tous et chacun se rendent compte que la question de l'appartenance de la fameuse liste au camarade Martov et au camarade Deutsch ne pouvait jouer aucun rôle politique; que, *dans le fond, indépendamment de cette liste* ni de toute autre, l'accusation n'était pas fausse mais véridique, la caractéristique de la position politique était parfaitement juste.

Le résultat de cette affaire pénible, douloureusement enfantée, sur la fameuse liste falsifiée est le suivant :

1. L'atteinte portée par le camarade Martov à l'honneur du camarade Goussev en criant au « truquage honteux de la liste au profit de la lutte de fraction » ne peut être taxée, comme le font les camarades Gorine et Liadov, que d'indignité.
2. En vue d'assainir l'atmosphère et de débarrasser les membres du Parti de l'obligation de prendre au sérieux toute sorte d'incartades malsaines, il faudrait peut-être au troisième congrès adopter la règle qui se trouve dans les statuts d'organisation du Parti ouvrier social-démocrate allemand. Le § 2 de ces statuts porte : « Ne peut appartenir au Parti celui qui s'est rendu coupable de violation grossière des principes du programme du Parti ou d'un acte malhonnête. La question de son appartenance ultérieure au Parti sera décidée par un jury d'honneur réuni par la direction du Parti. Une moitié des membres du jury est désignée par celui qui propose l'exclusion ; l'autre moitié par celui que l'on veut exclure ; le président est *nommé* par la direction du Parti. On peut en appeler de la décision du jury d'honneur à la commission de contrôle ou au congrès du Parti. » Une telle règle peut servir d'excellent instrument de lutte contre tous ceux qui lancent à la légère des accusations quelconques de malhonnêteté (ou répandent des bruits à ce propos). Toutes ces accusations seraient une fois pour toutes qualifiées de commérages indignes en attendant que ceux qui accusent trouvent assez de courage moral pour intervenir *devant le Parti* dans le rôle d'accusateurs et obtenir un verdict par l'organisme compétent du Parti.

20. Le Parti Bolchévique (extrait)

Un court extrait d'un ouvrage classique de Pierre Broué sur le bolchévisme afin de situer « *Un pas en avant, deux pas en arrière* » dans sa perspective historique...

I. L'Iskra et Que faire ?

Les premiers marxistes russes du « groupe pour la libération du travail », fondé en émigration en 1883, Georges Plékhanov, Véra Zassoulitch, Paul Axelrod, seront le noyau de cette entreprise avec ceux de la deuxième génération marxiste, leurs cadets du groupe « Ligue d'émancipation de la classe ouvrière », de 1895, Vladimir Illitch Oulianov, bientôt dit Lénine, et Jules Martov, revenus de Sibérie en 1898. Le 24 décembre 1901 paraît à Stuttgart le premier numéro de leur journal, l'*Iskra* (L'Étincelle), dont l'épigraphe ambitieuse annonçait les intentions : « De l'étincelle jaillira la flamme ». Il se donne pour but de « concourir au développement et à l'organisation politiques de la classe ouvrière ». Il offre aux organisations clandestines de Russie un programme et un plan d'action, des mots d'ordre politiques et des directives pratiques pour une organisation clandestine, chargée d'abord de la diffusion du journal et que contrôle la compagne de Lénine, Nadiejda Kroupskaïa. À cette date, les ouvriers russes semblent en train de s'éveiller à la lutte revendicative : grèves et mouvements variés se multiplient, et les émissaires de l'*Iskra* - une dizaine au plus, au départ, trente au maximum en 1903 - parcourent le pays, nouent les liaisons avec les groupes locaux, recueillent les renseignements, fournissent les publications, sélectionnent aussi les militants d'envergure qu'ils font passer dans la clandestinité. « Membres d'un ordre errant qui s'élevait au-dessus des organisations locales, les considérant comme un champ d'action¹³¹ », les iskristes cherchent à constituer un appareil central, un état-major des luttes ouvrières à l'échelle du pays, brisant les particularismes et l'isolement traditionnels, formant des cadres à une vue d'ensemble.

L'entreprise va être justifiée, sur le plan théorique, par le premier ouvrage de Lénine sur le problème du parti, *Que faire?* publié à Stuttgart en 1902. Toute la vigueur du jeune polémiste est, dirigée contre ceux des socialistes qu'il baptise « économistes » et qui, se réclamant d'« un marxisme adapté aux conditions russes », nient la nécessité de construire un parti ouvrier social-démocrate dans un pays où le capitalisme ne s'est pas encore imposé. À leur thèse selon laquelle, « pour le marxiste russe, il n'y a qu'une solution, soutenir la lutte économique du prolétariat et participer à l'activité de l'opposition libérale », Lénine riposte en affirmant que l'action spontanée des ouvriers, limitée aux seules revendications économiques, ne peut les conduire automatiquement à la conscience socialiste, et que les théories « économistes » n'aboutissent qu'à placer le mouvement ouvrier naissant dans le sillage de la bourgeoisie. Il faut, selon lui - et c'est précisément la tâche entreprise par l'*Iskra* - introduire les idées socialistes dans la classe ouvrière, en construisant un parti ouvrier qui sera le champion de ses intérêts, son éducateur et sa direction. Dans les conditions russes du début du XX^e siècle, le parti ouvrier doit être formé à partir de révolutionnaires professionnels : face à la police de l'État tsariste, l'arme principale du prolétariat sera l'organisation rigoureusement centralisée, étroite, disciplinée, et aussi secrète que possible, de militants clandestins, le parti « fer de lance de la révolution », à la fois état-major et avant-garde de la classe ouvrière.

II. Naissance de la fraction bolchevique.

Le deuxième congrès du parti se tient en juillet et août 1903 à Bruxelles, puis Londres. Quatre ouvriers siègent parmi la cinquantaine de délégués. Les iskristes sont en majorité, et le parti adopte sans difficulté un programme rédigé par Plékhanov et Lénine où figure, pour la première fois dans l'histoire des partis social-démocrates, le mot d'ordre de la « dictature du prolétariat », définie comme la « conquête du pouvoir politique par le prolétariat », « condition indispensable de la révolution sociale ».

131 L. Trotsky : *Staline*, p. 57.

Mais les gens de l'*Iskra* se divisent sur la question du vote des statuts, où deux textes s'affrontent. Lénine, au nom des « durs », propose de réserver la qualité de membre du parti à tous ceux qui « participent personnellement à l'une de ses organisations », tandis que Martov, au nom des « mous », préfère une formule qui l'attribue à ceux qui « collaborent régulièrement et personnellement sous la direction d'une de ses organisations ». Ainsi s'ébauche une divergence profonde entre les partisans d'un parti largement ouvert, lié à l'intelligentsia, qui soutiennent Martov, et les partisans de Lénine, défenseurs d'une conception étroite du parti, avant-garde disciplinée de révolutionnaires professionnels. Le texte de Lénine recueille 22 voix, celui de Martov, soutenu par les délégués du Bund et les deux « économistes » présents, en obtient 28 et est adopté.

Pourtant, « durs » et « mous » de l'*Iskra* se retrouvent d'accord pour refuser au Bund l'autonomie qu'il réclame au sein du parti russe et pour condamner les conceptions des « économistes ». Les délégués du Bund et les « économistes » abandonnent alors le congrès : les « durs », qui détiennent du coup la majorité, peuvent désigner un comité de rédaction et un comité central, formés en majorité de partisans de Lénine. Ces derniers, désormais, seront les *bolcheviks*, les majoritaires, les « mous » devenant les *mencheviks*, les minoritaires.

C'est le début de la grande querelle. De ce différend, considéré par tous comme mineur, va naître une première scission du parti. Lénine, maître des organismes dirigeants, invoque la discipline et la loi de la majorité. Les mencheviks, qui considèrent cette majorité comme accidentelle, dénoncent sa volonté de faire subir au parti ce qu'ils appellent un « état de siège ». Bientôt, Martov a regroupé derrière lui la majorité des social-démocrates de l'émigration, dont le mot d'ordre est le rétablissement de l'ancien comité de rédaction de l'*Iskra*, où Lénine se trouverait en minorité. Plékhanov, qui, au congrès, avait été d'accord avec Lénine, penche pour la conciliation avec les mencheviks et finit, en acceptant la cooptation de quelques-uns d'entre eux au comité de rédaction, par leur rendre le contrôle du journal. Le comité central, formé, au congrès, d'une majorité de bolcheviks, penche également pour la conciliation.

Il échouera. Lénine, certes, a été profondément secoué par la crise, au lendemain du congrès, et une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Surprise et déception sont telles qu'il subit une dépression nerveuse. En quelques semaines, il se retrouve pratiquement isolé, bientôt exclu de l'*Iskra*, sans l'avoir voulu ni prévu. Il se ressaisit pourtant rapidement, surtout quand ses anciens camarades semblent abandonner leurs conceptions communes, et déclenche la contre-attaque.

21. Quelques organisations citées

III. L'organisation russe de l'« *Iskra* »

Cette organisation regroupait les partisans de l'*Iskra* en Russie. Durant la première période de son existence (février 1900 - janvier 1902), elle n'était pas un groupe structuré. Les groupes de soutien et les « agents » de l'*Iskra* (une dizaine au début) n'étaient pas reliés à un centre agissant en Russie et maintenaient directement le contact avec la rédaction du journal.

Mais à mesure que croissait l'influence de l'*Iskra*, son organisation russe devenait de plus en plus l'instrument de liaison du mouvement social-démocrate de Russie ; la somme de travail pratique assumé par les iskristes grandit (création de dépôts de publications, transport et diffusion de celles-ci parmi les organisations social-démocrates, collecte de fonds et envoi de correspondance, à l'*Iskra*, etc.). Tout ceci mena à la création d'un centre d'action iskriste pour toute la Russie, et à l'officialisation de l'organisation russe de l'*Iskra*.

Lénine date la fondation de l'organisation russe de l'*Iskra* de janvier 1902, quand se tint à Samara le Congrès des iskristes travaillant en Russie.

L'organisation russe de l'*Iskra* joua un grand rôle dans le rétablissement de l'unité du P.O.S.D.R. ; c'est avec la participation la plus active de ses membres que fut formé en novembre 1902, le Comité d'organisation pour la préparation et la convocation du II^e Congrès du P.O.S.D.R. (été 1903). Elle ne se dissout cependant pas dans le C.O., mais se maintint jusqu'au II^e Congrès, dans le but principalement d'agir sur le C.O., dont faisaient partie des éléments opposés à la politique défendue par l'*Iskra* : groupe du *Ioujny Rabotchi* et le *Bund*.

IV. Le *Bund*

Union Générale des ouvriers juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie

Fondé à Vilno en 1897, rejoint la social-démocratie russe lors de son I^e congrès (1898) « en tant qu'organisation indépendante seulement pour les questions touchant spécialement le prolétariat juif ». Mais dès 1901, le Bund reprend son autonomie, sa résolution indiquant qu'il considérait le P.O.S.D.R. comme une fédération d'organisations.

Au II^e Congrès du P.O.S.D.R. (1904), après le rejet de l'exigence du Bund suivant laquelle cette organisation devrait être reconnue comme l'unique représentant du prolétariat juif, le Bund quitta le Parti. En 1906, aux termes de la décision du IV^e Congrès (« d'unification »), le Bund adhéra de nouveau au P.O.S.D.R. pour un temps.

Au sein du P.O.S.D.R., le Bund soutenait l'aile droite du parti ("économistes", mencheviks, "liquidateurs"). À la revendication bolchévique du droit des nations à l'autodétermination, il opposait l'autonomie nationale-culturelle. Lors de la première guerre mondiale, les bundistes s'aligneront sur les positions défensistes. En 1917, ils soutiendront le gouvernement provisoire, et s'opposeront à la prise du pouvoir bolchévique.

Après 1917, le Bund se scinda, une partie de ses membres rejoignant les P.C. En Russie, ce qui restait du Parti sera rapidement démantelé mais il continuera à exister en Pologne jusqu'en 1939.

V. Le Comité d'Organisation

La conférence de 1902 des représentants du P.O.S.D.R., qui eut lieu du 23 au 28 mars (5-10 avril) à Byalistok, élut un *Comité d'Organisation pour la convocation du II^e congrès du P.O.S.D.R.*... L'initiative était vertébrée par l'organisation de l'*Iskra* mais d'autres groupes y étaient associés comme le *Bund* ou le "*Ioujny Rabotchi*".

La première vague des membres du Comité fut vite arrêtée et il fut remis sur pied en novembre 1902, lors de la conférence de Pskov.

En février 1903, le Comité publia un projet de statuts qui fut discuté par les organisations locales en vue du congrès et il dressa la liste des organisations qui en seraient partie prenante.

VI. Ioujny Rabotchi

L'ouvrier du Sud

Groupe social-démocrate formé en automne 1900 dans le sud de la Russie autour d'un journal illégal qui portait le même nom (le premier numéro fut publié en janvier 1900 par le comité d'Ekatérinoslav du P.O.S.D.R. et le dernier, le 12°, en avril 1903).

Le groupe « *Ioujny Rabotchi* » considérait, à l'encontre des « économistes », la lutte politique et le renversement de l'autocratie comme la tâche la plus importante ; il se prononçait contre le terrorisme, défendait la nécessité d'un mouvement de masse et eut une importante intervention dans le sud de la Russie. Par contre, par opposition aux « *iskristes* », le groupe attachait une grande importance au rôle de la bourgeoisie libérale et moins au mouvement paysan.

Alors que Lénine agissait en vue de la création d'un parti marxiste centralisé, grâce au ralliement des social-démocrates autour de l'*Iskra*, le groupe « *Ioujny Rabotchi* » proposait de rétablir le P.O.S.D.R. en constituant des organisations social-démocrates régionales.

La convocation du congrès des comités et des organisations du P.O.S.D.R. du sud de la Russie, (décembre 1901) et la constitution de l'« Union des comités et des organisations du Sud du P.O.S.D.R. », fut une tentative de réaliser ce plan. Cette tentative s'avéra non viable, et l'Union se dispersa après les arrestations massives, au printemps 1902. Les membres du groupe « *Ioujny Rabotchi* », restés en liberté, engagèrent alors des pourparlers avec la rédaction de l'*Iskra* concernant le travail en commun en vue de rétablir l'unité de la social-démocratie de Russie (août 1902).

En novembre 1902, le groupe « *Ioujny Rabotchi* », de concert avec l'organisation russe de l'*Iskra*, le comité du P.O.S.D.R. de Pétersbourg et l'« Union du Nord du P.O.S.D.R. », participe à la création du Comité d'organisation pour la convocation du II° Congrès du Parti, et ensuite à ses activités. Mais même pendant cette période, les membres du groupe « *Ioujny Rabotchi* » conservaient des tendances séparatistes (par exemple, ils proposaient de faire paraître parallèlement à l'*Iskra* un journal destiné à toute la Russie).

Lénine considérait le groupe « *Ioujny Rabotchi* » comme l'une des organisations « qui, tout en reconnaissant verbalement l'*Iskra* comme organe dirigeant, poursuivaient en fait leurs propres plans et se distinguaient par leur manque de stabilité au point de vue des principes ».

Au II° Congrès du Parti, qui le vit scissionner entre bolchéviks et menchéviks, les délégués du groupe « *Ioujny Rabotchi* » occupaient le « centre » (« opportunistes moyens », suivant l'expression de Lénine). Le congrès décida de dissoudre le groupe « *Ioujny Rabotchi* » de même que tous les groupes indépendants.

VII. Union de Lutte pour la Libération de la Classe Ouvrière

Organisation basée à Pétersbourg fondée en automne 1895 par Lénine et Martov. L'Union est le premier groupe à avoir mis en relation les revendications ouvrières politiques - la lutte contre l'autocratie - et économiques. Elle était aussi le premier groupe marxiste à avoir un fonctionnement centralisé et exiger une stricte discipline de ses membres.

La vie de l'Union sera brève ; dès décembre 1895, Lénine et Martov sont arrêtés et déportés. Les militants ayant échappé à la police joueront un rôle important dans la centralisation des divers regroupements ouvriers d'alors et prépareront le terrain menant à la constitution du *Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie* en 1898.

Mais fin 1898, la majorité des militants de l'Union rompent avec Lénine et se rallient à l'économisme de la *Rabotchaïa Mysl*.

VIII. Libération du Travail

Le premier groupe marxiste russe fondé par G. Plékhanov à Genève en 1883. Axelrod, Deutsch, Zassoulitch, en faisaient également partie.

Le groupe déploya de grands efforts pour diffuser le marxisme en Russie. Il traduisait en russe, éditait à l'étranger et propageait en Russie les travaux des fondateurs du marxisme comme *Le Manifeste Communiste* ou *Travail salarié et Capital*. Plékhanov et son groupe portèrent un coup sensible au populisme qui était le principal obstacle au développement du marxisme. Les projets de programme des social-démocrates russes rédigés par Plékhanov en 1883 et en 1885, constituaient un pas dans la préparation et la fondation du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie. Les travaux de Plékhanov jouèrent un rôle important dans la diffusion des conceptions marxistes : *Le socialisme et la lutte politique* (1883), *Nos divergences* (1885), *A propos du développement de la conception moniste de l'histoire* (1895).

Lénine considérait que ce groupe « ne fonda la social-démocratie que théoriquement et fit un premier pas à la rencontre du mouvement ouvrier » (*Œuvres*, Paris-Moscou, t. 20, p. 289). Selon lui le groupe « Libération du Travail » commettait de graves erreurs : survivances des conceptions populistes, sous-estimation du caractère révolutionnaire de la paysannerie, surestimation du rôle de la bourgeoisie libérale, manque de liaison avec le mouvement ouvrier. Ces erreurs étaient pour lui les germes des futures conceptions menchéviques.

IX. La Ligue de la social-démocratie révolutionnaire russe à l'étranger

Fondée à l'initiative de Lénine en octobre 1901. Elle comprenait la section à l'étranger de l'organisation *Iskra-Zaria* ainsi que l'organisation « *Social-Démocrate* » dont faisait partie le groupe « *Libération du Travail* ». La Ligue avait pour tâche de diffuser les idées de la social-démocratie révolutionnaire, et de contribuer à la création d'une organisation social-démocrate de combat. De fait, elle représentait à l'étranger l'organisation de l'*Iskra*. Elle recrutait des partisans de l'*Iskra* parmi les social-démocrates russes à l'étranger, la soutenait matériellement, organisait le transport du journal en Russie et publiait des brochures marxistes.

Le II^e Congrès du P.O.S.D.R. (été 1903) à majorité bolchévique confirma que la Ligue était l'unique organisation du Parti à l'étranger. Mais après le Congrès, les mencheviks renforcèrent leurs positions dans la Ligue, et à son II^e Congrès (octobre 1903), ils firent adopter de nouveaux statuts dirigés contre les statuts du Parti adoptés au Congrès du P.O.S.D.R. La Ligue devint alors un bastion menchévique jusqu'en 1905.

X. Union des social-démocrates russes à l'étranger

Fondée en 1894 à Genève à l'initiative du groupe « Libération du Travail » de Plékhanov. Plus tard, les éléments opportunistes (les « économistes ») l'emportèrent, et, en novembre 1898, au I^{er} Congrès de l'Union, le groupe « Libération du Travail » refusa de rédiger les publications de cette organisation. La rupture définitive et le départ du groupe se produisirent en avril 1900 au II^e Congrès de l'Union quand le groupe « Libération du Travail » quitta le congrès et fonda l'organisation « le Social-Démocrate ».

22. Quelques revues citées

XI. Iskra (L'étincelle)

L'*Iskra* a été premier journal marxiste illégal destiné à toute la Russie, fondé par Lénine en 1900, et qui joua un rôle décisif dans la création du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie.

Étant donné l'impossibilité de faire paraître un journal révolutionnaire en Russie, Lénine, qui était encore déporté en Sibérie, avait conçu, dans tous les détails, le plan de la publication d'un tel journal à l'étranger. Il entreprit la réalisation de ce plan aussitôt après son retour d'exil (janvier 1900). En février 1900, à Pétersbourg, Lénine mena des pourparlers avec Zassoulitch, venue clandestinement de l'étranger, sur la participation du groupe « Libération du Travail » de Plékhanov à la publication d'un journal marxiste destiné à l'ensemble de la Russie. À la fin de mars et au début d'avril 1900 eut lieu la Conférence de Pskov où Lénine, Martov, Potressov, Radtchenko rencontrèrent les « marxistes légaux » : Strouvé et Tougan-Baranovski. Cette conférence examina le projet de déclaration du comité de rédaction, proposé par Lénine, concernant le programme et les tâches d'un journal destiné à toute la Russie (*Iskra*) et d'une revue théorique (*Zaria*). Lénine se rendit dans plusieurs villes de Russie et établit la liaison avec les groupes social-démocrates et s'entendit avec eux pour assurer le soutien de la future *Iskra*. À l'arrivée de Lénine en Suisse, en août 1900, se tint une conférence qui réunit Lénine, Potressov et les membres du groupe « Libération du Travail » consacrée aux questions suivantes : programme et tâches de la rédaction du journal et de la revue, collaborateurs éventuels, composition du comité de rédaction et son siège ; ces pourparlers faillirent échouer, mais vers la fin de la conférence, Lénine réussit à obtenir un accord sur toutes les questions en suspens.

Le premier numéro de l'*Iskra* léniniste parut en décembre 1900 à Leipzig. Les numéros suivants furent publiés à Munich ; à partir de juillet 1902, elle paraissait à Londres et au printemps 1903 à Genève. Le comité de rédaction du journal se composait de Lénine, Plékhanov, Martov, Axelrod, Potressov et Zassoulitch. Trotsky s'y ajouta ensuite, après son évasion de déportation. L'*Iskra* devint vite le centre de ralliement des social-démocrates russes. En 1902, l'organisation de l'*Iskra* est fondée. En 1903, l'*Iskra* publie un projet de programme qui sert de base à la préparation du II^e congrès social-démocrate (juillet-août 1903). On sait qu'à cette occasion le parti se divise entre bolchéviks et menchéviks. À son issue, Plékhanov coopta donc au comité de rédaction du journal ses anciens rédacteurs, ce qui aboutit à son passage sur l'orientation menchévique.

Lénine quittera sa rédaction le 1^{er} novembre 1903, mais l'*Iskra* continuera à paraître comme journal menchévique.

XII. Osvoboždéníé (*Libération*)

Revue bimensuelle de tendance monarchiste libérale publiée à l'étranger de 1902 à 1905 sous la direction de P. Strouvé (théoricien du « marxisme légal »). Les partisans de cette revue créeront ensuite le parti cadet (constitutionnel-démocrate, bourgeois).

XIII. Rabotchéié Diélo (*La cause ouvrière*)

Revue des « économistes », organe de l'« Union des social-démocrates russes à l'étranger ». Parut à Genève d'avril 1899 à février 1902, sous la direction de Kritchevski, Téplov (Sibiriak), Ivilitchine et, plus tard, de Martynov ; 12 numéros (neuf livraisons) furent publiés.

Le groupe soutenait le mot d'ordre de Bernstein de « liberté de la critique » (du marxisme) et, se situait à la droite du mouvement socialiste. Il subordonnait la lutte politique à la lutte économique, s'inclinait devant la spontanéité du mouvement ouvrier et niait le rôle dirigeant du Parti.

Lors du II^e congrès du P.O.S.D.R., qui vit la scission en bolchéviks et menchéviks, les partisans de ce journal se situaient à l'extrême droite du Parti, en alliance avec ces derniers.

XIV. Rabotchaïa Mysl (*La pensée ouvrière*)

Revue publiée par les "économistes" russes, parut en Russie de 1897 à 1902.

Le groupe « Rabotchaïa Mysl » se prononçait contre la lutte politique (donc la création d'un parti ouvrier indépendant), limitait ses tâches « aux intérêts du moment », à la revendication de réformes partielles, de caractère surtout économique. Ils minimisaient l'importance de la théorie, du niveau de conscience et affirmaient que l'idéologie socialiste pouvait être engendrée par le mouvement ouvrier.

Lénine critiqua longuement ces conceptions dans *Que faire ?*

XV. Zaria (*L'aube*)

Revue théorique légale éditée par la rédaction de *l'Iskra* en 1901-1902 à Stuttgart. Quatre numéros parurent avec des articles de Lénine et Plékhanov.

23. Délégués au II^e congrès du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie

(Juillet-août 1903)

- *Groupe « Libération du Travail »* : Plékhanov, Deutsch.
- *Organisation de l'Iskra* : Martov (2 voix).
- *Comité du Bund à l'étranger* : Hoffman, Goldblatt (Medem).
- *Comité Central du Bund* : Liber, loudine, Abramson.
- *Ligue des social-démocrates russes* : Lénine (2 voix).
- *Union des social-démocrates russes à l'étranger* : Martynov, Akimov.
- *Groupe « Ioujny Rabotchi »* : Popov, Iegorov.
- *Comité de Pétersbourg* : Gorsky.
- *Organisation ouvrière de Pétersbourg* : Brouckère.
- *Comité de Moscou* : Bielov, Sorokine.
- *Comité de Kharkov* : Ivanov, Medvedev.
- *Comité de Kiev* : Pavlovitch, Stépanov.
- *Comité d'Odessa* : Ossipov, Kostich.
- *Comité de Nikolaïev* : Makhov (2 voix)
- *Association de Crimée* : Panine (2 voix).
- *Comité du Don* : Goussev, Tsazyov.
- *Association des travailleurs de la métallurgie et des mines* : Lvov.
- *Comité de Lékatérinoslav* : Lensky, Orlov.
- *Comité de Saratov* : Liadov, Orlov.
- *Comité de Tiflis* : Karsky (2 voix).
- *Comité de Bakou* : Bekov (2 voix).
- *Comité de Oufa* : Fomine, Mouraviov.
- *Association du Nord* : Lange, Diedov.
- *Union sibérienne* : Possadovsky, Trotsky.
- *Comité de Toulà* : Herz, Braun.

Observateurs disposant de voix consultative :

- *Comité de rédaction de l'Iskra* : Axelrod, Zassoulitch, Starover
- *Bund*: Kolstov, Wolf (Kremer).
- *Comité d'Organisation* : Stein, Fischer.
- *Social-démocrates polonais* : Warszawski, Hanecki.
- Glébov, Strakhov, Iouchine, Sablina (Kroupskaïa), Kostrov (N. Jordania).